

HISTOIRE UNIVERSELLE

Athènes

(De 480 à 336 av. J.-C.)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

50 exemplaires sur papier de Hollande.
10 — sur papier de Chine.

Tous ces exemplaires sont numérotés par l'éditeur.

MARIUS FONTANE

HISTOIRE UNIVERSELLE

Athènes

(de 480 à 336 av. J.-C.)



PARIS
Alphonse Lemerre, Éditeur
27-31, PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXIX


ASTOR LIBRARY
JUN
13
1893
NEW YORK



CHAPITRE PREMIER

480 AV. J.-C. — Après les Thermopyles. — Invasion de Xerxès. — Les Thessaliens. — Delphes et le Grand-Roi. — Athènes et ses alliés. — Patriotisme des Athéniens. — Rappel des exilés. — Prise d'Athènes et incendie de l'Acropole. — Thémistocle. — Combat de Salamine. — Aristide à Psyttalie. — Retraite de Xerxès. — La flotte athénienne. — Sparte, ville souveraine.



LA « troupe confuse des Nations » que Xerxès « poussait à coups de fouet devant lui », et que les mages de Médie excitaient, venait de franchir les Thermopyles. Le crucifiement du cadavre de Léonidas et l'héroïsme vanté des Lacédémoniens, « qui s'étaient battus comme des sangliers », suffisait à Sparte; Thèbes, épiant la chute d'Athènes, ayant eu quelques Béotiens massacrés aux Portes-Chaudes, trahissait l'Hellénie; Argos, Corcyre, la Crète et Syracuse, manquant à leur promesse, s'abs-

tenaient ; la Doride, la Phocide, la Locride et l'Eubée se déclaraient incapables d'agir ; les Thessaliens, compromis par leurs chefs, Aristocrates liés au « Grand-Roi », marchaient avec les Mèdes ; Athènes seule restait en armes devant les envahisseurs.

Xerxès, regardant au sud, « d'un œil sombre et sanglant », sachant le prix de sa victoire, épouvanté, furieux, devenait barbare. La « stupidité farouche » des Mèdes, déchaînée, bravait les Grecs. La vision d'Eschyle se réalisait : « L'épervier, de ses ailes rapides, se ruant, allait déchirer la tête de l'aigle avec ses ongles ». L'invasion n'était plus, pour les hordes en marche, que la conquête d'une « contrée productive » ; pour Xerxès, une vengeance à satisfaire, une honte à imposer à l'Hellénie : « les peuples qui ne nous ont pas offensés, aussi bien que ceux qui sont coupables envers nous, supporteront le joug de la servitude ».

Cette menace d'asservissement, grâce aux Grecs d'Athènes sauva l'Hellénie. Car l'effroi paralysait la force des Hellènes. On parlait de la volonté des dieux « poussant les Perses à l'assaut des murailles » ; on disait que la « force de Jupiter » était en Xerxès.

Les Athéniens voulaient rester libres : « Quel chef mène les Athéniens et commande l'armée ? » demande Atossa. « Ils ne sont esclaves d'aucun homme et n'obéissent à personne », répond le chœur des vieillards.

Les porteurs de bagages et les bêtes de somme char-

gées étant en avant, la horde qui venait de franchir les Thermopyles se précipitait vers Thèbes. Aux Thermopyles, la lâcheté des Thébains avait frappé Xerxès; après la bataille, il ne put que les mépriser, tant leur soumission avait été basse.

Conduits par les Aristocrates de Thessalie, les Aleuades, trois jours après le passage des Thermopyles les envahisseurs dévastèrent la vallée du Céphise. Des Arcadiens étaient venus se joindre à l'armée. Tantôt sur son char magnifiquement orné, tantôt sur « une voiture louée », Xerxès se repaissait de carnage. La dégradation médique avait touché les Perses; on ne distinguait plus, — pas même au costume, — l'Iranien du Touranien : les coiffures de feutre avaient remplacé les tiares; les courts javelots, les arcs énormes, les flèches flexibles, les glaives attachés à la ceinture, « s'appuyant sur la cuisse droite », étaient l'équipement uniforme. De temps en temps, poussant des « hurlements magiques », les prêtres de Médie immolaient des victimes.

Les Phocidiens, qui haïssaient les Thessaliens, ayant osé résister, Xerxès fit impitoyablement détruire les villes de la Phocide. Le temple d'Apollon fut pillé et rasé. A Panopeus, en Béotie, Xerxès détacha de son armée un corps de troupes qui se dirigea vers le temple de Delphes; puis il marcha sur Athènes.

Ayant au cœur la haine des démocraties, les prêtres de Delphes avaient découragé la résistance, malgré l'engagement que les Hellènes avaient pris de réserver la dime du butin au « dieu loucheur ». C'est Delphes qui

avait empêché les Crétois d'aller combattre aux Thermopyles; c'est à Delphes que Gélon de Syracuse avait envoyé des « trésors » destinés à Xerxès victorieux. Les prêtres d'Apollon ne comprenaient pas la formation d'une nationalité hellénique. Gélon n'était que prudent, car il défendait Syracuse contre les Carthaginois que Xerxès soutenait; Delphes était logique, le dieu de la pythie, Apollon, étant asiatique.

On raconta plus tard que les Mèdes partis de Panopeus et menaçant Delphes, les Delphiens, après avoir envoyé leurs familles en Achaïe, s'étaient réfugiés sur les hauteurs du Parnasse; que les prêtres surpris avaient dû fuir en abandonnant tous les trésors du dieu; que la horde, en entrant dans la ville désertée, silencieuse, trembla d'une secrète terreur. Le « sentier raboteux » qui conduisait au temple étant franchi, les « armes sacrées » posées sur le seuil des portes ouvertes intimidèrent les guerriers; le ciel intervenant, un orage roula ses foudres; deux rochers énormes, détachés par la tempête, vinrent écraser le premier rang des sacrilèges; la peur vainquit les Asiatiques et le sanctuaire fut respecté?

Xerxès, qui avait interdit à son armée de « souiller le bois sacré d'Achaïe », s'abstint d'y passer en personne. Pouvait-il toucher au temple de Delphes? Mais, à cause des Hellènes, pouvait-il, en épargnant le dieu, en feignant d'ignorer ses trésors, compromettre les prêtres d'Apollon qui le servaient? Le récit imagé du « grand danger que courut Delphes devant Xerxès » est tout ce que nous savons de cette subtile comédie.

La Béotie étant soumise, sauf Thespies et Platée dont les habitants avaient fui, et qui furent incendiées, les « plaines hérissées de fer » rentrèrent dans le calme de la mort. L'armée de Xerxès, irrésistible, vint camper devant Athènes qu'aucun peuple de l'Hellade ne se disposait à secourir. Les Spartiates, « hautains et insensibles », admettaient la perte de l'Attique, s'occupaient de défendre le Péloponèse en bâtissant un mur par le travers de l'isthme de Corinthe.

Dans Athènes, Thémistocle promettait la victoire. Le génie aryen, imperturbablement logique en ses apparentes folies, raisonnait sa mission. L'idée d' « opposer quelques milliers de Grecs à un déluge d'hommes » ne troublait pas. Les prêtres, obéissant à Thémistocle, assuraient aux dévots que les dieux étaient favorables aux Athéniens, et ils laissaient raconter, à cause de l'effet prodigieux que cela produisait sur les esprits, que le serpent sacré de Minerve, si religieusement nourri, dans le temple, de gâteaux de miel, avait disparu. Les poètes annonçaient la délivrance de la Hellas; Simonide chantait la bataille.

Thémistocle fut le stratège unique. Son « génie persévérant » n'eut qu'à réaliser un plan déjà vieux de dix années : livrer la ville et le pays pour sauver l'État. Il sut arracher à la pythie de Delphes un oracle suffisamment propice à ses desseins : — « Quand tout sera subjugué, Zeus accorde à Athénè que les murs de bois seront seuls imprenables ». Thémistocle voulait que tous les Athéniens, évacuant la ville, se transportassent sur les

vaisseaux. Cent vingt-sept trirèmes furent armées et cinquante-trois hâtées pour le lancement.

Les cavaliers s'embarquèrent. Cimon, le fils de Miltiade, venant au temple de Pallas, suspendit un mors à l'autel. Le peuple livra tous ses pouvoirs à l'aréopage et l'aréopage ordonna l'évacuation. « Contraints par les Mèdes à devenir marins », suivant le mot de Thucydide, les Athéniens s'exerçaient au maniement des rames dans la baie, devant les « âpres côtes de Salamis ». Seuls, des vieillards, interprétant à leur gré l'oracle du dieu loucheur, s'étaient réfugiés dans l'Acropole après en avoir palissadé l'accès.

Athènes déserte, Salamine était devenue l'Acropole des Athéniens; l'aréopage rendit le décret solennel « rouvrant les portes de la patrie aux exilés ». La flotte était à peine réunie, que la nouvelle arrivait de l'incendie de Thespies et de Platée, de la chute imminente d'Athènes.

Quatre mois après son départ d'Asie, Xerxès était au pied de l'Acropole, le roc escarpé, inaccessible croyait-on, et que défendait encore l'ancien mur pélasgique. Des membres de la famille des Pisistratides étaient avec le Grand-Roi, prêts à recevoir de ses mains le pouvoir qu'ils avaient perdu. La rage de Xerxès menaçait le temple. Les défenseurs de la déesse supplièrent en vain les Pisistratides d'intervenir pour « le respect du lieu sacré » ; la horde barbare, campée au nord-ouest, lança ses flèches garnies d'étoupes enflammées sur les palissades barrant les portes. Les vieillards jetaient aux assaillants des

pierres énormes. Un corps de Perses, impatienté, tenta l'escalade par le nord, du côté du temple, roc droit et par conséquent non défendu. Surpris, les défenseurs désespérés se précipitèrent dans le temple. Pas un seul ne fut épargné. L'ancien Parthénon rasé, l'Acropole mis à sac, les statues renversées, mutilées, « rompues au genou », furent enterrées, et l'incendie acheva l'œuvre de destruction.

Quelques exilés, « venus à la suite de Xerxès », et qui furent les témoins de ces choses, offrirent au milieu des ruines, à la déesse outragée, un sacrifice d'expiation. On laissa dire plus tard, comme une fable consolante, que l'olivier de Pallas, brûlé, avait poussé des rejetons.

A Salamine, dans « l'île nourricière d'abeilles », Thémistocle tenait conseil, Eurybiade ayant « convoqué les chefs ». Les Péloponésiens voulaient qu'on allât se défendre à Corinthe, augmentant les conséquences désastreuses d'une défaite dans la baie de Salamine. Thémistocle n'admettait pas la défaite; et il ajoutait que quitter Salamine ce serait perdre l'aide importante de Mégare et d'Égine. Les « chefs » délibéraient avec violence, lorsque la nouvelle de la destruction de l'Acropole arriva. Les uns partirent, à toutes voiles; les autres, demeurés, exigeaient la retraite sur Corinthe. Le chef des Alliés, le Spartiate Eurybiade, redoutait Thémistocle; le Corinthien Adimante exploitait contre Thémistocle la frayeur des Péloponésiens, « l'imprévoyance égoïste des Spartiates ». Mais Thémistocle ne cédait pas; il employait toutes les ressources de son habileté, toutes les séductions de son

génie, toute la « vigueur de son intelligence », à préparer, à assurer l'exécution de son « idée », discutable évidemment, folle peut-être, mais défendue devant l'histoire par l'argument effroyable : le succès.

Xerxès, inquiet un peu, questionnait, ayant admis le roi de Sidon à la première place de son conseil et le roi de Tyr à la seconde. L'attaque immédiate de la flotte athénienne fut conseillée par tous, sauf par la reine d'Halicarnasse, Artémise, dont la bravoure égalait la prudence. L'armée perso-médique reçut l'ordre de s'avancer, afin d'agir de concert avec la flotte.

Thémistocle n'arrivait pas à convaincre ses Alliés. Eurybiade, vrai Spartiate, s'effrayait de sa responsabilité; Adimante, vrai Corinthien, se passionnait jusqu'à l'invective pour son opinion; Thémistocle, d'abord éloquent et raisonneur, devint agressif, et il intimida Eurybiade en le menaçant d'abandonner la Hellas aux Corinthiens, de passer, lui, avec les Athéniens, en Italie : « Voici Athènes », avait dit Thémistocle, en montrant ses deux cents trirèmes armées, prêtes, frémissantes.

Des Mèdes, innombrables, s'avançaient; les Péloponésiens, malgré la plaidoirie d'Eurybiade qui venait d'approuver la bataille, insistaient pour la retraite. Thémistocle, sûr de ses marins, rendit la retraite impossible en enfermant les Grecs dans la baie, et de telle sorte que leur salut dépendit uniquement de leur victoire.

La baie d'Éleusis, prise entre l'île de Salamine et la côte, ne communique avec la mer que par deux détroits, dont l'un a moins de mille mètres de largeur et l'autre

moins de deux mille mètres. Thémistocle, rusant, envoya le précepteur de ses enfants, Sikinnos, « Perse de naissance », auprès de Xerxès, pour lui dire que les chefs grecs, se jalousant, étaient en désaccord, et la plupart prêts à se rendre dès l'apparition de la flotte perse. Trompé, Xerxès ordonna à sa flotte d'aller enfermer les Grecs dans la baie.

Thémistocle discourait, prolongeant les débats du Conseil. Aristide, rappelé d'exil, qui venait de se frayer un passage à travers les ennemis pour arriver vite à son devoir, raconta la manœuvre décisive de Xerxès. Le combat était inévitable.

La flotte grecque comptait 378 vaisseaux, dont 200 athéniens; la flotte médo-perse, 1,000 voiles. Avant la nuit, l'aile occidentale de la flotte perse vint vers Salamine, l'aile orientale vers Munychie, pendant qu'un corps de troupes occupait Psyttalie. La flotte grecque, dans la baie, ne pouvait être ni tournée, ni enveloppée, les promontoires du rivage de Salamine la garantissant, mais elle était comme bloquée : la flotte de Xerxès, cette « forêt de la mer large », suivant l'expression d'Eschyle, barrait, fermait les issues.

Au pied du mont Ægalée, Xerxès fit dresser son trône à pieds d'argent, sur une éminence d'où son regard pût embrasser tout le spectacle de sa victoire. Sous ses yeux, il voyait sa flotte correctement alignée, en courbe, de l'entrée du Pirée jusqu'au nord-est de l'île de Salamine; en face, la flotte grecque, les proues tournées vers Salamine. Les troupes médiques, de terre, arrivaient confuses,

lourdes, « sombres comme des nuées d'orage ». Autour de lui, à ses pieds, Xerxès avait groupé des scribes chargés d'écrire, à la dictée du maître, « les noms des braves et les noms des lâches ». La nuit noire venue, les Grecs, calmes, anxieux, se répétaient les derniers discours de Thémistocle; les Mèdes, sûrs du succès, les avirons liés aux bancs, prenaient leur repos.

Dès l'aube, — c'était le 19 boédromion (20 septembre), un jour sacré, le « jour de Bacchus », où d'habitude l'image du dieu était transportée à Éleusis, par la baie, — un navire athénien mit son éperon au flanc d'un vaisseau phénicien. Les marins de Xerxès accourant aussitôt pour dégager le navire, l'action commença. Une clameur immense, « modulée comme un cantique sacré », s'éleva de la flotte grecque, au son des trompettes. La violence des Perses courant aux Grecs fut impétueuse. Xerxès, « grand et beau », vit reculer les Grecs, mais dans un ordre inquiétant », les proues faisant face à l'ennemi, tandis que les Perses hésitaient. Ceux-ci, dès l'attaque, se méfièrent de leurs Alliés d'Ionie qui manœuvraient mollement.

Les trirèmes athéniennes, à deux rangs de rameurs, bien menées, légères, intelligentes, raisonnaient leurs coups; les vaisseaux perses, lourds, à trois rangs d'avirons, « maisons flottantes remplies de troupes », s'enchevêtraient, se heurtaient les uns les autres, et les marins prenaient les maladresses pour des trahisons : les Égyptiens aux casques à mailles, aux boucliers bombés, s'embarrassaient de leur grande hache et de leurs longs glai-

ves; les Lyciens, avec leurs arcs de cornouiller, leurs flèches de roseau non empennées, maniaient gauchement leurs faux; les Ciliciens aux boucliers de peau de bœuf, brandissant des épieux énormes, ne frappaient les Grecs qu'en regardant en arrière s'ils n'allaient pas être trahis par les Cauniens, ces Alliés douteux, ou les Cypriens dont le front était ceint de « mitres enroulées », ou les Ioniens des îles équipés comme des Grecs, ou les Syriens enfin, dont les boucliers sans bordure couvraient mal les cuirasses de lin. Et lorsqu'un navire perse, battu, voulait se dégager de la mêlée, on voyait les marins se frayer une voie de retraite en tournant leurs armes contre leurs propres amis, « s'entrechoquant naturellement de leurs becs d'airain ».

Profitant de ce désordre, les Grecs « écrasaient les Perses à coups de tronçons et de pièces de bois »; le « torrent de l'armée des Perses» était refoulé. A gauche, les Athéniens menaient la bataille, rudement; à droite, les Éginètes empêchaient la fuite des vaincus, qui se dessinait vers Phalère.

Vers midi, un vent d'ouest augmenta la confusion dans les rangs des Perses. Les Grecs, ne se lassant pas, frappaient leurs ennemis de tous côtés, « à coups d'avirons brisés et de bancs de rameurs ». Les lamentations des vaincus étaient effroyables, parmi les nefs fracassées. Les Asiatiques frappés, ne sachant pas nager, succombaient à la moindre blessure, « roulés par la mer terrible »; leurs corps déchirés furent la proie des poissons « muets ». Beaucoup de chefs périrent sous les yeux des

guerriers stupéfaits : Artembarès, le « chef des cavaliers innombrables » ; Ténagon, héros des Bactriens ; Arkteus, « venu des sources du Nil » ; le myriontarque Matellos de Khrysa, dont la barbe rousse, « épaisse et hérissée » fut « teinte de la pourpre de son sang » ; et parmi tant d'autres, tous illustres, Tharybis, « qui menait cinq fois cinquante nefs, homme très beau ».

Deux heures encore après le jour fini, la lune éclairant la baie, les Grecs continuaient le carnage, couvrant les flots « de débris et de cadavres flottants ». L'Artémis-Munychia eut pour fête, désormais, l'anniversaire de la victoire de Salamine.

Or, pendant que les Athéniens, Eschyle parmi les combattants, ajoutaient la gloire de Salamine à la gloire de Marathon, associant le nom de Thémistocle au nom de Miltiade, Aristide, dans l'île de Psyttalie, massacrait l'élite des guerriers Perses que Xerxès avait massés là, en réserve. — « Si j'habitais les murs que Minerve protège, écrivit Pindare, le nom de Salamine, célébré dans mes vers, m'assurerait la faveur des Athéniens. Salamine ! Cithéron ! noms fameux, lieux à jamais mémorables, où le Mède vit briser son audace guerrière ».

Xerxès, maintenant, avait peur de ses Alliés. Les Phéniciens étaient partis la nuit même, sans ordres. Mardonius, le lieutenant du Grand-Roi, que la peur de son maître effrayait, lui conseilla la retraite. Lâchement, Xerxès obéit, et n'osant pas fuir par mer, il accentua encore sa défaite. La flotte perse quitta Phalère ; la flotte grecque la poursuivit, sans l'atteindre.

Mardonius, dont l'ambition était prudente, qui savait l'esprit incertain et les accès de colère du Grand-Roi, se gardait de dire qu'à l'exception des guerriers d'élite massacrés à Psyttalie, l'armée des Asiatiques était presque intacte. Songeant à constituer à son profit une « satrapie d'Europe », il accepta toute la responsabilité de la campagne et promit à Xerxès la conquête de l'Hellénie, pourvu qu'on lui laissât l'armée. Il flatta la vanité blessée de son maître en montrant que les Phéniciens, les Cypriotes, les Ioniens et les Égyptiens étaient les véritables vaincus, puisque les Perses n'avaient pas pris part au combat; il dit que le but principal de l'expédition était rempli, puisqu'Athènes n'existait plus. Xerxès, suivant l'avis de Mardonius, remonta vers la Thessalie avec ses hordes.

En Thessalie, Mardonius donna soixante mille hommes au Grand-Roi, pour assurer sa marche jusqu'à l'Hellespont, conservant les Perses, les Mèdes, les Saces, les Bactriens, les Indiens et les cavaliers. Thorax guidait Xerxès, qu'Artabaze protégeait. L'hiver était précoce; les eaux du Strymon étaient gelées; la faim et le froid décimèrent les vaincus sur la route d'Asie. Après quarante-cinq jours de marche à travers un pays hostile, systématiquement dépourvu de vivres, les survivants arrivèrent à l'Hellespont où la flotte attendait. Une tempête avait rompu le pont sur lequel Xerxès comptait pour passer en Asie. Les vaisseaux servirent au transport. Les barbares qui avaient résisté aux tortures de la retraite, succombèrent aux excès de toutes sortes que « l'opulente Asie » leur

offrit, après le passage de « l'étranglement d'Abydos ».

Xerxès, aussitôt, courut vers Sardes, non sans entendre les bruits de révolte qui agitaient l'Ionie. Huit mois après son départ pour la conquête de l'Europe, le Roi revenait avec une armée battue, humiliée, incapable de plus rien entreprendre, et n'ayant sauvé, lui, que son carquois, « la gaine de ses flèches ». — « O Perses, dit le Xerxès d'Eschyle, ayez pour moi de l'indulgence si vous me voyez versatile dans mes desseins ».

Le jour même où les Asiatiques de Xerxès étaient vaincus à Salamine, le Syracusain Gélon, près d'Himère, battait trois cent mille Carthaginois, ces Asiatiques du Nord africain. Les « nations de l'Asie » échappaient aux lois du Mède; les « nations esclaves » secouaient leur servitude; la « puissance royale était morte »; l'Asiatique tombait « misérablement sur les genoux »; le « pays d'Hellas » s'était affirmé. Le nom de Salamine, « très amer à entendre », symbolisait la victoire de l'Europe, due à « l'illustre Athènes »; Athènes triomphait! Et l'on comparaît, évidemment, l'héroïsme personnel de Léonidas, inutilisé par les Spartiates, avec la sagacité de Thémistocle admirablement comprise et servie par les Athéniens. Il était visible que « le salut des Grecs » dépendait de la flotte athénienne, et tous savaient que cette flotte Thémistocle seul l'avait voulue et créée.

Mais si Sparte, en masse, lente et soupçonneuse, s'était compromise à Salamine en s'abstenant, comme elle avait manqué déjà à Marathon, Athènes, toute glorieuse, allait mal profiter de ses succès. Pour occuper les marins

très excités, Thémistocle mena la flotte dans les Cyclades, réclamant les amendes dont il avait frappé les villes qui n'avaient pas pris parti pour les Grecs. Andros assiégée ne se rendit pas. La flotte revint à Salamine avec les amendes prélevées, dont une part était restée aux mains de Thémistocle, « rapace autant qu'audacieux ».

La victoire d'Athènes ayant donné la sécurité, l'esprit hellénique, fait de tant d'esprits divers contrariés, inconciliables, se manifesta lors de la consécration du succès. La part des dieux faite, — une trirème à l'Ajax de Salamine, une à la Pallas de Sunion, une au Neptune de Corinthe, — les « présents » destinés à l'Apollon de Delphes étant choisis, les Éginètes, au partage, furent favorisés, afin qu'Athènes n'eût pas, aux yeux du Peuple, tout le mérite de la victoire. Les prêtres de Delphes, accentuant l'injustice, firent ériger dans le temple un mât de vaisseau en bronze orné de trois étoiles d'or, attribuant la journée de Salamine aux Éginètes.

Les Athéniens eux-mêmes, irréfléchis, insouciants, se laissèrent impressionner; l'immoralité flagrante de Thémistocle gênait sans doute ses défenseurs : il fut exclu des récompenses; il ne jouit pas des acclamations, lorsque le « chœur des adolescents », mené par Sophocle, célébra le triomphe des Athéniens.

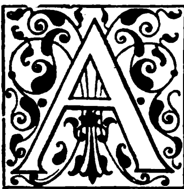
Sparte qui savait si bien, au contraire, tout danger passé, exploiter les passions humaines, et surtout les faiblesses helléniques, s'empressa de décerner à Thémistocle la même couronne d'olivier qu'Eurybiade avait reçue; elle y ajouta un char magnifique « pour sa sagacité sans

égale ». Et lorsque Thémistocle, ainsi fêté, quitta Sparte, trois cents jeunes hommes lui firent cortège jusqu'à Tégée. Ainsi Sparte, qui s'était retirée de la guerre et que les Hellènes haïssaient, sauvée par Athènes, s'appropriait le droit de couronner le vainqueur, se manifestait en Hellénie comme la ville juste et souveraine.



CHAPITRE II

De 480 à 479 av. J.-C. — Aristide, général en chef. — Athènes refaite, suspectée. — Les Phéniciens. — Thèbes et Argos. — Aryens d'Athènes. — L'œuvre des Doriens. — Les Hellènes. — Les Perses en Attique. — Bataille de Platée. — Mort de Mardonius. — Les fêtes de la Liberté. — Bataille de Mycale. — Europe, Asie et Afrique. — Peuples et rois.



ussitot que l'Attique fut délivrée des hordes de Xerxès, les Athéniens revinrent à leur Ville. Il ne restait, çà et là, que les quelques maisons où les principaux chefs des Perses s'étaient abrités. Tous les fugitifs revenus s'employèrent à la réédification du mur d'enceinte, presque détruit; les restes des monuments incendiés, les débris des statues rompues, tout fut utilisé. Et pendant que le spectacle de ces ruines et le trouble fiévreux d'un labeur actif éloignaient des esprits, momentanément, le souvenir de la glorieuse victoire remportée à Salamine, des émissaires de Delphes achevaient de saper l'influence de Thémis-

tocle. Au printemps, les Athéniens nommèrent Aristide général en chef, avec des pouvoirs extraordinaires.

Les autres Hellènes, à qui le triomphe des Athéniens déplaisait, vantaient la « sagesse des vainqueurs » et leur « habileté », laissant en discussion leur force; si bien que les sauveurs de l'Hellénie, ceux qui venaient de vaincre pour la Nation, voyaient l'isolement se faire autour d'eux; et ils s'étaient associés en quelque sorte à cette ingratitude, par la façon dont ils avaient traité Thémistocle. Victorieuse, Athènes était devenue suspecte; on redoutait son « empire »; on regrettait qu'elle eût combattu pour la « liberté des Grecs »; on demandait si la maîtrise de Xerxès ne serait pas préférable à la domination de la Cité de Cécrops?

L'œuvre principale de Thémistocle, la marine athénienne faite, consacrée par la victoire, inquiétait les Péloponésiens.

Les Athéniens, pourtant, étaient incapables d'imposer leur domination à l'Hellénie. Mal placée, presque à l'extrémité de l'Attique stérile, Athènes grandie ne devait pas suffire à sa propre existence. Ouverte aux émigrants de toutes parts, et facilement abordable au nord, par l'invasion, Athènes était à la fois trop continentale et trop maritime. « Si nous étions insulaires, écrira Thucydide, quelle puissance serait plus inexpugnable! »

Le mélange des peuples qui s'était déjà fait sous la protection de Pallas, livrait l'avenir de la Cité à toutes les conséquences d'un insaisissable cosmopolitisme. De la « race fameuse » des Pélasges, primitive, que restait-il?

Ces « anciens hommes » étaient allés, les uns en Troade, par la Thrace, les autres, par la mer, dans les îles ou en Italie. Athènes qui avait reçu la civilisation d'Égypte, qui s'honorait d'être la Terre de Cécrops, envahie par les Phéniciens devenait une Babylone, un point de halte, un carrefour où les navigateurs et les marchands de toutes races se rencontraient.

Les Phéniciens, ces « coucous circoncis » d'Aristophane, séduisants et actifs, avaient apporté aux Aryens, avec la pratique des échanges et le principe du travail rémunérateur, le calcul, cette « science de l'ordre ». Les rudes Achéens de l'Hellade adoptèrent les industries, les divinités et les mœurs des Phéniciens de Tyr et de Sidon. Le Reshef-Mikal des Chypriotes devint l'Apollon-Amyklos des Grecs. Les héros, les mythes, les dieux et les cultes de la Phénicie asiatique vinrent à l'Hellénie avec l'écriture, les mesures, les poids et les outils.

Thèbes, toute phénicienne, accentuait son asiatisme; le tyran Penthée y avait aboli le culte de Bacchus; aussi la « nouvelle race de l'antique Kadmos » s'était-elle donnée à Xerxès. « Quand le barbare apportait à tous la servitude, dit Thucydide, les Thébains étaient avec lui ».

Argos, plus égyptienne qu'Athènes, nous dit par sa légende d'Io, la « vache à l'irréprochable postérité », comment l'Éthiopien « funeste, farouche, insatiable au combat », vint troubler l'œuvre excellente de Jupiter.

Ayant appris l'existence de la Grèce aux Scandinaves, chez lesquels ils allaient chercher « l'ambre d'or », et responsables ainsi des envahissements venus du Septen-

trion, les Phéniciens, en attendant, semaient en Hellénie, partout, leurs germes destructeurs. Ils parcouraient les territoires, gâtaient les mœurs, troublaient les langages; passaient après avoir répandu leurs pourritures, ou bien restaient, s'insinuant. Depuis les Thessaliens, jadis si fiers de leur indépendance, si attachés à leur parole, et dont les chefs, Aristocrates venus d'Asie, avaient aidé aux abominations de Xerxès, jusqu'aux Ioniens de Carie qui avaient adopté la « langue barbare », l'impression phénicienne était générale. Les métis de Chananéens bruns et d'Aryens très blancs de Libye, que l'on désignait sous le nom de *Bastuli* dans les villes phéniciennes, étaient nombreux à Athènes déjà.

Cependant les Phéniciens, — « durs et serviles, tristes et cruels, corrompus et sanguinaires, égoïstes et cupides, inexorables et sans foi », — s'amélioraient au contact des Grecs maîtres de l'Attique en somme. Les Aryens d'Athènes prirent aux Phéniciens leur art de la duplicité, leur goût des plaisirs excessifs, des abus de toutes sortes, et leur « soif du gain », inextinguible, comme ils apprirent des Scandinaves et des Finnois à s'enivrer de viandes et de vins, à s'emparer avec violence ou par la ruse du bien d'autrui; ils conservèrent, en l'imposant parfois à leurs corrupteurs, un « dégout profondément enraciné pour la domination étrangère », un « amour ardent et une profonde tendresse pour la liberté ».

Les vices de l'Asie, importés et répandus en Hellénie, affaiblissant les caractères, énervant les hommes, préparaient leur sujétion aux maîtres, aux séducteurs qui sau-

raient les conduire et les exploiter. Les Doriens énergiques, absolus, soumettant ou refoulant ceux qui leur résistaient, avaient aidé à la dissémination des races diverses en Hellénie. Ils apportaient le dogme de l'État omnipotent. Mais, de même que les Grecs corrompus par les Asiatiques avaient conservé la passion de la Liberté, ainsi, malgré les Doriens, les Hellènes n'acceptèrent pas l'idée d'une constitution universelle, nationale. Les Tribus (*phylé*) demeurèrent distinctes; les Villes ne se confondirent point dans le district; la « Terre thébaine » se distingua toujours de la « Terre d'Athénè »; chaque Cité conserva ses frontières.

Les Pélasges et les Lélèges, asservis, gardaient au fond d'eux-mêmes, indestructible, — on le vit bien plus tard, — le sentiment de leur droit humain; mais les Doriens réussirent à leur imposer le silence, et l'esprit grec, au moins dans ses manifestations, disparut. Par les Asiatiques, la Hellas avait « cessé de connaître la bonne foi »; par les Septentrionaux, les Hellènes ne crurent plus qu'à la force. Bientôt le laboureur aryen, si paisible, se mit à moissonner et à vendanger « avec sa lance »! C'est ce qui fit ce mouvement général vers Xerxès victorieux, les uns ne comprenant que le droit de la guerre, les autres ne voyant la paix que dans l'entière soumission au vainqueur. Thémistocle avait admirablement compris cette faiblesse, lorsqu'il imposa la victoire aux Athéniens en les enfermant dans la baie de Salamis.

En réalité l'Hellénie devenait dorienne : « Nous sommes esclaves sur la terre dorique », chante un chœur d'Euri-

pide; et le Tragique fait dire à son Hercule ces paroles vraies : « Quand les assises d'une race ne sont pas solidement jetées, il est nécessaire que les enfants soient malheureux ». La démoralisation asiatique de l'Hellénie avait fait de tels progrès, que l'on y magnifiait la journée de Salamine alors que la moitié de la patrie était encore aux mains de l'envahisseur.

Au moment où Xerxès commençait sa retraite, Sparte avait essayé de réclamer avec ostentation, au Grand-Roi, une réparation pour « le meurtre de Léonidas » aux Thermopyles. Le héraut envoyé n'ayant rapporté qu'un témoignage nouveau de l'insolence de Xerxès, Sparte n'insista pas.

Mardonius, campé en Thessalie, voyant l'état de suspicion où les Hellènes tenaient les Athéniens, offrit à ces derniers une alliance. Sparte, inquiète, envoya des députés aux Athéniens; ceux-ci, toujours excessifs, non seulement repoussèrent les offres de Mardonius, mais théâtralement firent prononcer des imprécations contre ceux qui avaient osé leur proposer une telle honte. Dans Athènes, parmi les « Grands », quelques-uns auraient accepté l'examen des conditions de Mardonius. L'acte patriotique des Athéniens les découvrant, ils demandèrent à l'armée du Péloponèse de se tenir prête à les secourir si les Mèdes revenaient; mais les Péloponésiens, satisfaits d'avoir écarté d'eux le « fléau médique », se hâtèrent d'achever la muraille qui fermait Corinthe et ne répondirent pas aux Athéniens. Mardonius traversa la Béotie et parut devant Athènes.

Trahis par Sparte, réfugiés de nouveau à Salamine, prêts à mourir, les Athéniens entendirent Mardonius leur offrir la paix. Un sénateur qui avait proposé d'en délibérer fut lapidé par le Peuple; les Athéniens « mirent en lambeaux » sa femme et ses fils. Sparte accusée d'infamie, célébrant une fête, ne s'émut pas. Cependant un Tégéate fit observer aux éphores que si les Athéniens traitaient avec Mardonius, la conquête du Péloponèse serait sans doute le prix de l'alliance; alors, la nuit même, cinq cents hoplites et trois mille cinq cents hilotes marchèrent contre Mardonius.

Prévenu par les Argiens, Mardonius se retira vers le Nord, après avoir saccagé l'Attique. Il s'établit sur la rive gauche de l'Asope, en Béotie, où sa cavalerie puissante pouvait manœuvrer. L'armée des Lacédémoniens, que conduisait Pausanias, accrue en route d'un Grand nombre de Grecs, vint jusqu'à Éleusis où se trouvaient les Athéniens débarqués. L'armée hellénique, formée, se mit en marche. Le camp des Hellènes, — cent mille hommes, contre trois cent mille Asiatiques et cinquante mille Grecs demeurés fidèles aux Perses, — fut établi sur les collines d'Érythrée, voyant l'ennemi. L'Asope coulait entre les deux armées.

Les Grecs dominaient les Perses. Après quelques journées d'actions timides de part et d'autre, Mardonius lança toute sa cavalerie, commandée par Masistios, sur les Mégariens. Fiers de ce choix, les guerriers de Mégare supportèrent bravement le choc; et sachant qu'ils ne résisteraient pas à une nouvelle attaque, ils appelèrent

Pausanias à leur secours. Les Hellènes hésitaient à affronter les cavaliers Mèdes. Olympiodore, d'Athènes, couvrant la retraite des Mégariens, s'élança « avec trois cents héros », et Masistios fut tué, ce qui troubla les Perses. Le cadavre de Masistios montré et l'héroïsme des Mégariens surexcitaient les guerriers hellènes.

Le camp des Grecs manquant d'eau, Pausanias prit position avec ses Lacédémoniens dans la plaine de Platée, à l'ouest d'Érythrée, près de la fontaine de Gargaphie. Les canaux et les rivières allant à l'Asope, qui coupaient la plaine, étaient des obstacles protégeant le camp des Grecs. Mardonius avait échelonné ses troupes le long de l'Asope; il attendait une démonstration. Après dix jours, le lieutenant de Xerxès voyant que les Grecs recevaient de continuels renforts, se décida pour l'offensive. Les Grecs en furent avertis.

La position respective des deux armées, le jour de la bataille, après des feintes diverses, faisait que le « corps des Perses » se trouvait en face du « corps des Spartiates », les Athéniens massés devant les Grecs qui combattaient pour Xerxès. Mardonius lança ses cavaliers sur la fontaine de Gargaphie qui fut détruite. Pausanias se rapprocha de Platée. Les Lacédémoniens, lourds, se prêtant mal aux manœuvres habiles, s'attardèrent; Mardonius, au point du jour, les voyant exécuter un mouvement de recul, s'élança, « joyeux », franchit l'Asope et fondit sur les Lacédémoniens qui défilaient au pied de la montagne. Les Athéniens accourus se heurtèrent aux « mercenaires grecs ».

Les Lacédémoniens et les Tégéates surpris, n'espérant aucun secours, se mirent en défensive, sacrifiant aux dieux « pour prendre les auspices du combat ». Les Asiatiques, massés derrière une palissade de boucliers, accablaient de traits les Spartiates, que les présages divins n'encourageaient pas. Pausanias effrayé invoquait Junon; les Tégéates, secouant la torpeur des Lacédémoniens, marchèrent à l'ennemi furieusement. Alors les prêtres de Sparte surent trouver des « présages heureux », et la phalange lacédémonienne se précipita à la suite des guerriers de Tégée. Le rempart de boucliers renversé, Hellènes et Barbares se confondirent dans la mêlée; ce fut un corps-à-corps général, un carnage, une destruction d'hommes. Les Asiatiques mal armés, plus mal équipés encore, la plupart presque nus, se battaient en désordre, épouvantablement, avec un profond mépris de la mort, une grande audace : Ils prenaient à la main les piques des Grecs tendues en arrêt, et malgré les « solides armures » des Spartiates, ils les égorgeaient un à un, tous.

Autour de Mardonius monté sur un cheval blanc, mille Perses paraissaient invincibles. Frappé, Mardonius tomba; les « mille » cessèrent de lutter. Les Asiatiques s'enfuirent vers leur camp; les Spartiates, victorieux, lancés, les poursuivirent, mais jusqu'à l'enceinte seulement : leur intelligence servant mal leur bravoure, ils ne surent même pas achever l'ennemi battu, soudainement retranché.

Les Athéniens, qui venaient de vaincre les Grecs auxiliaires de Mardonius, renversèrent le mur. Les Asia-

tiques furent massacrés. Après la journée de Platée, il ne restait au Grand-Roi que trois mille guerriers épargnés et quarante mille hommes qu'Artabaze avait en réserve. Il était admis désormais que les Asiatiques, « nus par misère », ou bien « embarrassés dans l'ampleur de leurs étoffes » et « coiffés de turbans », ne pouvaient résister ni aux phalanges lacédémoniennes, inintelligentes mais disciplinées, ni à l'ardeur très habile des Athéniens.

La rage cruelle des vainqueurs, la « soif de sang » qui les anima et les querelles violentes qui suivirent la victoire, font de la journée de Platée la véritable première bataille hellénique. Les Athéniens, les Tégéates, les Mégariens et les Lacédémoniens avaient seuls combattu. C'était ces « Grecs nouveaux » dont la coutume sera de « batailler les uns contre les autres, sans délibération préalable, imprudemment, hors de propos ». Le Prix de la Valeur fut tellement disputé, le lendemain du combat, que l'on couronna les Platéens pour en finir. Les Athéniens étaient venus donner le dernier coup aux Asiatiques, mais la victoire appartenait à Lacédémone : « Des flots de sang s'épaissirent sous la lance dorique dans les champs de Platée », dit Eschyle.

Les combats acharnés, les luttes sanguinaires, la guerre permanente, la force constituant le droit, l'ivresse du sang et le plaisir du vol, — pirates ou guerriers, — justifiés par le risque de la vie, et non sans gloire, telles furent les conséquences du triomphe des Doriens. Les pirates de l'Hellénie, « troublant la sécurité des mers », devinrent très nombreux après Platée.

Pendant que les Hellènes détruisaient l'armée de Mardonius (479) à Platée, la flotte athénienne, « l'armée de mer », commandée par Léotychidas, chassait la flotte Perse vers Mycale. Les marins du Grand-Roi, abandonnant leurs vaisseaux, débarquèrent.

Profitant de la victoire, Aristide, par décret, institua la « Ligue hellénique contre la Perse ». Chaque année les Alliés devaient envoyer des députés célébrer des sacrifices institués « à la mémoire de ceux qui avaient succombé » ; de cinq années en cinq années, des Jeux devaient perpétuer l'alliance. Le décret disait : « On donnera des Jeux à Platée, qu'on appellera les Fêtes de la Liberté, et les Platéens, chargés de faire des sacrifices et des vœux pour le salut de la Grèce, seront regardés comme une nation inviolable et sacrée ». Pendant que les Athéniens en joie ne songeaient qu'à la délivrance, Pausanias, moins sentimental, recevait le dixième du butin; un autre dixième avait été remis aux dieux; le reste, partagé. Les chefs thébains qui avaient combattu pour les Perses furent mis à mort par Pausanias.

Les marins asiatiques descendus à Mycale, menacés par la flotte athénienne, appelèrent Xerxès; mais Xerxès, affolé, ne voyant plus que des traîtres, fit désarmer les Samiens, éloigna les Milésiens et compromit ainsi davantage sa situation. La nouvelle de la défaite de Mardonius à Platée arriva au moment même où les Grecs attaquaient le camp des Perses. La « dernière armée » de Xerxès fut anéantie par les Athéniens que commandait Xanthippe. Un corps de Spartiates, dans la flotte athé-

nienne, s'étant égaré ne prit aucune part à l'action.

A cette bataille de Mycale, pleinement glorieuse, les Athéniens avaient choisi pour mot d'ordre le nom d'Hébé, « la servante céleste que Héro avait conçue en respirant une rose ». Ce fut comme la victoire de la Jeunesse. La jeune Europe frappait l'Asie, « l'Asia toute florissante en hommes » la veille encore, où « d'immenses richesses affluaient », maintenant vaincue, battue, finie, qualifiée de « misérable, vieillie, agonisante! » La mer Égée devenait hellénique; l'Europe reprenait son bien, c'est-à-dire l'Ionie, l'Asie-Mineure, tandis que par la victoire de Gélon sur les Carthaginois, elle revendiquait le Nord de l'Afrique où les Lydiens-Aryas avaient vécu, ayant déjà le delta du Nil. La Neith de Saïs n'était que l'Athénè des Hellènes.

Le dilemme historique, et social, s'était posé dès Cyrus : « Il faut, suivant la nette expression d'Hérodote, que tout ce grand royaume soit soumis aux Grecs, ou la Grèce aux Perses; entre notre inimitié et la leur, il n'y a plus d'espace qui suspende nos coups ». — Les guerres médiques terminées par la défaite de Xerxès, incontestable, avaient ruiné l'Asie, mais la laissaient indépendante. La promesse de Junon à Pâris, — « qu'il régnerait sur l'Asia et l'Europe », — ne se réalisait pas. De grands espaces européens restaient aux mains des Asiatiques. Les réelles divisions ethnographiques se manifestaient comme des principes, mais avec un grand vague d'application. Les Asiatiques, c'étaient les « nomades »; les Européens, les « cultivateurs ».

Hérodote démarqua bien les divisions : « J'admire, dit-il, ceux qui ont divisé et partagé la terre entre la Libye (l'Afrique), l'Asie et l'Europe, car entre elles la différence n'est pas médiocre ». Les limites de ces divisions demeuraient incertaines. En ne poursuivant pas leur succès au delà de Mycale, les Grecs firent que Thucydide limita l'Europe orientale à la mer Égée. Eschyle cependant était allé jusqu'à la rive orientale de l'Halys. Alexandre verra l'Europe vraie s'étendant, à l'ouest, des « ténèbres qui règnent au delà de Gadès », suivant l'expression de Pindare, — « le côté de la nuit » d'Homère, — jusqu'à l'Indus à l'est, jusqu'au Gange.

L'Asie abattue, « tombée lourdement sur le genou », avait entraîné dans sa chute, avec l'absolutisme oriental, la royauté monarchique. Les peuples étaient délivrés. Mardonius lui-même, — « grande merveille ! » écrira Hérodote, — avait institué des Démocraties. — « Gardez-vous, dit l'ombre de Darius aux vieillards, dans la tragédie eschylienne des Perses, — Gardez-vous d'attaquer jamais le pays des Grecs, votre armée fût-elle plus nombreuse que celle de Xerxès, car la terre elle-même combat pour eux... La langue des hommes ne sera plus enchaînée, le peuple affranchi exhalera librement sa pensée, car le joug de la force est brisé. »



CHAPITRE III

De 480 à 466 av. J.-C. — Xerxès perdu, méprisé. — L'histoire et l'épopée. — Hérodote : son caractère, influence de Sparte sur son esprit, ses voyages, son œuvre. — Eschyle continuateur d'Homère : son caractère, son œuvre. — La justice. — Fondation de l'Aréopage. — Pallas-Athénè.



erxès, dont le prestige avait ébloui les Hellènes, ne laissait que le souvenir de son insolence, cet « épi du crime, dit Eschyle, ne donnant qu'une moisson de douleur ». Un Grand-Roi, maître des hommes, omnipotent, cruel même, pouvait flatter la vanité des asservis; la jactance du général battu le faisait haïr. L'Asie était vaincue. L'Europe victorieuse, qu'aucun héros ne représentait, usait mal de son triomphe. Les divisions des Hellènes allaient s'accentuer, le « Mède », ce danger, n'étant plus menaçant.

Deux hommes vinrent qui firent pour l'Hellénie, pour l'Europe, beaucoup plus que n'avaient fait Miltiade à Marathon, Léonidas aux Thermopyles, Thémistocle à Sala-

mine, Aristide à Psyttalie, Pausanias à Platée, Xanthippe à Mycale. Continuateur d'Homère, Eschyle, aussi grand que le grand Aryen, rendit aux Grecs le sentiment de leur destinée, en leur donnant le spectacle de leur propre grandeur, en exaltant les courages, en réveillant les enthousiasmes. Et comme Athènes était entrée « dans la politique du monde », qu'il fallait que les Athéniens connussent le « monde », Hérodote écrivit ses histoires.

Venu de Carie à Samos, puis de Samos à Athènes, animé de l'esprit ionien, tel que la domination des Mèdes l'avait fait, Hérodote apportait aux Hellènes une énorme collection de matériaux, ordonnés, classés, chacun mis à sa place certes, — ce qui est le propre du génie grec, — mais où s'entassaient des fables incroyables et de choquantes exagérations. Les narrations hyperboliques flattaient les auditeurs lorsque Hérodote démembrait le « million d'hommes » venus avec Xerxès; mais combien devaient sourire à la description des Indiens chassant des fourmis « grosses comme des chiens » ?

Aryen très imprégné d'asiatisme, du moins Hérodote était-il pur, absolument, de toute influence dorique : nulle fierté, nulle arrogance, nul esprit de domination brutale en son œuvre; mais crédule, superficiel, impressionnable, et trop faible en ses moments d'éloquence passionnée. Ainsi, tout aux Athéniens certainement, et venu pour servir avec eux, par eux, la cause de l'Europe contre l'Asie, c'est Sparte qui l'attire, dont il vante, sans les connaître, et les exploits et les mœurs.

Il dit de la bataille de Platée : « Chez les Grecs, les

Tégéates et les Athéniens se comportèrent bravement, mais les Lacédémoniens les surpassèrent en vaillance », ce qui est inexact; et il explique cette vaillance, en faisant descendre d'Hercule Léotychide et Léonidas. Il dédaigne Thémistocle, qu'il ne cite qu'en passant : « Il y avait, dit-il, parmi les Athéniens, un homme récemment élevé aux premiers rangs; son nom était Thémistocle; on l'appelait fils de Néoclès ». Le mot Néoclès signifiant « nouvellement illustré », Hérodote plaisantait le sauveur d'Athènes.

Comme beaucoup, Hérodote était la dupe des audacieuses vantardises, des hypocrites attitudes de Sparte. Il admire les Spartiates parce qu'ils sont « libres »? et il croit, puisqu'il le dit, qu'ils « s'ornaient la tête lorsqu'ils étaient sur le point de sacrifier leur vie ». Son honnêteté se révoltait, cela se conçoit, à l'idée qu'un Thémistocle pût devenir le maître de l'Hellénie; il ne voyait pas qu'en accablant Thémistocle, il risquait de livrer l'Hellénie à Sparte dont tous les citoyens, presque, étaient des Thémistocles inintelligents.

L'œuvre d'Hérodote, qui est l'histoire de tous les peuples alors connus, — sauf les Assyriens, — est le récit, au fond, de la terrible lutte de l'Asie contre la Grèce, contre l'Europe; elle ne respire pas le désir, ou si l'on veut, la « foi » du succès des Grecs. Admirateur de la « science » des Égyptiens, de la « richesse » et de la « force » des Médo-Perses, il eut été, avant la défaite de Xerxès, avec les Hellènes qui consentaient à confier l'avenir de l'Europe au Roi « si grand et si beau ». Les prêtres

d'Égypte lui avaient prédit que « tôt ou tard » les Grecs succomberaient. Il s'exagérait la faiblesse hellénique, le manque de cohésion, les jalousies, les rivalités, l'imprévoyance et l'inconsistance des Hellènes, et il comparait le désordre irrémédiable du peuple, l'affaiblissement du caractère des chefs, avec la discipline rigoureuse des hordes asiatiques, la vigueur morale du Grand-Roi dont il avait été le sujet en Carie. Il comprend la prudence des guerriers de Thessalie qui avaient aidé Xerxès à envahir l'Hellénie, il justifie le découragement prêché par Delphes la veille de l'invasion, il attribue aux Mèdes « luttant contre les Assyriens » le premier triomphe de la liberté !

Très curieux, ayant voyagé pour s'instruire, Hérodote avait conservé très vivant le souvenir de la sécurité que lui avait valu sa nationalité, partout. A Thèbes d'Égypte, comme à Memphis, et jusqu'aux cataractes du Nil, il avait vu les Égyptiens se détourner des Grecs qu'ils qualifiaient d' « impurs » et l'accueillir bien, lui, parce qu'il était un « sujet du Grand-Roi ».

Plus chroniqueur qu'historien, compilateur de faits, à l'imitation des Égyptiens « qui, dit-il, ont observé plus de prodiges que tous les autres hommes, car ils n'en laissent passer aucun sans l'examiner et prendre note de ce qui s'ensuit », Hérodote a consciencieusement raconté tout ce qu'il a vu, tout ce qu'il a entendu, en un langage simple, clair, grec, disant avec la même accentuation la fable la moins vraisemblable et le fait le plus vrai. Son dialecte ionien, « d'une douceur suave et native » dira Lucien, fait couler, comme un fleuve abondant, avec

ses eaux limpides et ses graviers, sa vaste compilation, toute assyrienne, collectionnée sans choix, dépourvue de critique, de méthode, et cependant œuvre d'art, dédiée aux muses à bon droit, tant les confusions de choses, les digressions et les absurdités s'y trouvent naturellement venues et simplement dites.

Puéril dans ses explications de phénomènes, parfois outrecuidant, à la fois naïf et prétentieux, il a la crainte des divinités tout en laissant voir son scepticisme; il pourrait avoir été religieux sans posséder la foi. Plus superstitieux que croyant, les « hurlements magiques » l'impressionnent, mais il n'admet pas que la Nature se soumette aux vœux des sacrificateurs, dont il a appris sans doute les pratiques en Égypte. « On prétend à Athènes, écrit-il, qu'un grand serpent réside dans le temple qui garde la citadelle; on le dit, et, comme s'il y était réellement, on lui apporte chaque mois des offrandes pour le nourrir ». Il se garde bien, toutefois, avec une pointe d'hypocrisie au besoin, de froisser les prêtres! il tait la plupart des choses religieuses qu'il a apprises des étrangers, et mettant en doute certaines affirmations d'Homère, il proclame la véracité des oracles delphiens. Sa crainte des dieux n'est qu'une peur des prêtres. La divinité, il la sait « jalouse et se plaisant à tout bouleverser », mais il se hâte d'ajouter que la « Providence divine est ce qu'elle doit être, sage en toutes choses », et que l'homme, inapte au bonheur « n'est rien qu'accident ».

Les pensées humaines diminuées, dénoncées comme

soumises au corps qui vieillit; les succès attribués au destin; l'habileté et le mensonge même déclarés utilisables, signalent l'influence asiatique subie par l'historien. Sa prudence l'empêche de se prononcer. Il dissertera des gouvernements, — de l'isonomie, de l'oligarchie et de la monarchie, — sans conclure. Il écrit cependant qu' « il est plus aisé de tromper une multitude qu'un seul homme », se prononçant presque, en ceci, pour le despotisme.

En intéressant les Athéniens au récit de ses histoires, Hérodote excita leurs curiosités, il leur donna le besoin et le plaisir de la recherche, de la connaissance des choses; il leur apprit qu'en Égypte et en Assyrie il y avait des hommes laborieux, instruits, observateurs, qui enregistraient les actes de leurs contemporains; que les écrits de ces hommes perpétuaient les gloires et les infamies; et les Athéniens devinrent un instant attentifs à eux-mêmes.

Cependant, si les Athéniens n'avaient eu que les histoires du compilateur carien, ils eussent considéré Xerxès comme le type du souverain préférable et le Spartiate comme le modèle du citoyen parfait. Heureusement pour Athènes, pour l'Hellénie, pour l'Europe, Eschyle était là, héritier direct d'Homère, avec sa conception géniale des nécessités de l'avenir.

Avec ce besoin de parler, d'exprimer sa crainte ou son espérance, qui caractérise l'Aryen, — « Il est doux, dit Prométhée, de déplorer sa propre destinée et d'exciter les larmes de qui nous écoute », — Eschyle ne peut

se taire. Il faut qu'il donne en communion à ses concitoyens l'immense espoir qui l'anime. Et il parle la langue d'Homère, et il a exactement l'émotion des poètes védiques, tristes, la nuit, devant « l'assemblée des astres nocturnes », joyeux le matin, dès la lumière, dès l'aube « qui naît de la nuit maternelle ».

Bon, pitoyable, doux aux femmes qu'il veut libres d'elles-mêmes, tout à sa foi du bien, croyant au triomphe définitif du juste, n'ayant pour règle que l'honnêteté « plus chère que la vie », Eschyle, pur Arya, proclame son horreur du mensonge, « ce mal très honteux », et la honte est son épouvante : « Qu'on supporte le malheur sans la honte, soit ! dit son Étéocle, car la délivrance en est dans la mort ; mais que penserais-tu de ceux qui subiraient à la fois la honte et le malheur ? »

Né en Attique, ayant été parmi les guerriers qui avaient combattu à Marathon, à Salamine, à Platée, Eschyle fut animé de ce large patriotisme aryen qui conçoit et embrasse toute l'humanité, fraternelle, mais n'enveloppe d'un amour ardent, jaloux, ému, que le coin de terre où repose l'aïeul, où grandit l'enfant, « la Terre maternelle, très chère nourrice », et le foyer qui réchauffe le nid des premières amours, et le Bourg qui est une réunion de foyers, et la Cité commune qui est un centre de défense, un lieu suffisant de concentration.

Donner aux Athéniens la conscience de leur valeur, de leur force ; les relever de leur abattement, les arracher à leur hésitation aryenne par le souvenir, par la représentation de leurs énergies, de leurs gloires ; mon-

trer leur « pouvoir » par la mise en action des légendes antiques, ces témoignages ; prouver aux « hommes éphémères » la puissance de la continuation, les prémunir contre les dieux innovés, ces « timoniers nouveaux gouvernant l'Olympe », et les ramener, les rendre à la grande divinité védique, la Terre « mère de toutes choses », à la Nature, à Gaia « qui n'a qu'une forme dans mille noms », telle était la conception eschylienne première. Le théâtre fut le moyen d'instruire qu'Eschyle choisit.

L'art dramatique, cette « création la plus originale des Grecs », existait ; la Tragédie était faite ; le peuple venait au concours des Tragiques. Le Drame, substitué à l'Épopée, parlait une langue appropriée au fait nouveau, mélangée de prose et de vers, comme « l'action » était devenue un mélange de réalité et d'idéal.

Thèbes, l'ennemie implacable des Athéniens, vouée aux exécrations, sentine où l'Asie a accumulé ses corruptions ; Argos exaltée, liée à Athènes par le serment d'Oreste : — « Jamais, dans la longue suite des temps, aucun roi d'Argos n'entrera la lance en main dans la terre attique » ; — Athènes arrachée aux dieux qui ont voté la chute de Troie « dans l'urne sanglante », au Zeus implacable, tyran nouveau dont la chute est certaine, à l'Apollon de Delphes, complice des crimes les plus odieux, et donnée à Pallas, telle est l'œuvre eschylienne.

Les Athéniens étant délivrés des Mèdes, des rois et des dieux, qui les conduira ? La Justice ! la justice démocratique, la justice « qui resplendit dans les demeures

enfermées et glorifie une vie honnête », celle « qui détourne les yeux de l'or et des richesses souillant les mains », qui « méprise la puissance marquée d'infamie », et l'Aréopage est fondé : « Respectez, dit Pallas, la majesté de ce tribunal, rempart sauveur de ce pays et de cette ville, tel que n'en possèdent point, parmi les hommes, ni les Scythes ni les Péloponésiens ».

Eschyle, cependant, redoute ce Peuple de qui vont dépendre les destinées de l'Hellénie. Les « pensées nouvelles », insaisissables, l'inquiètent. Il sait ce que vaut le gouvernement d'un seul, d'un « monarque sans pitié », dont le « vice contagieux est de n'avoir point foi en ses amis » ; — mais ce Peuple, « qui se plaît toujours à blâmer ses chefs », où donc ira-t-il avec cette liberté d'agir qui est son droit ? Et il voit l'Anarchie, « l'anarchie du peuple troublant l'assemblée publique, la foulant d'autant plus aux pieds qu'elle serait tombée plus bas, comme il est naturel aux hommes ». Ce sont les Euménides, devant Pallas, qui formulent la leçon : — « Ne désirez ni une vie sans frein, ni l'oppression. Les dieux ont placé la force entre les deux, ni en deçà, ni au delà ». — « Si vous souillez, dit Pallas, une eau limpide par des courants boueux, comment pourrez-vous la boire ? Je voudrais persuader aux citoyens chargés du soin de la République d'éviter l'anarchie et la tyrannie, mais non de renoncer à toute répression ».

Son Égalité est rationnelle : « Il était sage certes, disent les Océanides à Prométhée, celui qui pensa le premier et dit ceci : l'union entre égaux est la meilleure ; qui vit de

son travail ne doit rechercher l'alliance, ni des orgueilleux de leurs richesses, ni des orgueilleux de leur naissance ».

S'inclinant devant la loi de la Nécessité, cette « puissance invincible » à laquelle Zeus lui-même est soumis, Eschyle admet que les Athéniens en pleine gloire, en pleine ardeur, acceptent un joug, une maîtrise, même une divinité, — Pallas du moins, — parce qu'ils ne sont pas encore instruits des choses. Certes les dieux imaginés sont monstrueux, leurs vengeances sont atroces, leurs caprices intolérables et leur amitié est à redouter, — « que je sois préservé, dit l'Océanide, de l'amour des dieux tout-puissants et de leur présence fatale », — et le véritable dieu, « le Père », c'est le soleil, c'est Hélios ; mais la vérité est dans l'avenir, elle appartient au temps « qui va toujours », « qui révèlera tout », « par qui tout change », et il ne faut pas que, devançant l'heure de la lumière, l'homme s'agite trop tôt dans la nuit. Il convient donc de laisser de la vie aux légendes, de l'action aux cultes, du prestige aux dieux.

Dans les *Sept contre Thèbes*, le chœur des vierges dit : « Les divinités sont avec les victorieux, même lâches ! » — « Il ne convient pas, réplique aussitôt Étéocle, que ceci soit dit à un soldat ». Et c'est pourquoi l'*Orestie* se termine par l'apothéose d'une divinité guerrière, haineuse, ayant participé à la chute de Troie, enrégimentant pour sa garde les Érynnies : la Pallas-Athéna, « née sans mère ». — « Que les citoyens, dit le chœur chantant le vœu final, n'aient qu'une même volonté, un même

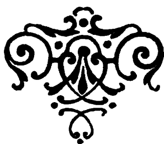
amour, une même haine! » — Et Pallas : « Pour moi, quant à la gloire des combats guerriers, je ferai cette ville illustre parmi les mortels ».

Il est vrai qu'Eschyle, par une fiction poétique, transforme les *Érynnies* vengeresses, hideuses, en *Euménides* pacifiées; mais ces Euménides ne pourraient rien contre la Fatalité qu'elles représentent, contre la Nécessité, et il y aura des Discordes parmi les habitants de la Cité, qui seront « comme des coqs se déchirant entre eux », qui entreprendront des guerres étrangères, « au loin ».

Eschyle, hélas! qui avait fait prononcer aux Khoéphores la grande sentence homérique, perpétuée : — « La justice, après un long temps, est venue pour les descendants de Priam; le châtiment vengeur est venu »; — Eschyle qui avait fait dire aux Suppliantes : « Que jamais le carnage ne se rue ici, tuant les guerriers, saccageant la ville, ennemi des chœurs et de la cithare », — fait absoudre par Pallas l'Oreste criminel que l'Apollon loucheur a purifié, livre la Paix aux Érynnies et les Arts à la Discorde. « Cet homme, dit l'Athéna des *Euménides*, est absous de l'accusation de meurtre; les suffrages sont en nombre égal des deux côtés ». Or, d'avance, la Déesse avait déclaré qu'elle « donnerait son suffrage à Orestès »; Orestès qui dénonçait Pallas, ainsi : « Je suis Argien et tu connais bien mon père, Agamemnon, le chef de la flotte des hommes Akhaiens, et par lequel tu as renversé Troia, la ville d'Ilios ».

La déesse « armée de la lance aiguë », la « dévastatrice Athènaié » d'Hésiode, la Pallas d'Homère, « qui

s'occupe avec Arès des travaux guerriers, des villes saccagées, des clameurs et des mêlées », trône à Athènes où le bienfaisant Hélios, seul, aurait dû rayonner. Eschyle, ce Voyant! pensait-il qu'Athènes, livrée aux épreuves, sacrifiée, devait souffrir pour enfanter? — « Zeus conduit les hommes dans la voie de la sagesse, dit l'Agamemnon de l'*Orestie*, et il a décrété qu'ils posséderaient la science par la douleur ».



CHAPITRE IV

De 479 à 457 av. J.-C. — Les nouveaux Athéniens. — La ville et le port. — Prise de Byzance. — Trahisons de Pausanias et de Léotychidas, rois de Sparte. — Aristide, chef. — Démocratie. — Mort de Xerxès et de Pausanias. — Cimon. — Sophocle vainqueur d'Eschyle. — Le temple de Thésée. — Siège de Thasos. — Cimon banni; départ d'Eschyle. — Ephialte et Périclès. — Troisième guerre de Messénie. — Guerres civiles inaugurées. — Ioniens et Péloponésiens.



Malgré les jalousies et les suspicions, Athènes grandissait. « Les dieux ont protégé la ville de la déesse Pallas », dit Atossa. Aristide y représentait la justice; Thémistocle, l'habileté; le Peuple, la souveraineté incontestable.

Thémistocle n'était pas populaire. Son activité vaniteuse importunait, son cynisme inquiétait; Eschyle ne consentit pas à cause de lui à glorifier la victoire de Salamine. Le sauveur d'Athènes, pourtant, résumait bien le caractère athénien; ses qualités et ses défauts étaient ceux du peuple; un grand nombre de citoyens songeaient

volontiers, comme Thémistocle, à servir leur propre fortune en même temps que la gloire de la Cité. La démocratie athénienne, très fière de ses victoires, voulait jouir vite de son succès. Les vingt-huit mille citoyens qui « gouvernaient », maîtres de tout, supputaient les bénéfices possibles du gouvernement et jalousaient Thémistocle, qui avait tout pris jusqu'alors. Le trésor public, formé pour assurer la puissance maritime d'Athènes, devenait une irrésistible tentation. On comparait la richesse des Rhodiens à la pauvreté des vainqueurs de Marathon et de Salamine, et l'idée d'exploiter la victoire hantait les esprits.

Il n'était pas possible de consacrer le trésor aux dieux, les Athéniens ne subissant aucune influence sacerdotale, Delphes ayant compromis son prestige par sa conduite durant les guerres médiques. « Athènes la Sainte », suivant le mot de Timocréon, ayant conquis sa propre sainteté, ne devait rien aux prêtres. De telle sorte que, sans scrupule, chacun comptait la part du trésor qui lui revenait. L'« éternelle gaieté » des Athéniens, faite d'insouciance, s'attristait de préoccupations positives. Les exemples de trahisons lucratives, de vénalités heureuses, venus de haut, troublaient la populace, qui perdait le respect des Grands. « L'auguste respect, autrefois invincible, tout puissant, inébranlable, qui entrait dans les oreilles et dans l'esprit, a maintenant disparu », dit Eschyle. La parole d'un homme libre n'étant plus suffisante, il fallait désormais écrire la loi, « consentie », sur la table d'airain, la « fixer par un clou solide ».

Athènes trop ouverte, imprudente, qui accueillait tous les hommes de races diverses, devenait difficile à gouverner. Les Aryens aux mœurs simples, purs mais faibles, s'abandonnaient aux frivolités asiatiques. Hésiode avait déjà signalé les séductions des « rochers ombreux », les traîtrises du « vin de Byblos », les repas dangereux où le « vin noir » arrose la chair des « chevreaux trop jeunes », et les excitations débilitantes livrant sans défense, aux ardeurs de l'été, les « corps desséchés par le soleil » aux « femmes très lascives ».

Ces hommes qui jouissaient ainsi de leurs corps jusqu'à en souffrir, devaient se donner facilement au maître qui favoriserait leurs jouissances, et sans se scandaliser des moyens par lesquels ce « maître » leur procurerait une agréable sécurité. C'est pourquoi, tout en méprisant Thémistocle, ils lui obéirent lorsqu'il ordonna de relever les murs protecteurs de la Cité en utilisant tous les matériaux, pierres de tombes, colonnes de temple, statues de héros et de dieux. L'enceinte d'Athènes, très vite, fut considérablement agrandie, sans précaution, sans art, avec la même barbarie que les soldats de Xerxès avaient mise à saccager la ville.

Thémistocle eût été le maître absolu des Athéniens s'il avait pu, lui, supporter ses rivaux. L'ennui qu'il éprouvait à s'entendre comparer à Aristide, qu'il détestait, l'obligeait à de continuelles intrigues, à de continuelles actions qui le compromettaient.

Les habitants d'Égine, jaloux d'Athènes, annoncèrent à Sparte que les Athéniens s'enfermaient dans un

mur, comme pour s'établir en forteresse dans l'Attique, faisant observer que l'intérêt hellénique ne réclamait de fortifications qu'à Corinthe. Les Spartiates se prononcèrent contre la reconstruction des murs. Thémistocle se fit envoyer à Sparte pour y perdre du temps à négocier. Il troubla les sénateurs qui le questionnaient et il obtint que les éphores enverraient des députés à Athènes pour se rendre exactement compte de ce qui s'y faisait. Les Athéniens gardèrent les « envoyés » de Sparte à titre d'otages, achevèrent les murs, et Thémistocle termina l'incident par une hautaine déclaration que les Spartiates, joués, acceptèrent sans réplique.

L'activité de Thémistocle devint extraordinaire. Le port de Phalère étant trop petit, il utilisa trois déchirures de la côte capables de contenir trois cents vaisseaux ; il enceignit le Pirée et Munychie d'un très large mur, avec l'intention de prolonger ce mur jusqu'à la ville ; il ordonna la construction annuelle de vingt trirèmes ; il fit accorder des « immunités » aux étrangers, — aux ouvriers surtout, — qui viendraient à Athènes ; et il transporta dans le pnyx la tribune des harangues, en un point d'où les orateurs « pussent montrer sans cesse au peuple la mer, qui s'étendait à ses pieds, comme son domaine ».

La Ville, l'antique Cité de Cécrops, allait s'accroître, dans de grandes proportions, mais le Pirée dominant Athènes. Le « Port » allait absorber la « Ville », la « foule des navires » l'emporter sur les citoyens délibérant. Le plan de Thémistocle imposait cette conséquence : Athènes devenait une puissance maritime. C'est avec intention

que Thémistocle « avait mêlé et confondu le port et la ville », suivant l'expression d'Aristophane. Mais bientôt, combien peu de véritables Athéniens devaient rester à Athènes.

Tout à son idée, Thémistocle voulait surprendre les flottes alliées qui se trouvaient à ce moment réunies au port de Pagase, les détruire, assurant ainsi la prépondérance maritime des Athéniens. L'exécution de ce projet exigeait le secret. Thémistocle réunit le Peuple et lui demanda « d'approuver un projet qu'il avait conçu », sans entendre aucune explication. Le Peuple vota que Thémistocle exposerait son « plan » à Aristide et que si Aristide l'approuvait, les Athéniens obéiraient aveuglément. Aristide, instruit, n'approuva pas le projet de Thémistocle.

Pendant ce temps, Sparte intriguait. Elle essaya d'abord d'exclure du conseil amphictyonique les « peuples » qui n'avaient pas combattu contre les Mèdes, cette mesure devant frapper les alliés actuels des Athéniens. Thémistocle constata que cette décision ne laisserait en Hellénie que deux ou trois cités appelées à se disputer la suprématie. Sparte, battue sur ce point, proposa d'appeler en Hellénie tous les Ioniens d'Asie, de leur distribuer « les terres des autres peuples grecs qui n'avaient pas combattu contre les Perses », de détruire Milet, Phocée, Smyrne, Halicarnasse, etc. C'était enlever à Athènes les secours possibles qu'elle pouvait recevoir des « peuples liés par une communauté d'origine ». Athènes répondit en plaçant ces Ioniens sous sa protection, en déclarant avec

solennité que Chios, Lesbos, Samos et les îles de la mer Égée faisaient partie du « corps hellénique ». Sparte, impuissante, se tut.

Les Perses tenaient encore la Thrace. Xanthippe et ses Athéniens affamèrent Artyactès dans Sestos bloquée et donnèrent la ville tombée aux Éléontiens, qui furent cruels (447). L'année suivante, 30 vaisseaux Athéniens, menés par Aristide et Cimon, auxquels se joignirent 20 galères péloponésiennes sous le commandement du Spartiate Pausanias, chassèrent les Perses qui occupaient Chypre et s'en furent prendre Byzance où « plusieurs nobles Perses » demeurèrent prisonniers des Grecs.

Maître de Byzance, Pausanias trahit Sparte : Il se vendit à Xerxès, lui renvoya les prisonniers et lui offrit de lui livrer l'Hellénie. Vivant en satrape, portant le costume médique, escorté d'Égyptiens « armés de lances », fou d'orgueil, incapable de cacher ses intentions, son insolence le dénonçait aux Alliés. Il avait préparé sa trahison à Sparte même, en faisant promettre la liberté aux esclaves de Lacédémone, aux hilotes, s'ils consentaient à servir ses « desseins futurs ». Les Éginètes et les Péloponésiens avec lesquels Pausanias était entré à Byzance l'abandonnèrent ; les marins n'obéirent qu'à Cimon et à Aristide; Sparte rappela Pausanias, qui ne répondit rien à l'ordre des éphores.

Les éphores, émus, demandèrent au « second roi » de Sparte, à Léotychidas, de prendre aussitôt le commandement de la flotte et d'aller châtier le « premier

roi » traître à Lacédémone, Pausanias. Léotychidas venait lui aussi de se vendre au Grand-Roi. Alors on se souvint, trop tard, de l'audace avec laquelle, après Platée, à Delphes, Pausanias s'était approprié, comme don votif personnel, le trépied d'or « porté par le serpent à trois têtes » offert au dieu avec le dîme du butin.

La honteuse défection des deux rois de Sparte nuisit à Thémistocle dont on connaissait l'immoralité. Les Athéniens, inquiets, reconnurent Aristide comme « chef suprême de la Grèce ». Aristide, aussitôt, ennemi des intrigues et détestant les habiletés, reprit son idée de « ligue permanente » instituée contre « l'ennemi commun », comme lien hellénique. Il voulait qu'une assemblée tenue à Délos, dans le temple de l'Apollon grec, régentât la Ligue, Athènes demeurant chargée de l'exécution des votes émis. Chaque cité hellénique représentée à Délos, maîtresse de son gouvernement intérieur, serait seulement tenue de fournir, suivant un « tableau » sanctionné par la diète, tant d'hommes, tant de vaisseaux et tant d'argent.

Aristide, avant de dresser le tableau de répartition, s'en fut étudier les ressources de chaque cité. Il répartit équitablement la taxation dont l'ensemble, s'élevant à 460 talents d'or, devait être déposé dans le temple de Délos et confié à la garde des guerriers athéniens. La probité d'Aristide glorifiait Athènes. A ce moment même le poète Pindare recevait un casque de bronze, offrande d'Hiéron, pour avoir célébré la gloire de Gélon, vainqueur

des Carthaginois, mort dans l'année qui avait suivi sa victoire. Athènes et Syracuse, donc, affirmaient noblement le triomphe de l'Europe sur l'Asie.

L'influence de Thémistocle, ou plutôt l'esprit athénien que Thémistocle avait impressionné, pesait sur Aristide : Aristocrate, il osa toucher à la constitution de Solon pour satisfaire aux vœux de la démocratie. Les distinctions de classes furent abolies ; les thêtes de la quatrième classe eurent à payer l'impôt comme tous, mais avec le droit d'aspirer au gouvernement *démocratique*, « le plus beau des noms, dit Hérodote, car il s'appelle *égalité*, que la délibération y appartient à tous, l'action à quelques-uns, aux magistrats, et que ceux-là sont responsables de leurs actes ».

La démocratie se couronnait trop tôt dans Athènes mal peuplée, où les Eupatrides gardaient leur prestige, où il se formait une aristocratie nouvelle, composée des Hellènes que le commerce enrichissait, tandis que le Peuple, ignorant, s'abandonnait aux orateurs. Aristide bientôt s'effaça, disparut ; Thémistocle, devenu insupportable, rappelant trop aux Athéniens qu'il les avait sauvés, étalant des richesses inexplicables, faisant ériger dans un temple sa propre statue, exilé, s'en fut à Argos, puis à Corcyre, puis en Épire, chez Admète roi des Molosses, et enfin en Asie, à Suse, auprès du Grand-Roi, Artaxerxès, qui venait de succéder à Xerxès.

Parmi les chroniqueurs, les uns dirent qu'Artaxerxès « admirant le génie et l'audace de Thémistocle » obtint de ce dernier qu'il trahit l'Hellénie ; d'autres, que Thé-

mistocle s'empoisonna pour « ne pas porter les armes contre sa patrie ».

A Byzance, Pausanias continuait, avec le satrape de Bythinie, Artabaze, ses longues intrigues contre les Grecs. Il osa revenir à Sparte. Emprisonné, rendu à la liberté, convaincu de complot, poursuivi, Pausanias se réfugia dans un temple que les Spartiates incendièrent après en avoir fait murer la porte (467).

A Athènes, Cimon, qui avait été choisi par Aristide pour combattre l'influence de Thémistocle, gouvernait. Le fils que Miltiade avait eu d'une princesse de Thrace, aryenne, né dans le luxe, voué aux plaisirs, et tout d'un coup livré aux ennuis, aux soucis d'un pouvoir difficile, très léger mais très ardent, très loyal et très bon, sut plaire au Peuple. Ce paradoxe d'un Aristocrate « bienveillant aux Petits » et le souvenir de la bravoure qu'il avait montrée à Salamine, firent que les Athéniens se confièrent à Cimon lorsque leur ingratitude et leur irréflexion eurent frappé Thémistocle et Aristide.

Le « chevaleresque Cimon », dont les excès de jeunesse étaient connus, et qui avait d'ailleurs bravement supporté les conséquences de la ruine, ni artiste, ni éloquent, s'illustra par deux expéditions heureuses. Il prit Eion, de Thrace, dont il donna les terres aux « citoyens pauvres d'Athènes », puis l'île de Scyros, nid de pirates que le conseil amphictyonique avait mis au ban de l'Hellénie.

Par la prise d'Eion, les Hellènes occupaient, aux bouches du Strymon, un point stratégique important. A

Scyros, les Athéniens fondèrent leur première colonie au nord de la mer Égée.

La flotte athénienne, refaite par Cimon, se composait surtout de trirèmes spacieuses, très améliorées, où les hoplites manœuvraient à l'aise. Ces larges vaisseaux, énormes, peints d'ocre rouge, qui fendaient hardiment les flots profonds de la mer hellénique, enorgueillissaient les Athéniens.

Incapable de donner à ses concitoyens la moindre jouissance intellectuelle, Cimon frappa leur esprit, leur fournit un prétexte de manifestation, en rapportant « les os de Thésée » qu'il prétendit avoir retrouvés. Ce fut une grande joie populaire. Au centre de la ville, près du terrain où la jeunesse s'exerçait aux jeux, un temple fut édifié, d'ordre dorique, très élégant, petit, dans le style du Parthénon. Les fêtes solennelles du « Retour de Thésée » comprenaient un concours de poésie. Un fils de forgeron, venu de Colone, la ville aux « blanches maisons », un adolescent, Sophocle, ayant concouru l'emporta sur Eschyle. Les Athéniens, dont les jugements devenaient compliqués, dont les intentions étaient subtiles, opposèrent sans doute, en cette circonstance, le « fils du peuple » à l'eupatride.

Sophocle arrivait au moment voulu : Les guerres médiques avaient endurci les cœurs; Orphée, Alcée, Sapho tombaient en oubli; Homère devenait inaccessible; Eschyle réclamait trop d'attention. Sophocle, sur la scène, condescendant, substituait les hommes aux dieux, et s'il faisait encore parler à ces personnages, parfois, la langue

mystérieuse, étymologique, du rival qu'il combattait, du moins, « abeille attique », savait-il parfumer le miel mêlé d'absinthe qu'il versait à tous.

L'impatience et la légèreté athéniennes savaient gré à Sophocle d'avoir renoncé à la lente et lourde tétralogie eschylienne. Chaque « drame » maintenant était une œuvre achevée, vite vue, n'exigeant qu'un effort modéré, tenue dans une « unité de temps » facile à saisir, avec la représentation réelle des misères tragiques, les chœurs exprimant l'opinion du spectateur. Sophocle battait donc Eschyle logiquement. De même que le nouveau temple de Thésée avait été fait tout petit, pour des hommes, ainsi les tragédies de Sophocle, bien qu'encore monumentales, étaient plus humaines que celles d'Eschyle. L'hymne à Athènes, qui est « l'idée » de l'*Œdipe à Colone,* justifia l'injustice passionnée des Athéniens.

Les intelligences se rapetissaient; le « but des choses » préoccupait. On eût demandé à Homère l'intention de son grand œuvre. Athènes précisait, limitait, comptait sa peine et son temps. Ainsi les Athéniens poursuivaient la lutte contre l'Asie, frappant les Perses, pourchassant les pirates, voulant la « sécurité des mers », mais il y avait des calculs dans ces gloires obtenues.

Dure à ses Alliés, Athènes exigeait les contributions et les contingents. Carystos, en Eubée, et la « riche Naxos » furent prises et châtiées (466) à cause d'un retard. La diète de Délos avait fixé la part de chaque ville, « en hommes, en vaisseaux et en argent »; Cimon admit que les villes pourraient compenser « en argent » les « secours en

hommes et en vaisseaux » imposés. En les pressant de s'acquitter, les Athéniens les obligeaient presque à adopter ce mode de compensation. C'était désarmer les Alliés, les affaiblir, en enrichissant Athènes, où l'or affluait; mais c'était aussi diminuer les forces matérielles de la confédération, placer tout l'enjeu des batailles sur le sort d'une seule ville.

Très heureux et très rusé, Cimon illustrait sa politique personnelle. Il chasse les Perses qui venaient de Carie et de Lycie ; il coule la flotte ennemie qui gardait les bouches de l'Eurymédon (466); il délivre la Thrace, sauf Doriscos qu'il assiégeait, lorsqu'une convoitise des Athéniens vint interrompre ses succès. Après la prise d'Eion, les Athéniens prétendirent que les mines d'or du mont Pangée, jusqu'alors exploitées par les Thasiens, leur revenaient. Les Thasiens ayant refusé de livrer les mines, Cimon dut menacer Thasos. Le siège de Thasos dura trois ans. Lorsque les assiégés se virent sur le point de succomber, ils appelèrent Sparte, qui promit d'intervenir, mais ne le put pas : Un tremblement de terre venait de ravager la Laconie, faisant vingt mille victimes, ne laissant que « six maisons » intactes dans la Cité; et les hilotes, enhardis, soulevés par les Messéniens, marchaient sur Lacédémone.

Le roi de Sparte Archidamos, héroïque, intimida les révoltés sur les ruines mêmes de la ville. Les hilotes, unis aux Messéniens, forcés de se retirer, retranchés sur le mont Ithôme, commencèrent la troisième guerre de Messénie, qui dura dix ans (464-454).

Non secourus, les Thasiens durent subir les exigences de Cimon qui fit démanteler la ville, prit les vaisseaux armés et s'empara des mines d'or de Scapté-Hylé. Thasos dut consentir au paiement d'une forte amende et d'un tribut annuel. Satisfaits, les Athéniens demandèrent à Cimon d'aller en Thrace où des « colons » surpris avaient été exterminés. L'entreprise était périlleuse. Très prudent, Cimon n'ayant pas obéi à l'ordre du Peuple, fut accusé de s'être vendu au roi de Macédoine.

Les victoires brillamment remportées, et fructueuses; les dépenses personnelles du vainqueur faites pour embellir la Cité de Pallas; les jardins de l'Académie livrés au Peuple; sa maison ouverte à tous, sa table constamment servie par les citoyens de son dême, ses distributions publiques d'argent et d'étoffes, rien ne put retenir la popularité qui échappait à Cimon. On lui rappelait son origine; on l'accusait, comme Aristocrate, de préférer Sparte à Athènes. Très sincère en effet, et, comme tous ses contemporains, trompé par la jactance des Lacédémoniens, Cimon les vantait hautement. Un orateur ambitieux, se présentant comme le vengeur de Thémistocle, exploitant le discrédit fatal de Cimon, dont il dénonçait même la charité comme suspecte, déclarait qu'il était honteux pour la ville de voir un « citoyen nourrir les pauvres », ce « devoir » incombant à l'État. Cet orateur du Peuple, c'était Périclès.

Sparte, se reconnaissant incapable de prendre Ithôme aux Messéniens (463), avait demandé le secours d'Athènes. Malgré l'opposition d'Éphialte, Cimon avait obtenu

l'envoi d'une armée, disant « qu'il ne fallait pas laisser la Grèce boiteuse, ni ôter à Athènes un utile contre-poids ». On en concluait que Cimon hésitait à s'en remettre aux seuls Athéniens de l'avenir de l'Hellénie. Le siège d'Ithôme se prolongeant sans progrès, les Spartiates soupçonneux renvoyèrent Cimon et ses guerriers. Les Athéniens furieux, humiliés, s'unirent aussitôt à Argos, l'ennemie de Sparte, et qui venait de détruire Mycènes rien que pour « assouvir sa haine » des Lacédémoniens. Les Thessaliens et les Mégariens prirent parti pour Argos et Athènes, contre Sparte.

Cimon fut dénoncé comme « ami de Sparte ». L'aréopage, composé d'Aristocrates, s'opposant aux ardeurs inconsidérées des Athéniens, Éphialte, — l'ami de Périclès, — fit voter par le Peuple une diminution de l'autorité de ces magistrats. Cimon fut banni (461). Eschyle suivit volontairement Cimon. Le grand tragique, découragé, après avoir « consacré son œuvre au temps », s'en fut en Sicile, à Syracuse, où Hiéron avait attiré successivement, Pindare, Simonide, Épicharme et Bacchylide, laissant en Hellénie des rhapsodes qui chantaient ses vers une branche de myrte à la main.

Cimon parti, Athènes, toute à son impulsion irrésistible, poursuivit ses victoires à Chypre, en Phénicie, en Égypte, — jusqu'à Memphis, — et en Hellénie devant Haliées, devant Égine, devant Mégare. Bientôt Corinthe, Égine et Épidaure, liguées, s'armèrent contre les Athéniens. Ceux-ci, battus d'abord, s'emparèrent ensuite de Trézène et mirent le siège devant Égine. Pour dégager

Égine, les Corinthiens marchèrent sur Mégare (460). Myronidès ayant improvisé une armée nouvelle, les Athéniens battirent trois fois, sur l'isthme de Corinthe, les ennemis de la Cité de Pallas.

Toute l'Hellénie était soulevée. Les guerres civiles, atroces, s'inauguraient : Égine contre Athènes, Corinthe contre Mégare, Argos contre Mycènes. La question se posait nettement entre ceux « qui tenaient le Péloponèse », — Achéens, Doriens, Spartiates, Lacédémoniens, — conquérants, oppresseurs survenus, et les Ioniens, les Grecs, revendiquant leur territoire. « Selon moi, dit Hérodote très clairement, les Ioniens ont formé la confédération des douze villes et n'en ont point voulu admettre davantage pour le motif suivant : quand ils habitaient le Péloponèse, ils étaient divisés en douze cantons comme le sont aujourd'hui les Achéens qui les ont expulsés ».



CHAPITRE V

DE 457 À 445 AV. J.-C. — Artaxerxès Ier, *Longue-Main*. — Les Spartiates à Tanagra. — Les Athéniens en Égypte et en Thessalie. — Rappel et mort de Cimon. — Troubles. — Démocratie et Aristocratie. — Question religieuse. — Divinités nouvelles, héros et prêtres. — Jupiter, Apollon et Bacchus. — Olympie et Delphes. — Soumission de Pallas.



UCCÉDANT à Xerxès, Artaxerxès Ier, *Longue-Main*, voulut reconstituer l'empire. Il offrit aux Spartiates de prendre l'Attique pour la leur livrer, appuyant son offre de l'envoi immédiat d'un « trésor ». Sparte, que sa lutte contre les Messéniens absorbait, ne répondit rien à l'envoyé d'Artaxerxès et garda le trésor. Périclès prévenu, ordonna le prompt achèvement des longs-murs d'Athènes.

Le Peuple, à Athènes, était avec Périclès, « le premier en tout, dira Thucydide, et pour la parole et pour l'action ». Les Grands, inquiets de l'influence de Périclès, appelèrent un corps de Spartiates, qui venait de s'installer

à Thèbes, pour arrêter avec eux les progrès de la démocratie athénienne. Les Spartiates vinrent camper à Tanagra, sur la frontière de l'Attique. Les Athéniens se précipitèrent, menés par Périclès. La rencontre fut terrible; la lutte, prompte et acharnée. Périclès se battit admirablement. Une trahison des Thessaliens donna la victoire aux Spartiates.

A cet insuccès, dont les conséquences pouvaient être graves, répondirent, heureusement pour Athènes, la victoire de Myronidès sur les Béotiens, à Œnophyta, donnant « le pouvoir » au « parti populaire », et la défaite d'Égine. Puis (455), la flotte athénienne brûla Gythion, qui était le port de Sparte, osa braver Corinthe dans les eaux de son golfe, battit les Sicyôniens et prit Naupacte. Les Spartiates, incapables de vaincre les défenseurs d'Ithôme, venaient de traiter avec eux. Athènes donna Naupacte à ces Messéniens.

Pendant ce temps, le Perse Mégabyze, envoyé par Artaxerxès en Égypte, chassait les Grecs de Memphis en leur infligeant une désastreuse défaite. Le lieutenant du Roi-des-rois, malgré sa victoire, ne réussit pas à s'emparer du delta; les « habitants des marais », que Thucydide considère comme « les plus belliqueux des Égyptiens », repoussèrent le joug. Mais Athènes avait perdu son escadre de cinquante galères, et de « très beaux guerriers » dont quelques-uns seulement purent arriver saufs à Cyrène.

En Hellénie, les Athéniens subirent également un échec. Commandés par Périclès, voulant se venger de la tra-

hison des Thessaliens à Tanagra, ils étaient allés au Nord. Battu, Périclès fit rappeler Cimon (453). — Éphialte venait d'être assassiné. — Cimon obtint de Sparte une trêve de cinq années, partit avec 200 galères pour assiéger Cition et se rendre en Égypte.

Devant Cition, Cimon mourut (449). Rapportant la dépouille de leur chef, les marins d'Athènes battirent hardiment une flotte ennemie, nombreuse, rencontrée dans les eaux de Chypre; les vainqueurs, débarqués, détruisirent l'armée campée sur le rivage. Cette double victoire, bien imprévue, légendaire, où le cadavre de Cimon avait vaincu l'Asie, resta dans la mémoire des Grecs comme le dernier acte des guerres médiques.

Athènes profita mal de ce succès. Par un traité, elle consentit à « ne plus troubler Artaxerxès », lui abandonnant l'Égypte. Il est vrai que le Grand-Roi, de son côté, reconnaissait la mer Égée comme « mer grecque ». N'ayant plus d'ennemi commun, les villes helléniques allaient se combattre. Les jalousies de cités se compliquaient des haines qui séparaient les factions. Les esclaves, voués aux industries que les Grecs méprisaient, prenaient de l'importance, tandis que les luttes de « partis », qui se terminaient toujours par des proscriptions, diminuaient le nombre des citoyens, alimentaient les bandes de Rebelles « battant les murs des villes ».

Les villes s'appauvrissant, on remarquait l'opulence des prêtres de Delphes et d'Olympie. La « riche Pytho » excitait les convoitises : « Quant à la marine, disaient les Corinthiens menacés et dépourvus de flotte, nous en

formerons une avec les ressources particulières de chaque ville et les trésors déposés à Delphes et à Olympie ». Or Delphes, « qui vivait de son temple », avait jadis dépossédé les Cyrrhéens tenant le port et exploitant les pèlerins. Les Delphiens, pour se garantir, s'étaient assurés le concours de Sparte. On apprit que les Phocidiens, alliés d'Athènes, venaient de s'emparer du temple (449-448). Les Spartiates accoururent; les Athéniens arrivèrent à leur tour. D'abord victorieux, les guerriers de Sparte furent vaincus. Cette « guerre sacrée » accentua les haines.

Voici que des Aristocrates de Béotie, mécontents, groupés, se mirent à saccager des villes où le peuple gouvernait. Tolmidès, malgré l'avis de Périclès, partit d'Athènes avec une troupe de secours, se fit battre et tuer à Coronée. Cette défaite détruisit l'influence athénienne dans toute la Béotie. L'Eubée se sépara (446) après avoir massacré l'équipage d'une galère athénienne. Périclès, avec 5,000 hoplites, châtia les Eubéens, déposséda les hippobotes, ces « riches de Chalcis », et donna leurs biens aux pauvres d'Athènes.

Depuis Salamine, « traînant les haines qui s'attachent au commandement », Athènes était devenue odieuse à ses Alliés. Ses condescendances démocratiques, ses injustices, son mépris du droit, partout dénoncés méchamment, surexcitaient les esprits contre elle. Mégare surprit et égorgea sa garnison d'Athéniens; Sparte envoya son roi Plistonax, surveillé par Cléantide, ravager Éleusis. Périclès, anxieux, acheta Cléantide et Plistonax qui retournèrent à Lacédémone. Les Athéniens votèrent, sans ré-

clamer aucune explication, la dépense de 10 talents que Périclès avait faite pour payer la trahison de Plistonax. Chaque année, depuis, une somme semblable, destinée à vaincre les rois de Sparte, fut votée par le Peuple.

L'Eubée châtiée, Athènes agit envers Sparte sottement, comme elle avait fait avec Artaxerxès : elle restitua ses conquêtes, — Nisée, Pèges, Trézène, l'Achaïe, — acceptant une trêve de dix années (445). Les Aristocrates d'Athènes avaient préparé ce dénouement. Les Athéniens conservaient l'Eubée, leur « grenier », et Égine, point stratégique en face du Péloponèse ; ils ne pardonnèrent pas à Mégare le massacre qui avait été l'origine de cette guerre et l'humiliation qui l'avait terminée.

La lutte désormais ouverte entre les Aristocrates et les Démocrates, entre les Riches et les Pauvres, entre le Nombre et l'Élite, entre la Force et la Ruse, obligeait les prêtres, et par conséquent les dieux, à se prononcer. Les Grands réclamaient l'appui des divinités ; les Petits supputaient les trésors des temples. Appelés à se défendre contre la populace et à tarifer haut leurs services, les prêtres allaient intervenir dans la vie publique.

Depuis Homère, les dieux, bien qu'encore vaguement définis ou attribués, étaient cependant des figures déjà. L'Iliade, cette Bible aryenne, avait constaté la révolution olympienne. La religion et la civilisation achéennes s'étaient substituées, par la chute de Troie, aux mœurs et aux cultes pélasgiques. Le Zeus d'Homère, le Jupiter de Dodone, représentait la religion première, finie ; Poseidon (Neptune) venait en Phénicien, intrus ; Héra

(Junon), c'était bien la Nation luttant pour sa propre existence; Athênè (Pallas), « l'admirable type d'intelligence à la fois profonde, calme et brillante », émergeait des légendes : Idées en formation, matériaux à pétrir, poésies à animer, divinités à compléter, sinon à faire.

Les Aryens ayant été vraiment étouffés sous les ruines de Troie, — « la Sainte ! » — et les survivants, épouvantés, frappés de mutisme, se taisant, tout ce qu'il y avait de primitif et de sain dans la tradition homérique se dissipait. Nul n'osait dire, en constatant les dénominations mêmes des divinités continuées, qu'elles exprimaient, qu'elles étaient toutes des phénomènes de la Nature personnifiés.

Le Zeus aryen, l'Indra des premiers temps, dont les attributs « répandaient pour lui les bienfaits de la lumière », qui combattait les « puissances malfaisantes et ténébreuses de la nuit », se laisse transformer en despote oriental, en « Dieu-des-dieux », comme Xerxès, à Suse, est « Roi-des-rois » ; — Gaia, « mère de tous, aux solides fondements, très antique, et qui nourrit sur son sol toutes les choses qui sont », suivant la définition homérique, foulée aux pieds, n'est qu'une esclave ; — le Bacchus d'Orphée, si pur, si grand, si gai, est bafoué : « D'où nous vient cette femmelette ? de quel pays ? en cet étrange accoutrement ? » demande Eschyle, et c'est le Dionysos « faux et subtil » de Thèbes, monté à Delphes avec « les rites désastreux », séduisant, corrupteur, utilisant Vénus, affolant les prêtresses.

Les Hellènes ont voulu que les divinités fussent auprès

d'eux, vivantes, agissantes. La Terre et le Ciel ont été « confondus », suivant l'expression vraie de Plutarque. Zeus est souverain; les autres dieux gouvernent sous ses ordres. Les Héros, rattachant ces « conseilleurs de l'Olympe » au « troupeau de l'espèce humaine », sont des fils de dieux, ou des « descendants de fils de dieux », que les aèdes chantent de préférence. Jalouses, capricieuses, exigeantes, ces divinités « se plaisent à abaisser ce qui s'élève », dit Hérodote; imaginées par des « hommes tueurs d'hommes », ceux qui les ont faites leur ont « prêté leur propre férocité », leurs passions, leurs vices. Les dieux « véridiques » de l'Arya ne sont plus : — « Mentir pour le bien, les dieux n'y répugnent pas ». — « Il est de telles circonstances où le Ciel glorifie la tromperie ».

Ceux qui ont formé ces divinités, et qui les exploitent, doivent prouver leur intervention : C'est Zeus qui a précipité les Mèdes sur les Hellènes; Artabaze lui-même n'a cédé qu'à « l'impulsion divine », à « l'ordre d'un songe ». Les interprétateurs des songes s'imposent ainsi; leur pouvoir égalera celui des rois : « Si tu possèdes la puissance royale, dit un devin, dans Sophocle, il m'appartient cependant de te répondre en égal ». Les divinateurs principaux sont à Delphes. Phoïbos-Apollon ne parle aux hommes que par l'entremise de « ses serviteurs », de ses prêtres, et les prêtres ont tarifé leurs services : ils veulent les « premières des dépouilles ennemies »; ils exigent des « couronnes d'or ».

Les divinités nouvelles, en Hellénie, aiment le faste; leur coquetterie est sans borne; leurs mécontentements

sont redoutables et leurs châtiments sont cruels, parce que les prêtres sont venus de Phénicie, principalement, fiers de leur Dieu-maître, de leur Dieu-un, — El, Ilou, Jaoh, Baal, — subdivisé en Baalim, comme à Babylone, ou composé : C'est Melkarth, le « Baal de Tyr », (*Melek-Kiryath*, « roi de la cité »), qui dominerait épouvantablement, si l'Égypte n'avait adouci, par son influence, le despotisme abominable de ce monstre.

Autour de ce souverain, et en antagonisme, il y a les déesses du Nil, calmes, pures, enfantant sans perdre leur virginité, et les dieux de Chaldée, lubriques, — le cône, le lingam, le phallus, — empruntés au centre africain; et la « double Istar » de Tyr, *Astoreth*, sanguinaire et voluptueuse, agréable aux Asiatiques, représentant « la férocité dans l'exaltation » ou « l'anéantissement dans le plaisir », servie par des prêtresses, qui dispute l'omnipotence à Melkarth. C'est la lutte entre Hercule et Vénus.

Les Aryens ne pouvant pas renoncer à leur Indra, Jupiter demeure; mais c'est le Zeus nouveau, qui se rit des colombes, qui laisse sans voix le hêtre de Dodone, qui réclame, silencieux et terrible, toutes les soumissions. Ce Zeus est tout : « Zeus est l'éther, Zeus est la terre, Zeus est le ciel, Zeus c'est tout ce qui est au-dessus et enveloppe l'univers ». Ce Jupiter universel a son bois sacré, — son altis (*Aldos*), — en Péloponèse, à Olympie, où des jeux fondés par Hercule, développés par Pélops, régularisés sous Iphitos, réunissaient les Hellènes tous les quatre ans.

Les prêtres de Delphes ayant contre eux cette divinité

triomphante, ce Jupiter dorien, prétentieux, énorme, insupportable aux Aryens, exaltèrent Apollon, sorte d'Orphée récent, séduisant et superbe. Mais ainsi que le Zeus de Dodone, — ce « Père », — avait été transformé, déformé, par la grossièreté finnoise des conquérants venus du Nord, de même l'Apollon d'Ionie, — comme l'Adonis de Byblos, — n'est plus qu'une formule orientale, asiatique. Le « lykien Apollôn », ce Phoibos joyeux, qui « de son plektre d'or faisait sonner sa kithare sonore », dont la lyre d'ivoire répondait doucement, consolatrice, aux « accents plaintifs », maintenant caché dans son temple, devenu sournois, « loucheur », triste, déverse les « fléaux », reste « sourd aux lamentations », entend disposer de tout à sa volonté, distribuer le bien et le mal à son caprice : « Je nuirai aux uns et je viendrai en aide aux autres, me mêlant aux races innombrables des misérables hommes ».

Euripide a bien indiqué l'antagonisme entre Delphes et Olympie, la lutte entre Zeus et Apollo, et l'imprévoyante stupidité du Jupiter dorien : « Et Zeus rit quand son fils vint droit à lui, désirant posséder un culte opulent, et il y consentit en secouant sa chevelure ». Delphes, donc, eut son culte opulent; Zeus, ainsi que Prométhée l'avait prédit, fut détrôné.

Le sanctuaire de Delphes, « illustre et célèbre », recevait les pèlerins venus de toutes parts, de l'Hellénie ou de l'étranger. Les prêtres, comme les mages de Médie, imbus de l'esprit de Baal, offraient aux hommes, d'abord, pour les attirer, toutes les séductions d'un culte asiatique

et ils les renvoyaient ensuite épouvantés, asservis. Les prêtresses auxiliaires de ces exploiteurs étaient Phéniciennes : « Abandonnant la mer de Tyr, chante le chœur d'Euripide, je suis venue, esclave d'Apollon, dans son temple, où il habite, sur les sommets neigeux du Parnassos » ; et elles « baignaient leurs chevelures », semblables à une « offrande dorée », dans l'eau claire de la source de Castalie, Bacchus « menant les chœurs et l'ivresse ».

Le mont Olympe, « où Orpheus autrefois assembla par ses chants les arbres et les bêtes sauvages », est déserté. Les dieux, descendus, disputent aux hommes les richesses et le pouvoir. Jupiter à Olympie, Apollon à Delphes, Bacchus à Thèbes, sont des rivaux.

Apollon s'empare de Bacchus ; il l'attire à Delphes, l'utilise et l'absorbe : « Tu verras Bacchus, dit Tyrésias, sur les rochers delphiens, agitant et secouant le thyrse et les torches ». Associé aux « mystères des jeunes filles delphiennes », Bakkhos mènera l'orgie où, couronnés de lierre, la nuit, Hellènes et Barbares, pèlerins de toutes races, de tous rangs, de tous âges, se livreront au « mal nouveau » par qui les « races vénérables sont corrompues ». — « C'est pourquoi, moi et Kadmos, vieillards que tu railles, nous nous couronnerons de lierre et nous danserons, attelage à cheveux blancs ».

L'Apollon corrupteur habite auprès de la source Kastalia, « centre de la terre ». L'eau de la source « aux tourbillons d'argent » baigne les infatigables Mainades. Les Échos, continuellement frappés des « bruits orgiaques », inquiètent le cygne « au pied pourpré » et les oiseaux

charmants qui, « sur le faîte du temple », faisaient « leurs nids de chaume » pour leurs petits.

Les autels nouveaux n'ont rien à apprendre et rien à recevoir de la nature. De ses flèches, Phoïbos a chassé les oiseaux; les arbres sont muets; le « Pythien à l'arc fulgurant », dont le temple fatidique s'ornera de lauriers, parlera lui-même aux humains, « révélant par ses divinations les choses présentes et futures ». Les portes du temple, lourdes, « au bruit strident », ne s'ouvriront qu'aux pèlerins anxieux, et le vol des oiseaux, les jeux de la flamme, le crépitement des braises et le palpitement des victimes, seuls les prêtres, les « divinateurs d'entrailles », les interprèteront. Sur son trépied d'or, la Pythie, la « femme delphique », dans la fumée obscure de la myrrhe sèche brûlée, au bruit des danses, au milieu du sanctuaire « commun à toute l'Hellénie », prophétisant, « chantera les divinations que lui révèle Phoïbos », en un langage que seuls comprennent les prêtres attachés au service du dieu.

Le « travail prophétique » de la Pythie se « prononçait » en vers hexamètres, généralement, tourmentés, incompréhensibles. Apollon conduit tout et dispose de tout; c'est le maître infaillible et le conseiller essentiel. Sa science est sans limites; il est informateur et juge; condescendant et positif, il dit à Aigeus comment on engendre et il tranquillise Crésus sur les conséquences d'une lâcheté : « O Lydien aux pieds délicats, le long des bords du caillouteux Hermus fuis et ne t'arrête pas, et ne rougis pas d'être lâche ».

Les prêtres n'exploitaient pas seulement le dieu; ils s'exploitaient eux-mêmes, effrontément. Les Spartiates ayant à consulter la Pythie, la prophétesse Périella fut payée pour que la réponse satisfît le désir de Cléomène. Les maîtres des cités, les guerriers illustres, les citoyens très riches préféraient et favorisaient Delphes, parce que les prêtres y étaient à leur dévotion. Le Peuple, ignorant ces pactes, effrayé, venait au temple. Cette connivence stupide des Grands et cet effroi perpétué des Petits agrandissait le danger delphique.

La Pythie, à l'exemple des magiciens esquimaux, arrachait les secrets de l'avenir aux flammes parlantes « venues d'en bas », des profondeurs, de l'Hadès finnois, — le *Manala*, — et cette terreur était nouvelle. L'oracle souterrain est gardé par « un dragon au dos tacheté, à l'œil rouge, couvert d'airain, monstre horrible né de la terre! » A la prière aryenne, douce, tranquille, personnelle, dite devant le foyer couronné, la peur substitue la supplication haletante, collective, toute à l'effroi de « rompre les bandelettes du dieu ».

Athènes n'échappe pas à l'invasion des divinités hybrides. Elle s'est donnée à Pallas, oubliant qu'avec l'argienne Héra, Pallas, ennemie de Troie, avait détruit les Phryges; s'imaginant aussi qu'il suffirait de le désirer, pour que les Érynnies, cessant de « hurler leur chant effroyable », devinssent de pacifiques Euménides. Eschyle, hélas! condescendit à magnifier cette erreur. Plus clairvoyant, Euripide, dans sa Tragédie des *Bacchantes*, dira comment Orphée, ce véritable dieu des Aryens, fut dé-

laissé, et comment le Bacchus de Thèbes et de Delphes, avec ses fureurs asiatiques et son dévergondage africain, vint à Athènes servir Vénus-Aphroditè. Les ivresses bachiques s'imposaient : « Sans le vin, il n'y a plus de Kypris et aucune volupté ne reste plus aux hommes ». La folie bachique, la démence de Bacchus va tout envahir; elle se propagera « comme par la morsure du chien », et les « boucliers d'airain reculeront devant ces thyrsesses bakkantes »; les guerriers auront « les genoux rompus », et les « épouvantes nocturnes » livreront le peuple aux devins.

Par Bacchus « voyageant », Apollon sème sa propagande. Venu à Delphes en « vagabond », attiré par « les richesses dues aux travaux d'autrui », Phoïbos-Apollô ne songe qu'à son trésor : « Si vous répandez devant le temple le sang d'une victime et si vous désirez consulter Phoïbos, entrez! mais si vous n'égorgez pas de brebis, vous ne pénétrerez pas dans la demeure ».

L'exploitation des Hellènes ne suffit bientôt plus à l'ambition des prêtres de Delphes; « l'aide des étrangers » leur parut nécessaire. Évaluant leur influence, ils la vendirent aux ennemis des Grecs. Ils reçurent ainsi, à la fin des guerres suscitées, en cas de défaite des Hellènes, le prix de leur intervention, en cas de victoire des Grecs, la part des dépouilles qui leur revenait.

Les trahisons, que l'on considérait volontiers comme des actes politiques, et qu'il était difficile d'ailleurs de dénoncer avec précision, n'indignaient pas les politiciens, toujours à la veille de solliciter, de réclamer ou de mar-

chander un service semblable. Il n'en était pas de même des condescendances civiles, qui scandalisaient : « Il est mal, dit le Iôn d'Euripide, que dans un même lieu le juste et le coupable aient le même droit devant les dieux ». Or les coupables rapportaient davantage aux prêtres, dispensateurs des indulgences et des absolutions. Vite enrichis, les serviteurs de Phoïbos ne tardèrent pas à verser « par des urnes d'or » l'eau de la source de Castalie.

Les prêtres de Delphes possédèrent de nombreux esclaves, armés, commis à l'entretien et à la garde du temple. Des peines horribles menaçaient les sacrilèges, les voleurs : Pris, « saisis vivants », on les clouait aux portes, par la poitrine, livrés à la voracité des oiseaux de proie. La mort par lapidation était ordinaire.

La « grande paix » de Delphes contrastait avec les agitations de l'Hellénie. Les incompatibilités de races tenaient en hostilités les groupes d'Hellènes divers, et parmi ces groupes les rivalités s'accentuaient. A Delphes, au contraire, un but unique, — la domination de l'Hellénie, du monde, de « l'être universel » dont Delphes était le « nombril », — tenait en étroite communion et les prêtres, et les devins, et les servants, égaux dans le rêve de l'ambition commune : « Connais, ô père, dit l'Iôn-Apollo d'Euripide, connais les biens que je possède ici. D'abord le repos, très doux aux hommes, et peu de peine ; aucun méchant ne me trouble, et je n'ai pas le regret intolérable de céder le pas à ceux qui me sont inférieurs ».

Les prêtres de Delphes, avec raison, se considéraient comme des rois : « Donc, les Rois delphiens ont unani-

mement décrété... » Et la déesse des Athéniens, subissant à son tour l'omnipotence delphique, accomplissant le pèlerinage inévitable, dut se soumettre, sinon s'humilier : « Moi, Pallas, je viens (à Delphes) de la patrie qui porte mon nom, Athana... »



CHAPITRE VI

De 445 à 429 av. J.-C. — Périclès. — L'Athènes impériale. — Révolte de Samos et de Byzance. — Colonies. — Aspasie. — Les nouveaux Athéniens : Marins, Ouvriers, Campagnards. — Les Grands et les Petits. — La foule. — Dénonciateurs et suspects. — L'influence de la parole. — Monarchie, Oligarchie, République.



IMPLE stratège, mais très populaire, Périclès gouvernait les Athéniens. La « ville de Pallas », maîtresse d'Égine et de l'Eubée, qui étaient comme des forteresses en mer défendant l'Attique, surveillant la Thrace par Thasos, la Macédoine par Eion, la Chersonèse et le nord de la mer Égée par des colons attentifs, l'Asie enfin par Naxos, Athènes se vantait des « mille cités » tenues sous sa gloire, de ses alliés nombreux, de ses colonies prospères.

Cette sorte de suzeraineté substituée à l'alliance, à la « confédération » qu'Aristide avait préparée, résultait de l'offre faite par Cimon aux « villes alliées », et accepté

par elles, de fournir en argent la « valeur » des troupes qu'elles devaient envoyer. Cette innovation avait détruit la force de la Ligue, en diminuant le nombre des guerriers entretenus, en humiliant les villes assujetties, en habituant les Athéniens à recevoir des tributs en argent, comme les rois d'Asie.

Les temps magnifiques, et simples, où par des sacrifices solennels, par le jet symbolique d'une « boule de fer » dans les « flots bleus de la mer vaste », les Hellènes engageaient leur amitié secourable, étaient passés; Athènes, maintenant, supputait les bénéfices de ses triomphes et, ville marchande, vendait de la sécurité; elle regardait, non sans complaisance, voguer çà et là les flottes phéniciennes, ennemies, mais dont la menace permanente assurait la rentrée des tributs.

Les villes alliées, d'ailleurs, presque toutes en grand trafic, supportant volontiers cette vassalité protégée, donnaient aux Athéniens une confiance trompeuse. Samos, très importante, proposa de transporter à Athènes le « trésor commun » dont Aristide avait confié la garde aux prêtres du temple de Délos (460). Et ce fut Samos pourtant, la première, qui s'impatienta. Probablement excités par des envoyés d'Artaxerxès, les Samiens livrèrent aux Mèdes leur garnison athénienne. Ce coup d'audace avait été prémédité, puisque les guerriers d'Athènes, aussitôt envoyés, ne trouvèrent plus à Lemnos les otages qui y répondaient de la fidélité des Samiens. Byzance fit comme Samos. Des hérauts annonçaient partout la révolte contre la suprématie des Athéniens.

Athènes arma 60 navires et nomma dix généraux, — parmi lesquels Périclès et Sophocle, — qui furent chargés de châtier Byzance et Samos, en surveillant la flotte phénicienne favorable aux Samiens, sans doute aux ordres du Grand-Roi.

Le siège de Samos dura neuf mois. Périclès y grandit comme ingénieur, imaginant des « machines » pour battre et renverser les murs. La famine seule eut raison des assiégés. La haine la plus violente animait les adversaires; dans les deux camps, on marquait au fer rouge les prisonniers. Ni le Grand-Roi, ni les Péloponésiens ne vinrent au secours des révoltés. Cette double trahison eût pu ramener les Samiens dans la confédération, si les atrocités commises de part et d'autre, pendant la lutte, n'avaient définitivement séparés les alliés. Samos tombée, Byzance se soumit.

Périclès, tout glorieux de ce succès qu'il s'appropria, manqua de mesure : il fatigua la mer des promenades de ses vaisseaux victorieux et fut impitoyable dans la répression. Il voulait partout des colonies trafiquantes et militaires, rêvait d'une sorte d'empire organisé. De Byzance à Thurium, Orée, Chalcis, Naxos, Andros, Amphipolis, Sinope, Amisos, etc., devaient être, dans son projet, des points stratégiques, impériaux. L'Attique ne pouvant pas nourrir ses habitants, Périclès érigea en système la distribution des terres aux colons. L'île d'Égine fut ainsi donnée tout entière. Mais ces colonies athéniennes, dès le premier jour, se troublèrent d'éléments divers, étrangers, et la fidélité des colons ne se mesura

bientôt qu'à l'ampleur des services de la métropole.

Périclès, qui ne fut même pas archonte, ne dominait que par « l'autorité de son génie ». Il voyait admirablement tout ce qu'il était possible de réaliser avec le « Peuple athénien » à ce moment, et il voulait accomplir cette merveille. Très calme, très prudent, très réfléchi, d'une indomptable ténacité quant à l'exécution de sa pensée générale, il ne songea pas, semble-t-il, à l'énorme dépense qu'il allait faire, trop tôt, d'énergies latentes, d'intelligences réservées, de forces jeunes, à l'épuisement des hommes et des choses qu'il préparait. L'orgueil d'Athènes augmentait son propre orgueil; il allait « bouleverser la Grèce », — Aristophane l'a dit, — épuiser le trésor des siècles. Sa parole vigoureuse, nette dans ses affirmations, était « pleine de grâce » lorsqu'il discutait, subjuguant l'adversaire et enflammant l'ami à la fois. Eupolis dit que les arguments de Périclès « laissaient un aiguillon dans l'âme ». Son maître, Zénon, lui avait donné l'art de « lancer la foudre » comme un Jupiter, de draper d'éloquence la « fécondité prestigieuse » de son esprit.

L'éloquence de Périclès eut une influence considérable. La langue hellénique n'avait qu'un mot, — *logos*, — pour exprimer la « pensée », le « raisonnement » et la « parole ». Mais lorsqu'il fut constaté que la parole était une puissance, l' « art oratoire » naquit, et des orateurs vinrent, notamment de Sicile, qui rompirent le lien unissant la parole à la pensée, se servirent de l'éloquence comme d'un instrument ou d'une arme.

Tranquille, affectant une vie modeste et bien réglée, dédaigneux des plaisirs bruyants, tout à son œuvre, indifférent,—d'apparence au moins,—aux injures comme aux flatteries, Périclès suivait sa voie, faisant la gloire d'Athènes, ayant à ses côtés, on dirait volontiers pour disciples, Phidias, Euripide, Sophocle, Protagoras, Zénon, Anaxagore, Socrate, et près de lui, comme un ami, sa seconde femme, l'ionienne Aspasie, de Milet, amante parfaite.

Dans la conception magnifique de Périclès, le monde entier se concentre en Hellénie et l'Hellénie se résume en Athènes, sorte de musée et de séminaire où tout ce qu'il y avait de grand et de beau devait aboutir et s'apprendre. Euripide exprime ce rêve réalisé : « La ville tout entière est l'école de la Grèce ! » Sous Périclès, Athènes c'est « toute la ville », et non plus seulement l'acropole, la « citadelle de Pallas ».

L'antique Cité très égyptienne, la « vieille Terre de Cécrops », au fond pélasgique, ouverte à tous, favorable aux « voyageurs » et par l'active curiosité des Athéniens, et par la bienveillance aryenne inépuisable, incorrigible, se confusionnait de races diverses. La Pallas venue de Libye y conservait son costume, avec l'égide, mais subissait l'influence phénicienne. De Nauplie, dans le golfe d'Argos, et de Kranœ, en Laconie, les « marchands de Tyr », — accourus jadis pour s'approvisionner des coquillages donnant la pourpre, — passés en nombre au Pirée, puis à Athènes, y avaient répandu « l'esprit de la Phoiniké », déplorable.

Les modifications étaient sensibles. Les Athéniens ne se considéraient plus comme des Aryens. Hérodote déclare que les Pélasges de la Cité de Pallas sont devenus des Hellènes et que les Ioniens « évitent de prendre cette dénomination ». Les Communes aryennes de l'Attique, indépendantes, célèbres sous Cécrops et les premiers rois, jusqu'à Thésée, n'existent plus. Les « bannis » et les « proscrits » de toutes cités, reçus presque comme des concitoyens, venaient avec leurs turbulences; les hommes de pays divers, admis à la vie publique, en contact permanent, mais sans se confondre, empêchaient l'union; tandis que de vrais Grecs, misérables, affamés, s'expatriaient. De là cette « civilisation mobile » des Athéniens, après les guerres médiques.

L'incertitude ethnographique ne déplaisait pas aux ambitieux. Thucydide fera cette remarque juste, « que si la population des villes est nombreuse et mélangée, les changements de gouvernements et l'adjonction de nouveaux citoyens y rencontrent peu de difficultés ». La fondation du Pirée, cette Athènes maritime, avait introduit dans la vie athénienne la « violence des gens de mer », de « l'armée des Marins », « hommes sans frein, dit Euripide, prompts au mal, mais au bien aussi quand ils le veulent », ce qui exigeait une surveillance. Les Ouvriers, — ces maçons d'Aristophane, allant par la ville, « leur truelle derrière le dos comme on porte les enfants », — devenus difficiles et importants, devaient être ménagés. Les Campagnards, illustrés à Marathon, qui n'avaient pas abandonné leurs champs, mais tenant à

l'exercice de leurs droits, intervenaient « l'esprit plein de pensées maladroites », — inquiets, soupçonneux, avares, regrettant parfois d'avoir combattu les Mèdes qui leur auraient peut-être donné la sécurité, — étaient à craindre. Et puis, les récits que l'on colportait des tortures infligées aux vaincus en Asie, du sort épouvantable qui y était réservé aux « jeunes garçons les plus beaux », faits eunuques pour le service des satrapes, aux « vierges les plus belles » livrées au Roi-des-rois, épouvantaient, rompaient les courages.

Dans la cité, l'origine, le « sang », n'était plus une garantie : « J'ai vu, dit l'Oreste d'Euripide, le fils d'un homme bien né n'être qu'un homme de rien, et des enfants excellents naître de pervers ». Les Démocrates et les Aristocrates se valaient. Les classes avaient le droit de se disputer l'autorité. L'esprit de mercantilisme, avec son goût exclusif des bénéfices, sa « passion du gain », aveuglait : « Prie et sacrifie, avait écrit Hésiode, parlant comme un rabi d'Israël, prie et sacrifie afin que, sans vendre ton héritage, tu puisses au contraire acheter celui d'autrui » ; et c'était là, pour beaucoup, l'unique religion. Plutus, « qui va par toute la terre et sur le dos de la large mer », était un dieu. Les « gains iniques », jadis condamnés, devenaient excusables parce que les « richesses » donnaient la faveur populaire indispensable pour gouverner.

Par les Citoyens, la « Ville » fut une personnalité vivante, agissante. Le « peuple tout entier », — Argos innova ce fait, — était responsable de l'acte accompli par

la cité. Le roi Pélasgos ne délibérait-il pas en présence de tous les citoyens réunis? Au temps des monarques, est-ce que les « fautes des rois » ne furent pas toujours expiées par les peuples? La suppression de la royauté résultait de cette réflexion simple. Venant à l'Agora, à « l'appel des conques », — à l'Agora « où les hommes deviennent illustres », dit Homère, — et levant les mains pour sanctionner les décrets, le Peuple ne devait pas tarder à réclamer le droit d'exécuter ses propres votes par la délégation libre de sa volonté. La « foule » tendait à la royauté.

Aveugle, capricieuse, trop sensible, malveillante souvent, terrible parfois, la foule effrayait. « La multitude est une calamité », dit Euripide : Encourir son blâme, c'était se perdre; lui livrer un ennemi, c'était assurer une vengeance atroce. Rien de plus menaçant que la suspicion. Jadis, il y avait un fonds de bonté dans la « masse populaire », parce que le Peuple c'était la Cité, mais la véritable et la seule cité, et toute la cité : « Nous craignons la rumeur des hommes et des femmes », lit-on dans l'Odyssée. Jusqu'au désastre d'Égine, — où ce furent les femmes qui vengèrent la patrie outragée, en faisant mourir « sous les piqûres de leurs agrafes » le seul guerrier qui avait osé survivre à cette honte, — les « mères et les épouses » participèrent à la vie publique; après, elles cessèrent d'intervenir, et ce fut la dernière lueur d'aryennisme disparaissant. La renommée dépendit des hommes exclusivement, brutalement.

L'arme nouvelle était d'autant plus dangereuse, que

des milliers de mains en disposaient. Les inimitiés personnelles et les intérêts égoïstes dictèrent les accusations, les poursuites. Aux assassins succédèrent les dénonciateurs, bien plus redoutables. Des dettes se réglaient par une calomnie livrant le créancier à la mort. Des esclaves, aptes à tous les services, démoralisaient leurs maîtres. Les accusations de vénalité devenues générales, et si faciles! et si commodes! rongeaient les réputations. Thucydide put écrire, avec une effroyable simplicité d'expression : « Quand on émet l'accusation d'improbité, le citoyen devient suspect, même s'il gagne sa cause, et s'il la perd, il passe tout à la fois pour malhabile et malhonnête ».

La République était la proie des calomniateurs, parce que le Peuple était soupçonneux. Plus rien ne se faisait en vue de la chose publique sans que l'on cherchât l'intérêt que pouvait y avoir un puissant. C'eût été un désordre moral irrémédiable, si le vieil honneur aryen, pour qui tout est acceptable sauf la honte, qui supporte tout sauf la risée, n'avait réagi, dans cette confusion, contre le mercantilisme éhonté des Phéniciens, la sauvagerie affinée des Asiatiques, la brutalité des Doriens. La crainte de la moquerie, de la risée, « plus cruelle que la mort », retenait les Athéniens; elle leur tenait lieu de pudeur. La réputation de la « cité divinement bâtie » était un frein : « Je connais leur esprit et leur nature, dit l'Iolaos d'Euripide, ils voudraient plutôt mourir, car l'honneur est tenu à plus haut prix que la vie parmi les hommes de bien ».

Esclaves ou jouets de leurs impressions vives, les Athéniens devaient subir l'influence des orateurs. Aimant à parler, « discoureurs présomptueux », dit Hérodote, tous les Hellènes se crurent aptes au gouvernement. Et on discourait! Les vieillards, devenus « irritables », conseillaient mal; les discussions se terminaient en joutes d'éloquence; les luttes de paroles faisaient « injurier les grands hommes »; on évoquait les morts pour critiquer et battre les vivants. Nul ne pouvant rester indifférent, les jouteurs avaient chacun son « parti »; tout Athénien, en effet, « étranger aux affaires » était considéré comme un « être inutile », et méprisé. La Langue devenait l'arme principale : les orateurs lançaient les « mots » comme des traits. « La Parole vient à bout de tout, dit Euripide, aussi bien que le fer des ennemis ».

Ces plaies incurables, profondes, disparaissaient dans la manifestation du génie grec. La réputation d'Athènes grandissait et s'étendait. On admirait, on enviait les Athéniens délivrés de la tyrannie, devenus « libres », dont le caractère, l'esprit vif, impressionnable, également ami de l'utile et du beau, savait avec une « promptitude » étonnante, une « adresse » incomparable, un « goût » parfait, une merveilleuse « intelligence des choses », conformer ses actes aux nécessités des situations.

L'Athènes que voulait Périclès, — école de la Grèce, centre du monde hellénique, — Thucydide l'a admirablement décrite, idéalisée : « Notre ville est ouverte à tous; aucune loi n'en écarte les étrangers, ni leur interdit soit l'étude, soit les spectacles. Nous ne craignons pas

que, rien n'étant caché, l'ennemi ne profite de ce qu'il pourra avoir vu; car nous comptons bien moins sur les préparatifs, sur les ruses longuement concertées, que sur notre propre courage dans l'action ». Et ensuite : « Dans nos institutions politiques, nous ne cherchons pas à copier les lois des autres peuples; nous servons de modèle au lieu d'imiter autrui. Le nom de notre gouvernement est Démocratie, parce que le pouvoir relève non du petit nombre, mais de la multitude. Dans les différends entre les particuliers, il y a pour tous égalité devant la loi; quant à la considération, elle s'attache au talent dans chaque genre, et c'est bien moins le rang qui décide de l'élection aux emplois publics que les mérites personnels; la pauvreté, une condition obscure, ne sont pas un empêchement du moment où l'on peut rendre quelque service à l'État ».

Les clairvoyants, les patriotes, ne subissaient pas l'influence de cette rhétorique; ils savaient le « défaut d'union et de constance » des Ioniens, qu'ils considéraient comme incapables de se diriger, « ni dans la paix ni dans la guerre », et redoutaient à un égal degré le gouvernement des Doriens « subordonnant tout à l'État » et le gouvernement du Peuple sacrifiant l'État à l'individu; et c'est pourquoi ils essayaient, à Athènes, de concilier le despotisme royal de Lacédémone et la licence sociale des Éoliens. L'extrême mobilité des Athéniens justifiait ces tentatives.

Au nom d'Athènes, dont il est à la fois le « despote » et le « représentant démocratique », Périclès a pris posses-

sion des territoires fertiles qui suppléeront à la stérilité de l'Attique; il a ranimé et créé des colonies qui favoriseront les trafics; il a constitué le trésor public; il substituera à la foi périssante, — « la vigueur de la terre s'épuise, dit Sophocle, la foi périt, la perfidie croît et la remplace! » — la religion de l'Art, le culte du Beau.

L'Hellénie qui, depuis trois générations, souffrait de tous les maux possibles, « tant de la part des Perses que de celle des hommes éminents se disputant la souveraineté », frémissait de joie à l'idée qu'il était possible de se délivrer des tyrans. Les Spartiates, voyant le danger, et « alors possesseurs des oracles », s'appliquèrent à fortifier les gouvernements aristocratiques dans les cités. De toutes parts, en conséquence, les Grands menacés dans leur puissance se tournaient vers Lacédémone, tandis qu'Artaxerxès, régnant à Suse, ouvrait ses trésors aux ennemis du peuple athénien.

La « grande affaire hellénique », passionnante, redoutable, était le choix du meilleur gouvernement : monarchique, oligarchique ou républicain? Hérodote exposait les données du problème avec une impartialité plus que prudente, sans conclure, sans choisir : « Comment la monarchie pourrait-elle être un État bien gouverné, dit Otanès, puisqu'elle permet à un homme qui n'a pas de contradicteur de faire ce qu'il veut? Je vote pour que nous abolissions la monarchie et que nous élevions la multitude au pouvoir, car tout réside dans le grand nombre ». — « Rien, répond Mégabyze, rien plus qu'une vaine foule n'est irréfléchi et insolent, et il n'est vraiment

pas tolérable que des hommes qui veulent se soustraire à l'arrogance d'un monarque retombent sous l'insolence d'un peuple désordonné! Élisons une assemblée d'hommes les meilleurs et donnons-lui la souveraineté ». — « De ces trois formes supposées excellentes, dit à son tour Darius, d'un peuple excellent, d'une oligarchie, d'une monarchie, je soutiens que la dernière est de beaucoup la meilleure. Car rien n'est préférable à un seul homme excellent. Il se conduit avec assez de prudence pour administrer d'une manière irréprochable; et surtout il sait garder le secret concernant ses résolutions contre ses ennemis extérieurs ».

Périclès, semble-t-il, rêvait d'être ce monarque, administrateur prudent et stratège mystérieux, que le Darius d'Hérodote avait défini, en laissant aux Athéniens l'apparence et le jeu d'une organisation républicaine. Que lui importait le titre de roi, s'il jouissait de tous les pouvoirs de la royauté. « Penses-tu, dit Sophocle en son *Œdipe*, qu'on puisse aimer mieux commander au milieu des terreurs que dormir tranquille en possédant la même puissance? Pour moi, certes, j'aime mieux faire ce que font les rois qu'être roi ».



CHAPITRE VII

De 445 à 429 av. J.-C. — L'Empire Athénien. — Ville Capitale. — Monuments. — Artistes et marchands. — La cour de Périclès. — Fêtes. — La famille à Athènes. — L'hospitalité. — Courtisanes. — Esclavage. — Agriculture, commerce, industrie, navigation. — Riches et Pauvres. — Le Peuple. — La jeunesse.



auf Chios, Samos et Lesbos, les villes alliées payant un tribut aux Athéniens, chacune d'elles, jalouse, songeait à s'en exonérer. Dans Athènes, l'avènement de Périclès maître du Peuple inquiétait les Aristocrates, car le Peuple c'était cent mille âmes, esclaves, métèques ou étrangers.

La construction des murs avait déjà donné à la ville le caractère assyrien; voici que Périclès ordonna des travaux d'architecture destinés à surpasser la gloire artistique de Memphis, de Thèbes, de Ninive et de Babylone. Les Aristocrates accusèrent bientôt Périclès, tout à son œuvre, puisant à larges mains dans le trésor public, de vouloir « dorer et embellir la ville comme une femme coquette que l'on couvre de pierres pré-

cieuses ». Périclès répondit que si les Athéniens appuyaient la critique des Grands, il supporterait seul les dépenses des travaux ordonnés, mais que son nom seul serait gravé sur les pierres des monuments édifiés, comme les Pharaons faisaient en Égypte.

Le Peuple fut pour Périclès « le magnifique », Périclès qui, avec Éphialte, avait donné aux Athéniens la part prépondérante qu'ils avaient dans le gouvernement de la Cité. Aussitôt le « miracle grec » s'accomplit :

Au point culminant de l'acropole, d'où le regard embrassait une partie de l'Attique et la mer vivante, lumineuse, semée d'îles, et les montagnes du Péloponèse dans la brume bleuâtre d'un lointain clair, s'éleva le Parthénon, ce bijou (445-437), avec les propylées (437-431), cette merveille. L'ancien temple de l'Athènè-Polias, — l'Érechthéion, — que les troupes de Xerxès avaient incendié, dut être reconstruit, et les architectes commencèrent les temples de Démèter à Éleusis, d'Athènè à Sunion, de Némèsis à Rhamnonte. Phidias, qui dirigeait ces travaux, sculpta les trois Minerves, — l'une d'ivoire et d'or, les deux autres de bronze, — colossales, qui firent l'admiration du monde, tandis que le Thasien Polygnote ornait de peintures le portique du Pécile et le temple de Thésée.

L'Odéon, « destiné aux combats de musique », bâti suivant les lignes de la tente vaste de Xerxès, fut terminé en même temps que le Parthénon (437), pour y célébrer la « solennité panathénaïque », cette grande fête nationale.

Ces monuments dominaient la ville, l'Athènes nouvelle, vite reconstruite, mal bâtie, où chacun avait fait sa maison petite, discrète, bien close, placée au hasard, sans idée de plan général. Le Cèphise et l'Ilissos, avec leurs eaux chantantes et leurs bords fleuris, donnaient de la grâce à ce désordre, et les collines embaumées, couvertes d'oliviers, de lauriers et de vignes, étaient, autour, comme un amphithéâtre au bas duquel s'étendait, au sud, la plaine menant à la mer.

Périclès avait fait construire un mur nouveau, parallèle au mur reliant Athènes au Pirée; par ce couloir de deux cents mètres, bien protégé, la ville s'allongea vers le port que le milésien Hippodamos venait de refaire. Le Pirée, maintenant coupé de rues à angles droits, plein de peuple, livré aux trafics de tous genres, à la lutte bruyante des marchands et des douaniers, des marins et des changeurs, laissait Athènes aux artistes triomphants remuant les ors et les marbres, aux philosophes inquiets, mûrissant leurs pensées à l'ombre tiède des portiques, ou, songeurs tristes, s'apaisant sous la fraîcheur des platanes, aux bords de l'eau.

Toute à sa verve, Athènes, qui avait bien conçu sa grandeur, l'exécutait. La sagesse aryenne, innée, imposant aux artistes la simplicité et l'harmonie, créait le Beau, tandis que le Pirée, ouvert à toutes les importations, recevait d'Asie, de Phénicie surtout, des chargements énormes d'impuretés qui, déversées, imprégnaient le sol hellénique.

« Sous son règne », on peut ainsi s'exprimer, Périclès

eut Sophocle et Euripide, les Tragiques puissants; Lysias, l'orateur fameux; Hérodote, le chroniqueur extraordinaire; l'astronome Méton; l'étonnant Hippocrate; Aristophane, si difficile à juger; Phidias, le maître; les peintres Apollodore, Zeuxis, Polignote et Parrhasios; les philosophes Anaxagore et Socrate; et comme conséquences: Thucydide, Xénophon, Platon, Démosthène.

Jouissant de son succès, Périclès vit accourir de toutes parts, vers la Cité de Minerve, autant de curieux que Delphes pouvait avoir de pèlerins. Les fêtes les plus imposantes, les récréations de l'esprit les plus délicates, en même temps que les plus avivées, attiraient. Thucydide fait dire à Périclès, qu'Athènes « a institué les fêtes pour adoucir dans les cœurs la mélancolie de la vie ». Pallas avait ses panathénées; Cérès, ses mystères; Jupiter, ses solennités; Vénus et Adonis, les adoniques. La masse des étrangers venait surtout aux apaturies qui se célébraient en octobre.

Pélasgique et égyptienne à ses origines, devenue très asiatique, Athènes résistait à l'influence finnoise, — dorienne, — grâce à la haine qui la tenait loin de Sparte; elle serait devenue toute phénicienne si Pisistrate ne lui eut donné la Bible grecque, — Homère, — et si Périclès n'avait pas vécu.

L'éducation des jeunes athéniens avait bien préparé la résistance. Les leçons de grammaire, de musique et de gymnastique, — tout l'enseignement, — disciplinaient les élèves en même temps qu'elles enrichissaient leur mémoire. La récitation des poètes excitait, enflammait

les esprits, que la musique ramenait à l'ordre, à la mesure, tandis que le gymnase, lassant les muscles, réfrénait l'imagination. Une faiblesse résultait cependant de cette éducation : les jouissances intellectuelles principalement ressenties, et trop faciles, donnaient le perpétuel désir du Nouveau, mettaient ainsi l'exquise sensibilité des Athéniens à la merci de toutes les exploitations.

La « vie publique », si dangereuse aux jeunes intelligences, n'était plus compensée par la « vie de famille » telle que les Aryens l'exerçaient, sortes de petites communes où tout venait aboutir et se fondre. Chez les Athéniens nouveaux, le Père était maintenant un despote, un « Grand-Roi », et la « belle loi d'obéissance filiale », naturelle, dont parle Sophocle, y était devenue la plus rigoureuse des obligations. Le père de famille, renonçant à sa postérité, pouvait aller jusqu'à décréter la virginité de ses filles. Conséquence de cet abus d'autorité, le « fils », devenu « époux », despote substitué, relègue le « père ». Et les vieillards devant lesquels, jadis, nul n'osait parler le premier, finissent leur vie, maîtres dépossédés, assis près des fontaines, jouant les jeux de leurs petits-fils.

Les enfants ne portaient plus le nom de la « mère », mais celui du « mari », et les jeunes filles, que les poètes célébraient alors que, libres, « les joues ombragées de boucles flottantes », vêtues de « légers péplos », leurs naïvetés charmantes et leurs coquetteries délicieuses annonçaient si bien leurs franches et chastes amours, soigneusement gardées maintenant, ne se marieront que « sous le voile », comme en Asie, subissant de décevants

symboles, couronnées de myrte, de pavot et de menthe, consacrant aux dieux un gâteau de sésame, emblème des laborieuses fécondités.

La femme libre des premiers temps, et telle que les Phocidiens et les Locriens l'avaient encore; la femme dont l'opinion faisait les héros; l'Athénienne d'Euripide, — « Plaise aux dieux que la femme qui m'a enfanté soit athénienne, afin que j'aie par ma mère le droit de parler librement », — n'existe plus : le mari est le maître unique.

Et les enfants que l'on voyait jadis dans les rues, allant à l'école de musique, nus en plein hiver, « serrés en bon ordre quand la neige tombait à gros flocons », dont les jambes n'étaient jamais frottées d'huile, et qui jouaient au grand soleil, l'été, « fabriquant des maisons, sculptant des bateaux, construisant de petits chariots de cuir, faisant à merveille des grenouilles avec des écorces de grenade »; qui étaient les « colonnes » des maisons, les « ancres » des familles, — devenus chétifs, « cultivés comme des jardins », sont un souci, une inquiétude, un ennui, un fardeau : le « fardeau du ventre » dit l'Ion d'Euripide.

Cessant d'être consenties librement, les « unions » résultaient de convenances discutées. La crainte d'une erreur possible conduisait aux superstitions; et il y avait, pour la célébration des mariages, des cycles lunaires propices. La « vierge » ne fut bientôt plus qu'un embarras; le mariage, un « risque ». — « De tous ceux qui respirent, et ont une pensée, dit la Médée d'Euri-

pide, nous, femmes, nous sommes les plus misérables. Il nous faut d'abord acheter un mari à prix d'argent et accepter un maître de notre corps... Et il faut que celle qui accepte de nouvelles habitudes et se soumet à de nouvelles lois, soit divinatrice pour savoir quel sera son mari, ce qu'elle n'a pu apprendre par elle-même ».

Séquestrées, ignorantes, les jeunes athéniennes n'allaient plus « au bord de l'eau bleue » laver leur péplos pourpré, ni, « sur l'herbe molle et sur les roseaux », étaler « à la splendeur d'or d'Hélios » les voiles venus de Sidon; et elles ne tissaient plus, de leurs mains, leurs costumes simples. Au vêtement crétois, « court et léger », à la tunique de Phrygie, de laine douce, aux manteaux idaiens, dont les ornements formaient seulement des lignes, s'étaient substituées les « robes bien travaillées », brodées, ou peintes, alourdies de franges, suivant la mode de l'Ionie asiatisée, et les savantes draperies des « étoffes transparentes d'Amorgor », aux couleurs brillantes, donnant aux Athéniennes le moyen de lutter, aux yeux de leurs époux, contre la séduction des étrangères. Elles ornaient leurs oreilles de bijoux, de « boucles de cristal et d'or », comme on faisait à Thèbes d'Egypte avec les crocodiles familiers; et sous le large chapeau de Thessalie, adopté parce qu'il « défendait le visage de la lumière », elles piquaient dans leurs cheveux noués, comme une marque, la cigale d'or d'Apollon.

Ces coquetteries nécessaires, étalées, menant aux dépenses, tourmentaient le véritable Athénien, très économe, très ordonné, et déconsidéraient la femme, dé-

chue, humiliée, jalouse, devenant cruelle. Les tentations de mille sortes venaient distraire l'époux des troubles que suscitait la femme délaissée. Dans cette lutte, l'éducation des jeunes filles devenait défectueuse, la « réputation des mères » nuisait aux « noces des vierges ». On hâtait trop les mariages. Ces unions, où l'inexpérience de l'épouse s'alliait à l'inquiétude de l'époux, ne donnaient que de déplorables familles; le moindre ennui domestique s'y exprimait en regrets définitifs : « On ne peut supporter de voir ses enfants malades, dit Admète, ou son lit nuptial dévasté, quand on pouvait passer toute sa vie sans enfants et sans femme ».

Les hommes rabaissant les femmes, — mère, épouse, sœur, — à la manière des Asiatiques, les femmes menacées « s'assemblaient » pour se défendre. Elles devaient s'unir contre les « captives » donnant des fils illégitimes à leurs époux, ou contre les « courtisanes »; elles appelaient leurs parents et leurs amis à leur secours, et il en résultait des querelles, des « haines domestiques », violentes, que rien ne pouvait plus apaiser.

Ces « unions de femmes » devinrent des écoles de corruption : — « L'une, pour un gain, la corrompt; l'autre, qui a déjà failli, veut qu'on faillisse avec elle, et beaucoup agissent ainsi par impudeur. Voilà comment les demeures des hommes sont troublées ». — Les femmes venues d'Asie apportaient à Athènes ce mélange des lascivités chaldéennes et des excès éthiopiens qui formaient le dévergondage de Phénicie, mœurs et cultes; mais le mal le plus irrémédiable, les Athéniennes le

dûrent aux femmes de Sparte, aux « femmes venues du Nord » avec les maîtres de Lacédémone, et qui, brutales en leurs amours, en proie au « désir de l'homme », incapables de supporter dignement, de « souffrir en silence la douleur qui vient de Kypris », donnaient l'exemple continuel des libertés inacceptables : « Hors de la demeure dit Euripide, les Spartiates, les cuisses nues, la tunique dénouée, se livrent aux courses et aux luttes avec des jeunes hommes... faut-il être étonné si vous n'élevez pas des femmes chastes ! »

L'antique respect des traditions et la force des sentiments aryens persistaient à Athènes, y maintenaient une base de société. On n'eut pas plus consenti à voir disparaître la galère salaminienne, — refaite cependant plusieurs fois, en entier, morceau à morceau, — qu'à renoncer aux usages. Malgré les ruines personnelles, par exemple, l'hospitalité demeurait de droit chez les Athéniens : l'étranger passant y était considéré comme le naufragé, « inviolable ». L'Odyssée, avec l'accueil extraordinaire fait aux soixante prétendants, avait l'importance d'une loi. Aucun Athénien ne possédait un palais d'Ithaque, mais l'hôte recevait en raffinements l'équivalent des munificences homériques. Aux peaux d'ours et de lions s'étaient substitués des « tapis laineux », chauds ; à la vaste cour, le jardin frais, « le léger feuillage des palmiers, les lauriers ombreux, l'olivier verdoyant et sacré ».

Couronnés de feuilles « mêlées de fleurs », les convives venaient au repas, tandis que les serviteurs, appor-

tant les cratères et les corbeilles, allumant le feu, « disposant les bassins autour du foyer », faisaient la demeure retentissante. Les fêtes les plus intimes deviennent bruyantes chez les peuples inquiets. La vie athénienne d'alors n'apparaissait pas comme la vraie vie; l'au-delà de la mort étant encore une inconnue, on s'étourdissait pour ne pas entendre la voix des sages, on chassait la préoccupation de l'avenir en mangeant, en buvant, en aimant : « Réjouis-toi, bois, vis au jour le jour et laisse le reste à la fortune ! Honore aussi Kypris qui est la plus douce des déesses pour les mortels ! »

La Fête des coupes, célébrée en mémoire de l'hospitalité donnée à Oreste, était la principale : « Ils versaient, dans des coupes semblables entre elles, une pleine mesure de vin, et ils se réjouissaient en mangeant et en buvant ». Les chants retentissaient pendant que les coupes pleines allaient « de droite à gauche » ; puis les danses, au son de la flûte, exprimaient les possibilités voluptueuses de la chair. Ces Grecs, dont la sobriété était devenue humiliante devant les capacités des conquérants de Troie, acceptaient les viandes cuites, lourdes, enivrantes, et le grand régal des temps anciens, les « oiseaux rôtis » servis simplement sur la table, n'y venaient qu'arrosés d'une « sauce douce et grasse », liée de râpures savamment combinées pour la soif. En ces fêtes du ventre la musique devint inutile : « Où sont les festins joyeux auxquels sert le chant ? La joie du festin suffit à la volupté des mortels ! »

Après le repas, en conséquence, ceux-ci, ivres, s'en-

dormaient, ceux-là jouaient aux dés, au cottabe, — qui menait à boire encore; — les uns proposaient des énigmes, suivant la mode égyptienne, d'autres provoquaient des libations « au génie particulier de chaque convive », avec des vins mélangés versés dans des vases énormes, « aux longues oreilles », et « tout pleins ». C'était le culte du Bacchus thébain : — « Comment un dieu, dit le Cyclope d'Euripide, peut-il se plaire à prendre une outre pour demeure? » — Bacchos n'avait pas choisi ce temple; on le lui imposait.

L'hospitalité s'élargissait outre mesure; on ne choisissait plus ses amis; les « amis nouveaux » étaient mieux reçus que les anciens, « auxquels on était habitué ». L'ivresse bavarde, « mère des coups et des mauvaises querelles », mettait à nu les mauvais instincts. — « Le miroir du corps, dit Eschyle, c'est le poli du bronze; celui de l'âme, c'est le vin ». — L'ivrognerie, venue du Septentrion, devenait un mal hellénique.

Les femmes d'Hellénie, décidément « exclues de toute participation aux choses de l'esprit », méchantes ou plaintives, les unes terribles en leurs vengeances comme Médée, les autres « insupportables en leurs gémissements », ou bien « avides de luxe et orgueilleuses » comme Hélène, ou lascives à désespérer la pudeur aryenne comme la Phèdre d'Euripide, ou « brûlées du souffle furieux de Kypris et criminelles » comme des Clytemnestres, aimant « les meurtres et les empoisonnements », dissolues, « invincibles dans la ruse », méprisées et redoutées, deshonorant et ruinant les foyers, étaient tenues

hors de la vie. Et tandis que les femmes s'étaient « assemblées » pour se défendre, ou se venger, les hommes, responsables des actes de leurs femmes devant les tribunaux, les considérant comme un danger public, les reléguaient.

Sans les courtisanes intelligentes, fières de leur liberté, attentives à leur dignité personnelle, qu'Athènes accueillit, la sotte barbarie septentrionale, blonde, la stupidité des Ménélas et la grossière vanité des Agamemnons, eussent détruit, dès son germe, l'œuvre resplendissante de Périclès. La beauté féminine, en effet, n'était plus qu'une « cause de malheur », une fatalité, un danger. Les vainqueurs au pugilat, à la lutte, recevaient des bœufs d'abord, une femme ensuite. Les vierges provenant d'un butin, ou d'un troc, ne plaisant plus aux Grecs blasés, devenus orientaux, ils achetaient des courtisanes, instruites au moins, connues, renommées parfois, flattant la vanité autant que le désir de l'acheteur, ainsi que cela se pratiquait chez les Juifs. Et c'est l'Égypte, surtout, qui approvisionnait les Hellènes. Les courtisanes de Naucratis, « habituellement gracieuses » dit Hérodote, se paraient d'une grande célébrité. — « L'esprit des femmes, dit Euripide, n'est pas étranger aux muses ». — Les artistes reprenaient la femme où elle était, pour le bien d'Athènes. L'insupportable Xanthippe de Socrate explique et justifie Aspasie, l'amie de Périclès.

La généralisation de l'esclavage précipitait l'effondrement du sens moral. *Hilotes* à Sparte, *Conipodes* à Épidaure, *Corynéphores* à Sicyone, *Pénites* en Thessalie,

Aphamiotes en Crète, etc., les esclaves provenant des combats, des tribunaux ou de la misère, pris, achetés ou recueillis, corrompaient leurs maîtres, se vengeant ainsi. Les servantes se faisaient les complices de leurs maîtresses, quand elles ne les provoquaient pas au mal; elles leur servaient des philtres, les jetaient en faute, comme pour leur faire payer, en les abaissant, l'humiliation de leur chevelure coupée.

Dans les villes, les « nourrices » et les « pédagogues », — esclaves, — supplantaient le père et la mère. En vain les Athéniens essayaient-ils de relever la « race servile » en glorifiant les serviteurs qui se dévouaient; ceux-ci, sournoisement, cachaient la honte encourue, qu'ils ne pardonnaient pas. Hors des villes, l'esclave se substituait au campagnard, le paysan dont parle Euripide, « qui ne veut plus traîner son épine dorsale ployée en deux et ses genoux tremblants », que la Ville attire, qui abandonne à « l'étranger » le travail de la terre, le labeur du moulin, la cueillette des olives. C'est un grand danger pour l'Hellénie : « Seront-ils pour nous, les esclaves, demande l'Oreste d'Euripide, si nous l'emportons? » Le vieillard répond : « Cela est dans la nature des esclaves ». Avec des esclaves partout, les maîtres étaient tenus de toujours vaincre.

Les ports d'Athènes avaient supplanté l' « industrieuse » Tyr; les trafics s'élargissaient. Les grands marchés, sortes de « foires » où les farines d'Asie et l'or des Perses s'étaient échangées contre les produits de l'Europe en formation, se continuaient au Pirée. L'Hellénie

offrait les bois de ses forêts, — chênes, ormes, peupliers, frênes, sapins, hêtres, — les fers de Laconie, les cuivres de l'Eubée, l'argent de l'Attique, l'or de Thrace et les marbres précieux taillés dans les monts; les campagnards apportaient, en masse, les raisins séchés, — « exposés sous Hélios », — et tassés dans des vases, les fromages de « lait caillé » pressés dans des paniers de jonc, l'ail de Mégare, les agneaux « attachés avec des liens d'osier », toutes les œuvres de la nature, et du miel fabriqué « avec du tamaris et du froment ».

Les toiles que les femmes tissaient, au métier, les manteaux d'Achaïe, d'une laine lourde, les étoffes brodées, les fers forgés et polis, les clefs laconiennes « à trois crans » et les serrures de Sparte, renommées, servaient à payer les chèvres de Naxos et de Scyros, les brebis milésiennes, les péplos et les fruits de Phrygie, le sel d'Anara, le fer des Khalybes, les « bêtes » de Lybie, les dattes d'Afrique, l'or et l'ivoire d'Éthiopie, les « grains » d'Égypte, les parfums de Syrie et d'Arabie, « répandant une odeur divine », le coton de l'Inde, l'ambre jaune des Sardes et les vins célèbres d'Asie, de la « région arménienne », d'où venaient aussi des mulets, des chevaux et des esclaves, — « jeunes filles et jeunes garçons », — les Lydiens, depuis longtemps, amenant au marché leurs propres filles.

Les grands trocs ne permettant plus les échanges faciles, le « fer » et l' « or », représentant la valeur des choses, circulaient bien, depuis la « monnaie de fer » de Byzance jusqu'aux drachmes d'argent « frappés à la chouette de

Pallas ». Les « pièces » de peu de poids servaient aux appoints et les trafiquants les tenaient dans leur bouche. Des vases de vin servaient comme de monnaie et les « dégustateurs » prenaient de l'importance.

On ne vendait pas seulement au Pirée, au marché, au port, mais aussi à Athènes, dans les rues, jusques à l'Agora. Les « essayeurs d'or » et les « changeurs », partout, assis, leur planchette d'étalage sur le sol, facilitaient les « affaires ». Tout ce mouvement était phénicien, actif, bruyant, malhonnête. La « fièvre du gain », rapidement exploitée par des intermédiaires très habiles, rendait les fortunes instables. Les lois de l'enrichissement échappaient à l'intelligence des Aryens, qui ne se défendaient pas. Continuellement, les marchands d'Athènes étaient surpris par les échéances, dévorés par les intérêts des emprunts qu'ils avaient faits, liés dans des hypothèques, ruinés par les « saisies de biens ».

On savait que l'Afrique n'était soudée à l'Asie que par un isthme étroit, que la mer Rouge et la mer Atlantique étaient « la même mer ». Les nefs rapides avaient maintenant un champ de courses allant de la Baltique à l'Océan indien. Depuis que les Phocéens, armant des navires « à cinquante rames », avaient inauguré la « grande navigation », les vaisseaux marchands se distinguaient des trirèmes de guerre. Aux « nefs en bois de pin » que l'on menait timidement le long des côtes, avaient succédé les larges et lourdes nefs « pleines d'objets précieux », solidement clouées, peintes de rouge, ou de bleu, nommées, connues, se disputant les réputations

de vitesse ou de solidité. Les vaisseaux corinthiens, aux longues antennes; les nefs crétoises, aux « blanches ailes »; les « longs bâtiments » de Samos; les barques d'Égypte, « en bois d'acacia »; les nefs de Naxos, ventrues, « en forme d'escarbots », et les navires d'Athènes énormes, de « grande capacité », battaient la flotte marchande de Phénicie, rapide, « faisant bruire les flots », mais mal conduite.

Les cordages de Byblos, d'un lin blanc, solide; les câbles d'Égypte, lourds, épais; les ancres doubles forgées en Hellénie, formaient le gréement. Les matelots maniaient des avirons de sapin.

La nuit ne suspendait plus la navigation. Chaque navire avait ses rameurs, son pilote et ses deux veilleurs : un pour « reconnaître les récifs », un pour observer le ciel et la direction des vents. La « mer au large dos » était domptée. L'expérience était venue compléter les leçons d'Hésiode. Les marins savaient questionner la forme des nuages le jour, et la couleur des étoiles la nuit : « Et les Hyades luisaient, présage très sûr des tempêtes ».

Les ports, — « l'enceinte où sont les nefs », — se multipliaient. Des feux signalaient les côtes aux navigateurs. Du Pirée, joyeusement, les marins partaient comme aux jeux les « meneurs de chars ». Les « manieurs d'avirons », bien approvisionnés de farine pétrie avec de l'huile et du vin, le mât dressé, les voiles ointes, le gouvernail « lié avec des courroies », parfois remorqués jusqu'à une certaine distance, prêts, les dauphins

enjoués « sautant autour des proues bleues », n'attendaient que le signal. Ils ignoraient tout ce que ce négoce, dont ils étaient les héros, contenait de corruptions, et ils parlaient déjà, presque, une langue asiatique, tant était nombreuse la quantité des mots phéniciens dont ils devaient se servir.

Ceux qui les envoyaient, après avoir « chargé la nef jusqu'aux bancs », demeurés sur le rivage, anxieux, en proie au mal asiatique, au goût des richesses, ne vivaient que d'angoisses; mais eux, les marins, ne sachant pas ces choses tristes, ces jeux de fortune, ils allaient, ramant, chantant, la « flûte enduite de cire du Pan montagnard » menant la cadence, persuadés que les Néréides invisibles danseraient sur les flots au bruit rhytmique de leurs avirons. Et ils partaient, heureux, criant: Hippapai! Hippapai! aux rames!

Dans Athènes, le nombre des oisifs augmentait. La vue des enrichis faussait l'esprit public : on s'imaginait « que celui qui prospère sait tout ». La cupidité divisait les familles; il se formait des « clientèles » sur lesquelles les parvenus « étendaient leurs mains », et l'insolence des Riches n'eut d'égale, bientôt, que la méchanceté des Pauvres. Le désœuvrement menait aux excès de toutes sortes; les amours violentes, et passagères, étaient comme un passe-temps. Des femmes calculaient et des jeunes hommes dansaient. Les amitiés devenaient rares. Les classes se séparaient de plus en plus, avec de réciproques défiances : — « Personne, dit Électre, ne désire des pauvres pour amis ». — Et les

pauvres, multipliés, commençaient à compter le petit nombre, relativement à la quantité des misérables, des citoyens riches.

Le Peuple, que cette injustice inexplicable tourmentait, devenait mauvais. Il lapidait, il « écrasait de pierres » ceux qui avaient encouru sa condamnation; et il recherchait, il favorisait ceux qui lui donnaient, — richesse publique! — les jouissances de l'esprit. Il acclamait les orateurs, et il encourageait, il critiquait, il guidait les artistes, au moyen de l'applaudissement ou de la raillerie.

Ce Peuple avait une telle importance, que l'on redoutait les « rumeurs publiques » à l'Agora, autant que les coups à recevoir dans les batailles. C'était grave, à cause de la dégénérescence des Athéniens : « A peine, dit le Iolaos d'Euripide, trouve-t-on sur un grand nombre, un homme qui ne soit pas inférieur à son père ».

Ce peuple cependant était « attentif, avide de savoir et prompt à tout saisir ». Laborieux et libre, l'Athénien ne se corrompait guère que dans l'âge mûr; sa jeunesse était insouciante, généreuse, héroïque. Être jeune, — on le disait, — cela valait « une demeure pleine d'or », cela « dépassait toutes les richesses asiatiques ». La tête ceinte d'un laurier chargé de fruits, gai, le jeune Athénien était à lui seul toute une gloire! On respectait cette floraison; on n'eut pas permis qu'un « homme malheureux » se mêlât à la « joyeuse jeunesse ». C'est avec cette jeunesse, enthousiaste et séduite, par conséquent forte et soumise, c'est avec ce bataillon sacré,

superbe! que Périclès fit son Athènes, « magnifique épanouissement de puissance et de modération, c'est-à-dire de volonté ».



CHAPITRE VIII

L'Athènes monumentale. — Athéniens et étrangers. — Sculptures. — Crésus et Périclès. — L'art nouveau. — Architecture. — La colonne. — Ordres dorique, ionique, corinthien et attique. — L'ornement. — Le Parthénon et les Propylées. — Temples et tombeaux. — Peinture. — Polychromie. — Céramique. — L'Académie. — Les gymnases. — L'Agora. — Théâtres. — L'Acropole.



AINQUEURS des Perses, glorieux et meurtris, sans rois et sans dieux, sans religion et presque sans famille, les Athéniens voulaient un culte. Les guerres médiques n'avaient pas seulement prouvé la force des Asiatiques, mais aussi donné l'occasion de voir la supériorité artistique de l'Égypte et de l'Assyrie.

A défaut de croyances religieuses, cette joie de l'esprit, bien vague, l'Athénien que le doute tourmentait, devenu soupçonneux, cherchant en soi sa propre jouissance, et se déifiant, créa la statuaire, cette joie des yeux. Pour exprimer le désespoir de Ménélas, Eschyle dira : « La grâce des plus belles statues lui est odieuse ».

Athènes étant bien close, ses murs valant au moins « l'enceinte de grosses briques » qui avait fait la sécurité de Babylone, les artistes, en paix, pouvaient mûrir leurs pensées, réaliser leurs rêves. L'impression monumentale, ils la devaient surtout à l'Assyrie, dont les palais énormes et les bas-reliefs peints étaient une splendeur. De la Phénicie, incapable de création mais habile à recueillir les œuvres d'autrui, ils avaient appris les procédés du travail artistique. L'Égypte leur donnait le secret des splendeurs architecturales simples.

Ces exemples divers comparés aux œuvres pélasgiques, brutales, troublaient le goût, rendaient le choix hésitant. Malgré les invasions de toutes sortes, séduisantes, chacun gardait sa préférence. Les Grecs d'Asie, les Ioniens, en subissant ces influences en atténuaient l'effet, bien que mollement, tandis que les Touraniens, aimant le rouge, la profusion des détails, compliquaient les formules nouvelles et que les Africains apportaient leurs monstruosités. Les Thébains, heureusement, pleins de l'esprit d'Égypte, repoussaient les barbaries pour y substituer, comme aux bords du Nil, les seuls ornements naturels : le lys marin, les feuilles d'eau, les « chapelets d'olives et d'amandes ». Les artistes athéniens, acceptant tout, épuraient tout.

En Béotie, à Tanagra, des sculpteurs, associant le réalisme égyptien, si pur, aux exagérations assyriennes, créaient un art original, calme, grave, symétrique. Le type grec, admirable modèle, élancé, plutôt maigre, fin, aux jambes longues, à la poitrine bombée, se substituait gra-

cieusement aux larges épaules des figurines de la Thèbes d'Égypte, ou de Memphis, aux lourdeurs massives des œuvres chaldéennes. L'inexpérience des premiers sculpteurs grecs annonce déjà la perfection dans le vrai. Dipœnos et Scyllis (560), Aritoclès, Cléœlas et Canakhos, ces maîtres, étant Crétois, c'est-à-dire Aryens, sculptaient des hommes et non des dieux. La « tendresse » et l' « admiration », ce fond de toute religiosité, que la civilisation hellénique ne satisfait pas, — impérieux besoin des races aryennes, — produisirent la statuaire grecque, cette glorification de l'homme idéalisé, cette adoration de soi.

Babylone ou Memphis étant trop vastes, la Sardes de Crésus, si riche, si attrayante, fut le modèle de Périclès. Crésus avait eu l'or du Pactole, les mines de Pergame, de Tmolus et d'Astyra, avec les revenus d'un commerce riche; Athènes, pour réaliser le rêve du roi de Lydie, disposait des calcaires de Paros, de l'Attique, — du Pentélique, — valant le basalte et le bronze, du produit de ses ports très actifs et des tributs que payaient les villes soumises.

L'idée dominante de l'art nouveau étant la glorification de l'homme, et chaque Athénien, en attendant les chefs-d'œuvre de la statuaire, étant comme une sculpture animée, l'architecte conçut des lignes limitées à la mesure de l'homme, restreintes, petites presque en fait, grandes seulement par l'harmonie et la régularité des proportions. Ces Aryens bâtisseurs continuaient leurs ancêtres, les constructeurs des « demeures cyclopéennes bien bâties à l'aide de la règle rouge et du pic ». Les

monuments ne pouvaient plus êtres des énormités, ni les fêtes des cérémonies terrifiantes : « Nous nous sommes sagement ménagé de nombreux délassements à nos travaux, écrit Thucydide, par l'institution des jeux et de sacrifices annuels et par la beauté des établissements particuliers dont le charme journalier bannit la tristesse ». Un chœur d'Aristophane dira : « Vous serez logés comme des dieux, et devant vos demeures nous élèverons un fronton en forme d'aigle ».

L'architecture hellénique, faite pour l'homme, ne devait pas dépasser la mesure de l'homme. Comment? Deux écoles, unies, allaient répondre à cette nécessité. L'imagination créatrice et la liberté d'esprit des Ioniens, retenues par la discipline rigide et la froideur harmonique des Doriens, réalisèrent ce vœu.

L'architecture primitive de la Hellas, — pélasgique ou cyclopéenne, — simple, forte, raisonnée, à Tyrinthe, à Mycènes, en Argolide, à Orchomène de Béotie, en Eubée, avait le caractère aryen, logique. Lorsque les artistes de l'Hellénie, en quête de formules, questionnèrent les monuments de Babylone et de Ninive, ils y retrouvèrent, sous des exécutions dénaturées, alourdies, surchargées ou couvertes, les sobres et suffisantes conceptions des Aryens de l'Inde, « descendus des hauts plateaux de l'Himalaya », venus « jusqu'aux rives de l'Euphrate et du Tigre ». Il y avait donc accord, au fond, entre l'Assyrie et l'Hellénie.

Les maisons ioniennes, jolies, toutes de bois, avec « leurs poteaux sculptés », préparaient la colonne et le

chapiteau, idée aryenne par excellence, puisqu'elle affirme la solidité de la maison, donne l'impression de sécurité. Les Chaldéens, eux, avaient pris cette idée, mais en faisant de leurs colonnes de briques un motif d'ornementation. Les architectes de l'Hellénie ne manquèrent pas de s'approprier cette manifestation, et la colonne, d'abord soutien, caractéristique de la solidité, devint un ornement, un appel, un attrait : « Telles, dit Pindare, s'élevant sous un vaste portique, des colonnes étincelantes d'or appellent tous les regards sur l'édifice qu'elles supportent, tel je veux, en un hymne, que la pompe du début annonce les richesses qu'étaleront mes vers ».

Les Doriens avaient pris la colonne simple, la colonne-support, — comme les Égyptiens de la XIIme dynastie, à Béni-Hassan, — dont le fût cannelé, coupé net, reposait à plat sur le soubassement de l'édifice, avec un chapiteau banal formant tablette, les proportions seules donnant une « élégance virile » à la construction. Les Ioniens, venus ensuite, allégèrent le « poteau », et l'allongeant, en firent une œuvre d'art, lui donnant une base logique, le couronnant d'un chapiteau à volutes. Le contraste évident de la raideur de « l'ordre dorique » et de la grâce de « l'ordre ionique », fit qualifier ce dernier de « féminin ». Plus tard, un artiste de génie, — Callimaque de Corinthe, — eut l'idée d'enrouler des feuilles d'acanthe autour des chapiteaux, et ce fut « l'ordre corinthien », magnifique, mais que l'esprit aryen, simplificateur, goûta peu.

La statuaire étant l'originalité de l'art athénien, des

statues remplacèrent les colonnes, — les Alantes du théâtre de Bacchus, les Cariatides de l'Érechtéion, — perfectionnant l'idée illogique, fréquente aux bords du Nil, de « l'être » pour qui le monument est édifié mêlé aux matériaux de l'édifice.

L'ornementation textile, « à motifs végétaux », naturelle, fut le fond de l'ornementation hellénique : feuilles, fleurs et animaux. — « Qu'il applique aux demeures les degrés de l'échelle solide, dit l'Agavè d'Euripide, afin de clouer aux triglyphes la tête de ce lion que j'apporte ici, l'ayant prise ». — Un barbare eut mis la tête du lion au fer d'une lance et fiché la lance dans le sol. L'aryen artiste fait de tout un ornement et sait la place de chaque chose.

Périclès, qui avait médité son œuvre, en confia l'exécution à Phidias devenu « son ami » (447). L'Acropole, l'abrupte rocher, aux « surfaces inégales », dominant la Ville, l'antique « rocher désert et buissonneux », taillé, aplani, allait devenir la « Scène » où les Athéniens, en même temps acteurs et spectateurs, allaient, évoluant dans un décor merveilleux, représenter leurs propres gloires. Théâtre pour les continuelles fêtes et citadelle pour le Trésor, le monument de l'Acropole n'eut d'un temple que la forme. La Minerve de Phidias n'y fut jamais, en somme, qu'un ornement. L'architecte Mnésiclès (434) ajouta les Propylées au Parthénon, ce résumé du « génie lumineux, naturel et calme » des Grecs, chef-d'œuvre de raison où les artifices de l'art architectural ne concouraient qu'à l'ensemble de l'effet voulu.

Là, quatre-vingts fois par an, animés de leur propre gaieté, leur joie bruyante protestant contre le culte silencieux des Euménides, les Athéniens se célébraient eux-mêmes dans de grands mystères nationaux : c'étaient les Anthestéries, où l'on distribuait du vin aux esclaves; les Panathénées, où l'on rendait la liberté aux prisonniers; théories, processions, danses, que menait un sacrificateur couronné, — non couvert de cendres comme en Phénicie, — où tout un peuple, sincèrement, se « glorifiant dans ses souvenirs », exempt « d'inquiétudes et de remords », se réjouissait de sa propre vie.

Les colorations de l'édifice, avec le choix des matériaux dont s'était servi Phidias pour l'exécution de sa Minerve, donnaient bien à l'ensemble le caractère théâtral; mais les frises du Parthénon dirent, mieux sans doute que n'y songeaient les acteurs, ce qu'était la procession des Panathénées, cette apothéose de la « beauté antique ».

Car il y avait lutte entre le goût populaire très mélangé et le génie correct, pur, uni, de Phidias. Ceux, — la foule, — qui lui avaient imposé la Minerve somptueuse d'ivoire et d'or, l'accusant de n'avoir pas utilisé tout le métal précieux qu'ils lui avaient fourni, l'exilèrent. Phidias s'en fut sculpter le Jupiter olympien d'Élis. Loin d'Athènes, le « maître » perdit de sa force.

La Cité de Pallas, où seulement pouvaient s'épanouir les libres esprits, arrachait aux artistes tout ce dont leur génie était capable, et en même temps les tuait en leur imposant le goût public, inconsistant. Les artistes réa-

gissaient contre cette influence, et « l'Ordre attique », où se combinaient les raideurs doriques, la gracilité ionienne et la somptuosité lourde des Corinthiens, donna, en une juste mesure, l'exemplaire de l'Art grec.

La « Ville » étant bâtie tristement, presque en désordre, suivant le caprice craintif des citoyens, les monuments divers y furent comme une ornementation réjouissante. L'idée du Temple, telle que la concevaient les Égyptiens et les Asiatiques, n'était pas dans les esprits. De même que l'architecture dorique ne fut que l'imitation en marbre des charpentes de bois formant les premiers édifices, ainsi les architectes d'Athènes auraient pu, pour bâtir la « maison de Dieu », se contenter de refaire plus solidement quelque ancien sanctuaire : l'*hiéron* de Dodone, enceinte murée au centre de laquelle une pierre servait d'autel, ou la « hutte couverte de lauriers » qui avait été le premier temple de Delphes. Les temples nouveaux, relativement vastes, répondaient à une idée nouvelle : la statue de la divinité, bien placée, n'y était qu'une « œuvre » abritée par le monument, sanctuaire des arts, musée, théâtre. L'autel, presque « sur le seuil », faisait que les cérémonies visibles absorbaient la curiosité des fidèles, tandis que dans l'intérieur, les prêtres, surtout gardiens des trésors apportés, parfaits comptables, — et prêteurs comme à Délos, — songeaient au « bilan de la caisse sacrée ».

La splendeur du culte hellénique à Athènes, populaire, collectif, interdisait les douces émotions. Les antiques bois sacrés, « silencieux et herbus », plantés

d'oliviers, et dont les buissons de lauriers étaient pleins d'oiseaux, entouraient maintenant des constructions froides, des « refuges », des « asiles », des « entrepôts »; des temples cuirassés d'airain défendaient les « autels protecteurs », mystérieux, trop larges pour la divinité, trop étroits pour les foules venues en pèlerinage. « Et beaucoup, à Delphes, dit un personnage d'Euripide, tombaient pêle-mêle, blessés ou écrasés sous les pieds des autres, par les étroites sorties ».

Pour attirer les pèlerins, — cette source tarissable des revenus, — les prêtres des temples divers, rivaux, imaginaient des attraits de tous genres. Delphes offrait aux fidèles des repas publics, des « festins », où le vin de Byblos ruisselait pour les convives enivrés déjà de musiques et de parfums : « Quand le repas (sacré) en vint aux flûtes et à la coupe commune, le vieillard dit : il faut enlever les petites coupes à vin et en apporter de grandes, afin d'en venir plus tôt à la joie ».

L'architecture funéraire tournait aussi à la glorification de l'individu, à la statuaire. Ni le « haut tertre » du tombeau d'Achille, ni la « lance fichée » indiquant le lieu où reposait Astyanax, enseveli « dans le bouclier d'Hector », ne satisfaisaient plus. La mort n'épouvantait personne; on continuait à vivre, pour ainsi dire, avec celui que l'on avait aimé : « Je t'ai enseveli, ô Proteus, au seuil de la demeure, et toujours, en entrant et en sortant, ô Père, ton fils Théokhymènos te parle ». Les morts devaient « rester auprès des vivants ». La place publique était le cimetière de Mycènes.

Les sarcophages égyptiens, peints et sculptés, donnant l'image du mort, que les Phéniciens achetaient pour leur propre usage, donnèrent sans doute aux Grecs l'idée de la statue funéraire. Les premiers sculpteurs représentèrent le mort debout, nu, immortalisé dans sa forme humaine.

Les « ouvriers bâtisseurs » venaient généralement de Phénicie, mais les architectes, presque tous Grecs, imposaient l'ordre, la symétrie et la sobriété à ces maçons pour qui l'énorme seul était de la grandeur. Cette crainte du « trop » qui diminuait l'effet monumental, —laissant en ceci la palme à l'architecte égyptien de Karnak, — donnait à tout, en Hellénie, jusqu'aux « maisons crénelées » et aux fortifications vulgaires « flanquées de tours bien construites », une réelle valeur d'art.

Les pierres, les marbres, admirablement taillés, de proportions exactes, — assises nues ou surfaces ornées de moulures et de reliefs, — se découpant en cru sur le ciel bleuté, ou recevant à plat la lumière d'un beau soleil, blessaient le regard, et, dans l'ombre, perdaient leurs détails artistiques. Quoi faire? L'Assyrie avait ses briques émaillées, ses sculptures coloriées violemment; l'Égypte, ses statues toutes d'or, les enluminures de ses grandes murailles illustrées: — « Elle vit (en Égypte) dit Ézéchiel, des hommes dessinés sur le mur, des images de Chaldéens dessinées au vermillon, portant une ceinture autour des reins, d'amples tiares de couleur sur leurs têtes, tous semblables à des chevaliers ». — Les architectes grecs, pour assurer le jeu permanent de leurs lignes, em-

ployèrent des couleurs, mais leurs yeux n'étant pas faits encore aux colorations délicates, aux nuances douces, à la gamme des tons, les couleurs choisies, vives, donnèrent parfois un bariolage.

Cette faiblesse des yeux, caractéristique, ne permit pas aux premiers peintres d'égaler les sculpteurs. Sur des plaques de terre cuite ils dessinaient des personnages, — guerriers, satyres, etc., — en couvrant de tons plats les surfaces que le trait limitait, des coups de pinceau triangulaires, allongés, disant les plis des vêtements. Les Ioniens avaient depuis longtemps, dans leurs maisons, des panneaux peints, mobiles, véritables « tableaux ». — « Les Phocéens, lit-on dans Hérodote, tirèrent à la mer leurs navires à cinquante rames; ils y firent entrer leurs enfants et leurs femmes; ils y déposèrent leurs meubles, les statues et autres offrandes qui se trouvaient dans les temples, hormis les peintures et les œuvres de pierre ou d'airain ». — Les peintres hellènes abordèrent des sujets compliqués, la représentation de « scènes » : les Gorgones enlevant le repas de Phineus; l'armée des Perses passant le pont lancé sur le Bosphore...

Avant Périclès, le peintre Apollodore, le maître de Zeuxis, qui rivalisait déjà avec Parrhasios, était célèbre (475-400) pour la « vigueur de son coloris ». Sous Périclès, Panémos, le frère de Phidias, Polygnote et Micon ornèrent le Pécile de tableaux où les fastes d'Athènes étaient « brillamment illustrés ».

La sculpture, nécessairement polychrome puisque les Hellènes voulaient de vifs coloris sur les monuments, se

dégagea de l'excès, de l'abus, par la calme simplicité de l'application. Les grands architectes d'Athènes subordonnèrent le « ton » à la « forme » : quelle que fut la diversité des tons employés, tous eurent la même « valeur » quand ils furent appliqués au même « sujet ». C'est ainsi que la polychromie devint artistique.

Ayant donc tout accepté, en réduisant tout à la « proportion vraie », qui est le Beau, — ayant pris aux Assyriens de Ninive et de Babylone, aux Égyptiens de Thèbes et de Memphis, aux Perses et aux Phéniciens, et aux « hommes blancs » de la Lybie, comme aux « hommes noirs » d'Éthiopie, les idées de palais, de temple, de sculpture et de peinture, de fétiche et de statue, — les artistes que Périclès encouragea firent l'Athènes monumentale, en appliquant, mais en les rectifiant, en les idéalisant, les formes vues ou apportées, sans abandonner aucune des qualités aryennes, primordiales, par lesquelles la manifestion artistique s'exerçait.

Au fond, tout l'appareil cyclopéen demeurait, solide, simple, logique : Les acropoles pélasgiques, dont les monuments principaux étaient les « forteresses » que protégeait la « divinité du lieu » et où s'entassaient les trésors; les maisons restreintes, fermées, faites pour une famille, exclusivement; pour les Citoyens, une Ville « commune », avec sa place centrale et des magistrats chargés de veiller à la sécurité et à l'embellissement de la Cité, rues, maisons, édifices, portes, forum, fontaines et « lieux sacrés ».

A Athènes, la « double porte », — le *dipylon,* — qui

séparait, à l'ouest, l'ancien bourg des potiers, ou *céramique*, était suivant l'usage antique un monument significatif : De là partaient la « route » conduisant au Pirée et la « voie sacrée » d'Éleusis, puis à l'Académie, au « val fleuri » du Céphise que Cimon avait planté d'arbres. A l'est, par la porte de Diocharès, les Athéniens allaient au Lycée, au grand Gymnase que Périclès avait tracé près de l'Ilissos. Le Cynosarge, autre gymnase, était proche, un peu au nord. Là s'assemblaient plus volontiers les jeunes hommes s'exerçant aux jeux, pendant que les vieillards les admiraient, assis auprès des fontaines, sous des bosquets touffus, et que les philosophes, venus, rêvant d'un « commerce aimable » avec les adolescents très beaux, très vifs, alertes et intelligents, disaient leurs leçons. Loin de l'Agora, les « jardins de l'Académie » offraient du silence et de la fraîcheur.

L'Agora, cette « place du Peuple », à l'ouest de la cité, dans l'intérieur, reçut, sculptées par Critios et Nésiotès, les statues d'Harmodios et d'Aristogiton que Xerxès avaient emportées. A l'imitation des marchés d'Ionie, un portique donnait de l'ombre aux promeneurs. Autour, la colonnade du Jupiter-Éleuthérios; le « portique de l'archonte-roi », où les lois de Solon étaient conservées; le Pécile — portique des peintures; — la maison du Conseil; la « salle du foyer », résidence des prytanes, et le Métroon, où l'aréopage mit les archives d'Athènes. Au nord, des rangées d'Hermès limitaient l'Agora. De beaux platanes ornaient la « place commune », où se dressaient des œuvres commémoratives de vic-

toires, sans un seul nom gravé, le Peuple n'entendant, alors, célébrer que des gloires collectives.

Dans la cité, entre l'Agora et l'Acropole, le temple de Thésée, sur une colline, exprimait par le choix de ses représentions sculpturales l'idée irréalisable de Cimon : l'union fraternelle et définitive des Ioniens et des Doriens, d'Athènes et de Sparte.

Au sud-est, au bas de l'Acropole, le Théâtre, capable de recevoir trente mille spectateurs, où se célébraient les Lénéennes en hiver et les grandes Dionysies au printemps.

Près de l'Ilissos, le « vaste sanctuaire de Zeus », — l'*Olympiéon*, — détruit, repris, et enfin abandonné, souvenir triste et écrasant de la tyrannie renversée; tandis que le temple d'Apollon, voisin, — le *Pythion*, — dominant la source de Callirhoé, près du vieil Odéon, était aimé du Peuple qui y jouait ses Thargélies ou Fêtes de la moisson.

Périclès bâtit un Odéon nouveau sur la pente de l'Acropole, à côté du théâtre, édifice rond, de dimensions restreintes comme il convenait aux joies musicales, accessible à un nombre restreint d'auditeurs.

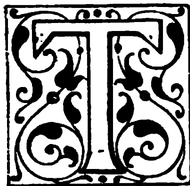
Et enfin l'Acropole, où Phidias et Périclès conquirent l'immortalité. L'idée fondamentale, que Périclès ne put réaliser, était de fondre en une grandiose et monumentale unité tous les souvenirs accumulés, tous les édifices bâtis sur ce rocher. Mais le caractère sacré, religieux, hiératique, de cette pensée s'adaptait mal à la liberté d'esprit des constructeurs. La restauration de l'Hécatom-

pédon absorba les artistes. L'Hécatompédon nouveau, sans image, sans prêtre, sans culte, ne devait être Temple que par sa forme, et ce fut le Parthénon, dépôt du « trésor fédéral », témoignage de la puissance sociale et artistique des Athéniens : cinq cents statues et quatre mille pieds carrés de hauts et bas-reliefs.



CHAPITRE VIII *(Suite)*

La statuaire. — Phidias, Lysippe et Praxitèle. — Mythes et divinités. — Héros divinisés. — Le culte du Beau. — Figurines de Rhodes, Chypre, Tanagra, Thèbes, Corinthe et Myrina. — Trafics : Étoffes teintes et brodées, tapisseries, armes, ivoires, verreries, orfèvreries, bijoux. — Gravure. — Les vases corinthiens, étrusques, chypriotes et helléniques. — L'art grec.



OMBÉ sous l'ingratitude des Athéniens après avoir terminé le Parthénon, Phidias s'en fut avec ses disciples, avec « son école », terminer le temple de Jupiter à Olympie. C'est alors que l'on put juger de la double influence, détestable sur l'art, des prétentions populaires à Athènes et des goûts provinciaux hors de la Cité de Pallas : La Victoire de Pœnios n'est qu'une de ces jeunes et robustes Lacédémoniennes, « au ventre proéminent », aux « cuisses épaisses », qui se disputaient publiquement le prix de la course dans les plaines d'Olympie ; l'Hermès de Praxi-

tèle, « aux yeux profondément creusés », n'est qu'un lutteur.

Le Thésée du Parthénon et le Combattant du Louvre, déjà, étaient des athlètes idéalisés, des marbres résumant le Grec tel que « l'éducation grecque » le faisait. A Athènes, au contact du génie attique, le génie aryen avait sculpté la synthèse parfaite de la forme humaine divinisée; loin d'Athènes, abandonnés, ou trop libres, les artistes en arrivaient à tailler le marbre bruyamment, comme pour attirer l'attention, et ils donnaient des œuvres puissantes, certes, mais parfois grossières.

Disposant de peu de surfaces, — l'architecture monumentale des Hellènes étant de proportions restreintes, — les sculpteurs, gênés, accentuant leurs pensées, enchevêtraient les sujets de leurs bas-reliefs. Le statuaire seul, lorsqu'on ne lui imposait pas les matières à ouvrer, était indépendant.

La Statuaire fut la manifestation principale du génie hellénique. Milet, à Branchides, avait l'avenue de son temple d'Apollon bordée de statues de femmes assises, frustes. Rhodes, Théra, Mélos, Corinthe, fréquentées par les Phéniciens, recevaient comme une marchandise des sculptures sans attrait. Les Apollons égypto-assyriens de Ténée, de Mégare, d'Argos, d'Orchomène, archaïques, étaient des œuvres barbares. Les colosses d'Assyrie étaient monstrueux; les statues de bois des Égyptiens, qui exprimaient si bien la vie, — « après m'avoir conduit dans une vaste salle intérieure, racontait Hérodote, les prêtres d'Égypte comptèrent, en me les montrant, de grandes

statues de bois, car chaque grand-prêtre, de son vivant, place là son image », — eurent de l'influence sur les sculpteurs grecs.

L'influence de l'Égypte sur la statuaire hellénique, au double point de vue de l'art et de l'utilisation, était reconnue. Diodore, plus tard, démontra que le « canon grec » venait des bords du Nil, en rappelant que deux sculpteurs, Téléclès et Théodore fils de Rhœcus, l'un à Samos, l'autre à Éphèse, avaient sculpté chacun une moitié de la statue d'Apollon d'après le canon d'Égypte, et que « les deux moitiés », terminées, rapprochées, réunies, « s'ajustèrent en perfection ». Ce n'est assurément pas d'Assyrie, où les sculpteurs maladroits n'osaient faire que des ébauches, tant leur ignorance des proportions idéales du corps humain était complète, que les Hellènes eussent pu recevoir des leçons, et encore moins de Phénicie, où les divinités représentées n'étaient restées que d'énormes pierres coniques, d'un symbolisme obscène. L'Égypte, par ses statues de bois, vivantes, et ses sculptures, d'un si pur relief, multipliées sur les hauts murs plats de ses temples, avait fourni les preuves de la matière animable, les modèles d'un dessin fini, sublime.

Les statues du premier Parthénon ravagé par les Perses, qui avaient été enterrées « les genoux rompus », œuvre du type éginétique, aux joues arrondies, accusées, au menton fort, aux lèvres épaisses très près du nez, au sourire calme, un peu railleur, sont bien égyptiennes. La Diane de Délos, la Vénus de Chypre, la Pallas de l'antique acropole étaient de ce type également, quasi fixé. Il

fallut Phidias, Lysippe et Praxitèle pour « créer » le Jupiter, l'Hercule, le Mercure et la Vénus helléniques. Les modèles dont ils furent inspirés, ils les eurent devant les yeux, continuellement, aux jeux, aux luttes, aux danses, aux gymnases, dans les rues de Sparte surtout où l'impudeur septentrionale s'étalait.

En Attique, le nu devint un culte, eut sa religiosité admirative, tendre; et comme cette fête de beauté, vécue, ne durait qu'un instant, la statuaire vint du désir qu'eurent les fidèles, tous, de fixer l'émotion ressentie pour en jouir éternellement. — « Ayant saisi son péplos, dit de Polyxène le Talthybios d'Euripide, elle le déchira du haut de l'épaule au ventre, jusqu'au nombril, et montra ses mamelles et sa poitrine, très belles comme celles d'une statue ».

La « statue » glorifiait donc l'être humain en exaltant la beauté de la forme humaine; et la statuaire devint nationale, patriotique, par la glorification des grands hommes; œuvre d'art, par l'esthétique des exécutions et les placements ornementatifs; révolutionnaire, par le choix des sujets, par sa condescendance aux vœux populaires, par l'importance de son attribution : « C'est à toi d'ériger une statue à Zeus en signe de trophée et de donner ainsi une grande gloire à Argos ».

Les dieux pélasgiques, sans noms, ordonnateurs des choses, les « maintenaient dans leurs lois ». Cette formule ne pouvait pas s'exprimer en sculpture. Les mythes divers importés en Grèce et racontés par la littérature, vaguement dessinés d'abord, reçurent vite cette délimi-

tation précise, ce « dessin » sans lequel l'œil aryen ne voit pas. L'Apollon barbu de Citium, — *Reshef*, le dieu Raspu des Égyptiens, — prépara le faune-chèvre; l'Isis à cornes de vache fut Io; Minerve dut renoncer à sa tête de chouette pour devenir Pallas-Athénè... Les Aryens prenaient les divinités monstrueuses et les idéalisaient; les animaux symboliques ne furent conservés qu'à titre de souvenirs documentaires : les grues de Pythagore, les chouettes de l'Acropole, « au cri doucement mélancolique », l'aigle de Zeus, les corbeaux d'Apollon, la couleuvre d'Asclépiade et les thons de Cyzique, les tortues d'Égine, les coucous d'Argos, etc...

Ainsi dégagée, épurée, humanisée, la statuaire mythique conserva son caractère religieux; mais la superstition ne résista pas à ce travail ramenant les divinités aux formes humaines. Lorsque Borée fut célébré pour avoir soufflé de la tempête sur la flotte de Xerxès, les Athéniens déjà ne témoignèrent leur gratitude qu'avec une pointe de scepticisme. Et puis les « croyants » se ridiculisaient en venant, solennels, « laver, habiller et soigner » la « personne divine », visiblement de marbre, ou de bois, ou de bronze, ou d'ivoire, ou d'or. Le génie aryen ne retenait plus sa moquerie. L'Indra des hymnes védiques, ivre, parcourant l'espace, oiseau énorme, l'aile pendante, tourne au Silène : « Ton père, sans force et altéré de vin, comme un oiseau englué, hésite, pris par l'aile à la coupe ».

Jupiter n'aura de « statue triomphale » que s'il est victorieux. Cécrops et Thésée, héros vainqueurs, ont des statues semblables à celles des dieux. Jérémie parle

exactement des « statues de dieux à forme humaine, telles que les Grecs en ornaient leurs temples et leurs places publiques ». Démèter et Cora, réunies, « se serrant l'une contre l'autre », ne sont qu'une Mère et une Fille longtemps séparées et se retrouvant. Après les dieux et les héros, on adora les hommes, et jusqu'aux lutteurs, quand ils étaient beaux : « Philippe, fils de Butacide, citoyen de Crotone, dit Hérodote, avait été vainqueur aux jeux olympiques, et c'était le plus beau des Grecs de son temps. A cause de cette beauté, il obtint des Égestéens ce qu'ils ne firent pour aucun autre; ils érigèrent sur sa fosse le monument que l'on consacre aux héros, et ils cherchent encore par des offrandes à se le rendre propice ».

Ce culte, cette recherche de la Beauté, cette sculpture exprimant le Beau, firent l'Art grec, simple, vrai, majestueux, idéal. La beauté du corps humain, définie, était devenue le divin même. La « laideur » était odieuse. La vue d'un cadavre défiguré, enlaidi, ajoutait à la douleur de ceux qui pleuraient : « Elles mourraient, dit le Thésée d'Euripide, parlant des guerriers tués, si elles les voyaient défigurés. C'est un spectacle affreux que celui des cadavres aussitôt après leur mort. Pourquoi veux-tu ajouter à leur douleur?... »

La beauté du corps humain n'était pas seulement une forme adorable, donnée; elle devint pour les Athéniens une consécration de la pureté, de la bonté, une « preuve », sinon une récompense : « La beauté de ton corps, dit l'Ion d'Euripide à Créuse, révèle la noblesse de tes

mœurs, ô femme, qui que tu sois ». — « Ce qui est beau, chante le chœur des Bacchantes, est toujours bon ». Et les sculpteurs grecs exprimaient la pureté, la bonté, la beauté, la « vertu », la « tranquillité d'âme », par les lignes pures, amples et harmoniques de la statuaire.

C'est pourquoi les fabricants de statuettes, dont la liberté d'imagination était sans frein, qui reproduisaient, avec tous les types, toutes les scènes de la vie divine et de la vie humaine, apportaient la même délicatesse de travail, le même sentiment de la grâce et du beau à l'exécution des divinités et des hommes qu'ils faisaient en quantités innombrables. Des habitants de Rhodes, dont les figurines étaient célèbres, Pindare dit : « La déesse leur donne pour jamais l'empire des Arts entre tous les mortels. Elle-même façonne leurs mains industrieuses aux plus savants ouvrages ». Rhodes, toute à son commerce, trafiquait de ces figurines dont les têtes étaient grecques toujours, bien que coiffées à l'égyptienne et costumées à l'asiatique, comme les poupées articulées qui se vendaient en Assyrie, aux portes des temples, auprès des tombes. Ces « terres cuites » sont un monde, une civilisation, un art.

Chypre, déjà plus grecque, essaie de se défaire du goût asiatique, efféminé, adoptant le type éginétique, avec ses yeux trop souriants, obliques, repoussant le type phénicien, grossier, au rire « stupide et définitif ».

Les Béotiens intervinrent mollement, mais avec une grâce, une élégance, un charme, qui ont fait dire à Sophocle : « La Thèbes aux sept portes est le seul

endroit où les mortelles enfantent des dieux ». Thèbes, en effet, nous a laissé des œuvres où l'artiste, harmonisant avec sévérité les attitudes de ses figurines, leur donne l'effet sculptural, de grand style.

Tanagra, — où les Phéniciens de Cadmus étaient venus, à la recherche d'un art familier, lucratif, moulant les corps et ne sculptant que les têtes, — modelait avec un esprit délicieux, « dans la fine argile de ses vignobles », toute la vie hellénique, depuis le boulanger vrai enfournant ses pains, jusqu'au symbolique fondateur de colonie maritime, « campé sur le dauphin dont il se sert comme de monture ». Les négligences de l'ouvrier y sont un imprévu charmant, que rachète un tour de main d'une habileté extraordinaire; l'intensité de vie, étonnante, y corrige la gracilité mièvre des formes, la disproportion fautive des lignes, le choix souvent triste des sujets.

Des colorations douces : le rose, le bleu pâle, le lilas, rarement le vermillon; des traits au pinceau, artifice accentuant le dessin; du rouge aux lèvres, des épingles d'or dans les cheveux, des pendeloques; les esclaves figurés avec une intention de mépris; des « bourgeois » toujours saisis dans l'accomplissement d'un acte banal, quelconque, presque ridicule; pas un « Citoyen »; la vieillesse moquée; les « amuseurs publics » et les courtisanes, sujets préférés; des grotesques de toutes sortes, parfois obscènes; des prêtres ivres; la vie publique toute plaisantée : en somme, l'Hellénie se riant des Hellènes. Et cette intention est manifeste, puisqu'en dehors de la vie publique, des tristesses sociales, le sculpteur de Tanagra

sait parfaitement dire, et avec quelle légèreté! avec quelle fraîcheur! les jeux d'une enfance saine, en pleine gaieté; les allanguissements des éphèbes surveillés; la délicieuse candeur des vierges jouant aux osselets, cueillant des fleurs, nourrissant des colombes.

Corinthe, qui s'essaya dans l'art des figurines, ne sut trouver que des modèles disgracieux, alourdis, aux chairs grasses.

Les cités de l'Asie-Mineure en général ne donnèrent que des statuettes aux lignes exagérées, surchargées de draperies, invraisemblables; sauf Myrina, près de Smyrne, en face de Lesbos, dont les artistes, évidemment, s'inspiraient des œuvres maîtresses des grands sculpteurs : ils eurent les moules de Tanagra comme but de fabrication, mais les statues des grands sculpteurs comme modèles, marquant leur préférence pour les sujets mythologiques, tenant leur fantaisie « flottante entre la réalité et le réel », lorsqu'ils représentaient un acte de la vie humaine. Leurs vérités furent respectueuses et leur fougue suffisamment retenue; la hardiesse des poses et la rapidité des mouvements, près de l'audace, s'y harmonise avec des draperies d'ornementation justifiant l'excès; le sensualisme asiatique, inévitable, s'y trouve atténué par un sens classique énergiquement éprouvé; l'influence de Pergame, c'est-à-dire la recherche des compositions démesurées, compliquées, s'y modère au contact d'un goût attique très délicat, d'une extrême sensibilité, s'effrayant du « trop ».

Les figurines de Rhodes, de Chypre, de Thèbes, de

Corinthe, de Tanagra et de Myrine résultaient du mercantilisme phénicien exploitant l'art hellénique; les artistes, inconscients, s'amusaient à ce labeur dissolvant. Les statuettes de toutes matières étaient l'objet d'un très grand trafic. On en plaçait des quantités dans les tombes, « pour rappeler aux morts les aspects souriants de la vie » ; on s'en servait comme de simulacres : « Les pauvres parmi le peuple, dit Hérodote, à cause de leur dénûment, pétrissent des porcs en pâte, les font cuire et les sacrifient » ; on en remplissait les temples à titre d'ex-voto. On en envoyait, de ces statuettes, « en présents », aux hôtes dont on avait joui de l'hospitalité.

Ceux qui, par leurs fonctions ou leurs services, ou leur notoriété, attendaient de leur clientèle ou de leurs amis des présents, les voulaient de prix; les prêtres exigeaient de riches offrandes. La vanité réclamant de l'ostentation, les « courtiers » de Phénicie, partout répandus, qui infestaient l'Hellénie, abusaient des artistes, excellaient à commander et à fournir des « objets » qui satisfaisaient, à la fois, l'avarice du donateur et l'orgueil sot, ou la cupidité inintelligente des donataires : « Ils les conduisirent au temple d'Aphrodite à Érix, raconte Thucydide, et ils étalèrent devant eux les offrandes, c'est-à-dire des vases, des aiguières, des cassolettes et une grande quantité d'autres objets d'une valeur médiocre en réalité, mais qui, étant d'argent, paraissaient à la vue d'un prix bien supérieur ».

Les figurines étaient comme la menue monnaie d'un grand art devenu inaccessible aux fortunes normales; les

Phéniciens, intermédiaires actifs, les achetaient, les accaparaient et les revendaient avec les étoffes, les bijoux et les parfums dont ils avaient le monopole. Les industries, d'ailleurs, ne pouvaient plus se passer d'art; le luxe athénien ne se contentait plus que de merveilles.

Les deux pourpres de Phénicie servaient à teindre richement les étoffes de laine, de lin, de coton et de soie que les femmes tissaient et brodaient. Des tapisseries persanes, véritables tableaux, ornaient les demeures et les temples, avec des sujets fantastiques, des personnages composés, des « hommes demi-bêtes » et des théories d'animaux inconnus. Ces tapisseries de grande valeur, très appréciées, le bronze, le fer, des armes, des vases, des ivoires, des verreries et des bijoux s'échangeaient sur les marchés de l'Hellénie, de l'Espagne, de la Gaule, en Germanie, en Italie, en Lybie et jusqu'aux îles Britanniques, contre des métaux, des bois, des ambres, des grains et des tissus. Les ornements et les représentations de scènes, peints, brodés ou ciselés, devenaient un moyen d'éducation universelle.

Les ouvriers, c'est-à-dire les artistes, traduisaient sur le métal ou la terre cuite, — boucliers, armures, coupes, vases, orfévreries, — les pages descriptives d'Homère, les actes mythologiques consacrés, réalisant les fables en même temps qu'ils idéalisaient le vrai. Le bouclier d'Hercule imaginé par Hésiode, — « admirable à voir, environné de gypse et d'ivoire blanc, éclatant d'ambre et d'or et enlacé de cercles bleus », — les fondeurs, les émailleurs, les ciseleurs l'exécutaient maintenant.

Les pierres précieuses, travaillées, concouraient à l'éclat des œuvres d'art, obligeant l'artiste à ramener sa pensée aux dimensions nécessairement restreintes de la matière à ouvrer. Les pierres gravées, les ivoires délicatement fouillés, les orfèvreries phéniciennes, qui s'étaient tenues jusqu'alors dans l'impuissance d'un continuel recommencement, s'animèrent de l'esprit aryen, inépuisable. Puis, retenu dans l'étroitesse du cadre imposé, comme si la limite même du possible le stimulait, l'artiste voulut, par le dessin et l'exécution, exprimer les plus grandes idées sur un vase aux lignes fuyantes, sur une coupe creuse, sur un bijou, sur un cachet, sur un rien. Et ce furent, menus objets, de purs chefs-d'œuvre, très grands.

Les vases d'airain « forgés au marteau », bien lourds, et les vases de verre de Phénicie, faits au moyen de baguettes d'émail juxtaposées, multicolores, recuites au feu du moufle, très fragiles, ne suffisaient ni à l'ardeur des artistes ni au zèle des acheteurs. L'art de la céramique, répondant aux besoins nouveaux, fut en Hellénie l'art industriel par excellence. Les vases grecs se multiplièrent en même temps que les statuettes, répondant à un désir identique : Les poteries se retrouvent avec les figurines dans les mêmes tombeaux.

Le « vase sacré » de Dodone, au col allongé, qui figurait dans le « cérémonial précédant le repas », est le type : des cercles peints au ventre, des yeux à la droite et à la gauche du coup de pouce formant bec ou nez, et plus bas, deux pastillages marquant les seins; un buste, une demi-statue. D'autres vases, aussi archaïques, ornés

de chevrons, de lignes courbes, de cercles, de losanges, d'enroulements symétriques ou *postes*, rattachent Dodone à Mycènes. Les Phéniciens exportaient de ces vases jusqu'au rivage de la Baltique; ils les troquaient, aux îles Sorlingues, contre de l'étain.

Les broderies assyriennes donnèrent aux céramistes l'idée de mélanger aux décorations simples des vases primitifs, des images, des figures, des «processions d'hommes et d'animaux », des enguirlandements de fleurs. Rhodes, d'abord, combina le décor asiatique nouveau et l'ornement géométrique ancien; des bêtes invraisemblables et des divinités fantastiques illustrèrent les œuvres de ses potiers. Les Corinthiens, les Étrusques et les Chypriotes, aimant l'excessif, substituèrent les « sujets » aux « ornements », rompant ainsi avec la tradition aryenne. Les Grecs subirent ce goût faussé, cet illogisme, mais l'ennoblirent en exigeant des sujets dignes d'eux : scènes divines et humaines se rattachant à l'histoire de l'Hellénie et utilisées au point de vue national par des inscriptions. La céramique peinte était une littérature : l'Hellène y voyait son histoire, origines et destinées.

Acceptant toutes les leçons, on pourrait dire : adoptant toutes les erreurs pour en dégager l'intention saine, en modérer ensuite l'expression, les artistes de l'Hellénie devenaient aussitôt les maîtres de ceux qui leur apportaient les notions des choses. Ayant appris des Lydiens de Sardes, — de Glaucos, de Rhœcos et de Théodoros, — l'art de « manier, souder et fondre le cuivre, l'étain et le fer », les Mermnades durent s'adresser aux élèves grecs

pour exécuter les « cratères d'or et les vases asiatiques » destinés au sanctuaire delphien. Absolument libre, d'une ingéniosité toujours en éveil, l'artiste grec était apte à s'approprier instantanément le « faire » de toutes les écoles, mais pour le transformer, sans tomber jamais dans l'uniformité paresseuse. Le goût aryen du parallélisme, inné, amalgamait si bien les impressions diverses, qu'il en résultait une originalité; tandis que ramenant tout aux « proportions humaines », rien d'exagéré ne sortait des mains des artistes grecs. « La mesure, dira Platon, résumant bien cette marque de race, est le milieu entre l'excès et le manque ». — « Si le mot de modération, dit Euripide, est excellent à prononcer, il est bien meilleur pour le mortel d'en faire usage, et les choses qui passent la mesure ne leur sont d'aucune utilité ». — « Nous avons le goût du beau, écrit Thucydide, mais avec mesure ».

Cette Mesure, ce Goût, cette Modération donnèrent à l'art athénien la « noblesse aisée et franche, la libre sincérité, l'élégance sévère, la simplicité dans la grandeur ». Le Beau fut de l'honnêteté, de la raison et du respect; un idéal d'équilibre et de franchise; une clarté. L'Égypte avait été vraie, « réaliste », en tout; l'Assyrie avait été réaliste envers les hommes et fabuleuse envers les dieux; la Grèce, par ses architectes et ses sculpteurs, éleva le réel à la hauteur de l'idéal, introduisant avec précision juste ce qu'il faut apporter de science et de sagesse dans l'exécution matérielle d'une pensée libre. Et si le sculpteur du Parthénon ne recule

pas devant l'exécution d'une scène naïve, avec quelle pureté sa main l'interprétera : L'homme qui « passe sa tunique » et le cheval qui « chasse les mouches venant le piquer », sont des œuvres de haut style, parce que Phidias sculpta comme Archimède pensa, honnêtement, « sagement ». — « Bien que je n'aie pas été élevé dans la Hellas, dit un chœur d'Euripide, il me semble cependant que tu as parlé sagement ».

La Sagesse, c'est-à-dire le « sens droit » des Grecs et « l'heureuse aspiration vers l'harmonie » qui était leur don naturel, corrigèrent toutes les imperfections apportées.

Aux Athéniens mélangés, remuants, toujours avides de « nouveautés », Périclès imposa le Beau immuable, apaisant les impatiences inquiétantes et trompant les appétits dangereux, par la distraction des manifestations extérieures, par « les formes de la pompe et de la magnificence publiques » provoquées continuellement autour de l'Art, divinité calme, simple, une.



CHAPITRE IX

But artistique de Périclès. — Rite théâtral. — Sacrifices humains. — Bacchus-Apollon. — Mystères. — Le personnel des temples. — Tarification des sacrifices. — Divinateurs et rois. — La musique : chants, modes, instruments.— La danse. — Bakkhos et Aphroditè. — Fêtes. — Femmes. — Processions. — Les chansons. — Virtuoses et saltimbanques. — Athènes en Asie.



POUR distraire, pour occuper les Athéniens, Périclès les enrôla tous dans la troupe des acteurs qui devaient se donner à eux-mêmes, par eux-mêmes, un perpétuel spectacle, sur les places publiques et dans les temples. Les Aryens résistaient aux cultes importés, dont les étrangers, au contraire, réclamaient les excitations. Un rite théâtral, extérieur, simplifié grâce à l'intervention des artistes et mouvementé par les citoyens très actifs, devait concilier ces deux besoins qui furent les ressorts de la vie athénienne.

La terreur religieuse, les cérémonies cruelles, l'ensemble d'abstinences et de tortures, de « sacrifices humains »,

qui étaient le fond du culte phénicien, s'acclimataient mal à Athènes. Le Baal-Moloch, pour qui l'on brûlait vifs des enfants, dut se retirer à Carthage, après avoir été le Minotaure de Crète, le Géant de Talos, le Saturne dévorateur de Rhodes. En Hellénie, les victimes immolées aux dieux d'Asie, — les « vierges égorgées », — furent ornées pour le sacrifice, mais « le sang qui ruisselait du cou blanc paré d'or » ne terrifiait pas les assistants au gré du sacrificateur : ce culte excitait la pitié, le dégoût, nuisait aux prêtres en conséquence.

Plus grave que les sacrifices humains était l'importation phénicienne, « chère à Aphroditè », des rites licencieux. Les antiques prêtresses de Dodone, venues d'Égypte, avaient enseigné aux femmes pélasges le secret des présages tranquilles, l'augure de la « colombe noire », que l'on pourrait appeler l'Ibis sacré des Grecs. Longtemps, les oracles de Thèbes d'Égypte et les oracles de Dodone furent identiques. Les nymphes de Nérée, les « quatre-vingts vierges au beau visage, pleines de santé », avaient institué le culte nouveau, religion charmante où le Bakkhos humain, — « l'homme », — s'incarnait dans la beauté blanche de l' « Apollô-roi ».

Au sacrifice du cheval et du taureau, qui rattachaient l'Hellénie aux cultes primitifs du Nil et de l'Indus, se substituaient donc les sacrifices humains, épouvantables; et les prêtresses douces et bienveillantes, pures, cédaient la place aux Asiatiques dévergondées que les prêtres phéniciens amenaient. Les Doriens favorisaient ces changements; les sacrificateurs se servaient du « couteau dorique,

bien trempé », pour égorger et dépecer le bœuf que les fidèles, « grands mangeurs » venus du Septentrion, allaient dévorer.

Les prêtres se formaient en caste mystérieuse. Les divinités eurent des voiles que l'on ne pouvait toucher sans se souiller; les cérémonies se compliquèrent de scènes « que les jeunes vierges ne pouvaient voir »; et les victimes elles-mêmes, en tombant sous le couteau du sacrificateur éprouvaient un frisson de honte : « Demande, du moins, que je rende l'âme entre les mains des femmes et non des hommes ».

Les prêtresses étaient plus redoutables que les sacrificateurs. C'était elles qui menaient les « mystères nocturnes », y participant, « enivrées de l'odeur des torches ». Comme dans les temples phéniciens, les almées (*alamoth*), chanteuses et danseuses, attiraient le peuple. Les prêtres, eux, excellents scribes, tenaient registre exact des revenus. Les parasites, ces « mendiants pieux », abondaient, procurant des fidèles aux temples divers. Des artistes venaient se perdre dans cette exploitation asiatique : Chœris, le joueur de flûte, donnait tout son talent pour « une part de la victime ».

La tarification des rites, brutale, qu'on eût dite empruntée au Lévitique des Hébreux, tournait au mépris du prêtre, l'Aryen étant peu donneur. Le Carion d'Aristophane osa dire d'un prêtre d'Esculape : « Voilà que j'aperçois le prêtre qui râflait sur la table sacrée et le gâteau et les figues; puis il fait le tour des autels et sanctifie les gâteaux qui restaient, en les enfournant dans

un sac ». L'antique « lieu augural », le Temple, est une maison de trafic; les divinateurs sont rabaissés au niveau des rois : « Toute la race des divinateurs, dit Sophocle, est amie de l'argent, et la race des tyrans aime les gains honteux ».

Le spectacle du sang versé, les rites mystérieux, — gestes et accents, — et la cupidité des prêtres eussent éloigné des temples, sans doute, les Grecs nouveaux, de plus en plus, si la musique n'était venue troubler, séduire, prendre ces pauvres êtres et les jeter dans le gouffre, en proie aux angoisses amollissantes, aux désirs vagues et tyranniques. L' « intraduisible et l'incommunicable », ce que le langage de la bouche ne peut pas exprimer, ce que les sens extérieurs sont impuissants à saisir et à communiquer, la Musique, évidemment, peut le dire. Ce fut un redoutable moyen de séduction dont disposèrent ceux, — les prêtres, — qui se rendaient compte du vide des cœurs et de la soif d'émotions dont souffrait l'Hellénie.

Comme en Israël, les musiciens sacrés, en Hellénie, excitèrent d'abord aux cruautés : — « Cherchez-moi un musicien; et quand le musicien eut commencé à jouer, la main de l'Éternel toucha le nabi Élisée, et il dit : Voici ce que dit l'Éternel : Des fosses! des fosses! » — Ou bien, par de lents accords, par des mélodies continues, appropriées, la musique fut employée, ainsi que cela avait été jadis conseillé à Crésus, pour dompter et efféminer le peuple.

L'Égypte avait donné ses joueuses de crotales qui, avec

le battement des mains, accompagnaient gaiement le motif de flûte, et le *linus*, qu'Hérodote qualifie de « chose surprenante ». L'antique musique grecque, au « ton grave », dont le *thrène*, ou « chant en l'honneur des morts », est le morceau type, s'anima du rythme africain. Et tandis que les modes aryens, tels que Troie les avait connus, demeurés simples et solennels, devenaient pour Euripide des « modes barbares », la mélodie béotienne, venue des bords du Nil, allait enthousiasmer Aristophane.

Les *Parthénies*, ou vers chantés par des jeunes filles, ne suffisaient plus; les « chants des jeunes hommes », joyeux, bruyants, intervenaient.— « Et sur la colline battue des vents, les cris de joie se mêlent aux chants nocturnes des vierges ».— Les « jeux des chœurs » se multipliaient. Cependant, les chants touraniens, que l'on « hurlait » et qu'appuyaient « des rites magiques, comme pour expier la souillure d'un meurtre », épouvantaient; on préférait le mode asiatique, la « plainte » accompagnée de la flûte libyque ou des syrinx.

Les modes attristés des lamentations s'adaptaient aux mécontentements de soi qui se généralisaient, procuraient de réelles jouissances à ces êtres qui souffraient d'un mal inconnu et se soulageaient en pleurant. C'est pourquoi à la discordance des « cris lugubres » les artistes avaient substitué, devant les autels, la mélodie mineure des modes ioniens : « Et moi aussi, dit le chœur des Danaïdes d'Eschyle, je recherche les modes Iaoniens, et je déchire cette joue délicate cueillie sur les

bords du Nil et le sein abreuvé d'abondantes larmes ».

Tout ceci convenait aux Hellènes, répondait aux besoins de leur énervement. Les Aryens de sang pur préféraient et conservaient le mode musical de Phrygie, gai, franc, qui jadis, à Troie, servait « à célébrer les dieux en excitant aux danses ». Les Doriens de Sparte avaient apporté du Nord l'usage des chœurs sans accompagnement, de la « musique humaine », collective. Les goûts et les modes, divers, ne se confondaient pas, mais se nuisaient.

En Asie-Mineure, principalement en Carie, les instruments remplaçaient les voix. En Hellénie, grâce à la vigoureuse personnalité de l'Aryen d'Athènes et à la passion des « chœurs non accompagnés » qui dominait à Sparte, les instruments, sauf quelques cas exceptionnels, restèrent subordonnés aux chanteurs. Il y avait déjà des virtuoses renommés, des « morceaux » vantés, une science musicale. On citait certains « airs de flûte, cariens »; on célébrait les « airs orphiques » qu'avait exécutés le « roi Pan aux deux cornes », jouant, virtuose divin, « tantôt à l'aide des cordes graves, tantôt à l'aide des cordes aiguës ». Les sons étaient classés, gradués comme des couleurs, — *la chromatique*; — les accents, notés; les appropriations de formules et d'instruments, discutées.

Les flûtes se divisaient en *masculines* et *féminines*. C'est au son des flûtes fortes, des cithares et des chalumeaux criards que les troupes d'Alyatte furent entraînées, au dire d'Hérodote. L'air orthien « haut et solennel », exaltait les courages. La trompette phrygienne « au cri

aigu » et la trompette tyrrhénienne « à forme de torche », sonnaient le combat. La flûte du berger, faite « d'un roseau délicat », donnait la sensation de « l'aube naissante », l'image des « troupeaux tranquilles paissant sur le mont Ida », souvenir pieux des mœurs antiques, nationales, troyennes, vivement ressenti à la simple audition de quelques notes douces, jetées au vent.

La flûte du Pan montagnard, « enduite de cire », qui « éveillait le chant des oiseaux dans le feuillage du printemps fleuri », était devenue l'instrument des marins « encourageant les rameurs ». La flûte lybique, perçante; la flûte grave, mélodique; la flûte à courroie, très forte, que le joueur faisait chanter à plein souffle, formaient l'orchestre hellénique, avec la syrinx sonore d'Apollon « que le Lètoïde lui-même inventa », la syrinx à chevalet, « aux cordes vibrantes », et la cithare asiatique, lyres diverses aux cordes pincées ou frottées à l'archet de corne. Le « chant des lyres » dominait, semble-t-il, le concert des flûtes pourtant très nombreuses, très diversifiées, depuis la flûte faite d'après le modèle de Phrygie, avec les roseaux de l'Olympos, douce et grave à la fois, jusqu'à la flûte suraiguë des Thébains : un os percé.

Les tympanons familiers, ioniens, petits, riants, grossissaient, tournaient au tambour africain, l'instrument à la « peau sonore », dont la ténacité vibrante excite; tandis que les Muses n'entraient dans le concert qu'au son des flûtes de lotos, « leurs servantes », et d'un ton plaintif. Il en résultait une musique hellénique plutôt orientale, où la mélodie et le rythme se continuaient, mais igno-

rant encore l'harmonie, dans le sens moderne et scientifique du mot. Cette Musique, toute d'accompagnement, n'ajoutait rien, ou presque rien, aux paroles accompagnées, mais elle était capable d'exprimer et elle exprimait ce que les paroles étaient incapables de dire. Elle s'adaptait mieux, ainsi, aux gestes toujours naturels et expressifs, d'apparence inconscients, à la mimique, à la danse.

La danse phrygienne était une solennité, une majestueuse représentation d'harmonie collective, « où les danseurs, jeunes et vieux, s'avançaient en ligne droite ». Cette danse se dansait devant Pallas à la « grande Athéna »; elle procédait du lyrisme grec, tel que Pindare le comprit, dont parle Platon, « qui rend par ses mouvements les paroles de la Muse et conserve toujours un caractère de noblesse et de grandeur ».

A cette danse aryenne, céleste par sa régularité calme, imitée de « l'aither étoilé menant les danses de Zeus », la grâce hellénique ajouta, mimique terrestre, l'imitation des « belles danses des dauphins sautant autour des proues bleues », et ce furent les *thiases*, ou danse des vierges, — « religieuse et pure » dit Aristophane, — que l'influence phénicienne corrompit vite en souvenir des « danses sacrées dansées sur les montagnes de Séméla ». Au centre de cette mimique figurent déjà deux Sauteurs « chantant et bondissant », célébrant l'Aphroditè « qui se réjouit des danses circulaires des hommes », procurant l'ivresse de la chair; et l'on voit se former la danse troublante des rites nouveaux, où « les mains s'entrelacent », où « les danseuses vives et rapides bondissent

en cadence et promènent de tous côtés leurs regards autour d'elles », la coquetterie aryenne utilisant, sans en prévoir les fins, l'impudeur sanctionnée de Sparte.

Les chants d'Ionie, si doux, se mêlent aux danses dont les caractères divers s'affirment. Il y a le chant triomphal, « dansé »; la danse dramatique, menant le chœur « à droite, à gauche, en avant »; et voici, — de même que le chanteur virtuose sorti du chœur collectif, — la Danseuse, « retroussant sa robe », traversant la scène « comme une petite biche »; et bientôt la *cordace*, ou danse licencieuse, éthiopienne d'origine, érotique, que corrigent un peu les asiatiques lascivités.

La danse troyenne, dont Cassandre se souvenait, toute d'exaltation, qui célébrait la grande gloire de Priam, la grande force des dieux : — « Lève le pied, chef des Danses, Évan! Évoé! Iô! Iô! », — s'augmente du péan d'Apollon autour des autels : — « Je bondis en l'air et je ne résiste pas à la flûte qui règle mon âme! Évoé! Évoé! Le lierre me trouble et me pousse à la fureur bachique! Iô! Iô! Paian! », — et la danse lourde des Spartiates ajoute « le grand bruit des pieds » aux clameurs charnelles des Phéniciens.

Un dieu secondaire, Bacchus, obtint la popularité. Les traditions orphiques s'adaptèrent à l'idée bachique. Le Bakkhos nouveau, augmenté des formes de l'Osiris égyptien, mi-asiatique, mi-africain, prit la torche de pin, enflammée, se couronna de lierre, de chêne ou de smilax, se revêtit de la nébride, de la « peau de cerf », et se fit, — prêtre et dieu à la fois, — l'ordonnateur et l'officiant

de son propre culte. La joie bachique s'élance hors des fêtes de l'esprit : « Et la terre ruisselle de lait, ruisselle de vin, ruisselle de miel, et l'encens syrien fume ! »

Les pauvres gens, avec le peuple, furent conviés. Les femmes de Thèbes accoururent. Les joueurs de tympanons vinrent auprès des sources, mêlant le vin aux « eaux claires qui fluaient ». Les nuits solennelles que Sparte consacrait à Hyacinthos, pendant lesquelles, tout lien rompu, les passions humaines se déchaînaient, servirent d'exemple. Les Laconiennes réunies aux femmes d'Asie formèrent le chœur : « Chantons Sparte, quand nos jeunes filles bondissent au bord du fleuve, semblables à de jeunes cavales, frappant la terre d'un pas précipité et secouant leurs chevelures comme les bacchantes agitent leurs thyrses en se jouant ! »

Le frappement des mains et le « son strident des crotales de Bromios » accompagnèrent la gigue des Spartiates, devenue danse sacrée. Sur la montagne, « loin des foyers », les fidèles se massaient pour se livrer à la fureur bachique. La danseuse, la bacchante, court aux orgies, fouettée par le dieu « aux férules lascives ». La musique s'abaisse à cette dépravation. Les danseurs, en rond, « couverts de peaux de faon », tourbillonnent; des vieillards, portant un sarment de vigne, entrent dans le chœur désordonné : « L'hymne bondit, s'écrie Eschyle, et c'est le formidable alala ! »

Toutes les fêtes, presque, se ressentirent de ce culte fou. Les paysans eurent leurs Anthestéries ou Lénéennes, en février, dédiées à Bacchus. Ces Dionysiaques duraient

trois jours : La fête du défoncement des tonneaux, la fête des coupes, la fête des marmites, voilà ce que les Hellènes célébraient. Les Bacchanales d'Athènes divinisaient ce dévergondage. Au sanctuaire de la Vénus-Coliade, dont le symbole obligatoire était un phallus, les Athéniennes se rendaient processionnellement, sans honte. Les canéphores, portant les corbeilles remplies de fruits, entendaient les phallophores, « couronnés de violettes et de lierre, et la face ombragée de branches vertes », chanter des chants obscènes au bruit des tambourins.

Aux Sthénies de la Minerve-Forte, les femmes se disputaient, poussant leur verve railleuse jusqu'à la rage; aux Thesmophories de Cérès, deux à deux, sous des tentes dressées près du sanctuaire, les femmes accomplissaient des mystères navrants; aux Adonies, les femmes se lamentaient, inassouvies, publiquement, sur les terrasses de leurs maisons, frappant des tambours dont les notes sourdes ne couvraient pas les voix.

La danse guerrière des Corybantes, pourtant venue de Samothrace, frénétique et licencieuse, se corrompait : Ayant au chef le « casque à la triple corne », ils tournaient violemment, « sauvages et prophétiques », fiers de leurs pieds, autour de Bacchus, tandis que les jeunes Athéniens mettaient leur gloire à rester debout, immobiles, par un miracle d'équilibre, un seul pied posé sur une outre gonflée et frottée d'huile.

Athènes, cependant, ne renonçait pas aux processions graves, imitées des théories sculptées sur les hauts murs des temples égyptiens. La fête des pavillons, ou dais, en

juin, honorait saintement les statues de Minerve, de Cérès, de Proserpine, d'Apollon et de Neptune. Aux Pyanepsies, les enfants venaient avec des branches d'olivier enroulées de bandelettes, que l'on clouait ensuite pieusement au-dessus des portes de chaque maison. Des vierges, choisies « parmi les premières familles de la cité », portant des corbeilles aux processions, suivies d'esclaves tenant des ombrelles et des sièges, étaient admises, dès l'âge de sept ans, à toucher les vases sacrés ; à dix ans, à broyer l'orge pour l'autel de Pallas ; et « devenues grandes et belles », vêtues d'une robe de soie jaune, vouées à Diane, elles recevaient le collier de figues sèches marquant leur dernière consécration. Par cet honneur public rendu à la chasteté, Athènes réagissait contre les folies asiatiques. Les groupes des *scacéphores*, ou porteuses du miel destiné aux sacrifices, des *hydriéphores* ou porteuses de cruches à la procession des canéphores, tendaient au respect des femmes. Les étrangères pouvaient se joindre aux Athéniennes pour l'accomplissement de ces actes religieux.

Mais rien ne devait prévaloir contre l'Asie séductrice et corruptrice.

Le Bacchus aryen est définitivement transformé. Les trompettes phrygiennes elles-mêmes donnent le signal des orgies. Le « trépignement des vierges » a remplacé les chants joyeux. A ceux que le Bakkhos assourdissant éloigne, Thèbes offre sa voluptueuse Vénus, effrontément : « Il y a des cratères pleins au milieu des thyases ; et chacune va, çà et là, dans la solitude, se livrer à l'em-

brassement des mâles, sous prétexte qu'elles sont des mainades accomplissant des rites sacrés; elles aiment mieux Aphroditè que Bakkhos ». Les Muses piérides, entraînées, concourent aux surexcitations. Les poètes chantent les rites orgiaques. Bacchus et Vénus se sont partagé l'Hellénie.

La terre grecque est empestée. Euripide fait « purifier l'aither » avec du soufre par sa Théonoè, afin de « pouvoir respirer l'air pur ».

Ainsi, ni les tranquillités sculpturales de la statuaire, ni l'harmonique et apaisante simplicité des architectures, ni la majestueuse et lente ordonnance des théories athéniennes, où l'enfance, l'adolescence, la puberté, la virilité et la vieillesse étaient également honorées, données comme un perpétuel exemple de la vie sereine, ne purent rien contre cette corruption qui s'était abattue, implacable comme une peste.

Les Jeux, si noblement institués, — gymniques et équestres, — subirent l'influence néfaste, devinrent des écoles d'abominations. La fable des bacchantes se jouant, « comme avec des balles », des débris de Penthée déchiré, se réalisait. Les temps étaient bien loin, déjà, où les « coureurs de chars » célébrant Patrocle pouvaient être chantés par un Homère avec les mêmes expressions qui servaient à glorifier les guerriers. L'enclos sacré, « ombragé de platanes », du Jupiter-Combattant est plein de grossiers lutteurs, « aux poings retentissants », et qui se frappent.

Le sable reçoit la « froide et sanglante libation » du

sang versé; les trompettes tyrrhéniennes, « d'airain », donnent le signal des courses violentes; il n'y a plus de noblesse, plus de grandeur dans les combats publics, mais de la dispute, et de la haine ensuite.

Dans les maisons, après le repas, on ne chante plus ces « chansons de vieillards », longtemps conservées dans la mémoire des villageois, qu'Aristophane regrette. De Lesbos, maintenant, « l'île féconde en chanteurs », viennent des virtuoses disant, art familier qui met en paresse l'esprit des jeunes Athéniens, les chants d'Épidaure, très libres.

Après la chanson chantée par un artisan, voici le saltimbanque, monté sur la table, « qui prend d'abord des attitudes laconiennes, secondement des poses attiques et en troisième lieu, ayant appuyé sa tête sur la table, gesticule des jambes »... Le chanteur et le danseur, tenant en main la branche de myrte ou de laurier, égayant l'homme aux dépens de l'homme, préparent l'entrée de la joueuse de flûte : « On ne serait point dans l'erreur, dira Euripide, en nommant insensés et imprudents les anciens hommes qui inventèrent les hymnes dans les fêtes et les festins ».

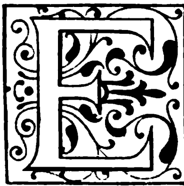
Découragés ou corrompus, les artistes renoncent à leur mission. Athènes est toute aussi asiatique qu'une ville de Phénicie. La musique elle-même, cet art sans forme, insaisissable, s'est ravalé pour condescendre aux exigences des sens; et elle ne serait plus qu'un « moyen d'ivresse », si les Tragiques ne s'en emparaient, réglementant le chant bachique, le « chant orgiaque », alterné, les duos

phrygiens, scéniques, créant la symphonie, qui appuyera d'un accompagnement pur la strophe et l'antistrophe des dramatiques déclamations.



CHAPITRE X

Les Tragiques, éducateurs. — Eschyle. — Le Drame substitué à l'Épopée. — Sophocle et son œuvre. — Le « mal ouranien ». — Euripide et son œuvre. — La Politique. — Naturalisme. — Les spectateurs. — Le rire et la pitié. — Tragédie et comédie.



EN donnant un corps aux traditions choisies, en réalisant des fables, en appelant, comme pour les distraire, les amuser, les Athéniens émus ou seulement intéressés, les Tragiques devenaient les grands éducateurs de la Hellade. Les victoires de Miltiade, de Thémistocle et de Xanthippe, à Marathon, à Salamine et à Mycale, si glorieuses, avaient plutôt, suscitant des jalousies ou des craintes, divisé l'Hellénie. Par la splendeur artistique d'Athènes, Périclès assurait la prépondérance de la Cité de Pallas, créait un centre hellénique, en même temps qu'il alimentait les intelligences dévorantes des Athéniens.

L'œuvre des architectes, des peintres et des sculp-

teurs, immense et admirable, rectifiait, ennoblissait le goût, le maintenait dans la juste mesure, mais très tranquillement. Eschyle, Sophocle et Euripide, chargés de mettre en action toutes les gloires et presque toutes les hontes de l'humanité, ramenées à des faits helléniques, s'emparèrent des cœurs et des esprits. Les mythes apparurent vivants ; les héros et les divinités agirent comme des mortels, sous les yeux du Peuple ; l'homme, tour à tour grandi ou abaissé, se vit lui-même, découvert, mis à nu, agissant, coupable ou vertueux.

Les soixante et dix pièces d'Eschyle, — dont sept seulement nous sont parvenues, — firent la révolution psychique de l'être humain. Hérodote, ébloui par Xerxès et dupe de Sparte, avait écrit : « Il est plus aisé de tromper une multitude qu'un seul homme » ; les Tragiques, pensant pour la première fois qu'il était « plus facile d'éclairer le Peuple qu'un tyran », entreprirent cette éducation, cette tâche énorme.

Bon, juste, optimiste, d'une indépendance absolue et très forte, Eschyle pressentit les nécessités de l'avenir, substitua le Drame à l'Épopée, — opposant l'homme aux dieux, Prométhée à Zeus, — maudit Thèbes l'asiatique, compromit Delphes, innova la Justice et prêcha la Science, « fille de la douleur ».

Rompant les liens liturgiques, s'élevant au-dessus de tout ce qui est, Eschyle fait de son œuvre le grandiose résumé de l'humanité universelle. Son esprit allant à des horizons lointains, parfois sa parole, lancée, se perdant, excentrique, nourrie des Védas et impressionnée de tou-

ranisme, dépasse la normale des expressions helléniques. Sophocle, étonné, aurait dit d'Eschyle qu'il agissait ainsi d'instinct, qu'il « faisait ce qui est bien, sans le savoir »; c'est que Sophocle ignorait ce qu'Eschyle savait, c'est-à-dire l'au delà des frontières helléniques.

Moins grand qu'Eschyle, n'ayant pas un seul Prométhée dans les sept pièces qui nous sont connues, — sur les cent vingt sept écrites, ou du moins citées, — Sophocle croit grandir l'homme en l'exaltant outre mesure : « L'homme, dit-il, s'est donné la parole, et la pensée rapide, et les lois des cités ».

La prévoyance est pour Sophocle la science nécessaire ; elle s'impose surtout aux heureux, toujours menacés. L'intérêt étant le mobile des actions, l'égoïsme semble devenir un bouclier, presque une arme. L'utilité justifiant tout, les « faveurs du sort » étant rares, il faut saisir ardemment les occasions. La vie est si rapide ! et elle contient si peu de joies ! « Qu'est-ce qu'un jour ajouté à un jour peut apporter de félicité en reculant la mort au lendemain ! »

Il conseille la soumission aux faibles, mais à la condition que cette obéissance soit mise hors des caprices : Le respect des lois imposé à ceux qui gouvernent, sera la sauvegarde des gouvernés. Une Justice calme, impassible, est son idée.

La guerre est pour Sophocle un acte monstrueux; l'image des « armes lamentables, tournées les unes contre les autres », l'épouvante. La guerre est stupide : « elle tue les meilleurs, dit-il »; et la sagesse est supérieure à

la force : « Ce n'est point par la haute masse du corps et par les larges épaules que les hommes sont les premiers, mais ce sont ceux qui pensent sagement qui l'emportent en tout lieu. Le bœuf aux larges flancs est poussé dans le droit chemin par un petit fouet ». — Mais où sont-ils les sages ? Qui donc a dans sa main le fouet pacificateur d'Osiris ? Et puisqu'il faut combattre, défendre le foyer, le droit, la liberté des hommes, la gloire et la quiétude de la cité, puisque la paix divine est impossible encore, il faut conserver la force des citoyens, les soustraire aux fêtes amollissantes, à « la joie des couronnes et des larges coupes, au doux son des flûtes, aux voluptés nocturnes, hélas ! »

La vérité est pour Sophocle « la meilleure chose » ; le travail est son moyen de consolation. Découragé, et non pessimiste, — sauf, peut-être, dans l'*Œdipe à Colone*, — il sème ses tragédies de sentences, souvent naïves pour le Peuple, souvent profondes pour les Grands qui gouvernaient. La leçon étant toujours rude, toujours il la prépare, ses personnages ne se montrant que peu à peu voués aux épreuves terribles, n'apparaissant nus et mutilés qu'à la fin du spectacle. — « Les battants des portes s'ouvrent et tu vas assister à un spectacle tel, qu'il exciterait la pitié d'un ennemi même » : C'est Œdipe montrant ses yeux crevés ; c'est Hercule brûlé vivant, étalant ses plaies hideuses ; c'est Agamemnon dont la tête a été fendue « avec une hâche sanglante, comme les bûcherons font d'un chêne » ; c'est Philoctète avec « sa plaie puante », œuvre de la vipère ; — et voici la leçon :

« O habitants de Thèba, ma patrie, voyez! cet Oidipous qui devina l'énigme célèbre, cet homme très puissant qui ne porta jamais envie aux richesses des citoyens, par quelles tempêtes de malheur terribles il a été renversé! C'est pourquoi, en attendant le jour suprême de chacun, ne dites jamais qu'un homme mortel a été heureux avant qu'il ait atteint le terme de sa vie sans avoir souffert ».

Le chœur d'Eschyle, en quelque sorte immatériel, très nombreux, religieux presque, s'humanise avec Sophocle, se fait l'interprète du sentiment public ; il est « peuple » et parle comme on exerce un droit : « Roi, s'il a bien parlé, il est juste que tu te laisses instruire ». L'innovation d'un troisième interlocuteur dans le dialogue eschylien permit à Sophocle de rendre mieux les scènes de la vie véritable.

Des dieux injustes ou capricieux, — c'est le « mal ouranien », — des rois souvent abominables, la haine des Achéens, une humanité que le malheur poursuit, et cependant consolée, affermie, rendue héroïque par le spectacle d'infortunes épouvantables admirablement supportées, telle fut l'œuvre de Sophocle, continuateur d'Eschyle en tous ces buts; le « moyen d'émouvoir », seul profondément modifié. Sophocle imagina, pour la tragédie qu'Eschyle avait faite énorme, d'un bloc, une architecture savante, étudiée, ramenée aux proportions du goût public. La simplicité eschylienne, Sophocle la compliqua de péripéties. Sur la scène où Prométhée psalmodiait magnifiquement le long cantique monologué de l'homme in-

domptable, agonisant, inutilement torturé à la face des dieux, Sophocle montre, dans l'*Œdipe-roi*, jusqu'à quel point seulement l'homme est capable de supporter les malheurs injustes, et dans l'*Œdipe à Colone*, quelles jouissances peuvent résulter de cette incomparable résignation. Au « penseur », à « l'artiste en rythme et en paroles », grandiosement brutal, succédait un « artisan dramatique », réfléchi, ménager de ses effets, parlant aux yeux autant qu'aux esprits.

Plus correct qu'Eschyle, Sophocle n'écrira pas : « les murs sont affolés », « les toits sont pris d'ivresse » ; il ne fera pas dire au roi Pélasgos : « Je suis submergé par une mer furieuse d'immenses calamités » ; — mais il ne trouvera pas un mot équivalant à cette réponse expliquant des meurtres : « Je dis que les vivants sont tués par les morts ! » En perfectionnant l'appareil scénique, Sophocle ajouta au monument qu'Eschyle avait édifié ; il couronna l'édifice, mais en ne sculptant des haut-reliefs que dans des blocs apportés.

Le patriotisme d'Eschyle s'étendait à toute l'humanité ; Sophocle ne songe qu'à Athènes, à l'Attique, avec un amour particulier pour sa ville natale, Colone, dont il ne parle pas sans émotion. Euripide vient, et il restreint encore le cercle, rapproche l'horizon des vues tragiques. Élevé pour briller parmi les athlètes, — « pire engeance... le plus détestable fléau où la Grèce fut en proie », — né à Salamine, fils d'une marchande de légumes, doué d'une intelligence prompte, Euripide connaissait toute la puissance et toute l'indignité du Peuple, dont

il était. Peintre, orateur, philosophe, impatient d'agir et de voir les effets de ses actes, il s'associa au grand œuvre d'Eschyle et de Sophocle : « Ces récits effrayants des tragédies représentées, dit-il, sont profitables aux mortels ». Il sait que le spectacle des maux d'autrui « mord les hommes » ; il pense qu'au spectacle des maux possibles, les spectateurs, songeant à eux-mêmes, éprouveront l'horreur du mal. Infatigable jusqu'à l'extrême vieillesse, Euripide, — « vieillard harmonieux », — poursuivra son but, labeur extraordinaire, jouant lui-même les rôles qu'il écrit : « Je ne cesserai pas, dit-il, de célébrer les Muses qui m'ont excité ».

Après Sophocle, la pure tragédie grecque est achevée. Euripide rompt nettement avec la tradition ; et à ce point, qu'à lire les œuvres de ces deux Tragiques, on ne pourrait croire qu'ils furent contemporains.

Dix-huit pièces d'Euripide, complètes, nous sont parvenues, avec de nombreux fragments d'autres œuvres. Son génie mal cultivé, soumis à l'influence de Prodicus et d'Anaxagore qui l'approchèrent, s'encombra de subtilités, s'alourdit de rhétorique ; Socrate, qu'il fréquenta, lui donna le goût des dissertations, des jeux de langage, incompatibles avec la grandeur du sens tragique. Le majestueux idéal d'Eschyle, les grandioses aspirations de Sophocle, se restreignent à l'énoncé de problèmes, précisément formulés pour susciter des inquiétudes ou préparer des discussions.

L'habileté d'Euripide, la finesse de son esprit, la clarté de son intelligence, la fécondité de ses ressources, écla-

tent lorsqu'on songe à sa pusillanimité. Sa naissance l'a placé dans une foule où règne la crainte; comprenant tout, capable de tout dire, il n'ose cependant pas se donner à sa mission avec l'impétuosité, l'abnégation d'un aristocrate. Des drames satyriques qu'il écrivit aucun ne nous étant connu, on ne saurait parler de sa verve comique. Mais, fidèle au « grand-œuvre grec », il poursuit impitoyablement la mémoire de ceux qui avaient concouru à la destruction de Troie, de la « Sainte-Ilios ».

Les Danaéns « égorgeurs d'hommes », les Achéens « vaniteux » et « non indigènes », les Atréides « voués aux discordes », la funeste Hélène, « Érynnys des murailles apollôniennes », Euripide les poursuit sans répit; il a, profondément, l'aryenne nostalgie du « champ natal », de la Troie perdue, « ces halliers idaiens couronnés de lierre, arrosés par les fleuves neigeux ».

La haine dont il accable les vainqueurs de Troie n'a d'égale que l'horreur que lui inspire le « Spartiate odieux », pour qui toute ruse est légitime, « avide de gains honteux », menteur, « disant une chose de la langue et en pensant une autre », et Sparte, où les femmes, — « la laconienne fille du stratège Ménélas l'a démontré », — sont en proie au désir de l'homme, où « les filles ont les vices maternels ».

Hors de ce dogme, Euripide, calme, est tout à son vœu personnel d'apaisement, de concorde, de paix. Philosophe, orateur et poète, son découragement s'affermira d'éloquence, sa poésie lui assurera l'attention. Il dénonce les divinités « troublant toutes choses », signa-

lant leurs injustices et leur faiblesse pour les Grands, mais il en accuse les prêtres, les divinateurs « confondant les choses humaines et divines », « race ambitieuse et mauvaise », « ni bonne ni utile à rien ». — « Qu'est-ce qu'un divinateur ? Un homme qui dit beaucoup de choses fausses et peu de vraies quand il tombe juste ? et quand il se trompe, qui s'en inquiète ? » Et il plaisante, arme redoutable, et les oracles de Delphes, et les prêtres qui s'enrichissent autrement que par le travail.

Les incertitudes d'Euripide, nombreuses, et ses hésitations, tenaient à son origine, à son caractère. Ami des succès, il en redoutait presque les conséquences. Subir les inepties des puissants et ne pas trop redouter les multitudes, éviter les discussions d'où naissent les querelles, ne formuler que des projets capables de « plaire à tous », telle est la sagesse du politicien qui se manifeste dans les tragédies d'Euripide. Cet idéal s'effraie des mœurs athéniennes. Les femmes épouvantent le Tragique. Le surnom de *misogyne* qui lui fut donné, se justifierait par la véhémence de ses apostrophes, la passion de ses invectives. Entre les Asiatiques de Thèbes, les Doriennes de Sparte et les Athéniennes corrompues, il ne voit plus de différence : « Nous sommes telles que nous sommes, dit sa Médée, des femmes ! »

Euripide, à tout prix, veut persuader. De là, dans son œuvre, ces digressions, ce mélange de propos tranquilles et de scènes bruyantes ; ces plaidoiries, ces arguties, ces descriptions coupant le drame ; ces *cours*, on peut le dire, de politique, d'économie, de morale, qui s'insèrent

dans la trame du sujet tragique; et cette guerre aux légendes destructives du vrai, et ces conseils de prudence, de mesure, de passivité, destinés sans doute à réprimer des ardeurs excessives, mais capables aussi d'éteindre toute flamme au cœur des Athéniens.

S'effrayant des passions humaines mal contenues, il en détruit jusqu'au germe, au risque de stériliser le terrain; de même qu'au point de vue esthétique, il abolit le chœur en en réduisant trop les proportions, en le rejetant hors du drame. A l'enthousiasme d'Eschyle, à la majesté de Sophocle, il substitue l'action de l'homme, sauf à donner à chacun le mépris de soi.

Il entasse les incidents et les catastrophes, frappant les esprits par les coups de théâtre et les péripéties imprévues. Les costumes de ses acteurs sont déjà des arguments. Les haillons que portent ses rois, par exemple, excitent à l'avance la pitié du spectateur. Pour lui, l'humanité n'est abordable que par l'observation « du caractère et des mœurs », et il se cantonne dans l'imitation des « scènes de la vie », terminant ainsi l'ère tragique, commençant la Comédie.

Il écrit que « le langage de la vérité est simple », que « ce qui est nécessaire suffit », et il oblige son génie dramatique à descendre des hautes régions, pour fréquenter les hommes exclusivement. Mais dans ce cadre restreint, quelle perspicacité, quelle hardiesse! Son Œdipe s'explique naturellement, sans intervention divine, sans « destin fatal »: c'est le fils d'un alcoolique. Sa Phèdre est une phtisique en proie à la fièvre mortelle, succom-

bant à l'agonie de désirs répétés et changeants. Le naturalisme accentue le vrai : Le vieillard d'Électre, ému, « essuie ses yeux mouillés de larmes avec les pans de son vêtement » ; l'ivresse du Cyclope, étalée sans vergogne, est écœurante. Il faut voir la vie telle qu'elle est, en finir avec les légendes, dire que les divinités ne sont « que de misérables récits de poètes ».

Le souffle lyrique eût fait éclater les poitrines des hommes qu'Euripide met en scène ; la nécessité d'être clair fait que ses personnages discourent. La parole domine l'action ; les héros tournent à l'orateur, ils subtilisent. Ce qu'ils « parlent », dans le dialogue, n'est poésie que par le choix et le placement des mots, l'effet musical de la succession des syllabes, car le vocabulaire est de peuple, presque toujours.

Sophocle déjà, préoccupé de ses auditeurs, leur distribuait des sentences ; Euripide, donnant à ses spectateurs le spectacle de leur propre vie, descend au langage vulgaire. Eschyle avait terrifié ; Sophocle avait rendu supportable cette terreur ; Euripide, faisant pleurer, soulage et console.

Le peuple, gâté, se montrait de plus en plus exigeant ; le théâtre, pour « plaire », devenait cynique, immoral, se conformant aux appétits. Au bon rire aryen, franc et gai, dont parle Homère, « amené doucement et réjouissant l'âme », va succéder le rire brutal et grossier. Eupolis, Cratinus et Aristophane remplaceront Eschyle, Sophocle et Euripide ; c'est ce dernier qui aura préparé l'évolution. La multitude a remplacé l'élite ; il faut bien

mériter les applaudissements des marins, « dont la licence est plus difficile à contenir que le feu ».

Euripide, qu'anime un grand esprit de justice, subissant cette loi de la multitude, osant affronter le Peuple, et lui dire même, non sans courage, de dures vérités, n'accuse toutefois que ceux qui ont la charge du gouvernement. Il affirme que les citoyens haïssent les colères violentes et que la foule dépend toujours de ses chefs : « La multitude, dit Oreste, est terrible quand elle a des chefs mauvais ». — « Quand elle en a de bons, réplique Pylade, elle veut toujours ce qui est bien » ; — et le dernier Tragique donne la formule des apaisements : « Quand le peuple se soulève et entre en fureur, c'est comme si on voulait éteindre un feu violent; mais si on cède en se relâchant et en attendant un moment favorable, peut-être sa fureur s'exhalera-t-elle; et, quand il aura apaisé son esprit, vous pourrez aisément obtenir de lui ce que vous voudrez. En effet, la pitié est en lui autant qu'une grande colère ».

La découverte, pourrait-on dire, et l'exploitation de ce don de pitié expliquent l'œuvre entier d'Euripide. En s'adressant à la sensibilité des Athéniens, il sut les charmer et les apaiser, mais il les affaiblit, les épuisa ; et le « rire », la moquerie, la farce et la grossièreté, par réaction, devinrent nécessaires. La tragédie est morte ; la comédie va vivre.

CHAPITRE XI

La Liberté athénienne. — L'éloquence. — Dialectes. — Les littérateurs. — Fabulistes et poètes. — Le bruit bachique. — La science. — Pythagore. — Médecine : Hippocrate et Galien. — Anaxagore et Périclès. — Dieu. — Socrate. — Philosophes. — Protagoras donne la grammaire. — La justice et le droit. — Les héliastes. — Plaideurs et orateurs. — Sophistes et démagogues.



ARVENUS très vite, trop vite peut-être, à l'état de pleine indépendance intellectuelle, les Athéniens vivaient chacun selon sa fantaisie; il n'y avait presque plus, dans l'esprit public, de ces idées communes qui sont le lien des sociétés durables. La crainte même disparaissait, les Aryens s'étant attaqués à toutes les superstitions. Hérodote avait porté le dernier coup aux croyances vagues, en montrant que les songes eux-mêmes n'avaient rien de divin, qu'ils se rapportaient « aux affaires dont on s'est occupé le jour ». Ces Athéniens libres, et si fiers de leur liberté, en usaient mal ou ne savaient pas en user. Ne voulant pas de maîtres, ils se privaient de conseillers, de guides;

ils écoutaient tous ceux qui parlaient, quels qu'ils fussent.

La Parole menait les Athéniens. L'art de parler devenait supérieur à l'art d'écrire; l'art de persuader, de convaincre, fut l'art suprême. Les Ioniens, qui tenaient de leur race le besoin de communiquer leurs pensées et le moyen de rendre leurs pensées « vivantes » par le choix des expressions, donnèrent aux Athéniens une éloquence aisée, pleine, enthousiaste, mais entachée d'asiatisme, c'est-à-dire désordonnée et redondante. Les orateurs d'Athènes mirent de la précision dans les termes du discours ionien, de l'ordre dans le développement des pensées exprimées, ayant à leur disposition une langue admirable où les mots se succédaient en une parfaite harmonie.

Les Tragiques furent les Premiers grands orateurs, mesurés, concis, puissants, harmonieux. Euripide, dont les personnages prononcèrent de vrais discours, donna aux auditeurs le goût d'un exercice qui leur parut facile. Bientôt chaque Athénien se crut orateur. Et comme il n'y avait pas assez de place pour tous au théâtre, ni devant les juges aux tribunaux, et que beaucoup redoutaient la foule, nombre de « parleurs » écrivirent des discours sur des « tablettes enduites de cire », se complaisant, se passionnant à ce travail.

De Sicile étaient venus des discoureurs désireux d'exploiter cet art nouveau, que Corax avait inventé, que Gorgias importa en Hellénie (440). Ce fut une source de joies pour les Athéniens, qui ne se lassaient pas et réclamaient de longues harangues. Ce « savant bavar-

dage » influença Périclès, dit-on, au point de l'amener à l'école de ces rhéteurs. Le maître de l'Athènes artistique dut être frappé de l'influence de ces « éloquents » et chercher à pénétrer le secret de leur puissance ; mais il ne fut ni leur élève, ni leur disciple, car ces Siciliens étaient des sophistes, « ayant imaginé les moyens de contredire la justice et les lois », et Périclès n'aurait pas voulu les imiter.

Les discours parlés, les discours intercalés dans les drames, les discours écrits ou récités, formaient une littérature nouvelle. Les émules d'Homère, les Stasinus, les Arctinus, les Leschès, les Agias et les Eugamon, avec leurs poèmes cycliques, étaient distancés. Les homérides, ceux qui « vivaient de la récitation des vers de l'*Iliade* », modifiaient, diminuaient le texte, la grandeur simple de l'Aède immortel dépassant la possibilité actuelle d'attention soutenue.

Une nouvelle langue s'appropriait au goût nouveau. L'éolien de Lesbos, qui se rattachait le plus à la langue primitive, mélangé à l'ionien asiatisé, dialecte mou, lent, très affiné, et au dorien de Syracuse qu'avaient apporté les sophistes, langage traînant mais relevé de mots rudement accentués, firent le dialecte attique, sévère, musical, parfait, également dégagé des obscurités prétentieuses venues du Nord, des langueurs asiatiques et des vulgarités siciliennes. Toutes les consonnes dont la prononciation « blessait l'oreille » disparurent ; les règles de l'art oratoire se subordonnèrent aux « exigences de l'euphonie ». Des contractions de voyelles, nom-

breuses, formaient une gamme de « tons » qui, variables à l'infini, empêchaient la diction monotone. Les accents divers, — notamment « l'accent phocéen », — variaient les impressions. Ainsi se formait « l'école d'Athènes », commencée à l'Iliade, allant jusqu'à l'édit de Justinien « qui rendit muets les derniers échos de l'Académie et du Lycée ».

Parmi les poètes : Panyasis, élégant, gracieux, dont les narrations bien ordonnées étaient intéressantes; Chœrilos de Samos, qui osa traiter le sujet des *Perses* avec Eschyle; Antimachos de Colophon, nourri d'Homère, et dont le style grave, « très puissant », ne suffit pas à racheter le manque d'art; Critias enfin, aux expressions hardies mais à la parole sèche, ne firent oublier ni Simonide, ni Pindare, ni les élégies de Sophocle ni les vers d'Euripide.

Les littérateurs abondaient, comme les fabricants de statuettes. Les voyages des Hellènes au loin, fréquents, et la présence des Phéniciens en Hellénie, donnaient aux premiers le désir de raconter ce qu'ils avaient vu, aux seconds la tentation d'exploiter les curiosités éveillées. De là cette collection de faits dont les histoires d'Hérodote sont le type, qui n'auraient été qu'un entassement, si l'esprit des Athéniens n'avait fait le juste départ des matériaux de toutes sortes, importés en masse comme une marchandise.

L'imagination créatrice des Athéniens, toujours ardente mais retenue par cette sage raison qui en est l'admirable frein, sut s'alimenter des œuvres étrangères,

des produits de toutes les civilisations, en les épurant, en les ramenant, quant à la littérature, à la conception originale, simple, toute de race, des œuvres indiennes primitives. C'est ainsi que les Corax et les Gorgias aboutirent à Platon et à Aristote, que les sophistes éhontés suscitèrent Socrate, que les historiens puérils préparèrent Thucydide, et les politiciens superficiels, Xénophon.

La poésie disparaissait, amoindrie et corrompue, insuffisante ou exagérée, devant la « prose parlée », le « discours » éloquent. L'influence assyro-hébraïque mettait de la psalmodie lourde, pompeuse, dans la grâce musicale des vers; la courtisanerie syrienne, imitée des « livres » de Dabir, — Kiryath-Sépher, la *cité des livres*, — entravait l'essor de l'esprit grec. Ceux qui, se révoltant, entendaient rester les « libres chanteurs des Muses », se perdaient, sans guides, dans les « routes sans nombre » dont Pindare avait parlé. Enfin, mercantilisme flagrant, des « faiseurs d'hymnes » soumettaient la mythologie antique à l'ambition des familles puissantes qui désiraient de divines généalogies, tandis que les fabulistes, — ésopiens et sybaritiques, — confondaient les hommes et les animaux. Hors des Tragiques, chaque poète travaillait à sa propre gloire, sinon à sa propre fortune, se vouait exclusivement à son intérêt personnel, s'isolait, rompant avec les traditions, se débarrassant de toutes les règles.

Il restait au fond, malgré tout, cette nécessité d'harmonie qui est le miracle grec; et l'on retrouve, même

dans les œuvres lyriques les plus compliquées, les divisions euphoniques primordiales. Mais le poète « enfantant des vers » ne les enfantait plus « avec joie » : « En proie aux soucis, dit Euripide, comment pourrait-il charmer les autres? »

A la tristesse asiatique, languissante, s'est jointe l'inquiétude aryenne, toujours préoccupée des lendemains. La bibliothèque des jeunes Athéniens, pourvue de l'épopée homérique et des hymnes liturgiques, ce « trésor des légendes sacrées », s'encombre d'œuvres sentencieuses, — gnomiques, — où le lecteur trouve beaucoup de conseils dits en peu de mots, ce qui allège les responsabilités. Les élégies, nombreuses, consolaient cet Athénien mécontent de soi, en donnant à sa sensibilité une occasion de s'émouvoir. Voici que cet Athénien troublé, ému, n'a bientôt plus le loisir de cette jouissance intime : le bruit bachique l'appelle, l'étourdit, l'entraîne, l'arrache à son foyer. Plus de poésie tranquille, mais de la musique et des vers bruyants. Avec les bacchantes, les poètes servent le dieu nouveau : « Le sanctuaire de Dyonysos est sur le faîte parnassien! »

L'envahissement des orateurs, la déchéance des poètes, l'oubli de l'épopée, la fin des Tragiques, laissaient les Athéniens de race, avec leur grand besoin de sécurité, de logique et de précision, inassouvis. Du désir de se « rendre compte des choses », d'ordonner, de conserver, de classer le « butin acquis ou conquis », est née la Science. C'est d'Égypte, par l'intermédiaire des Phéni-

ciens l'apportant de Chaldée, que les Grecs reçurent cette inépuisable satisfaction.

Comme en Égypte, les Phéniciens conservaient avec soin les « annales » de chaque cité ; ils avaient des livres, des « traités » utiles. Ce que les Égyptiens sculptaient sur les murs, ce que les Assyriens gravaient sur des briques, les Phéniciens « l'écrivaient », pour leur instruction. De leurs écrits sur la construction des bâtiments résulta une *mathématique*; leurs recueils des procédés industriels furent une *chimie*; les connaissances indispensables aux navigateurs, collectionnées, soumises aux continuelles corrections de l'expérience, donnèrent un cours d'*astronomie*. Cependant les Phéniciens ne savaient que constater les choses ; ils ne cherchaient pas à les expliquer ; ils ne créaient rien. L'empirisme était, avec l'accaparement du bien d'autrui, leur moyen d'enrichissement scientifique ; c'est comme élément de commerce, comme système de langage à distance, surtout de constatation d'engagements, qu'ils donnèrent au monde l'écriture, l'alphabet.

L'esprit scientifique vrai, pur, noble, que les Phéniciens n'avaient pas, les Grecs le devaient à leur race. Un hymne orphique avait déjà divisé et classé le monde animé en « hommes, reptiles, quadrupèdes, oiseaux et races habitant la mer », donné l'explication des tremblements de terre, décrit les mouvements de la lune « marchant en cercle ».

L'esprit actif de possession et d'utilisation dont l'Égypte, la Chaldée et la Phénicie avaient été animées,

donnait au monde un amoncellement de richesses que l'esprit grec, critique, méthodique, allait mettre en valeur. Les faits astronomiques recueillis étaient les plus nombreux, à cause des marins qui voulaient connaître le ciel, ce guide, et des prêtres de Chaldée pour qui les astres étaient un élément de mystérieuse exploitation.

La navigation ne pouvait se développer que concurremment avec l'astronomie; de même que la conception de l'univers ne s'agrandissait qu'au fur et à mesure de la multiplication et de l'allongement des voyages. La « marche des étoiles » et le « dessin des côtes » préoccupaient le pilote à un égal degré. La description stellaire de l'Odyssée est déjà parfaite. L'intervention des Phocéens et des « Grecs de Marseille » étendit le champ des observations. Après Pythéas, qui avait vu le « soleil de minuit » au nord, et les courses des Carthaginois, qui « virent le plein soleil sans ombre », la géométrie céleste exista : on mesura les latitudes à l'aide du gnomon ou des armilles, on calcula les longitudes au moyen des éclipses. Hipparque inventera la *trigonométrie*, par laquelle on obtiendra « la distance entre deux points »; du besoin de conserver les « itinéraires des armées et des marchands » naîtront les cartes géographiques; Eratosthène enfin, mesurera la terre exactement.

L'original mérite des Grecs fut de sanctionner définitivement les faits scientifiques. Les Phéniciens eurent le double mérite d'avoir recueilli ces faits, ensuite de les répandre; mais tandis que les Asiatiques de Chaldée et

de Phénicie s'étaient contentés de prendre, de collectionner et de distribuer les « connaissances des choses », les Grecs, très curieux et en même temps très humains, se mirent à la recherche de faits nouveaux, sans autre but, — ce qui était une innovation, — que l'intérêt scientifique. Ainsi Pythagore s'en fut en Égypte, en Phénicie, en Chaldée, dans l'Inde (569-470), pour « étudier les mœurs et coutumes, les cultes et les doctrines religieuses » des peuples divers.

Revenu en Hellénie, en Péloponèse, Pythagore ne jugea pas, sans doute, que l'esprit public y fût prêt à recevoir ses leçons, et il se rendit en Italie, à Crotone, inaugurant sa réforme philosophique, substituant « le vrai » à « l'imaginé », soumettant ses disciples aux rigueurs d'une vie sévèrement réglée, frugale, silencieuse, commune. L'idée pythagoricienne s'attaquait au mysticisme et à la théurgie; elle réléguait le prêtre dans le temple, arrachant le peuple aux « clercs », le donnant aux philosophes, aux savants. Visant l'homme pour le délivrer, « l'être vivant » fut la préoccupation dominante des pythagoriciens.

La Terre, séjour de l'homme, et le Ciel, problème à résoudre (et non séjour des divinités), devinrent de simples sujets d'investigation. On soumettait tout au calcul. Dans les *Nuées* d'Aristophane, la lune se plaint de ce que « ses corrections ne sont pas assez soigneusement faites ». Les hypothèses viennent au secours des insuffisances de temps résultant de la brièveté des vies humaines. Anaxagore et Archélaos, le maître de Socrate,

se livrent avec passion à la recherche des vérités; l'inventeur de l'hypothèse, le pythagoricien Hicétas, admet que la terre se meut circulairement; Ecphantus, autre pythagoricien, suppose que la terre est fixée au centre du monde; Héraclite vient, éclairant l'hypothèse d'un jour vrai.

Le ciel est pris à partie. Des instruments d'observation, importés d'Assyrie, servent à mesurer le temps. Le cycle octaétérique chaldéo-assyrien, introduit par Cléostrate, permet de faire concorder l'année lunaire et l'année solaire. Méton (432) établit à Athènes le cycle solaire de dix-neuf ans, ou « nombre d'or ».

La terre est questionnée. Xénophane, qui avait trouvé des traces de poissons dans les carrières de Syracuse et sous un roc de l'île Paros, en concluait que « la terre avait été autrefois sous la mer ». Hérodote confirme cette hypothèse en ramassant des coquillages dans le désert de Lybie. La *géométrie* s'organisait, un peu trop raisonneuse cependant, compliquée de dialectique. On voulait connaître l'univers; savoir tout.

L'homme grandissait, dominait les choses. Il fallait donc le connaître, lui, l'Homme, et surtout le garantir, en l'affranchissant à la fois des superstitions et des maladies. La « pratique médicale », la visite des malades, opposée à leur transport chez les prêtres, due aux pythagoriciens, ruina Asclépiade, le dieu « guérisseur ».

Homère avait dit l'importance du médecin, « qui vaut à la guerre plusieurs hommes ». Les plantes médicinales, « qui poussent sur la vaste terre », étaient aux temps

homériques la base des médications. En Égypte, des « livres sacrés » donnaient les listes des guérisons obtenues. Les prêtres du temple d'Esculape, de même, inscrivaient leurs cures. Cet ensemble de documents, formant une Somme traditionnelle, constituait « l'art sacré » dont parle Démocrite. Thalès et Pythagore connaissaient ces recueils. Il eût suffi de rejeter les pratiques superstitieuses, — le sang de coq blanc, la chair de vipère, les incantations, les maléfices, le lèchement des chiens sacrés, — pour commencer une thérapeutique.

Pythagore lui-même ne secoua pas ces croyances enracinées : il croyait aux « démons répandus dans l'air et qui donnaient les maladies ». La sage raison des hymnes orphiques, faisant d'Hygiéia la « mère universelle », conservatrice, prévenant le mal, qu'Hésiode vénérait, ne frappait pas Pythagore. La réputation des médecins d'Égypte demeurait intacte. Il est vrai que les médecins des bords du Nil, instruits, érudits, spécialistes, méritaient l'attention : l'habitude qu'ils avaient d'appendre aux murs du temple des « tables votives » disant, avec le nom du malade guéri, la maladie vaincue et le traitement ordonné, donnait une bibliothèque précieuse. Les Asclépiades, tout en adoptant ce mode d'observations pratiques, retardaient l'avenir scientifique de la médecine grecque en énonçant des cures merveilleuses obtenues par des moyens singuliers. La « foi » ranimait les malades. Galien regrettera l'exercice de cette foi.

Il fallut Hippocrate de Cos et Galien de Pergame, pour que les pratiques d'Esculape et les vues de Pythagore,

quasi conciliées, donnassent une médecine scientique. L'école de Cos fonda le pronostic; l'école de Cnide, le diagnostic. Hippocrate enseigna que les maladies résultaient d'un « trouble général de l'économie modifiée dans l'exercice de ses fonctions »; Galien, que « toutes les maladies n'étaient qu'une simple manifestation organique, un symptôme ».

Tout s'exploitant en Hellénie, surtout à Athènes, centre des activités universelles, les sciences n'échappèrent pas plus que l'art oratoire au mal phénicien. De faux pythagoriciens, de faux médecins, de faux savants se multiplièrent. Il en est qui écrivirent, en vers séduisants, des traités où les images de rhétorique devinrent de scientifiques affirmations; d'autres, par l'obscurité voulue de leur dire, impressionnant le lecteur, se donnèrent l'apparence de penseurs profonds. La confusion régnait. On dissertait sur la Vie, sur la Mort, sur la Passion; un mélange décevant d'idéalisme et de naturalisme, où les phénomènes réels, bien exposés, servaient à insinuer des formules imaginées, composaient pour le peuple, avide de savoir, une très dangereuse nourriture : le foie « siège des douleurs », les poumons rongés « par le chagrin », le cœur « intelligence et sagesse », pures images, furent comme des démonstrations positives. De même, au point de vue philosophique, la croyance égyptienne du « double » de l'homme allant, après la mort, vivre une seconde vie, devint, par Hérodote, l'affirmation, la preuve de « l'âme immortelle » survivant à la « destruction du corps ».

La faiblesse aryenne, toute loyale, naïve, qui croit pouvoir résoudre les problèmes par l'emploi calme et mesuré du bon sens, favorisait l'exploitation des ignorances et de la crédulité, travail habituel de la finesse asiatique. Les sophistes s'emparèrent de tout. Le scepticisme tranchant de Gorgias affirmait que « rien n'est certain »; l'audace de Protagoras démontrait que le Vrai est « pour celui qui pense, ce qu'il pense »; l'outrecuidance de Prodicos, substituant des phrases aux arguments, prêchait avec éclat l'athéisme, le nihilisme et les « satisfactions sensuelles ». Les rivalités des philosophes se disputant le succès augmentaient la confusion; le découragement s'emparait des esprits; on doutait de la sagesse : « Jamais, dit la Médée d'Euripide, il ne faut qu'un homme d'un sens droit ait souci d'élever des enfants trop sages ». — « Savoir ce qu'il faut, dit Eschyle, voilà la sagesse et non pas savoir beaucoup ». Les Tragiques redoutaient les nouveaux éducateurs.

Anaxagore, que ce désordre intellectuel tourmentait, voulant réagir, chercha en dehors de l'humanité une solution satisfaisante. La réalité des choses étant contraire au repos public, et des milliers de formules ou d'aspirations se contrariant, il imagina la séparation du *fait* et de l'*idée*, de l'Homme et des Dieux : voulant maîtriser et simplifier à la fois, il annonça l'existence d'un Dieu distinct du monde, d'un « esprit pur », unique, dominateur, modérateur, incompréhensible. L'amitié profonde qui liait Anaxagore à Périclès permet de croire

que cette conception d'un « maître des choses », en qui tout se résumait, à qui tout devait obéir, avait pour but d'amener les Athéniens à accepter la souveraineté du Maître qui les gouvernait. Les Athéniens résistèrent à cette innovation. Anaxagore fut exilé. Thucydide reprendra l'idée d'Anaxagore.

En frappant le Philosophe qui venait d'attenter à l'indépendance des esprits, bien plus qu'à la majesté des dieux, les Athéniens ne s'étaient pas affranchis de l'impression qu'ils avaient ressentie. La question de Dieu une fois posée, devait se résoudre. Les Tragiques ayant ramené les divinités à des proportions humaines, ou si l'on veut, — résultat identique, — les Tragiques ayant élevé l'homme à la hauteur des divinités, la religion hellénique, troublée, manqua de sanction.

Socrate, beaucoup plus habile qu'Anaxagore, se garda bien d'expliquer les phénomènes naturels, de donner à rire aux Athéniens en formulant des explications que chacun était en droit de combattre. Les sophistes étant puissants, il s'attaqua aux sophistes; et sa bravoure, autant que le plaisir bien grec de contredire, lui valut aussitôt une popularité. « Accoucheur des esprits », comme il se qualifiait lui-même, Socrate se fit une légion d'admirateurs, que séduisaient le charme de sa parole et l'ingéniosité de son talent plein de ressources, tantôt enlaçant son adversaire dans un dédale d'argumentations, tantôt le « précipitant dans le ridicule », et se dégageant toujours, lui, avec une prestesse qui déconcertait. En opposant à la nature, au « vu », les conceptions de

l'esprit, il supprimait toute limite susceptible d'arrêter l'essor de ses pensées, et de même qu'il niait à l'artiste les possibilités d'arriver au Beau par la « copie de la nature », aussi voulait-il que le statuaire « exprimât par les formes les actions de l'âme ».

Le Socrate que ses disciples ou ses successeurs ont défini, tel que nous le connaissons du moins, excellait à donner aux conceptions vagues, si favorables aux jeux de l'esprit, l'apparence des plus satisfaisantes précisions. Sa manière de vaincre consistait à accepter l'idée de son contradicteur, qu'il désarmait ainsi, et à le pousser ensuite, froidement, patiemment, au fond d'une impasse, à l'obligation définitive de se reconnaître battu. Un tel jouteur ne pouvait faire de concession, ni de partage; le dieu d'Anaxagore, seul, lui convenait.

Au scepticisme éhonté des sophistes, et comme réaction inévitable, les philosophes opposaient la certitude d'arriver à la connaissance du Vrai; ils prétendaient enseigner la sagesse. Entre la fatuité de l'école d'Anaxagore, absolue, déplaisante, irritante, et les démoralisantes subtilités des sophistes, les Athéniens devaient choisir. « Une sagesse trop subtile, dit Euripide, n'est point la sagesse; il n'appartient pas aux mortels d'aspirer trop haut ». Les pythagoriciens, mieux inspirés cependant, commirent la faute de vouloir imposer l'idéal qu'ils avaient conçu : en « décrétant la vertu », ils la rendaient insupportable.

Cette effervescence, ce labeur intellectuel, cet « exercice de l'esprit », tant d'idées remuées et de faits mis en

lumière, constituèrent un fonds philosophique d'une grande richesse. Beaucoup de certitudes furent acquises, dont un grand nombre dues à ceux-là mêmes qui se souciaient le moins de la découverte des vérités. Le hasard donna des hypothèses qu'une démonstration sanctionna; les disputes obligèrent à la méthode; la nécessité de « lois » résulta d'un besoin de « conservation », pour éviter les continuels recommencements.

Ce fut un sophiste, Protagoras, qui donna la grammaire; il y eut des limites opposées aux fantaisies de la pensée comme aux écarts du langage. Les arguments se pesaient; on « chiffrait », pour ainsi dire, mathématiquement les pouvoirs et les droits; « car, dit la Jocaste d'Euripide, l'égalité a donné aux hommes les mesures et les poids, et a constitué le nombre ». De même qu'Artapherne, pour en finir « avec la violence et les rapines », avait obligé les villes ioniennes à « régler à l'avenir leurs différends par des traités », ainsi les Hellènes éprouvaient la nécessité de formuler exactement leurs libertés intellectuelles et sociales : Ils écrivaient leur droit.

Les lois de Solon, à Athènes, gravées sur des pierres, manquaient d'ordre; les lois de Lycurgue, à Sparte, n'étaient écrites nulle part; le droit universel était relatif; chaque Cité avait son droit spécial : « Si les fils d'Aigyptos, dit Eschyle, affirment que d'après la loi de cette ville, étant du même sang, vous êtes sous leur main, qui les réfutera? Il est donc nécessaire de leur opposer vos propres lois si vous désirez prouver qu'ils n'ont aucun droit sur vous ».

Un sens très délicat du Droit animait les anciens Grecs de l'Attique, mais le mélange des races et la confusion qui en résultait ne permettaient pas l'établissement d'un Droit définitif consenti. A Athènes, la honte était la suffisante sanction du respect des lois, écrites ou « non écrites », tandis qu'à Sparte, au contraire, l'obéissance au texte récité était tout, pourvu qu'il y eût une « force » capable de punir.

L'affluence des étrangers, la division des classes, la lutte pour l'enrichissement par les trafics, les querelles de toutes sortes, les ambitions et les convoitises déchaînées, avaient détruit la sécurité des Athéniens. « Les meurtres, les séditions, les querelles, les combats et l'envie », dont Sophocle avait parlé, exigeaient une Justice, l'intervention de « la déesse au visage terrible, armée de la balance », Thémis.

Après l'Aréopage, les Héliastes « siégeant en plein air » formaient le premier tribunal : dès l'aurore, « le bâton à la main » et le « manteau sur les épaules », ces juges jugeaient. Le droit de défense était sacré. Les plaideurs venaient à la « barre » qui, sur la place Héliée, séparait les juges du public; et ils discouraient librement, longuement, toute interruption par le juge valant gain de cause au client de l'avocat interrompu.

La valeur personnelle des plaideurs choisis devint importante, au double point de vue de l'intelligence et de la popularité, « car le même discours, dit Euripide, a une force inégale venant d'un homme sans réputation ou d'un homme illustre ». Le tribunal fut un lieu de

réunion où le Peuple venait écouter les avocats, jouir de leur talent, faire et défaire les réputations.

Les plaidoiries furent comme des joutes oratoires; les avocats, souvent, parlaient beaucoup plus au Peuple qu'aux juges; les plaideurs intercalaient dans leurs discours des digressions, des récits, imaginés pour tenir en éveil l'attention du tribunal, piquer la curiosité ou flatter le goût des auditeurs, des deux côtés de la barre. Bientôt, à l'aide de la clepsydre, il fallut limiter la durée des plaidoiries. Les orateurs se préoccupaient autant de leur réputation que de la cause qu'ils avaient à défendre. Un applaudissement faisait vite oublier à l'avocat malheureux la condamnation que le juge rendait irrévocable en traçant de l'ongle, sur une tablette enduite de cire, le « trait horizontal » redouté.

Les orateurs politiques, prononçant leurs discours devant un peuple sensible, une foule ignorante et passionnée, n'avaient pas à se préoccuper de la riposte du plaideur adverse; leur puissance de séduction, d'entraînement, constituait un danger public : « Si l'on vous interdit de parler devant le peuple, disent les Athéniens aux Méliens, dans une page de Thucydide, c'est sans doute de peur que l'attrait d'un discours suivi, prononcé sans interruption, sans le contrepoids d'aucune réfutation, ne séduise la multitude ». Or, à Athènes, cette multitude se composait surtout de campagnards, qui « n'ayant pas à croquer un pépin de raisin et regrettant leurs figues, tournaient leurs regards du côté des orateurs ».

Athènes était livrée aux parleurs, — avocats et philo-

sophes, — sophistes et politiciens, — orateurs populaires « aux cris aigus comme des fourches », manouvriers « pétrissant leurs discours ». Aux sophistes, naturellement, vont succéder les démagogues.



CHAPITRE XII

Les Athéniens et Périclès. — Les ennemis d'Athènes : Égine, Mégare, Corinthe et les Aristocrates. — L'or persique. — Les Spartiates : propriété et esclavage. — Messéniens et Héléates. — Hilotes. — Périèques. — Industrie laconienne. — Lacédémone. — La peine de l'*atimie*. — Les éphores et les rois. — Sparte et Athènes. — Origine de la guerre de Péloponèse.



HACUN, à Athènes, se croyait apte au gouvernement de la chose publique, parce qu'il était orateur plus ou moins, et que la parole menait le monde. Entièrement « dominés par le plaisir de l'oreille », ces gouvernants exploités se laissaient prendre aux habiletés des sophistes; gâtés par les tribuns, qui pour les séduire leur accordaient l'omniscience effrontément, ils étaient toujours impatients d'exécuter ce qu'ils venaient de concevoir, concevant toujours de nouvelles choses.

Périclès laissait les Athéniens réunis lutter d'intelligence entre eux; et il continuait son œuvre, démocra-

tique en apparence, personnelle et très despotique en réalité. Il osa interdire aux Mégariens l'accès du marché de l'Attique, parce que les « gens de Mégare » avaient qualifié Aspasie de prostituée.

Il fallait toute la patiente habileté d'un Périclès pour conduire ce peuple devenu turbulent, aimant « le trouble », courageux, d'une flexibilité d'esprit désespérante, charmant. Le dédain du passé, la curiosité de l'avenir, une disposition terrible à se figurer magnifiquement l'inconnu, à vanter les choses étrangères, à accepter sans contrôle les mensonges de la renommée, à applaudir aux discours imprévus, rendaient les Athéniens, suivant le mot fameux de Thucydide, « esclaves en tout de l'extraordinaire ». Mais ces « amants de la nouveauté », ces irréfléchis qui « ne savaient pas saisir les occasions », étaient, parmi les Hellènes, ceux qui s'acharnaient avec le plus de persévérance à l'accomplissement d'un fait, quel que fût le danger : A Épidaure, seuls parmi les assiégeants, ils ne se lassèrent pas; marins, leur ténacité faisait l'admiration des Perses.

Une foi patriotique indomptable animait encore les Athéniens : « Non, dit une élégie de Solon, notre Ville ne périra pas! » — « C'est un vieux proverbe, remarque le Chrémè d'Aristophane, que les décrets les plus absurdes et les plus insensés tournent à notre bien ». — Des succès inespérés justifiaient cette croyance. Les Athéniens pensaient que leur supériorité en toutes choses compensait, et au-delà, l'insuffisance de leurs moyens d'action. Dans ce mépris de la difficulté, de l'obstacle, de l'adversaire,

ils ne voyaient ni leurs imprudences, ni leurs faiblesses, ni leurs fautes, confiant la garde de la Cité à des mercenaires, — des archers scythes notamment, — n'ayant même pas l'idée de ce qui arriverait si les villes alliées cessaient de payer leur tribut.

Les ennemis d'Athènes y songeaient, eux; la défection brutale des Alliés était le but des politiques hostiles. Les Alliés, que la supériorité intellectuelle seule des Athéniens impressionnait encore, ne désespéraient pas d'arriver, « par le travail », à égaler la cité maîtresse. Ils supputaient la ruine qui résulterait un jour du libre essor donné, à Athènes, au développement de chaque individu, civilisation dont l'harmonie parvenait à dissimuler l'anarchie, mais qui était en péril. Ils se trompaient, alors, parce qu'ils ne tenaient pas compte, dans cette absence de discipline, d'un sentiment spécial capable d'unir en un instant, avec une puissance redoutable, tous les Athéniens dans une commune émotion : la sensibilité.

La sensibilité des Athéniens était telle, qu'il fallut interdire la représentation d'un drame, — la *Prise de Milet*, — tant les impressions populaires, généralisées, devenaient graves. « En tous lieux, dit l'Euphémos de Thucydide s'adressant aux Camarinéens, là où nous ne sommes pas présents, soit qu'on se croie victime d'une violence, soit qu'on la médite, chacun se tient pour assuré d'avance, d'une part que nous viendrons en aide à l'opprimé, de l'autre que, si nous venons, il y a péril à redouter pour l'agresseur ». Athènes fondait son empire sur cette crainte.

Sparte, jalouse, incapable de générosité, méditait l'anéantissement de ces « défenseurs du droit ». Tous ceux qui redoutaient les Athéniens comptaient sur les Spartiates. Les adversaires naturels de la grandeur d'Athènes étaient nombreux à ce moment : Égine, Mégare et Corinthe souffraient de la concurrence commerciale des Grecs du Pirée; les Perses humiliés ne pardonnaient pas leur défaite; en Hellénie, partout les Grands voyaient avec effroi le triomphe de la démocratie; les îles et les villes du littoral craignaient de s'appauvrir par l'enrichissement des ports athéniens très fréquentés.

Périclès contenait « ses sujets », leur turbulence, leur impétuosité, leurs ardeurs, par la munificence des arts et de continuelles occupations. Il savait combien les intrigues des Perses réussissaient à faire détester les Athéniens, « ces hommes, disait-on, qui vont partout offrir leurs armes, même quand on ne les appelle pas ». La « Ville tyrannique » était dénoncée, calomniée; on allait jusqu'à demander si la domination du Mède ne serait pas préférable à la domination des Ioniens de Pallas? Il est vrai que la maîtrise d'Athènes « s'était appesantie », que ses exigences s'accroissaient, que ses agitations devenaient inquiétantes. Les Peuples, cependant, avaient le sentiment juste des haines attisées, et ils préféraient encore les Athéniens.

Les Perses vaincus, incapables de reprendre l'offensive « avec le fer », achetaient des vengeurs. L'or persique payait d'avance la chute d'Athènes. Une courtisane, Thargélia, chargée par Artaxerxès d'aller corrompre « les

citoyens les plus influents de chaque État grec », y réussit.

Il n'y avait presque plus de rois véritables en Hellénie; les Oligarchies avaient dû concéder aux Peuples de larges portions de leurs pouvoirs. Les villes se rapprochaient toujours un peu plus de l'idéal démocratique réalisé par les Athéniens. Sparte était le seul modèle intact d'un gouvernement aristocratique. Les Peuples étaient pour Athènes et les Grands pour Lacédémone. Sparte promettait d'établir partout des oligarchies despotiques si elle devenait la maîtresse de l'Hellénie. L'antagonisme, radical, était de race : « Les Lacédémoniens, dit nettement Thucydide, regardaient les Athéniens comme d'une autre race qu'eux». L'inimitié « éternelle » entre Ioniens et Doriens ne permettait pas de conciliation. Les « nations doriennes » du Péloponèse ne pouvaient pas admettre le joug des Ioniens.

Dans le mélange de races qui constituait l'Athènes nouvelle, la vieille race pélasgique maintenait, base solide, la famille aryenne, « vénérable », amie du grand soleil et du « foyer tranquille », « où le feu brille l'hiver, quand le Kroniôn fait pleuvoir les neiges »; Sparte, au contraire, avec ses repas communs et l'exposition des enfants nouveaux-nés, dont la coutume venait du Nord, avait supprimé la famille. Deux sociétés distinctes étaient donc en face l'une de l'autre, incompatibles.

Athènes, qui traitait durement ses Alliés, en leur imposant notamment la justice athénienne, grief sérieux, risquait beaucoup, s'aliénant surtout les villes maritimes,

elle dont « la force était sur la mer ». Sparte, continentale, formait contre Athènes une ligue des Péloponésiens, presque toute faite déjà, sauf Argos comme les Tragiques l'avaient voulu.

Sparte ne demandant aucun tribut à ses Alliés, dénonçait la rapacité des Athéniens; elle se vantait d'avoir conçu une « ligue volontaire » où tous conservaient leur droit d'opinion. En effet, des réunions de députés étaient prévues où chacun, en cas de danger, devait fixer librement sa propre contribution en argent et en hommes. En réalité, les Spartiates délibéraient à part et imposaient leur volonté. Cette indépendance des Alliés de Lacédémone était aussi fausse, qu'à Sparte même le prétendu pouvoir absolu du roi. Les Péloponésiens, généralement agriculteurs, « sans industrie, sans commerce et sans art », maintenus par Sparte dans un état social difficile, subissaient le gouvernement de la métropole. Il n'était pas nécessaire d'invoquer un despotisme qui existait de fait, forcément.

Les Spartiates, hypocrites, s'appliquaient à paraître isolés au centre de leur puissance, entretenant avec un soin jaloux, une parfaite habileté, les erreurs d'opinion qu'ils avaient répandues ou qui s'étaient formées sur leur compte. Car c'était le propre des Grecs, « comme de toutes les races fines, spirituelles et dégagées de préjugés », d'admirer les civilisations étrangères les plus lointaines, les moins connues, « les préférant à la leur ». Déjà du temps de Crésus, on assignait à Sparte « le premier rang ». A Pylos, « la crainte des Lacédémoniens

paralysera encore leurs ennemis ». Hérodote, comme s'il ignorait les véritables mœurs des Spartiates, parle du respect que les « jeunes gens de Lacédémone ont pour les anciens »; il dit qu'agir contre Sparte, c'est « marcher contre les citoyens du plus grand royaume de la Grèce et contre les hommes les plus vaillants ». Il n'est pas jusqu'à la lourde stupidité des Lacédémoniens et leur incapacité de s'exprimer clairement, qui ne devînt une qualité : le laconisme! Athènes partageait ces erreurs. « Stupides colombes, s'écrie l'Hiéroclès d'Aristophane, s'adressant aux Athéniens, vous vous fiez à des renards chez qui tout est ruse, esprit et cœur ».

Les Spartiates étaient craintifs, irrésolus : « ils ne pouvaient faire un pas, dit Thucydide, sans croire commettre une faute ». Soupçonneux, ils cachaient leur inquiétude sous un masque d'imperturbable sérénité; ce qui donnait à leur physionomie un aspect sévère; à leur langage, une déplaisante accentuation. La jalousie que leur faisait éprouver « le plaisir d'autrui », rendait leurs appréciations blessantes. La « morgue lacédémonienne » était proverbiale. La défiance de soi rend cruel et rusé. De plus, les Spartiates mentaient. Hérodote lui-même avoue qu'ils ont souvent en la pensée « le contraire de ce qu'ils disent ». Aristophane les qualifie de « singes pleins de malice ».

La caractéristique de Sparte fut la persévérance ingénieuse, jamais en défaut, avec laquelle elle parvint à s'isoler des Hellènes au centre même de l'Hellénie. Aucun étranger n'était admis dans la Ville; les Spartiates

qui voyageaient se donnaient une allure spéciale, factice, composée pour la réputation de la Cité. Les députés de Sparte impressionnaient le peuple d'Athènes, par la lourde gravité de leur maintien, la « longueur de leur barbe traînante », l'obscurité de leur langage que l'on prenait pour de la profondeur.

L'idée que l'on se faisait de leurs mœurs, suffisait à la politique extérieure des Lacédémoniens. On ne parlait qu'avec admiration de la « force de leurs lois », tandis qu'aucune loi, chez eux, n'était écrite, chacun y interprétant la règle suivant sa fantaisie ou son intérêt, et le moyen qu'il possédait de la tourner ou de l'éluder. Depuis Lycurgue, par exemple, il était absolument interdit au citoyen de Sparte d'aliéner la moindre parcelle de sa propriété, l'ensemble des « biens », — c'était la base de la constitution lacédémonienne, — appartenant à l'État. Or lorsque l'éphore Épidatée accorda, comme de force, le droit de transmettre les propriétés, toutes déjà, au moyen d'emprunts gagés, avaient cessé d'appartenir aux propriétaires légaux. La fameuse division du territoire en neuf mille lots « héréditaires, inaliénables et indivisibles », n'avait probablement jamais été appliquée ; mais partout on en célébrait la merveille.

Les Spartiates « durement élevés », sobres jusqu'à la témérité, dont on parlait comme des héros d'abnégation sociale, étaient en réalité de lourds paresseux, songeurs lents, aux appétits grossiers, mangeant et buvant à outrance, que leurs femmes dominaient. Tandis que les « maris » de Sparte, traînant leur oisiveté prétentieuse,

laissaient péricliter la richesse nationale, les femmes, adonnées « aux opérations lucratives et au commerce de l'argent », s'appropriaient les *deux cinquièmes* des terres et la presque totalité des biens meubles. On ne put bientôt s'enrichir que par les femmes, dont le dévergondage, soutenu d'un tempérament extraordinaire, dépassait tout ce que l'on peut concevoir.

L'immense vanité, l'incommensurable orgueil des Spartiates parvenaient à dérober ces plaies hideuses au regard de tous. On continuait à « ensevelir dans la pourpre et couronner de feuilles d'olivier » les citoyens les plus abjects. Ces manifestations avaient pour but d'éblouir les Hellènes, à qui on les racontait. Tout à Sparte était mensonge, hypocrisie. L'alliance recherchée des « peuples » ne visait que leur exploitation. On reprochait aux Spartiates de ne jamais secourir leurs amis; on connaissait leur politique égoïste basée sur leur seul intérêt; on savait qu'ils étaient, au fond, pusillanimes, n'agissant qu'à coup sûr, ayant toujours un « sacrifice défavorable » tout prêt pour justifier leurs défections; — mais on redoutait leurs intrigues, on se méfiait de leurs ruses, on s'inquiétait de leurs mystères, des « dépêches secrètes » dont ils faisaient un large usage, et on s'épouvantait, à juste titre d'ailleurs, des abominations dont ils étaient capables lorsque le succès leur restait.

Dédaignant de s'enrichir par le travail, les Spartiates admettaient la légitimité du pillage, du vol même; leur cupidité les poussait à la guerre, fatalement : « Cupides éhontés non moins que politiques sans foi, ils

chassèrent ignominieusement la paix pour déchaîner la guerre ». Constamment préoccupés de leur réputation, ils avaient fini par faire croire à leur bravoure et à leur intelligence; on qualifiait leur lâcheté de prudence, on attribuait à la « sage réflexion » leur manque de perspicacité. Thucydide, le premier peut-être, sut les voir tels qu'ils étaient : « D'ordinaire, fait-il dire à un Spartiate, dans nos démêlés avec les Athéniens, leurs propres fautes, bien plus que nos secours, ont assuré nos succès ». Profiter de toutes les fautes de l'adversaire et viser continuellement les richesses d'autrui, telle fut la politique constante de Lacédémone.

Impropres au travail, insensibles à la gloire, préoccupés de leurs appétits énormes à satisfaire, les Spartiates devaient innover la plus épouvantable organisation de l'esclavage qui ait jamais été conçue et réalisée. Les libertés civiles des Doriens étant basées sur « l'asservissement des vaincus », Sparte *prit*, — d'où le mot « hilote », de *prendre*, *conquérir*, — « prit » les Messéniens et les Héléates qui avaient combattu l'invasion dorienne, comme « on prend les bêtes tombées dans le filet », et elle voua ces vaincus aux labeurs forcés de toutes sortes. Il y eut, parmi ces hilotes, les *néodamodes*, esclaves auxquels on accordait un peu de leur liberté ravie lorsqu'ils s'étaient bravement battus pour les Lacédémoniens.

Des hommes infatués, grossiers, cruels, pour qui toutes les cupidités étaient naturelles, et légitimes tous les moyens de réussir; des femmes en proie à toutes les passions, et sans vergogne les satisfaisant, telle était

Sparte, la ville dorienne qui, sans les périèques, Achéens restés aux bords de l'Eurotas et que le travail consolait, n'eût été qu'un camp de pirates, bâti. Grâce à ces Achéens laborieux, on apprécia parmi les œuvres de l'industrie hellénique, avec les « manteaux laconiens », dont la pourpre était éclatante, les meubles et les chars de Lacédémone, les ouvrages de ses forgerons, de ses orfèvres, de ses ciseleurs; mais ce furent surtout la trempe des armes d'acier et l'infinie variété des cratères, coupes et « vases à boire », qui valurent à Sparte un certain renom industriel.

Privée de poésie, Sparte ne célèbre même pas sa gloire. Construite sur un terrain bas, à l'ombre d'une « longue barrière de rochers », Lacédémone manquait de soleil, pourrissait. L'inégalité des fortunes s'y manifesta rapidement, par la vente des petites propriétés. Le nombre des citoyens diminuait. Il y avait une peine rigoureuse, — l'*atimie*, — qui frappait les lâches et les criminels privés de tous leurs droits, dont on confisquait peut-être les biens. Le Spartiate ainsi condamné, devenait incapable de remplir un seul de ses devoirs de citoyen : encourir cette peine infamante, qui l'exonérait de tout service public, devint l'idéal recherché du Spartiate. Des dix mille citoyens que Lycurgue avait comptés, c'est à peine s'il en resta sept cents à l'époque d'Agis IV.

Au dehors, les Aristocrates, — probablement seuls instruits, le Peuple ne sachant pas ce qu'on voulait lui dire, — avaient intérêt à magnifier la Sparte conventionnelle, où le fils succédait à son père « non à cause de

ses qualités mais à cause de sa naissance », où les rois avaient la prérogative de sacrifier aux dieux, de décréter la guerre ou la paix, de juger seul les grandes causes. Ils se gardaient d'ajouter : qu'en réalité la royauté était exercée par les éphores investis du droit de jeter les rois en prison; que si Léotychide fit acte d'autorité en abandonnant la Thessalie, c'est qu'il s'était vendu « pour de l'argent »; que si Cléomène, un jour, fit arracher un prêtre de l'autel et ordonna de le fustiger devant le Peuple, c'est que Cléomène était un ivrogne et mourut fou.

Sparte était gouvernée par les éphores, que les prêtres de Delphes et d'Olympie soutenaient et conseillaient. Les peuples ignoraient ces choses. Mais lorsqu'un roi de Sparte mourait, les villes tributaires étaient tenues d'envoyer un certain nombre de leurs habitants assister aux funérailles royales, d'y vociférer « d'immenses lamentations », de proclamer « que le roi mort le dernier avait été le meilleur de tous ».

La Sparte légendaire, dorienne, fermée à tous, était en face de l'Athènes ionienne, pélasgique, toute ouverte : les Athéniens cantonnés dans leur ville; les Spartiates campés, sans patriotisme local, toujours prêts à se déplacer. L'Hellénie, trompée, subissait plutôt l'influence de Lacédémone, Athènes corrompue par les Athéniens, n'ayant plus, croyait-on, la vitalité morale qu'exigeait la continuation de la Grèce antique.

En dehors de Sparte et d'Athènes en conflit définitif, les Corinthiens indisciplinables, légers, disputeurs, très

riches, adonnés aux courtisanes, formaient une cité vieillie incapable de dominer les Hellènes; les Béotiens dédaignés, moqués, ridiculisés, n'exerçaient aucune influence; Argos ne répondait pas aux intentions des Tragiques. Il n'y avait donc, en Hellénie, que les Athéniens maîtres de la mer, dont la flotte, alliée aux flottes de Corcyre et de Corinthe, était invincible, bien que composée de mercenaires, et Sparte, puissance continentale, redoutable assurément, organisée avec lenteur et par des moyens audacieux.

En arrivant en Laconie, les Doriens sans conscience avaient admis les peuples au partage de leur domination; puis, une fois installés, forts, ils avaient asservis leurs Alliés, mettant en esclavage, impitoyablement, tous ceux qui prétendaient leur résister. Il y eut, « aux alentours de la cité de Ménélas », des Doriens triomphateurs, des Périèques domptés, des Hilotes jetés hors de l'humanité : un seul État. Par les Achéens, véritables Hellènes, les vainqueurs participèrent aux jeux olympiques. Les Doriens et les Achéens, confondus, formaient le groupe des Lacédémoniens, ou Laconiens.

Les Péloponésiens affaiblis, privés d'un « Conseil unique », sans gouvernement, sans armée, subissaient le joug de Sparte; la défense de leurs intérêts personnels était le mobile par lequel les Spartiates les obligeaient à s'unir pour l'effort commun. La crainte des Athéniens fut l'élément principal de cette concentration de forces éparses. On affirmait que combattre Athènes, toujours et partout, c'était affranchir l'Hellénie. Ceci justifiait tous

les armements, toutes les expéditions. Et les magistrats de Lacédémone, craintifs, menteurs, multipliaient les « serments » par lesquels ils s'engageaient à respecter, à conserver les lois et l'indépendance de ceux qui s'allieraient à Sparte pour détruire la menace athénienne.

Mais Sparte se réservait le droit de commandement, avec l'indication, — la haine des Athéniens étant la propagande généralisée, — qu'à défaut des Hellènes, des Grecs, les Lacédémoniens feraient appel aux Barbares, aux Perses, aux Asiatiques.

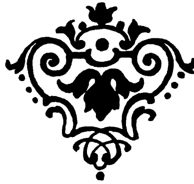
La constitution dorienne, sacrifiant l'individu à l'État, allait se mesurer avec la constitution ionienne, où la collectivité des individus libres formait la nation. La grande, la terrible première guerre entre Européens, — la guerre du Péloponèse, — allait se déchaîner; lutte mémorable, non terminée, entre les « génies clairs » de l'aryenisme athénien et les « esprits nuageux » venus du Septentrion, que le blanc soleil aveuglait.

Athènes, toute gaie, disait son but, avec sa Pallas glorieuse que le navigateur voyait de loin, debout sur son merveilleux piédestal, le Parthénon, dont la pureté franche apparaissait dans l'éther, avant la ville, comme sortant du bleu profond des eaux; tandis que Sparte, cachée au milieu des terres, ourdissait dans l'ombre ses mystérieuses et inquiétantes destinées. Car, Thucydide le remarquera, les institutions de Lacédémone étaient « incompatibles avec celles des autres peuples », les Spartiates, hors de chez eux, ne se conformant « ni aux lois de leur patrie, ni à celles du reste de la Grèce ».

La Vérité et la Dissimulation allaient se heurter. Les guerriers d'Athènes allaient combattre au nom d'un « dieu intérieur », l'Enthousiasme! — *En Théos!* — mot créé, marchant à la mort, à la gloire, en pleine lumière, criant Phœbus, — *Ié Péan!* — le dieu qui soulage ou guérit. Les bandes de Sparte, visant les butins, supputant les rançons, s'accordant toutes les licences, allaient guerroyer pour le lucre, traîtreusement. « Sur quoi comptons-nous, dit le Spartiate de Thucydide, pour nous précipiter ainsi en avant? Sur nos vaisseaux? Mais à cet égard nous sommes inférieurs aux Athéniens, et pour nous exercer, pour leur opposer une flotte, il faudra du temps. Sur nos finances? Sous ce rapport notre infériorité est plus grande encore; nous n'avons ni trésor public, ni ressources disponibles dans les fortunes privées. Peut-être a-t-on un autre motif de confiance : supérieurs par les armes et le nombre, nous pouvons faire des excursions sur le territoire et le ravager? »

On se moquait des Athéniens qui combattaient pour la gloire et pour l'honneur : « Vous pouvez faire un bon emploi de votre bonne fortune présente, dit un député de Lacédémone aux Athéniens, en gardant ce qui est en votre possession et en y ajoutant l'honneur et la gloire ». Il fallait évidemment en finir avec cette civilisation ionienne, athénienne, trop glorieuse, inutile, dépensant des trésors et sacrifiant des vies humaines, sans nombre, pour le maintien des libertés, pour la défense du droit, pour le triomphe de la justice universelle. Les peuples aimaient trop les Athéniens; l'égoïsme brutal,

venu du Nord brumeux, devait agir vite, affirmer sa force, imposer sa domination, en terrorisant l'humanité. Sparte ne pouvait plus hésiter; la guerre fut décidée : la guerre de Péloponèse.



CHAPITRE XIII

De 432 à 430 av. J.-C. — Incidents de Corcyre, Potidée et Platée. — Intervention de Corinthe. — Combat naval de Sybota. — Mégare contre Athènes. — Delphes conseille Sparte. — Plan de Périclès.— Archidamos en Attique. — Succès de la flotte athénienne. — Périclès allié de Perdiccas et de Sitalcès. — Armées. — Stratèges. — Tactique. — Sièges. — Lutte décisive entre Athènes et Sparte.



EPUIS la retraite de Xerxès, et comme si chaque Hellène avait rêvé la domination de l'Hellénie, les querelles de Grec contre Grec, les combats de Ville contre Ville avaient été continuels. La crainte d'Athènes seule réconciliait les querelleurs. Les Alliés qui trahissaient les Athéniens, se justifiaient en disant qu'ils ne consentaient pas à être « écrasés ». La jalousie qu'inspirait Périclès était un des motifs principaux des animosités latentes. La guerre contre la Cité de Pallas étant désirée, quelques incidents graves hâtèrent la déclaration des hostilités préparées par Sparte : à Corcyre, à Potidée et à Platée éclatèrent,

presque au même moment, des conflits dont l'acuité immédiate prouva l'état déplorable des esprits.

Corcyre, qu'une garnison de Corinthiens occupait, se donnant toute l'importance d'une métropole, avait fondé la colonie d'Épidamne, que des Aristocrates gouvernaient. Chassant leurs chefs, les Épidamniens venaient de se constituer en démocratie. Ces « chefs », ces « riches », bannis, revinrent avec les Taulantiens pour châtier les révoltés; ceux-ci appelèrent Corcyre à leur secours. Corcyre refusant d'intervenir, les Épidamniens se tournèrent vers Corinthe, disant que « l'oracle de Delphes en avait décidé ainsi ».

Les Corinthiens répondirent à l'appel des Épidamniens et Corcyre protesta, offrant de soumettre le différend à un arbitrage. Corinthe répondit en envoyant 2,500 hoplites et 70 vaisseaux protéger Épidamne. La flotte de Corcyre arrêta la flotte de Corinthe en vue d'Actium et la battit. Épidamne dut ouvrir ses portes aux guerriers de Corcyre victorieux; elle subit le châtiment de sa « révolte pour la liberté ».

Corinthe, dont les richesses étaient énormes, ne pouvait pas, à cause de ses trafics fructueux, risquer un insuccès militaire. Les riches Corinthiens ne supportaient pas l'idée de renoncer à la « continuelle joie » de leur puissance. Comme il existait des relations suivies entre les courtisanes célèbres de Corinthe, — les Laïs, les Cyrène, les Sinope, — et les courtisanes d'Athènes, les Corinthiens apprirent, « par les femmes », l'effet considérable que leur défaite avait produit chez les Athéniens.

Corinthe fit aussitôt de grands préparatifs de guerre. Corcyre effrayée appela les Athéniens. Les députés de Corcyre, en arrivant à Athènes, y rencontrèrent les députés de Corinthe déjà venus.

Athènes, Corinthe et Corcyre avaient les trois grandes flottes de l'Hellénie. La Ville qui aurait eu contre elle les deux autres n'aurait pas pu résister. Sparte se réjouissait de l'incident qui, mettant aux prises les trois « forces » helléniques, les annulait presque. Le premier jour, et sans y réfléchir, les Athéniens se prononcèrent pour Corinthe; le second jour, une saine appréciation des faits l'emporta : Corcyre étant, après Athènes, la principale force maritime, et le Péloponèse s'agitant pour une guerre générale, l'alliance des Corcyréens était certainement préférable. Athènes ne consentit aux Corcyréens qu'une aide défensive ; elle n'accepta pas de poursuivre jusqu'au bout la ruine des Corinthiens.

Près de l'île de Sybota, 150 vaisseaux de Corinthe et 110 vaisseaux de Corcyre se rencontrèrent. Le choc fut terrible ; la bataille, d'un impitoyable acharnement. Il n'y eut pas de vainqueur, tant souffrirent les deux adversaires. Les Corcyréens se retirèrent cependant, ayant perdu 70 galères, les 10 vaisseaux envoyés par Athènes protégeant leur retraite. Corinthe, profitant de ce premier succès, allait recommencer la lutte, lorsque l'arrivée de 10 autres vaisseaux athéniens intimida les combattants qui se retirèrent, prenant en route Anactorion, occupée jusqu'alors de concert avec les Corcyréens. Fidè-

les à leurs engagements, les Athéniens laissèrent la flotte de Corinthe effectuer sa retraite en paix.

Les prisonniers que les Corinthiens ramenaient furent vendus comme esclaves, à l'exception des « riches » que la Ville garda, pour en obtenir une rançon. Le combat naval de Sybota se terminait comme une opération commerciale, au « bénéfice » des Corinthiens. La réputation des Corcyréens perdit beaucoup à cet échec qui fut très exploité : on racontait que leurs guerriers n'avaient combattu que « stimulés par les lanières ». Les fouets de Corcyre, à manches d'ivoire, devinrent recherchés.

Athènes se retirait correctement du conflit, lorsque Potidée, son alliée tributaire, obéissant à Corinthe sans doute, se révolta. Les Corinthiens s'allièrent aussitôt à Perdiccas, roi de Macédoine, pour protéger Potidée et soulever toute la Chalcidique. Sparte, de son côté, promit aux Potidéates d'envahir l'Attique si les Athéniens les attaquaient.

Athènes réunit 70 vaisseaux et 3,000 hoplites sous le commandement de Phormion. Corinthe envoya 1,600 hoplites et 400 soldats de troupe légère aux Potidéates. La défaite de Potidée devenant probable, Perdiccas, trahissant Corinthe, traita avec les Athéniens; Sparte ne fit absolument rien de ce qu'elle avait promis de faire. Mais malgré toute la prudente hypocrisie des Spartiates, Athènes rendit les Péloponésiens responsables de la révolte des Doriens de Potidée. Les Corinthiens, abandonnés, essayèrent de dégager seuls Potidée; ils furent battus. La ville, cernée, « baissant les signaux », se rendit.

Vaincus et joués, les Corinthiens convoquèrent tous les ennemis d'Athènes à Lacédémone. La plupart répondirent avec courage à l'appel. Quelques-uns, les Éginètes notamment, promirent leur concours en n'osant pas l'avouer publiquement. Mégare se fit remarquer par l'éclat de sa défection. Il est vrai que Périclès avait fermé aux Mégariens les ports d'Athènes; qu'il y avait, entre Athéniens et Mégariens, des rivalités particulières, des « enlèvements de courtisanes », audacieux, qui prenaient en Hellénie l'importance de griefs politiques. Les Athéniens avaient enlevé la courtisane Simetha, et les Mégariens, deux « courtisanes de la maison d'Aspasie ». — « Ainsi, écrit Aristophane, c'est pour trois filles que la Grèce est en feu ! »

Sparte menait la campagne contre les Athéniens, fomentant la haine contre la Cité de Pallas, utilisant tout, ne reculant devant aucun moyen. Athènes ayant envoyé un héraut à Sparte pour y discuter le droit des Mégariens, le « messager » fut traîtreusement assassiné en chemin. Alors, exaspérés, les Athéniens firent à la victime de « solennelles funérailles », interdirent aux Mégariens, « à jamais », l'accès de l'Attique, imposèrent aux guerriers le serment d'aller « ravager les terres de Mégare deux fois chaque année ». En excitant ainsi, par de criminels complots, la redoutable sensibilité des Athéniens, Sparte les amenait comme de force, violemment, à prendre, aux yeux des Hellènes, la responsabilité de la guerre que Lacédémone voulait.

Corinthe, se dégageant, essaya de mettre aux prises

immédiatement, à son profit, Athènes et Sparte : elle signala aux Hellènes la violence des décrets d'Athènes contre Mégare, actes arbitraires, destructifs de toute sécurité, et en même temps elle dénonça les coupables lenteurs de Sparte, « s'enorgueillissant de ses vertus, se donnant pour la libératrice de la Grèce », ne faisant rien contre les « oppresseurs de l'Hellénie », contre les Athéniens. Les députés d'Athènes venus à Sparte tâchèrent de convaincre d'imprudence les Corinthiens, en leur faisant pressentir ce que serait la domination des Spartiates, au moins aussi dure que celle des Perses, et ils demandèrent qu'un arbitre décidât entre eux et les Mégariens.

Les Spartiates se donnèrent l'apparence de sages conciliateurs en acceptant d'examiner la proposition des Athéniens. Leur roi Archidamos, vieillard tranquille, proposa la paix, tandis que l'éphore Sténélaïdas, roi véritable, se prononça pour la guerre, à moins qu'Athènes ne s'humiliât en accédant aux exigences des Mégariens. Les prêtres de Delphes venaient de dicter au « dieu dorien » un oracle favorable aux vues de Sparte.

D'hypocrites négociations étant aussitôt entamées, les Spartiates en assurèrent l'échec en visant Périclès, en réclamant des « satisfactions » qui touchaient personnellement le maître d'Athènes : par exemple, le bannissement de la famille des Alcméonides à laquelle Périclès appartenait. En fait, Sparte rompait, après quatorze années, la trêve de trente ans consentie. Corinthe s'effrayait maintenant des conséquences de la lutte.

Périclès fut admirable. Il sut donner aux Athéniens, avec la foi du succès final, la crainte salutaire des épouvantables suites qui résulteraient d'un seul moment d'hésitation. Il fit revivre Thémistocle en sa personne.

Un troisième incident allait détruire tout espoir, toute possibilité de solution pacifique. Une nuit, 300 guerriers de Thèbes, sans autre raison que leur haine, pénétrèrent dans Platée pour la saccager. Les Platéens se barricadèrent et, dans la ville, firent les Béotiens prisonniers. Athènes dépêcha un « messager » ; mais lorsque le messager arriva, 180 Thébains étaient déjà massacrés. Des guerriers de Thèbes courant à la délivrance des victimes avaient été arrêtés par un débordement de l'Asope. Athènes ordonna de saisir, comme suspects, tous les Béotiens qui se trouvaient en Attique. Sparte affecta de considérer le secours, « en hommes et en vivres », envoyé par les Athéniens au « peuple sacré » des Platéens, comme un commencement des hostilités.

Athènes ne bougea pas; elle attendit un « acte de guerre », laissant à ses ennemis tout l'odieux de l'agression. Sparte appelant aux armes tous ses Alliés, leur promettait le pillage de la « riche Attique ». Archidamos partit avec 60,000 hommes. Un tremblement de terre qui ébranla « l'île sainte de Délos », n'arrêta pas les envahisseurs. Le vote « pour la guerre » était définitif (432). L'Hellénie tout entière, — en action, ou prête à agir, « attentive », — participait à l'événement.

Sauf Argos, tout le Péloponèse était pour Sparte. Les Mégariens, les Phocéens, les Locriens, les Béotiens,

les Ambraciotes, les Leucadiens et les Anactoriens se prononcèrent contre Athènes. Corinthe, Mégare, Scyone, les habitants de Pellène, d'Élée, d'Ambracie et de Leucade « fournirent des vaisseaux »; de Béotie, de Phocée et de Locrie arrivèrent des cavaliers.

Sauf Mélos et Théra, qui s'abstinrent, le reste de l'Hellénie demeura fidèle aux Athéniens. Chios, Lesbos et Corcyre donnèrent des navires; « les autres, écrit Thucydide, de l'infanterie et de l'argent », c'est-à-dire Platée, les Messéniens de Naupacte, beaucoup d'Acarnanes, les Corcyréens, les Zacynthiens et « un grand nombre d'autres villes qui payaient tribut aux Athéniens dans une foule de contrées », les Doriens qui étaient à côté de la Carie, l'Ionie, l'Hellespont, la presqu'île de Thrace, « les îles situées à l'Orient, entre le Péloponèse et la Crète », toutes les autres Cyclades, « à l'exception de Mélos et de Théra ». Les cavaliers de Thessalie accoururent.

Périclès n'était pas sûr de tous ses Alliés; il redoutait les défections. Les Athéniens ne lui inspiraient pas une confiance absolue. S'inspirant de Thémistocle, il ne voulut que défendre Athènes. Les habitants de l'Attique durent venir s'enfermer dans la Cité, après avoir transporté dans l'Eubée leurs troupeaux et leurs bêtes de somme. Toute la ville fut occupée, entre les longs-murs, jusqu'au Pirée. Les campagnards avaient fui en masse devant la menace des Péloponésiens. L'Acropole, le « vieux rempart pélasgique », reprenait son antique importance. Athènes, « bien close et bien verrouillée », était gardée de jour et de nuit. Le sacrifice patriotique, héroïque-

ment accepté, fut général. Périclès, donnant l'exemple, venait d'abandonner ses « terres » à l'État.

Le roi de Sparte Archidamos, après avoir inutilement attaqué le fort d'Œnoé, inaugura le pillage systématique du territoire. Les champs de Thria et d'Éleusis étant ravagés, il s'avança jusqu'au bourg d'Acharnes, à onze kilomètres d'Athènes. Archidamos avait pensé que les Acharniens, nombreux dans l'armée athénienne, n'assisteraient pas de sang-froid à la dévastation de leurs propriétés détruites sous leur yeux, qu'ils sortiraient de la ville en entraînant les Athéniens. En effet, dans la ville, les jeunes guerriers impatientés, furieux, discutaient le plan de Périclès, s'agitaient, réclamant la convocation du Peuple.

Périclès envoya quelques cavaliers harceler l'ennemi, mais demeura mystérieux, se refusant à toute explication. Il haranguait les Athéniens, souvent, tantôt exaltant leur patience héroïque, affirmant le succès définitif, et tantôt peignant de couleurs sombres le tableau des misères et des hontes qui résulteraient d'une seule faute commise, irréparable. Il démontra que la grandeur d'Athènes résultait du libéralisme des Athéniens autant que de leur puissance militaire; qu'il ne fallait compromettre aucune de ces deux forces en cédant à une ardeur irréfléchie.

La retraite soudaine d'Archidamos, lassé de détruire, qui s'en fut vers Orope et la Béotie après trente journées de saccage, donna raison à Périclès. En même temps, les Athéniens apprirent que leur flotte avait bien agi : Partis du Pirée, 150 vaisseaux venaient de ravager

les côtes de l'Argolide, de la Laconie ; les marins avaient failli prendre Mothoné, en Messénie, que le Spartiate Brasidas secourut. Les rives de l'Élide pillées, Solion, Astacos et l'île de Céphallénie furent prises.

Alors Périclès se mit à la tête d'un corps formé d'Athéniens et d'étrangers marchant contre la Mégaride, tandis qu'une escadre délivrait le détroit de Chalcis des corsaires Locriens, que les marins descendaient en Locride. Un fort rapidement bâti sur l'île Atalante, devait protéger désormais « la mer eubéenne ». Égine occupée, Périclès en distribua les terres aux Athéniens, « par la voie du sort ». Sparte recueillit dans Thyré les Éginètes dépossédés.

Périclès triomphait. « Du haut de son Olympe, dira Aristophane, Périclès lance l'éclair, fait gronder le tonnerre, bouleverse la Grèce! » Le grand Comique, ignorant ou aveuglé, se moquait de la gloire acquise ; plus juste, plus clairvoyant, Thucydide dira que si Périclès avait vécu, — Périclès, « le seul homme qui sut dominer les orages populaires et allier à la science de la guerre et à une sagacité politique une fermeté inébranlable », — Athènes eût été sauvée.

Les guerriers fanfarons ou ridicules abondaient à Athènes; le type du « philarque aux longs cheveux », qui allait au marché « se faire verser de la purée dans son casque », était fréquent. L'armée vieillie, encombrée, n'inspirait plus beaucoup de confiance; mais les Thraces, les Scythes et les Macédoniens, que l'on rencontrait dans l'Attique, causaient une peur salutaire. Comprenant que

les Athéniens ne résisteraient pas au choc des Péloponésiens, doutant de la fidélité de ses Alliés, Périclès voulut s'assurer l'aide des « montagnards armés de coutelas », les Diens de Thrace; des cavaliers redoutables par le nombre », les Odryses et les Gètes; des « archers et piquiers faisant aussi usage de la hache », les Massagètes Scythes, et des « combattants cuirassés, au heurt irrésistible », les Macédoniens, qui, libres dans les monts Rhodope ou gouvernés par des rois obéis, formaient une horde puissante au nord de l'Hellénie.

Réconcilié avec Perdiccas, roi de Macédoine, Périclès fit connaître qu'il venait de s'allier à Sitalcès, roi de Thrace, ce qui donna de la quiétude aux Athéniens. Il décida, pour augmenter cette sécurité obtenue, qu'un trésor de 1,000 talents et que 100 galères choisies parmi les meilleures seraient mis en réserve; que tout citoyen osant « proposer » d'employer cette réserve à autre chose qu'à la défense de la ville « menacée par une flotte ennemie », serait puni de mort. Puis, revenant à son œuvre principale, reprenant son Athènes artistique et théâtrale, sensible au beau et amie des représentations, il ordonna (431) que des funérailles solennelles honoreraient les « guerriers morts en combattant pour la patrie », victimes dont les ossements avaient été recueillis dans des cercueils de cyprès.

A travers la ville, le deuil public fut triomphal; les jeux funèbres célébrés au Céramique. Devant les restes des héros réunis, couverts de terre, Périclès prononça l'« éloge des morts », admirable morceau d'éloquence

politique où la tyrannie de Lacédémone fut dénoncée, Athènes glorifiée, l'élite des Athéniens sagement rappelé à la prudence, le Peuple gratifié d'un décret : Désormais, les enfants des guerriers tués seront « élevés aux frais de la République, jusqu'à ce qu'ils soient d'âge à la servir ». Se préoccupant de la jalousie des Hellènes, Périclès montra les conséquences funestes de la renommée bruyante.

Athènes était encore capable de grandes choses, mais ses impétuosités, ses violences, sa vanité, surtout l'égoïste et naïve prétention des individualités impatientes de jouir de leur gloire, ne permettaient plus de longues, de lentes entreprises. Chacun ne songeait qu'à sa propre journée. Aristophane se prononce pour la paix, contre « les terribles maux qui suivent le cliquetis des armes », parce que dans les villes en paix, seules, dans les « cités échappées au péril », on peut « faire représenter des tragédies ».

Ces changements s'aggravaient des modifications profondes apportées à l'art de la guerre. L'élan, le courage, la bravoure ne suffisaient plus; une science guerrière se développait ; les défaites affaiblissaient considérablement, tant le succès était utilisé. Les vieilles troupes persiques, « armées de faux », les hordes brandissant la hâche fruste, africaine, la « pierre éthiopienne aiguisée », devenaient légendaires. Les archers crétois, dont le roi David se gardait, et qui frappaient impétueusement, eussent été vaincus par les guerriers nouveaux, disciplinés, fermes à leur rang de combat, immobiles, regardant sans faiblir « le sillon

creusé par la lance rapide ». La bravoure individuelle ne vaut qu'au centre de la mêlée. Les armes sont encore courtes cependant.

Sparte a constitué la « nation armée ». Lacédémone est un camp; le mot *phroura* (garnison) y désigne « l'ensemble des hommes valides en état de porter les armes ». L'organisation guerrière est quasi parfaite : le cercle, le groupe des convives du repas commun, — quinze, — est l'unité; la « camaraderie dorienne », la base de l'organisation. Trois cent de ces « camaraderies », soit ensemble 4,500 hommes, forment la « communauté dorienne » proprement dite. Chacun des six *polémarques* commande à quatre *lochagoi*, huit *pentécostères* et seize *énomotarques*.

Le père de famille est, à Sparte, comme un capitaine perpétuel, un éducateur guerrier; la distraction principale, presque unique, des jeunes Lacédémoniens, favorisée par l'État, c'est la chasse, notamment dans les forêts du Taygète où les chevreuils, les sangliers, les cerfs et les ours abondent, que l'on poursuit très loin avec les chiens de Laconie, célèbres.

Cette armée en outre, une fois faite, est comme une troupe de dévastateurs. Peuple « ne connaissant ni dieux, ni foi, ni serment », les Spartiates avides de pillage ne redoutaient que la cavalerie; les guerriers, lourds, inébranlables pendant l'action, ne savaient ni exécuter une retraite devant un ennemi victorieux, ni poursuivre un ennemi battu; mais pour ravager un champ, détruire une récolte, saccager une ville, nul ne pouvait le disputer aux Lacé-

démoniens. Le carnage et le vol faisaient partie de l'instruction militaire des Spartiates.

Il était certain, et connu, que l'armée athénienne s'affaiblissait de plus en plus, les « vieillards à cheveux blancs » y devenant trop nombreux, les « jeunes hommes » se dérobant à l'obligation de servir. Les « héros », qui se montraient dans les rues d'Athènes avec des armures éclatantes, des baudriers lourds de pierreries, des boucliers coloriés, des casques couverts de plumes d'autruches « belles et blanches », ou d'aigrettes multicolores, vêtus de chlamydes d'un rouge éclatant », et qui emportaient à la guerre, pour conserver la fraîcheur des teintures, de la pourpre de Sardes ou du safran de Cyzique, n'inspiraient que peu d'effroi. Les « chevaliers » d'Athènes avaient perdu toute considération.

Vaniteux, les chefs se montraient plus jaloux des préséances qu'ambitieux de gloire ; cupides, ils allaient parfois, à la veille d'une action, jusqu'à discuter le prix de leur bravoure. Les marchands adonnés au commerce maritime étant exemptés de tout service militaire, le recrutement devenait difficile, restreint. Ceux qui payaient les dépenses de l'armée, c'est-à-dire les citoyens des trois premières classes, voyaient leurs charges s'aggraver des exigences croissantes des soldats salariés.

Les stratèges, multipliés, n'avaient pas la réputation d'être instruits. Les principaux Athéniens ne recherchaient l'honneur temporaire d'un commandement que pour se placer en vue du Peuple, obtenir de lui les faveurs qu'il distribuait. Les stratèges de la Cité inspiraient

si peu de confiance, qu'on admettait des étrangers à exercer cet emploi.

Les Spartiates qui savaient ces choses, cherchaient à attirer l'armée athénienne sur un terrain plat, pour la vaincre. Les cités jalouses d'Athènes parlaient de la désorganisation d'une métropole anarchique, corrompue jusqu'à l'anéantissement. Mais Sparte, Corinthe et Thèbes comptaient sans le « bon génie » protecteur de la Cité de Pallas : « Athènes, dit un chœur d'Aristophane, ne s'arrête qu'à des résolutions funestes ; mais les dieux tournent ses fautes à son plus grand bien ». Le Bon génie d'Athènes, c'était le génie aryen, simplement, tout intelligence, qui est en effet susceptible de concevoir et de réaliser en un instant, comme d'instinct, ce que les hommes appartenant à d'autres races n'obtiennent qu'aux prix de lentes et laborieuses méditations.

Adroits et courageux, les Attiques ruinaient d'un coup, par l'inconcevable habileté d'une stratégie improvisée et la spontanéité de leur action, tout ce que l'adversaire avait calculé : « les Attiques, seuls vraiment nobles et indigènes, sont le plus courageux des peuples ». — « Et ce courage, dit Thucydide, excellent juge, est moins l'effet de la loi, qu'un résultat de nos mœurs ».

Les mœurs aryennes, c'est-à-dire le sentiment de l'honneur, invétéré, poussait jusqu'à l'héroïsme, devant l'ennemi, les chefs les moins faits pour le combat ; et comme ces chefs entraînés avaient à leur suite, en réalité, les campagnards, les anciens soldats de Marathon, « durs ainsi que l'yeuse et l'érable, rudes, impitoyables », la victoire

résultait pour eux, souvent, de l'imprévu de leurs mouvements et de la surprise que l'ennemi en éprouvait. Ces Athéniens vaniteux, légers, dissolus, allaient à la mort joyeusement : « Alala ! Io ! Péan ! Sautez, Bondissez ! Évoé ! Évoé ! » tandis que les « corps nombreux de joueurs de flûtes » qui précédaient, correctement rangés, l'armée de Lacédémone en marche, ne servaient qu'à marquer la « cadence régulière », lente, du pas réglé.

Cyaxare, le premier, avait divisé les hordes asiatiques en corps différents : piquiers, archers et cavaliers ; les stratèges grecs avaient coupé le corps de troupes en trois divisions : droite, centre, gauche ; les tacticiens, enfin, tenant compte des nécessités du combat se préparant, supputant les circonstances probables de l'action, discutaient et fixaient les modes divers d'attaque et de défense. Il se formait une science de la guerre, minutieuse et généralisée à la fois. Ainsi la cavalerie, procédant par chocs successifs ou « charges », ne pénétrait plus dans la masse armée au premier contact ; l'infanterie attaquée s'appliquait d'abord à supporter le choc, à « tenir », à résister, elle ne compromettait pas la solidité de sa résistance en s'élançant trop tôt ; le « recul » enfin, la retraite, la « fuite » même, au moment opportun, n'étaient plus une preuve de faiblesse, de lâcheté, mais une « manœuvre » semblable aux autres, concourant au succès final.

Une discipline absolue, que la peine de mort sanctionnait, faisait de l'armée de Lacédémone une sorte de bloc mouvant, une masse « agissant comme un seul homme », impénétrable, irrésistible, mais incapable de poursuite

après la victoire ou de revanche immédiate après la défaite. Une audace déconcertante, impétueuse, « qui frappait d'épouvante l'ennemi », faisait la supériorité militaire des Athéniens. « Un bras robuste, dit l'Oreste d'Euripide, ne soutient pas mieux la lance qu'un bras faible; c'est le naturel et la vaillance d'âme qui font tout ». Une fois lancés, les jeunes Athéniens étaient admirables.

Cependant, l'ardeur guerrière de la « jeunesse hellénique », inexpérimentée, ne devait pas résister longtemps aux savantes combinaisons des stratèges. La victoire allait appartenir bientôt au plus avisé, au plus prudent. — « Faut-il, demande l'Étéocle d'Euripide, l'audace ou la prudence ? » Et Créon de répondre : « L'une et l'autre, car seule, l'une ou l'autre ne vaut rien ».— De là les avant-gardes, les éclaireurs, les « nombreux soucis du roi stratège », le calcul des armements, le soin du cheval et du soldat, le choix et la distribution des vivres et des armes, les feintes, les stratagèmes, la formation des camps, la surveillance de jour et de nuit, les signaux, les « mots de reconnaissance », — et pour l'attaque ou la défense des villes, tout un art spécial, compliqué, réglementant l'emploi du feu et de la hache, des échelles et des boucliers protecteurs pendant l'assaut; le lancement des flèches, des « pierres de fronde », des « fragments de rochers », des « blocs arrachés aux créneaux », des sorties pendant la résistance.

L'art des sièges échappait à l'intelligence des Spartiates ; ils n'avaient, devant une ville à prendre, ni l'habileté, ni la ténacité surtout des Athéniens.

Un facteur nouveau intervenait, très important : « Plus d'argent, plus de guerre », dit nettement Aristophane. Sparte étant sans trafics, ne comptait, en dehors du produit des pillages, que sur les subsides de Delphes et d'Olympie. Athènes possédait le trésor « déposé dans le temple de Minerve », les tributs des villes alliées et la ressource de ses citoyens que le commerce enrichissait, dont les guerriers protégeaient la fortune.

La lutte décisive entre Sparte et Athènes, inévitable dès la fin des guerres Médiques, commençait. Les deux adversaires étaient prêts, « avec toute l'expérience, dit Thucydide, que donne l'habitude d'agir au milieu des dangers ».



CHAPITRE XIV

De 430 à 425 av. J.-C. — Archidamos en Attique. — La peste à Athènes. — Les mœurs athéniennes. — Périclès à Épidaure. — Reddition de Potidée. — Platée. — Mort de Périclès. — Retour d'Archidamos. — Révolte de Mitylène. — Cléon. — Sophistes et Démagogues. — Siège de Platée. — Troubles et massacres à Corcyre. — Tremblements de terre. — Aristocrates et Démocrates. — Aristophane et son œuvre.



Au printemps (430), Archidamos, roi à Sparte, ayant suivi la côte orientale jusqu'à Laurion en respectant la plaine de Marathon et Décélie, menaçait Athènes de nouveau. Quarante jours après, les Spartiates abandonnaient l'Attique, annonçant aux Hellènes que la peste décimait les Athéniens. Le « mal » était venu d'Éthiopie, disait-on, importé au Pirée par les marins fréquentant la Lybie.

Les Athéniens croyaient que leurs ennemis avaient empoisonné les puits. Épouvantés, ils devenaient superstitieux, constataient les « signes » précurseurs des catastrophes : un chœur d'adolescents décimé sur la route

de Delphes, un toit tombé sur des enfants qui apprenaient à lire, etc. Le fléau fut divinisé; la Peste devint « une odieuse déesse ».

L'entassement des hommes de toutes conditions dans les murs fermés d'Athènes explique suffisamment l'épidémie, qui était le typhus des armées et non la peste. La plupart vivaient misérables, « dans des tonneaux, dans des trous, dans des poulaillers »; et les Athéniens que la misère épargnait, livraient au fléau des corps considérablement affaiblis par l'excès des plaisirs.

Les mœurs étaient déplorables. Les gynécées se transformaient en harems, ou devenaient des lieux de débauche. Chaussées du cothurne persique, blanc et léger, vêtues de « robes transparentes », jaunes, vertes, « couleur de grenouille », parfumées, fardées, impudiques, les riches Athéniennes n'avaient plus de retenue. De vieilles femmes, cachant leurs rides « sous la céruse », donnaient des festins à de jeunes hommes, qui y venaient « couronnés et portant des torches ». Les femmes de simples citoyens, « oubliant le ménage et la navette », désœuvrées, « grignotant des fèves », buvaient les vins des îles et s'enivraient publiquement. Ce n'étaient, dans la cité de Minerve, qu'Asiatiques lascives à la recherche de plaisirs qu'elles n'atteignaient pas, « dévorées de désirs », languissantes, inassouvies, et Laconiennes éhontées, moins savantes, mais insatiables. « Parmi les femmes de notre temps, dira la Mnésiloque d'Aristophane, il n'existe pas une seule Pénélope; toutes sans exception sont des Phèdres ».

De très jeunes filles, danseuses ou joueuses de flûte,

épilées à la mode orientale, quelques-unes n'ayant pas atteint leur septième année, participaient, avec de très jeunes garçons bien choisis, aux repas où « circulaient les mets friands, le vin et les éclats de rire ».

La peste sévissant, le premier moment de stupeur passé, tout ce monde accepta la mort comme inévitable, n'eut que la hâte d'épuiser au plus tôt la somme des jouissances possibles. Tout s'exagéra. Les démoralisés devinrent des criminels; les « amants du plaisir », des débauchés. L'ardeur factice et temporaire des énervements laissait les Athéniens sans force. Devenus frileux, ils portaient maintenant des fourrures et ils éprouvaient d'irrésistibles peurs. Leur insouciance était effrayante. Pas de soins aux malades, aucune invocation, aucune prière aux divinités. Un silence écrasant pesait sur la ville, que les oiseaux et les chiens avaient désertée. On abandonnait les morts à la pourriture; jusque dans les temples, les cadavres s'entassaient. Les vivants, comme fous, n'imaginaient que de nouvelles et abrutissantes corruptions. Vouées à la Vénus asiatique, à l'Aphrodite « aux sourcils arqués », les Athéniennes assistaient aux processions des phallophories, et dans leurs maisons se livraient, « à défaut d'autres », à des esclaves ou à des muletiers.

La goinfrerie laconienne aidait, par une perpétuelle congestion, au dévergondage. Les *menus* des festins, compliqués, devenaient des « œuvres ». Aux convives « agenouillés sur des tapisseries », on servait les mets les plus rares assaisonnés d'un sel « broyé avec du thym ». Les courtisanes furent admises aux repas sacrés.

Les citoyens de marque, « mangeant, buvant et chantant », se dégradaient devant les esclaves et les bouffons qui allaient exploiter l'avilissement de leurs maîtres.

Chez le Peuple, autour du marché, sous les portiques, la « foule mugissante » vivait la même vie, avec beaucoup moins de possibilités mais beaucoup plus de crapule. Devenu cruel, ce peuple avait des plaisirs barbares, des jeux bas, des mœurs abominables : les combats de cailles, le spectacle de marionnettes d'une indécence outrée, des promiscuités outrageantes. Et le Peuple, moins affaibli que les Grands, encore vigoureux, actif, se renseignait et discutait chez les barbiers, y préparait ses votes, était le maître, exerçait le gouvernement. On le voyait, « fort et brutal », à l'Assemblée, assis sur les bancs de pierre, bouche béante « comme s'il pendait des figues par la queue », inquiet de son ignorance en même temps qu'infatué et jaloux de son pouvoir, prêt à obéir à qui saurait capter sa confiance.

Les campagnards, très fiers de leur importance, appartenaient déjà à ceux qui les flagornaient; quant aux « autres », on savait par quelles promesses on les attirait. C'était l'Athènes dont parle Agoracritos, la « Cité des gobe-mouches », peuplée d'auditeurs qui « ne savaient qu'ouvrir et fermer les oreilles, comme on fait d'un parasol », et qui votaient avec indifférence la paix ou la guerre, pourvu que l'orateur leur garantît « des sardines à bon marché ». La vanité de ce souverain était satisfaite quand, au moyen des fèves exprimant son vote, il venait de sanctionner un décret; l'exécution du décret l'intéressait

peu. La paresse du Peuple se généralisait. Les Citoyens, « ne s'occupant de rien », vivaient « comme des brutes ». A défaut de métier agréable ou facile, beaucoup se faisaient sycophantes, délateurs.

Toute activité se dépensait en discussions, en bavardages, en procès donnant l'occasion de discourir. La passion d'égalité qui surexcitait, en pleine contradiction avec les mœurs qui séparaient de plus en plus les classes, par l'appréciation des fortunes, menait à l'ostentation. De malheureux citoyens, près de la ruine, jetaient des plumes d'oiseaux rares devant leur porte pour faire croire à la somptuosité de leur existence. Le Peuple, enviant les Riches, rêvant de jouissances imaginaires, se créait des besoins. Las de sa « saumure à l'ail », il désirait des « salaisons drapées de feuilles de figuier », songeait aux grives en croquant les « sauterelles rôties » que l'on vendait au Pirée. On ne mangeait plus les tripes séchées au feu qu'arrosées de miel.

Dès le printemps, l'Athénien pauvre vendait sa « chaude tunique » pour acheter le « vêtement léger » de la saison. Il s'aspergeait des mauvais parfums dont Rhodes faisait le commerce. Il tâchait, ce déshérité piqué d'ambition, par le choix du costume et des onguents, d'imiter, d'égaler ces « fats bien peignés et dont les doigts étaient chargés de bagues jusqu'aux ongles », ces jeunes débauchés « incapables et sots » auxquels on confiait des ambassades.

Périclès, jusqu'alors, avait mené son despotisme intelligent entre cette Aristocratie décrépite et ce Peuple trop

jeune. Les courtisanes prenaient la place des femmes libres dont les Athéniens avaient vite épuisé l'impudeur. Les vieillards, ridiculisés, portant des corsets en bois de tilleul comme Cinésias, s'enorgueillissaient d'enrichir des courtisanes célèbres, tandis que de jeunes Athéniens, participant à ces libéralités, se déconsidéraient. Les prostituées du Pirée étaient les courtisanes du Peuple. Et dans cette décadence, il y avait une classe d'hommes, « débauchés obscènes et parasites gloutons », — les *triballes*, — qui concouraient, avec les esclaves, à la décomposition du corps social. Des usuriers ruinaient systématiquement les Aristocrates. Les esclaves s'enrichissaient en vendant les secrets de leurs maîtres, faisant métier d'espionner la Cité pour l'ennemi.

La peste pouvant emporter tous les Athéniens en une nuit, tous, sans aucun scrupule, bravant la mort, enfermés pour ainsi dire dans leur magnifique tombeau, tâchaient d'épuiser rapidement la somme des plaisirs humains possibles.

Périclès, à ce moment, conduisait une expédition contre Épidaure, ravageait les côtes de l'Argolide, prenait Prasie, arrachant ainsi un corps de guerriers à la peste « physique et morale » d'Athènes. La peste atteignit les troupes devant Potidée. Forcé de revenir à Athènes, Périclès y trouva le peuple aux mains de Cléon et s'entendit condamner à l'amende. A l'ingratitude des Athéniens se joignit, contre Périclès, l'acharnement du fléau : il vit mourir ses amis préférés, sa sœur, ses deux fils, Paralos et Xantippos. Il supporta ces malheurs et

cette injustice avec une telle dignité, que les Athéniens, pris de pitié, accordèrent tous les droits de Citoyen au fils illégitime que Périclès avait eu d'Aspasie et qu'ils lui rendirent le pouvoir.

Cléon avait offert la paix à Lacédémone, qui avait rejeté la proposition avec mépris. Potidée se rendit; mille familles athéniennes y remplacèrent les Potidéates expulsés. Les Spartiates, parjures, assiégeaient Platée, essayant avec le concours des Chéroniens, des Molosses et des Orestins, de chasser les Athéniens de la mer d'Ionie. Ayant échoué contre Zacynthe et Céphallénie (430), ils agirent résolument en Acarnanie (429) : Corinthe, Leucade et Anactorion fournirent des vaisseaux et des soldats. Perdiccas, avec 1,000 Macédoniens, trahissant Athènes son alliée, aida à menacer Stratos. Une sortie des Acarnaniens ruina le projet de Sparte, pendant que Phornion, près de Naupacte, remportait une victoire navale sur les ennemis d'Athènes, les Péloponésiens commandés par Brasidas.

Alors, furieux, les Spartiates s'acharnèrent contre Platée, qui se défendit admirablement. Brasidas essaya d'une diversion en allant attaquer le port d'Athènes. Des signaux faits de Salamine avertirent les Athéniens qui, venus en masse au Pirée, intimidèrent Brasidas. Pour éviter à l'avenir toute surprise, on tendit des chaînes aux entrées des ports.

Périclès triomphait lorsque la mort le surprit. Les Athéniens lui donnèrent une tombe au Céramique, comme s'il était mort devant l'ennemi. Thucydide écrivit :

« N'ayant pas acquis le pouvoir par d'indignes moyens, Périclès ne sacrifiait rien pour être agréable au Peuple, et au besoin il bravait son déplaisir. Voyait-il les Athéniens remplis d'une dangereuse confiance, il abattait leur fougue; étaient-ils effrayés, inquiets, désespérés, il les relevait. Ce gouvernement était de nom une démocratie, de fait un empire, mais celui du premier citoyen de la République ».

Dès l'été (428) Archidamos reparut dans l'Attique. Une révolte des Mityléniens encourageait Sparte. Mitylène, toute aux Aristocrates jusqu'alors, supportait mal la domination de la démocratie athénienne; ses Grands entretenaient avec Lacédémone des relations suivies. Les Béotiens excitaient contre Athènes les Aristocrates menacés. Prévenus des préparatifs de la révolte, les Athéniens envoyèrent des ambassadeurs à Mitylène; les Grands, expliquant cette démarche comme une preuve de faiblesse ou de crainte, les Spartiates leur ayant annoncé, d'ailleurs, qu'ils allaient « envelopper Athènes de toutes parts », accueillirent mal les ambassadeurs.

Mais Athènes, bloquée, ruinée par la peste, en pleine anarchie morale, réduite pour ainsi dire au seul territoire que ses murailles défendaient, fit partir du Pirée trois escadres : une vers Mitylène, une vers l'Acarnanie, une, — de 100 galères, — chargée d'inquiéter les côtes du Péloponèse. Sparte échouait.

L'année suivante (427), les Péloponésiens envahirent l'Attique pour la quatrième fois. Athènes ne rappela pas un seul des guerriers envoyés au secours des Démocrates

de Mitylène que le Spartiate Saléthos tenait en respect. Aussitôt que les Athéniens parurent, les Démocrates de Mitylène se saisirent de Saléthos qui fut mis à mort et ils donnèrent la ville à Pachès. Cléon, disant que les Spartiates massacraient leurs prisonniers, les privant de sépulture, ordonna le massacre des vaincus. Les Athéniens, excités jusqu'à l'aveuglement, avaient voté ces représailles sanglantes; le lendemain, calmés, ils décrétèrent que l'arrêt de mort ne serait pas exécuté. La galère portant le premier décret du Peuple devait naviguer lentement, de telle sorte qu'une autre galère portant le second décret arrivât assez tôt. Le « vote de grâce » arriva bien, mais les « mille partisans de Lacédémone » n'en furent pas moins égorgés.

Les murs de Mitylène étant rasés, le territoire fut divisé en trois mille parts et distribué à des Athéniens, qui le louèrent à des cultivateurs de Lesbos. Pachès, revenu à Athènes, se suicida pour échapper à une condamnation. Cléon redoutait auprès de lui la présence de ce général victorieux.

L'éloquence d'un Périclès, faite de persuasion, ne suffisait plus aux Athéniens. Le Peuple, maître absolu au pnyx, voulait un chef qui le représentât exactement : Bavard, de verbe haut, parlant la langue du Pirée, accentuant ses violences oratoires de gestes expressifs, Cléon était ce « chef ». Il venait de Lépros, « où se tenait le marché aux cuirs »; cette origine plaisait. Cléon, « cet homme turbulent », avait un don réel d'éloquence; il tenait des sophistes l'art de séduire les auditeurs, de se

dégager de ses propres engagements, de « prouver que ce qui est résolu ne l'est pas ». A l'habileté des sophistes, — ces « charlatans au teint livide », — les orateurs nouveaux, sanguins, ajoutaient « l'impudence » et « l'éclat d'une parole vibrante » : ce furent les Démagogues « à la voix terrible, à la nature perverse, parlant le langage des marchés ».

Trois démagogues menaient le peuple : Hyperbolos, Lycon et Cléon; ce dernier, supérieur à ses rivaux par sa faconde courageuse : Lorsque, vociférant, gesticulant, « se frappant la cuisse », Cléon imposait un vote, le Peuple pouvait croire que l'action suivrait. Tous, à Athènes, bientôt, riches et pauvres, redoutèrent Cléon. La situation était à ce point grave, que les meilleurs citoyens, en se moquant des forfanteries du nouveau maître, le favorisaient, pensant, ou bien qu'au premier échec il s'effondrerait dans le ridicule, ou qu'un succès, même acheté au prix d'une telle humiliation, devait être risqué.

Cléon, très avisé, s'empara des juges. Il les séduisit, en s'inclinant devant eux aussi bas que possible, et il les corrompit en élevant leur salaire d'une obole à trois : « Nous sommes les seuls, dit un personnage d'Aristophane personnifiant les juges d'Athènes, sur lesquels ne mord pas Cléon, ce grand criard; mais il nous protège, il nous caresse, il nous chasse les mouches »...

Battus à Mitylène, les Spartiates s'acharnaient donc contre les Platéens qui, renfermés dans leur ville, — une poignée d'hommes, — résistaient depuis deux ans. La

moitié de la garnison bloquée, perdue, — 200 hommes sur 400, — franchissant l'enceinte par une nuit de tempête, sous une pluie glacée, pieds nus, se délivra. Entrant dans la ville réduite, les Spartiates égorgèrent les 200 Platéens et les 25 Athéniens restés. Les femmes prises furent vendues. Les Thébains reçurent le territoire de la ville rasée. Suivant l'usage de Lacédémone, l'égorgement fut précédé d'une comédie judiciaire : chaque prisonnier comparut devant ses juges régulièrement, un à un, pour répondre à une question, et tous subirent l'inévitable sentence de mort.

A Corcyre, comme à Mitylène, les Riches soutenus par Lacédémone et les Pauvres comptant sur Athènes se disputaient le pouvoir. Les massacres de vaincus rendaient les luttes sauvages. Les Aristocrates venaient d'égorger en plein sénat le « chef du peuple », Pithias. Prenant possession de la ville, promettant la liberté aux esclaves, ils appelèrent les Péloponésiens, qui accoururent de Naupacte avec 12 vaisseaux. Le parti populaire l'emporta. Sparte envoya 53 galères qui ne surent pas manœuvrer avec avantage contre la petite flotte des Athéniens.

Pendant sept jours, dans Corcyre, le peuple victorieux versa le sang des Aristocrates. Six cents « nobles » seulement, échappés à la fureur populaire, se réfugièrent sur le mont Iston où, trahis, la mort les attendait. Il y avait maintenant une haine féroce entre Peuples et Chefs, entre Démocrates et Aristocrates, cette « faction du petit nombre », suivant le mot juste de Thucydide. Les batailles étaient atroces. La tactique froidement impitoyable de

Sparte s'imposait à l'Hellénie. L'orgueil des Grands ne connaissait plus de bornes, — on refaisait les hymnes homériques pour y intercaler la preuve que certaines familles étaient directement issues de divinités, — et la rage des Petits allait jusqu'à l'extermination.

Tout concourait à l'affolement des esprits : Des tremblements de terre en Attique, en Eubée, en Béotie; Orchomène détruite; la peste augmentant à Athènes. Délos, « l'île d'Apollon », fut purifiée par l'enlèvement de tous les cadavres inhumés, l'interdiction prononcée « d'y naître et d'y mourir », l'institution de Jeux qui devaient y être célébrés tous les cinq ans.

La Démocratie athénienne, malgré ses excès, se montrait la moins farouche, la moins cruelle, la mieux animée d'un sentiment de justice. Cléon lui-même, gouvernant par le Peuple et pour le Peuple, exclusivement, n'allait pas jusqu'à la destruction des Nobles ou des Riches quand le bien de la patrie ne l'exigeait pas.

Aristophane, qui fut à ce moment, à Athènes, le souverain des intelligences, se montrait moins conciliant, on pourrait même dire moins patriote. Partisan résolu de la paix, il l'eut achetée à tout prix. Sa Ville idéale, fermée, égoïste, ignore la gloire guerrière; elle est sans « Peuple » et menée par les Grands. L'idée que des « marchands » gouvernaient, — « un marchand d'étoupes, un marchand de moutons, un marchand de cuirs (Cléon) », — le mettait en fureur. Contre Cléon, « ce Paphlagonien rapace, criard, qui mugit comme un torrent », la verve sarcastique d'Aristophane ne s'épuise pas.

La gloire de commander aux Athéniens « échue à un charcutier », le jette hors de toute justice; et c'est le Peuple qu'il rend responsable de cette monstruosité : « Tu ressembles (peuple) à ces jeunes garçons qui ne savent pas choisir leurs amants; tu repousses les honnêtes gens; pour obtenir tes faveurs, il faut être marchand de lanternes, se retirer tanneur ou corroyeur ».

Aristophane va droit à son but; il met à nu et flagelle les vices d'une Athènes qu'il croit perdue parce qu'elle obéit à Cléon. Son courage cependant se précautionne : il désarme le Peuple, à qui il parle et qu'il invective, en le faisant rire; il se sert de ce Peuple même, fustigé mais séduit, comme d'une arme contre les tentatives possibles des chefs qu'il insulte.

Des quarante-quatre ou cinquante-quatre « comédies » qu'Aristophane donna, onze nous sont connues, représentées entre l'an 427 et l'an 390, c'est-à-dire pendant la guerre du Péloponèse, qui prépara la destruction de l'Hellénie, et la démoralisation des Athéniens assurant la ruine d'Athènes, compromettant l'Europe au début de sa formation. Aristophane ne fut peut-être pas l'ouvrier le moins diligent, bien que le plus consciencieux, de cet avortement déplorable.

Aristophane ridiculisant un héros blessé, idéalise un Dicéopolis repu, joyeux, ivre, étalant sa honte satisfaite entre deux courtisanes éhontées; ses plaisanteries navrantes rabaissent les Démocrates, le Peuple applaudissant à sa propre humiliation; il prêche la pusillanimité, parodie les sacrifices, excite le rire par de révoltantes

obscénités; il livre des héros au mépris des foules, donne raison aux Spartiates, accuse les Athéniens des maux qui frappent les Grecs. — Socrate vilipendé, Jupiter nié, les pères de famille conspués et battus dans la personne de Phidippide, Aristophane arrache aux Athéniens leurs dernières croyances et leurs derniers respects. — Les *Guêpes*, visant la justice, dénoncent les juges, renversent les tribunaux; — l'*Assemblée des femmes* (Lysandre vient de prendre Athènes), soumet l'art dramatique, pour amuser les spectateurs, aux plus crapuleuses grossièretés : D'abominables vieilles se disputent un jeune homme sur la scène.

Les trente Tyrans venaient d'interdire la représentation au théâtre de personnages vivants et l'emploi de la *parabase*, formule par laquelle le comédien, s'adressant aux spectateurs, plaidait une cause sociale ou politique. S'élevant contre la « république idéale » que déjà les philosophes rêvaient, contre le goût de communisme qui se répandait, Aristophane entremêle sa puissante satire d'une série de scènes honteuses : *Plutus*, que la censure préalable mutila, fait de la Fortune le dieu principal; — les *Fêtes de Cérès et de Proserpine*, écrites contre Euripide, s'encombrent de brutales obscénités; — les *Grenouilles* s'attaquent au culte des dieux : un Bacchus grotesque, peureux, s'y démène; — les *Oiseaux*, véritable féerie, visant Platon, donnent le dernier coup aux divinités : un Hercule gourmand et lâche, un Neptune stupide, y sont insultés. Cette « satire universelle », dont la trame est empruntée à la littérature indienne, résume l'œuvre d'A-

ristophane. Du « nouvel État » sont impitoyablement chassés, les dieux, les prêtres, les devins, les poètes, les philosophes, les savants, les législateurs. Plus rien! sauf le rire, la distraction, la joie de vivre dans l'indifférence de tout, tout étant méprisable, peut-être inutile.

Les parties féeriques des comédies d'Aristophane voulaient une machinerie compliquée, de nombreux « accessoires », que le poète fournissait, pour lesquels le public se montrait exigeant. Aristophane subissait volontiers ces exigences, comme il consentait, en vue du succès, à faire alterner dans ses œuvres des scènes admirables de style et de conception, destinées à l'agrément des délicats, et des scènes brutales, lourdement écrites, bien qu'avec un art infini, pour le plaisir du Peuple. De là ces chœurs où la grandeur mesurée d'un Sophocle s'alliait à toute la grâce poétique d'un Pindare, et ces dialogues négligés où l'acteur parlait un langage indigne. Le lyrisme enthousiaste des hymnes semblait vouloir compenser les basses railleries du dialogue, les bouffonneries dites « de Mégare », d'une crudité, d'un cynisme révoltants.

Poète, Aristophane mettait partout, jusque dans ses conceptions les plus monstrueuses, ce « parfum d'esprit », insaisissable et pourtant caractérisé, qui fut le privilège du « sol athénien », des habitants de l'Attique, et dont les anciens firent un qualificatif : l'*atticisme*. Après la « grandeur » d'Eschyle, la « beauté » de Sophocle, la « passion » d'Euripide, on a placé la « puissance comique » d'Aristophane, comme terminant, fermant un grand cycle

littéraire. Par son talent, par son action, par son style, Aristophane mériterait cette place; par son but, qui était surtout d'amuser, il inaugure plutôt une ère nouvelle, déchéante, qu'il ne continue les Tragiques.

Aristophane rabaisse le théâtre à la condition d'un moyen de plaidoirie, et c'est sa propre cause qu'il plaide. La foule qui vote au pnyx et qui ne choisit que des « ignorants » ou des « coquins », les démagogues qui gouvernent, ce Cléon « dont les hurlements ne cessent de bouleverser la cité », voilà ce qui excite sa verve, ce qui tient en travail ses esprits; mais sa passion ne va pas jusqu'à l'extrême : Il cesse d'attaquer Cléon lorsque Cléon est vaincu; et s'il prévoit, s'il annonce la décadence d'Athènes, au moins veut-il que les Sages louent les Athéniens « d'être tombés avec honneur ».

Il critique tout à outrance, coopérant ainsi à l'œuvre de destruction par le découragement, avec un regret, une mélancolie où la justice calme s'exerce. Ainsi condamne-t-il les femmes, toutes les femmes, « ces coquines », « sans lesquelles on ne peut vivre », qu'il faut donc tenir recluses, « cachées », comme en Asie; mais il rend les hommes responsables de cette irrémédiable dégradation : « Nous sommes les complices de leur perversité; c'est nous qui leur enseignons la débauche et la faisons germer dans leur cœur ». Il n'admet que le gynécée, espérant que la famille antique pourra s'y refaire.

Son patriotisme est décevant, restreint. « Contre l'ennemi, avait dit Euripide, il n'y a qu'une parole, s'armer! » Aristophane aime Athènes, il respecte Pallas, sa

parole est vibrante, émue, lorsqu'il songe à la possibilité d'une trahison qui livrerait la Grèce à l'étranger, mais « un accommodement avec les ennemis » est cependant ce qu'il préfère; et ce désir de paix continuelle, acceptant trop de condescendances, s'approche des lâchetés conseillées.

Aristophane ne voit pas l'avenir, la lutte inévitable entre ce « qui n'est plus » et ce « qui doit être », entre l'Asie et l'Europe d'abord, puis entre l'Europe aryenne et l'Europe finnoise, c'est-à-dire entre Athènes et Sparte. Son Athènes eut reculé jusqu'aux temps où les citoyens, exempts de besoins, se contentaient de la place publique, se nourrissaient de « deux ognons, trois olives et un peu de vin dans une petite outre »; il ne sait pas qu'à l'Athènes antique, pélasgique, « enguirlandée de violettes », a succédé la Cité de Pallas, l'Athènes armée, « couronnée de lauriers ». Il ne comprend pas cette Athènes nouvelle; il n'en voit que les fausses grandeurs : « Nous reconnaissons, dit-il, qu'Athènes est grande, riche, et que chacun a le droit de s'y ruiner ».

Une Athènes modeste, diminuée, tenue hors des discussions helléniques, murée sans doute, avec des penseurs discourant sous les oliviers sacrés du jardin d'Académos; une Athènes égalitaire, sans parvenus, car « goutteux, au ventre gros, aux jambes épaisses, chargés d'un scandaleux embonpoint », les riches sont des citoyens détestables; une Athènes enfin, délivrée de toutes préoccupations quelconques, ayant en conséquence le loisir d'aller aux spectacles et d'y « soulever ces

vagues tumultueuses d'applaudissements » chères aux auteurs, voilà le rêve d'Aristophane. C'est pourquoi vieilli, triste, chauve, on le voit, auteur et acteur, aller jusqu'à ses dernières forces à ce public qu'il a flatté, qu'il a dompté, qu'il a corrompu, dont les ingratitudes le blessent, et qu'il affronte.

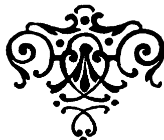
Le personnalisme d'Aristophane, absorbant, despotique, explique son œuvre. Il traque les démagogues, parce que la démagogie fait du gouvernement la chose unique et distrait le public; il poursuit les sophistes « charlatans, bavards, menteurs et pénétrants », parce qu'ils ont une clientèle; il s'attaque aux philosophes, « ces grands prêtres des subtils radotages », parce que les disciples forment des groupes autour de ces « radoteurs », et il ridiculise Socrate, qu'il appelle « le dégoûtant Socrate! » C'est que les philosophes attiraient à eux les spectateurs : « Gardons-nous, dit-il, de bavarder avec Socrate et de dédaigner les sublimes accents de la muse tragique. Passer une vie oisive à débiter d'emphatiques déclamations, de niaises subtilités, c'est avoir perdu le sens ». Le « dédain de la muse tragique », la désertion du théâtre pour le pnyx, ou l'Académie, ou le Lycée, ou la maison de Socrate, voilà ce qu'Aristophane ne pardonne pas.

Il plaisante les savants qui commençaient à observer, décrire positivement les phénomènes; il dénonce, comme manquant de goût, les riches Athéniens qui osaient, « les jours de fêtes », donner à leurs convives assemblés des « représentations de chœurs dithyrambiques »; il

invective les poètes, ces « hableurs perdus dans les espaces », ces rêveurs « transis », devenus trop nombreux, qui pullulaient comme les moustiques de Tricoryse.

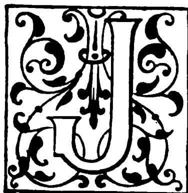
Maître, un instant, des Athéniens que son talent captivait; ayant pu mesurer l'ampleur de sa force par l'impossibilité où se trouva Cléon, esclave du Peuple, d'agir une seule fois contre celui qui l'insultait publiquement; vite jaloux des autres influences; d'abord infatué, puis aigri; rêvant d'une sorte de domination personnelle, exclusive, indéfinissable toutefois, qu'il préparait presque inconsciemment par la destruction de tout ce qui n'était pas lui, Aristophane, avec une arme dont l'éclat nous éblouit encore, donnait aux fondations de la Cité de Pallas les derniers coups.

Platon, qui n'est qu'un Aristophane conscient, maître de soi, très prudent et très habile, écrira : « Les grâces cherchant un sanctuaire indestructible, trouvèrent l'âme d'Aristophane ».



CHAPITRE XV

De 425 à 421 av. J.-C. — Le Péloponèse. — Démosthène à Pylos. — Sparte désire la paix. — Reddition des Spartiates à Sphactérie. — Cléon s'approprie la victoire. — Massacre des hilotes à Sparte. — Victoires de Nicias et de Démosthène. — Succès de Brasidas. — Exil de Thucydide. — Trêve d'un an rompue. — Mort de Brasidas et de Cléon. — Plistonax. — Paix de Nicias. — Delphes omnipotente.



UGEANT Cléon au pnyx et Aristophane au théâtre, tout Athénien, se sachant roi, se croyait le maître de tout. Au moment d'un danger, chacun ayant à protéger son bien personnel, son propre pouvoir, il en résultait une communauté de sentiment, d'action, pour la défense de la chose publique ; c'est ce qui explique cette ténacité, cet héroïsme des Athéniens, cette « union », illogique au point de vue du caractère national et pourtant vraie. Trompés par les anarchies athéniennes, de toutes sortes, ses ennemis s'encourageaient à attaquer, à détruire Athènes.

La Ville avait un chef, Cléon. Quel? « Le peuple, dit le Trygée d'Aristophane, se voyait sans guide, il a pris Cléon au hasard, comme celui qui est nu saute sur le premier manteau qu'il aperçoit ». Or, « l'élu » avait des rivaux nombreux, et les citoyens, se méfiant les uns des autres, formaient des factions, des partis, qui se divisaient et se subdivisaient continuellement. Les Athéniens sages, les « citoyens modérés » dont parle Thucydide, étaient les victimes de ces factions, « soit parce qu'ils ne combattaient pas avec elles, soit parce qu'on enviait leur sécurité ». Et si l'on tient compte, en outre, du spectacle lamentable que donnait le relâchement des mœurs athéniennes, on conçoit l'espoir de ceux qui détestaient ou redoutaient l'influence d'Athènes.

En face d'Athènes, de l'Attique, le Péloponèse, la « péninsule dorienne », qu'Homère, avec l'intuition du génie, ne comprenait pas dans son Europe, qu'il considérait comme une île à peine tenue au continent européen par l'isthme de Corinthe, ce fil.

Forteresse « entourée d'eau », par conséquent fermée à l'invasion directe, l'île de Pélops donnait à ses habitants, par sa configuration même, une impression de sécurité. Découpée « en feuille de platane » dira Strabon, — ou en feuille de murier, d'où le nom de *Morée* lui vint, — le Péloponèse, comme une main ouverte, tendue, toujours prête à tout prendre, avançait dans les eaux ses cinq doigts, ses cinq caps formant les golfes profonds de Corinthe, de Cyparissiœ, de Messénie, de Laconie, d'Argolide et de Saronique, vrais nids

de pirates, favorables aux surprises armées, presque inaccessibles aux trafics. Sauf à Corinthe, point de jonction, et en Argolide, dont les côtes regardaient Athènes, que fréquentaient les marins allant au Pirée, les Péloponésiens ignoraient presque le commerce maritime.

Le plateau central, « montueux », est admirablement protégé : Devant Corinthe, les monts Onéiens masquant aux envahisseurs les formidables remparts de Cyllène, « aux flancs noirs de sapins », ou massif des Aroaniens, et qui va, se soudant à l'Olonos, couvrir au nord la péninsule, de Corinthe à Patras; — à l'est, tenant au Cyllène, partant de Sycione en réalité pour aboutir à l'extrémité du cap Malée, le Gaurias, qui devient le Malera, ou l'Artémision; — le Parthénion, que de « larges brèches » interrompent, qui va former la « rangée d'Hagios Patros » ou Parnon, à l'orient de Sparte; — à l'ouest, le Taygète; — plus à l'ouest encore, les chaînes qui vont du mont Ithome au mont Matria.

Dans les vallées ouvertes à la mer, aucun fleuve n'était navigable, sauf un peu le Pamisos. D'abondantes eaux sulfureuses tourmentaient le sol à l'occident; à l'orient, les torrents de neiges fondues et les eaux de pluies violentes disparaissaient, autour d'Argos notamment, dans un terrain « criblé », phénomène que poétise et qui explique la fable du tonneau des Danaïdes; au centre, l'Arcadie, ou « pays des ours », bien abritée, « séjour des pâtres et des laboureurs ». En dehors de l'Arcadie et des plaines de l'Élide, le Péloponèse n'était qu'une « place forte » où les guerriers « avides de butin », con-

voitant les « richesses étrangères », la « domination des peuples », pouvaient se croire inattaquables.

En face de cette île fortifiée, — l'isthme corinthien étant comme un boulevard pour y conduire, — il y avait Athènes, bien mal placée et vulnérable, l'Attique peu fertile assurément, mais la Béotie aux « végétations plantureuses », les routes menant à la Thessalie, l'Eubée aux forêts fraîches, aux fruits exquis, aux plaines riches, grenier de l'Hellénie. Par leur seul prestige, les Athéniens exploitaient ces trésors; toute l'Europe et toute l'Asie venaient trafiquer au Pirée, comme tous les arts allaient s'épanouir à Athènes. Nul point du Péloponèse ne pouvant disputer à Athènes son port fréquenté, son attrait intellectuel, sa richesse et sa gloire, il fallait détruire la Cité de Pallas.

Les complices ne manquèrent pas à Sparte. Athènes, souvent irréfléchie, toujours audacieuse, ne voyait pas les pièges tendus. Un général athénien, Démosthène, qui venait de batailler en Acarnanie, remarqua à l'ouest du Péloponèse, en passant avec la flotte ramenée, l'excellente situation stratégique de Pylos en Messénie. Oubliant les leçons de Périclès, arrachant Athènes à sa tactique purement défensive, il expliqua que si on donnait Pylos fortifiée aux Messéniens ennemis des Spartiates, le Péloponèse aurait au flanc une « torche enflammée », que cela paralyserait les Péloponésiens.

Les Athéniens se laissèrent prendre à cette théorie; Démosthène partit avec une flotte. Arrivés devant Pylos, les généraux, effrayés des difficultés de l'opération

allaient y renoncer, lorsqu'une tempête brisa les vaisseaux, obligea les guerriers au débarquement. Le danger même de la situation enfanta des prodiges. En six jours, sans outils, arrachant les pierres au sol, les Athéniens élevèrent des murs, bâtirent des fortifications, mirent Pylos en état de défense.

Sparte, étonnée, rappela ses guerriers qui ravageaient l'Attique, ordonna à la flotte qui se trouvait devant Corcyre d'aller bloquer Pylos. Dans l'île de Sphactérie, en face de Pylos, les Spartiates débarquèrent 420 hoplites que protégeaient les navires, « la proue en dehors ». Bloqués dans Pylos, les Athéniens imprévoyants manquaient d'eau.

L'attaque des Spartiates, conduite par Brasidas, échoua après deux jours d'efforts. Une flotte athénienne, de 50 vaisseaux, accourue de Zacynthe, obligea les navires de Sparte à s'échouer. Les 420 Lacédémoniens descendus à Sphactérie y furent bloqués à leur tour, ayant laissé un corps de troupes devant Pylos.

Cet insuccès diminuait Sparte, qui manquait de citoyens. Les éphores promirent la liberté aux Messéniens esclaves, aux hilotes qui parviendraient à approvisionner les Spartiates bloqués. Quelques-uns, par des miracles de courage, en nageant entre deux eaux, la nuit, traînant des câbles, apportèrent aux affamés des outres « remplies de pavots miellés et de graines de lin pilées »; mais bientôt, les chefs voyant que leurs guerriers misérables, mal armés, « cuirassés de feutre », ne résisteraient pas à une attaque, offrirent un armistice aux Athéniens,

à la condition que les 420 Spartiates assiégés seraient nourris pendant les négociations. Les vaisseaux de Lacédémone livrés répondraient de la paix temporaire consentie.

Les députés de Lacédémone envoyés à Athènes proposèrent, en prononçant de longs discours, ce qui surprit les Athéniens, de déposer les armes, eux et leurs Alliés, aussitôt que les prisonniers de Sphactérie seraient rendus. Cléon, au nom du Peuple, exigea davantage, notamment la restitution des villes cédées lors de la trêve de trente ans. Les Spartiates refusèrent. L'armistice prit fin. Mais Cléon ne rendit pas les vaisseaux Lacédémoniens.

Les approvisionnements apportés par les hilotes aux Spartiates leur permettaient de braver la famine, de passer l'été à Sphactérie, difficile à prendre, couverte de bois, dépourvue de routes.

A Pylos, campés, inactifs, les Athéniens souffraient, à leur tour, de la faim et de la soif. Accusé d'avoir refusé la paix offerte, Cléon dénonça l'incapacité, la lâcheté des généraux athéniens qui n'avaient pas osé attaquer la poignée de Spartiates affamés dans Sphactérie. Nicias, convaincu de l'impossibilité de prendre Sphactérie, mais voulant infliger un échec aux Démagogues, appuya l'accusation de Cléon, fit que le Peuple, impatienté, chargea Cléon lui-même d'aller vaincre. Pris, Cléon demanda vingt jours de préparatifs. S'étant fait adjoindre Démosthène, il partit.

Un incendie venait de détruire la forêt qui protégeait Sphactérie, lorsque Démosthène et Cléon arrivèrent. Au

milieu de la nuit, foulant les cendres encore chaudes, poussant des cris, les Athéniens surprirent les Spartiates qu'ils refoulèrent dans un fort bâti à l'extrémité de l'île. Un corps de Messéniens apparut sur les hauteurs qui dominaient ce point fortifié. Les Spartiates se rendirent, deux cent quatre-vingt douze seulement ayant survécu, parmi lesquels « cent vingt citoyens de marque ».

C'est Démosthène qui avait vaincu; ce fut Cléon, s'appropriant le mérite de la victoire, que les Athéniens glorifièrent, malgré le courroux d'Aristophane dénonçant l'injustice, l'intrigue de Cléon : — « L'autre jour, dit Démosthène, personnifié dans *Les Chevaliers*, je venais de pétrir à Pylos une galette lacédémonienne; le rusé coquin (Cléon) tourne autour de moi, l'escamote, et offre en mon nom le gâteau qui était de ma façon ».

En refusant d'exécuter les conditions de l'armistice consenti, en s'appropriant ensuite le succès de Démosthène, Cléon ne voyait pas qu'il attentait à la réputation de loyauté des Athéniens, qu'il décourageait les généraux. Le mensonge, la trahison, la ruse et l'injustice intervenaient dans la vie historique d'Athènes. Les guerriers qui avaient assisté à la victoire de Démosthène méprisaient Cléon, chef du pouvoir.

Cependant Nicias et Démosthène, s'élevant au-dessus de ces petitesses, demeurèrent fidèles à la gloire de la Cité. Nicias battit les Corinthiens sur leur propre territoire, reprit Méthana, occupa Thyrea en Argolide et enleva l'île de Cythère qui commandait le golfe de Laconie, point important de surveillance, à cause des marins

d'Athènes qui soutenaient, dans la mer de Crète, la lutte des cités maritimes contre Syracuse. Le Péloponèse était donc occupé à l'ouest, au sud et à l'est.

En promettant la liberté aux hilotes, aux Messéniens qui viendraient les secourir, les Spartiates avaient donné à leurs esclaves l'occasion de s'apprécier. Or chaque guerrier de Sparte était suivi de sept esclaves chargés de le défendre et de le servir. L'appel désespéré fait à cette force humaine et le dévouement inattendu montré par ces esclaves, établissaient une sorte d'égalité entre les maîtres et les serviteurs. La guerre, d'ailleurs, donnant de l'importance aux esclaves, il devenait de plus en plus difficile de les châtier. Il fallait cependant tenir la promesse qui avait été faite aux hilotes, à Sphactérie, au moment du péril.

Sparte choisit, parmi les meilleurs, deux mille hilotes que l'on mena aux pieds des autels, « la tête couronnée de fleurs », pour remercier les dieux. Ces deux mille affranchis, ensuite, disparurent : Sparte « redoutant leur jeunesse et leur nombre », les « sacrifiant à sa peur », les fit impitoyablement massacrer, tous.

Pendant que Nicias prenait de fortes positions en Péloponèse, Démosthène moins heureux, se croyant habile, essaya de donner la Mégaride aux Athéniens en profitant de la discorde qui régnait à Mégare. Le peuple devait livrer la ville. Le complot échoua. Démosthène prit Nisée et ses longs-murs, mais l'insuccès du général athénien attira Brasidas à Mégare, terrifiée par la mise à mort de cent Démocrates révoltés.

Sparte diminuée, que la « mer effrayait », qui n'était plus sûre de ses troupes sur terre, qui n'osait pas compter sur ses Alliés, que la force persistante d'Athènes déconcertait, trahit l'Hellénie tout entière pour ressaisir l'influence qui lui échappait : elle demanda des secours aux Mèdes. Le Perse Artapherne, envoyé par le « Grand-Roi » pour négocier, porteur des preuves de la trahison de Sparte, fut arrêté en Thrace et conduit à Athènes. Cléon eut la faiblesse de respecter la vie d'Artapherne, de l'honorer même, afin de se réserver « les bonnes grâces » du roi. Si les Asiatiques, à ce moment, avaient eu pour monarque un Xerxès, la honte déshonorante des Spartiates et la conduite coupable des Athéniens eussent précipité l'invasion.

La haine du Mède demeurait vivace au cœur des Grecs, mais ceux qui gouvernaient les Grecs n'éprouvaient plus de susceptibilités patriotiques. L'exemple de la politique lacédémonienne corrompait les esprits. Cléon n'eut-il pas l'idée de « vendre » aux Spartiates les prisonniers de Sphactérie, cette élite de l'armée lacédémonienne ?

Par Corinthe, les Péloponésiens pouvaient toujours envahir l'Attique. L'insuccès de Démosthène à Mégare ruinait l'idée d'une « fermeture ». La voie demeurant ouverte, il fallait multiplier les précautions. Maîtresse ou sûre de la Béotie, Athènes eût bravé les envahisseurs menacés au nord ou au sud. Des Béotiens proposaient à Démosthène de lui livrer Chéronée ; il prendrait Siphées, sur le golfe de Crissa, ferait occuper Délion de l'autre côté, en face d'Érétrie en Eubée, et commanderait ainsi

militairement la Béotie. Le secret ne fut pas gardé; ni Siphées ni Chéronée ne tombèrent; Hippocrate qui devait prendre Délion arriva trop tard, se heurtant à toutes les forces béotiennes réunies.

Vaincu, Hippocrate se fortifia dans le temple d'Apollon, ce qui permit aux vainqueurs de l'accuser de sacrilège. Le succès de la cavalerie béotienne dans cette affaire, diminua le prestige d'Athènes. C'est au moyen de ces cavaliers que les Péloponésiens ravageaient l'Attique. Le Spartiate Brasidas prétendait que les Athéniens n'avaient pas osé se mesurer aux troupes qu'il commandait à Nisée. La jactance des Spartiates relevait Lacédémone, tandis que les Athéniens, discourant en public, s'accusant entre eux, se plaisaient à se discréditer. Les « combinaisons » de Démosthène étaient avilissantes. Impunément, Aristophane pouvait, sur la scène, faire dire à Cléon : « Moi, je vais de ce pas révéler au Sénat votre complot, vos réunions nocturnes dans la ville, vos intelligences avec les Mèdes et le Grand-Roi, et tout ce que vous fourragez en Béotie ».

Sparte avait Brasidas, dont le courage égalait l'intelligence, qui profita merveilleusement du trouble de la situation en portant la guerre en Chalcidique et en Thrace. Là, un insuccès des Spartiates frapperait peu les Hellènes, tandis qu'un succès nuirait considérablement aux Athéniens. Le roi de Macédoine, Perdiccas, rendait Athènes responsable du mal que lui avait fait Sitalcès, ce « puissant roi des Odrysses » dont le pouvoir « s'étendait de la mer Égée au Danube et de Byzance

au Strymon ». Déjà Perdiccas avait secrètement demandé à Sparte, — en s'engageant à faciliter l'expédition, — de s'emparer des villes de la Chalcidique et de la Thrace d'où les Athéniens tiraient le bois dont ils construisaient leurs vaisseaux. Les éphores, que les hilotes inquiétaient de plus en plus, accueillirent les propositions du roi de Macédoine, envoyèrent Brasidas avec un corps d'hilotes « armés en hoplites ».

Brasidas traversa la Thessalie sans éveiller les susceptibilités des Thessaliens alliés d'Athènes, et joignit Perdiccas, qui lui demanda de guerroyer d'abord contre Arrhidée, roi des Lyncestes. Brasidas, se gardant bien d'anéantir cet « élément de discorde utilisable », entra aussitôt en Chalcidique, tourna contre Athènes Acanthe qui hésitait, puis Stagire, et prit Amphipolis. La modération de Brasidas et sa déclaration qu'il venait « affranchir la Grèce » lui valaient toutes les sympathies.

Athènes surprise, désorganisée, ne donna aucun ordre à ses généraux, se réservant de les louer ou de les punir suivant leurs actes. L'un d'eux, qui se trouvait à Thasos, se portant contre Brasidas, dont la rapidité de la marche et la sûreté d'exécution déjouaient tous les calculs, n'arriva que pour sauver Éion. Cléon accusa ce général de négligence et le fit exiler : c'était Thucydide.

Sparte satisfaite de ces succès, dont l'effet était considérable, trouva les Athéniens disposés à traiter de la paix. Une trêve d'un an fut conclue (423); chacun devait conserver ce qu'il tenait. Les Péloponésiens, admis à reprendre leur navigation, consentiraient à n'y

employer que des « vaisseaux courts ». L'intervention des prêtres de Delphes apparaît ici nettement pour la première fois : un article du traité garantit « à tous » le libre accès du temple, de « l'oracle de l'Apollon-Pythien », et sauvegarde son trésor.

Deux jours après l'acceptation par les Athéniens de la trêve d'un an, Brasidas prenait Scione, dans la presqu'île de Pallène. Aux termes du traité, la ville devait être restituée. Sparte, mieux instruite des succès de Brasidas, de l'extension de son influence, ayant vu, — spectacle éternellement trompeur, — l'anarchie des esprits à Athènes, regrettant ses concessions, refusa de rendre Scione. La guerre reprit.

Aussitôt Nicias, rentré de force dans Scione, reçut du peuple Mendé. Cet heureux coup d'audace valut aux Athéniens le retour de Perdiccas, que l'égoïste hypocrisie des Spartiates impatientait. Brasidas, d'ailleurs, venait d'échouer contre Potidée. Les Athéniens joués par Sparte, furieux, visaient Brasidas. Cléon, nommé général, dut accepter de recommencer « le succès de Pylos ». Il s'empara de Torone, puis de Galepsos, et s'en fut à Éion attendre des auxiliaires partis de Thrace et de Macédoine. Les guerriers qui détestaient Cléon, interprétant mal son inaction, l'obligèrent à agir trop tôt contre Amphipolis. Cléon établit son camp devant la ville. Brasidas sortit, surprenant les Athéniens, et mourut sur le champ de bataille. Cléon fut également frappé de mort dans le combat. « La mort de Cléon et de Brasidas, écrit Thucydide, changea la face des choses : c'étaient

les adversaires les plus déclarés de la paix des deux États, l'un à cause de ses succès militaires et de la gloire qu'ils lui valaient, l'autre parce qu'il sentait qu'en temps de paix ses crimes seraient plus en vue, ses calomnies moins facilement acceptées ».

Les Athéniens avaient moins de confiance en eux depuis les affaires de Délion et d'Amphipolis, très meurtrières. Les Lacédémoniens, frappés, sachant que leur prestige ne reposait que sur leur hâblerie ou le mérite personnel d'un général heureux, perdant Brasidas au moment où la trêve de trente ans avec les Argiens allait expirer, désiraient la paix.

Nicias, « lent et temporisateur » écrit Aristophane, calme et prudent dira l'histoire, était d'humeur pacifique. A Lacédémone, Plistonax, banni jadis pour avoir osé traiter avec Périclès, succédait à Brasidas. Athènes et Sparte (mars 421) se déclarèrent en paix « pour cinquante ans ». Ce fait considérable prit dans l'histoire le nom de « Paix de Nicias ».

Des serments et des libations sanctionnèrent la paix faite. Il fut convenu, pendant l'heure d'enthousiasme qui suivit l'accord, que le « serment solennel » serait renouvelé chaque année et qu'il serait inscrit sur des colonnes commémoratives à Olympie, à Delphes, à Corinthe, à Athènes et à Lacédémone.

Le bienfait de la paix survenue permit un regard vers le passé; et l'on vit alors, avec l'absurdité et l'acharnement de la guerre entreprise, la haine profonde qui divisait maintenant les Hellènes entre eux. Sparte ne

gagnait rien, « ni en force ni en gloire »; l'empire d'Athènes subsistait. Qui donc, puisque les Perses n'existaient plus, avait suscité et entretenu ces querelles sanglantes? L'instrument de paix, le texte du traité même, dénonce le bénéficiaire de tant de sang répandu : C'est Delphes qui a tout fait; et c'est Delphes qui semble avoir dicté les termes de l'accord, à son profit.

La guerre recommencera, certes; les haines seront ravivées; l'Hellénie s'affaiblira davantage en se frappant de ses propres mains; — et Delphes, par les malheurs accumulés qui rendent les hommes superstitieux, par les luttes fratricides qui livrent les peuples aux prêtres, Delphes s'imposera, dominera, gouvernera. La guerre du Péloponèse, conduite avec fureur par Sparte conseillée et payée, est l'œuvre des prêtres de l'Apollon-Pythien. On ne respectait plus les temples, on ne s'occupait plus des dieux, des prêtres, des devins; il n'en sera plus ainsi. La paix de Nicias n'a-t-elle pas été prédite par les divinateurs? et cela dès l'origine des hostilités? N'ont-ils pas dit, les « inspirés », que cette guerre durerait « trois fois neuf ans »? Et en effet, avec cette complaisance des esprits que le merveilleux trouble, on calculera exactement les trois périodes, de 430 à 421, de 421 à 412, de 412 à 404.

Le premier article du traité plaçait Delphes hors de toute atteinte. Le deuxième article déclarait que l'enceinte et le temple d'Apollon « ne relèveront que de leurs propres lois, ne paieront de tribut à personne, ne ressortiront que d'eux-mêmes pour la justice, eux *et leur*

pays ». Les trophées de victoire et les « dépouilles » seront pour la Delphes omnipotente désormais.

Athènes, Sparte et leurs Alliés devaient rentrer en possession de ce qui leur avait été pris. Les Thébains ne voulant pas rendre Platée, les Athéniens acceptèrent en échange Nisée, Anactorion et Solion. Parmi les Alliés, Corinthe, Mégare et les Éléens n'acceptèrent pas les conditions du pacte. Les Lacédémoniens prisonniers étant libres, Sparte fit grand bruit de sa sévérité en condamnant à la dégradation publique les « Citoyens » pris vivants à Sphactérie. C'était une simple comédie : les guerriers ainsi livrés au mépris hellénique ne perdirent aucun de leurs droits, ni de leurs biens.

Les Spartiates traitèrent avec les Argiens en dehors du pacte général, afin d'arracher Argos à l'alliance d'Athènes. Cette précaution prouve la mauvaise foi de Lacédémone et ses intentions d'avenir.

Le traité entre Sparte et Athènes consacrait une innovation montrant bien la précarité de l'union hellénique proclamée. Il y était dit que les citoyens des « villes restituées par les Lacédémoniens aux Athéniens », pouvaient abandonner leurs foyers « en emportant ce qui leur appartenait ». La restitution consentie devenait ainsi illusoire, en grande partie au moins, l'alliance des « peuples » demeurant intacte. Athènes avait accepté de venir en aide aux Lacédémoniens, — « autant que faire se pourra », toutefois, — pour la répression des soulèvements d'esclaves.

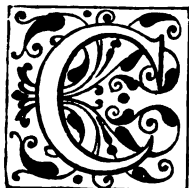
Ces humiliations imposées aux Athéniens, les précau-

tions prises par Sparte, les intrigues déjà préparées, rendaient la paix impraticable. Elle ne fut pas pratiquée. Pendant les sept années qui suivirent, les hostilités furent sournoises, dissimulées, mais aussi haineuses et aussi implacables. — « Nous savons, dit Thucydide, qu'il ne peut y avoir ni amitié solide entre les particuliers, ni communauté d'intérêts entre États, si ces relations ne sont fondées sur la croyance réciproque à la vertu de l'autre partie, et sur la conformité des mœurs. C'est la divergence des sentiments qui produit la diversité des actes ». Les mœurs de Sparte étaient « sans conformité » avec les mœurs d'Athènes et envahissaient l'Hellénie ; les mœurs d'Athènes, de plus en plus asiatiques, abandonnant les mœurs de la Grèce aryenne, devenaient « sans conformité » avec les mœurs des autres villes de l'Hellénie. La divergence des sentiments s'accentuait de plus en plus ; la paix était impossible.



CHAPITRE XVI

De 421 à 416 av. J.-C. — Nicias et Alcibiade. — Alcibiade en Péloponèse. — Agis en Argolide. — Le Conseil-des-Dix à Sparte. — Bataille de Mantinée. — L'armée de Lacédémone. — Chute d'Argos. Prise de Mélos par Athènes : Le « droit de la force » ; nouvelle politique. — La Sicile et les Siciliens. — Gélon et Hiéron. — Syracuse et Agrigente. — Carthage. — Alcibiade prépare une expédition en Sicile.



Cléon ayant régné, quel Athénien désormais ne pouvait prétendre au gouvernement d'Athènes ? Nicias, sage, lent, « timide et superstitieux », laissait vacante la brillante succession de Périclès. Les vieillards soutenaient Nicias; les jeunes gens, Alcibiade, « à qui, dira Thucydide, l'illustration de ses ancêtres avait valu une grande considération ».

Descendant d'Ajax par son père, des Alcméonides par sa mère, fils de Clinias tué à Coronée; élevé par Ariphron et Périclès, ses tuteurs; très riche; ayant combattu à Potidée, où Socrate le sauva ; à peine âgé de trente ans

et déjà légendaire, Alcibiade occupait toute l'attention, tenait en éveil toute la curiosité des Athéniens. On vantait son audace, l'originalité de ses fantaisies, les bizarreries de son caractère; on disait ses libéralités étonnantes en même temps que la paradoxale sévérité de sa vie de soldat aux camps et ses débauches de toutes sortes. Le mépris de l'opinion publique, qu'il affectait, déplaisait au Peuple, mais le Peuple se laissait intimider par « la beauté » de ce jeune audacieux, « plus rude à son corps qu'un Spartiate » et « plus luxueux qu'un satrape d'Asie ». Alcibiade enfin se déclarait l'irréconciliable ennemi de Lacédémone. « Le peuple d'Athènes, dira Aristophane, hait Alcibiade, le désire et ne peut s'en passer ». La naissance et l'énergie d'Alcibiade lui valaient la sympathie des Grands; Thucydide justifiera son ambition.

Antagoniste heureux de Nicias, Alcibiade préparait donc son avenir. Il y avait de la méthode dans l'exécution de ses folies, de la prévoyance dans ses actes d'apparence désordonnés. S'il commit la faute de doubler, de porter à 1,200 talents le tribut des Alliés, c'est qu'il voulait être prêt pour la grande guerre qu'il méditait. La Démocratie athénienne lui obéissait, parce qu'il la gouvernait selon les vœux du Peuple; et il était démocrate, parce que la Démocratie disposait du pouvoir. L'intérêt personnel, seul, le guidait. On le verra, devant Milet, combattre aux côtés de Thissapherne contre les Athéniens, et c'est lui qui préviendra la flotte ennemie, mouillée à Éléon, de l'issue du combat. Aristophane fait dire à Eschyle : « Il ne faut pas élever de lionceau dans une cité; c'est le mieux; mais

si le lion a grandi, il faut se soumettre à ses caprices ».

Juger Alcibiade, prévoir sa destinée, pressentir son but, les résultats de son action, de son influence grandissante, était la grande préoccupation des Athéniens : « Et d'abord, que pensez-vous d'Alcibiade ? Car c'est là une question qui est, pour la ville, le plus laborieux des enfantements ». Le misanthrope Timon, clairvoyant, pessimiste rêvant la destruction du monde, aimait Alcibiade « parce qu'il prévoyait que ce jeune homme causerait la perte de sa patrie ».

A la tête du parti qui repoussait toute idée de paix avec Sparte, Alcibiade jouissait pleinement de la faveur populaire. Ce *Parti* se composait des *marins*, — tous les ports, sauf ceux d'Athènes, étaient désertés pendant la guerre ; — des *marchands*, vendant des vivres et des armes aux Athéniens ; du *peuple du Pirée*, qui devenait très important dans les activités militaires.

L'« impérialisme » d'Athènes excitait l'ambition de toutes les villes helléniques, chacune rêvant de tributaires, de « sujets » : Les Éléens avaient soumis les Lépréates ; Mantinée dominait ses voisins ; Thèbes tenait Thespies ; Argos, après avoir détruit Mycènes et pris quatre cités en Argolide, — parmi lesquelles Thyrinthe, — en avait interné les habitants dans ses propres murs. Sparte, voyant avec déplaisir ces concentrations, imposées ou consenties, annonçant comme une sorte de confédération hellénique, intrigua pour que les Lépréates se déclarassent indépendants, fit revivre la haine d'Épidaure contre Argos, encouragea la défection de Mantinée. N'osant

pas refaire la Ligue péloponésienne dissoute, car elle venait de sacrifier les intérêts de ses Alliés, Sparte empêchait toutes les coalitions.

Argos songeait en effet à reconstituer la Ligue péloponésienne à son profit. La bienveillance avec laquelle elle avait traité les villes conquises lui donnait un prestige particulier. D'ailleurs, le parti démocratique opposé à Lacédémone gouvernant Argos, une ligue « antilacédémonienne » s'imposait, existait presque : Mantinée appartenait aux Démocrates ; les Éléens ne pardonnaient pas à Sparte une offense grave ; Corinthe avait perdu deux villes en Acarnanie par l'exécution du traité de Nicias ; les Argiens aspiraient à la suprématie dans le Péloponèse ; et leur formule de « ligue » était excellente, puisqu'elle admettait « tous ceux des Grecs qui voulaient y entrer » librement.

Sparte répondit à l'appel des Argiens, voulut entrer dans l'alliance. Argos eut préféré l'amitié de la Démocratie athénienne, mais comme elle voulait surtout la prépondérance, elle excluait de la Ligue Sparte et Athènes. Mégare et la Béotie se rapprochèrent de Lacédémone, par jalousie d'Argos ; Tégée et une partie des Arcadiens se déclarèrent également contre les Argiens. Sparte, enhardie, se précipitant pour consacrer les divisions, envoya à Lépréon des hilotes affranchis, qui battirent les Mantinéens occupant un point fortifié sur la frontière de la Laconie. La « ligue » échouait.

Sparte n'exécuta pas le traité de Nicias : elle retira ses garnisons d'Amphipolis et des villes de la Chalcidique,

mais elle ne rendit aucune de ces cités, tandis que les Athéniens, joués par les éphores, restituaient les gages qu'ils tenaient. Cet acte de déloyauté préméditée rompit nécessairement la paix. Les Béotiens, de leur côté, n'avaient rendu Panactéon que démantelée, conservant leurs prisonniers. Les hostilités ne s'étaient pas ralenties en Chalcidique; les Athéniens eux-mêmes, exaspérés, venaient de faire massacrer toute la population mâle de Scione.

Les événements servaient les vues belliqueuses d'Alcibiade. Il s'opposa à l'évacuation de Pylos et rendit la guerre inévitable au moyen d'une fourberie. Des députés d'Argos et de Sparte étant venus à Athènes pour y traiter d'une paix définitive, Alcibiade leur promit le succès, mais à la condition que les envoyés de Lacédémone déclareraient n'avoir pas de « pleins pouvoirs », afin de ménager les susceptibilités des Athéniens. Questionnés par Alcibiade lui-même, devant le Peuple, les ambassadeurs déclarèrent donc qu'ils désiraient la paix, mais que leurs pouvoirs n'étaient pas suffisants pour conclure. Alcibiade, alors, rappela que les ambassadeurs s'étaient présentés devant le Sénat comme munis de tous les pouvoirs nécessaires, qu'ils avaient donc menti, ou qu'ils mentaient actuellement, et que le peuple d'Athènes ne devait faire foi sur aucune parole de Spartiate.

Le Peuple réclama la guerre. Nicias, envoyé à Sparte, n'obtint rien. Athènes signa avec les Argiens, les Mantinéens et les Éléens une alliance offensive et défensive de « cent ans » ! Cet engagement, quelque exagéré qu'il fût, rompait la neutralité de l'Argolide et du centre du

Péloponèse, unique explication des audaces de Lacédémone. Sparte se tut, prête à tout supporter. Les Éléens exclurent solennellement les Lacédémoniens des jeux olympiques; un Spartiate — Lichos, — vainqueur à la course des chars, fut chassé à coups de bâton; les Béotiens expulsèrent d'Héraclée le gouverneur lacédémonien... Sparte subit sans aucune plainte l'injustice, l'outrage et la défaite. Elle attendait.

Alcibiade passe en Péloponèse avec des guerriers, ayant l'intention de faire appel à l'antique amitié des Achéens et de bâtir un fort à Rhion d'Achaïe, en face de Naupacte, ce qui mettrait la navigation du golfe de Corinthe « à la discrétion des Athéniens ». Scyône et Corinthe s'opposèrent à l'exécution de ce projet. Les Athéniens fortifièrent Patras. En même temps, Alcibiade conseilla aux Argiens de prendre aux Épidauriens un port sur le golfe de Saronique, pour établir une communication maritime entre Athènes et Argos. Les attaques des Argiens furent repoussées par 300 hoplites que Lacédémone envoya. A la nouvelle de cet insuccès, les Athéniens renversèrent la colonne portant en gravure le traité de Nicias, en déclarant que Sparte venait de « violer la paix ». La guerre commençait (419).

Agis, roi de Sparte, entra aussitôt en Argolide avec des guerriers venus de la Béotie, de Mégare, de Corinthe, de Phlionte, de Pellène et de Tégée. Le général qui commandait les troupes d'Argos, séparé de la ville par une manœuvre heureuse d'Agis, dut proposer une trêve que le vainqueur accepta. Alcibiade fit refuser la trêve

par le peuple d'Argos, et marchant contre Orchomène, en Arcadie, s'en empara. A Sparte, les éphores accusèrent Agis d'avoir accordé la trêve qui venait de livrer Orchomène à Alcibiade. Les Spartiates décidèrent qu'à l'avenir leurs rois, à la guerre, seraient assistés d'un conseil de dix citoyens.

Pour réparer sa faute, — car on menaçait de le bannir, de raser sa maison, — Agis reprit l'offensive avec ses Alliés nouveaux, offrit la bataille près de Mantinée. La gauche des Lacédémoniens fut battue, mais la droite, qu'Agis commandait, lui donna la victoire. Ce succès, dont elle exagéra l'importance, rendit à Sparte son prestige. Thucydide écrivit que ce combat avait été le « plus grand » qu'eussent encore livré les Grecs ! La légende supprima l'histoire : on vanta la parfaite hiérarchie militaire des troupes menées par Agis, la science stratégique du vainqueur, son expérience profonde, « fruit de longs efforts et qui fait plus pour le succès qu'une exhortation brillante, mais fugitive », l'armement des guerriers, et on expliqua comme accidentelle la défaite des Lacédémoniens au premier choc.

Cette victoire de Sparte rendait Argos aux Aristocrates, qui supprimèrent la « Commune populaire », firent tuer ses chefs et se déclarèrent les alliés de Lacédémone. Mantinée se donna également à Sparte. — Pausanias dit que huit mois après les Argiens chassèrent les Aristocrates à leur tour ; que les Athéniens envoyèrent des maçons et des charpentiers, conduits par Alcibiade, pour activer la reconstruction des murs d'Argos ; que les Lacédémoniens,

guidés par les Aristocrates bannis, dispersèrent les travailleurs, et qu'Argos enfin, ruinée, tomba, entraînant dans sa chute la « ligue des États secondaires » imaginée pour tenir en respect les deux grandes ennemies : Sparte et Athènes.

Nicias et Alcibiade, en rivalité, ne virent pas le danger, ne prirent, dans tous les cas, aucune précaution. Nicias redoutait une guerre quelconque, tandis qu'Alcibiade cherchait par quelle action militaire il s'illustrerait. Batailler en Hellénie, c'était continuer ses prédécesseurs, risquer beaucoup sans profit personnel; Alcibiade, dont le luxe dépassait toute mesure, qui dépensait au-delà de ses possibilités, qui vivait en satrape asiatique déjà, rêvait d'une expédition qui put lui donner, en cas de succès, « et renommée et richesses ». Il songeait à Carthage, et à la Sicile dont on vantait les trésors.

Les Athéniens énervés, mal conduits, devenaient excessifs, méchants, cruels même. Chassés de deux villes en Chalcidique, ils envoyèrent 38 vaisseaux contre Mélos, prirent la ville, en exterminèrent tous les « mâles adultes » et vendirent les femmes et les enfants, invoquant le « droit de la force » : — « Les affaires, avaient dit les vainqueurs aux Méliens, se règlent entre les hommes par les lois de la justice, quand une égale nécessité les oblige à s'y soumettre; mais ceux qui l'emportent en puissance font tout ce qui est en leur pouvoir et c'est aux faibles à céder... Les hommes, par la nécessité de leur nature, dominent partout où ils ont la force ». Athènes imitait Sparte. Pour l'honneur des Athéniens, leurs députés re-

connurent cette imitation : « Ce n'est pas, dirent-ils, une loi que nous ayons faite ; ce n'est pas nous qui, les premiers, nous la sommes appliquée dans l'usage ; nous en profitons et nous la transmettrons aux temps à venir ». Voilà où en était le Droit des gens dans la Cité de Périclès ! On n'y respectait plus les serments échangés, encore moins les traités écrits ; les sophistes y professaient publiquement la légitimité du manquement aux promesses faites après la bataille. Les « principes » de Sparte triomphaient : l'extension de l'État justifiant tout ; la *Politique*, exclusive de toute morale.

Athènes abandonnait sa gloire antique ; l'idée de l'État omnipotent, tyrannique, armé pour la conquête et la rapine, s'y installait ; l'individu, la famille, comme à Lacédémone, se subordonnaient à l'État : « Je paye ma part de l'impôt, dit un chœur de femmes dans la *Lysistrate* d'Aristophane, en donnant des hommes à l'État ».

L'activité nouvelle des Athéniens les éloignait de plus en plus de leurs origines ; ils croyaient que le repos les détruirait ; les orateurs, en quête d'applaudissements, excitaient le peuple à l'action ; les citoyens s'infatuaient au rappel de leurs anciennes prépondérances. L'abaissement des caractères, les excès d'une démocratie soupçonneuse, malade, ne voyant partout que « complots oligarchiques et tyranniques », procédant à de sauvages arrestations, faisaient désirer une « secousse », une diversion, un « acte » quelconque susceptible d'arrêter, de distraire cette folie du Peuple s'accentuant.

L'intérêt étant le mobile nouveau, — « en Grèce, avec

nos Alliés, nous traitons chacun en raison de l'utilité que nous en pouvons tirer », — l'idée de l'enrichissement personnel hantait les esprits : « Nous vous donnerons, ainsi qu'à vos enfants et aux enfants de vos enfants, richesse et santé, bonheur, longue vie, paix, jeunesse, rires, chœurs et festins, monts et merveilles, enfin vous serez las et rassasiés de jouissances, tant que vous serez riches ! »

Ce n'était plus en Hellénie que de tels rêves pouvaient se réaliser; tous les territoires en étaient saccagés, les villes principales pillées, la victoire n'y réservait plus de butin; tandis qu'au loin, de l'autre côté de la « mer bleue », il y avait des contrées bénies, l'opulente Carthage et la Sicile, la « féconde Sikélia ».

Le rêve personnel d'Alcibiade, identique à l'aspiration générale, populaire, résumait la grande « convoitise » athénienne. Aristophane, qui croyait combattre ce sentiment, l'exaltait en étalant, pour s'en moquer il est vrai, les conséquences d'un enrichissement subit : « Ah ! que la richesse est une douce chose. La huche est pleine de blanche farine,et les amphores d'un vin parfumé ; tous les coffres regorgent d'or et d'argent, c'est une merveille; la citerne est remplie d'huile ; les fioles, de parfums ; le grenier, de figues sèches. Vinaigriers, assiettes, marmites, toute la vaisselle est en airain ; nos vieux plateaux à poisson, en bois pourri, sont aujourd'hui des plats d'argent ». — « Et pourquoi pas ? » pensait le Peuple.

Les Athéniens fortunés, ou qui l'avaient été, ne renonçaient à aucune de leurs jouissances, malgré l'appauvrissement de la Cité. Les femmes rivalisaient de luxe dans

leurs costumes et l'ornementation des chars qui les menaient en promenade à Éleusis, distante de deux kilomètres. Plutus était le vrai Zeus, le « Jupiter sauveur ». Mais Plutus avait fui d'Athènes ; il répandait ses faveurs hors de l'Hellénie. Où l'atteindre ? Où le trouver ? Comment reprendre les richesses perdues ? Il y avait bien les colonies, dont quelques-unes étaient riches ? Pourrait-on vraiment les exploiter, s'enrichir à leurs dépens ? — « Quant à mes Colonies (autre leçon d'Aristophane, déplorable), sachez qu'elles sont comme autant de pelotons isolés ; cherchez les bouts de tous ces fils, tirez-les ici (à Athènes), dévidez-les ensemble, et faites-en une seule grosse pelote avec laquelle le Peuple se tissera une tunique ».

Quelles colonies viser ? Quelles, étaient vraiment riches ? Tandis qu'en Sicile, où la première monnaie avait été frappée pour solder un « corps de mercenaires », — monnaie symbolique de la conquête, ayant au revers un crabe et un poisson, à la face un aigle dévorant sa victime, — en Sicile, les richesses à prendre étaient certaines. Le maître de Syracuse, le tyran Gélon, n'avait-il pas envoyé à Delphes, lorsque Xerxès menaçait le monde, des trésors magnifiques ? et Xerxès vaincu, Cadmus, l'envoyé de Gélon, n'avait-il pas rapporté ces trésors à son maître ? Les prêtres de Delphes avaient vu ces trésors ; ils existaient donc, là-bas.

La Sicile était-elle attaquable ? Évidemment, puisqu'elle était en guerre perpétuelle avec les Carthaginois, et qu'en conséquence, au besoin, une alliance avec Carthage, sauf à partager le butin, assurerait la victoire.

Quel prétexte ? Faire rentrer dans la « Nation » une île qui, par ses habitants, était hellénique, dont l'indépendance constituait un danger ! Les premiers habitants, — Cyclopes et Lestrigons fabuleux d'abord, et Sicanes (Ibères) ayant donné leur nom à l'île, *Sicanie*, l'antique *Trinacrie*, — reçurent les Troyens vaincus, dont Éryx et Égeste furent les villes, puis des Phocéens venus de Lybie, et enfin les Sicèles, chassés d'Italie, imposant leur nom, — *Sikélia*, Sicélie, Sicile, — des Phéniciens et des Grecs en très grand nombre.

Les Sicèles victorieux, premiers « maîtres » réels, avaient été expulsés de Zancle (ville qu'occupaient des pirates de la Chalcidique), par des Samiens et « d'autres Ioniens fuyant les Mèdes » ; des Mégariens y avaient fondé Trotilos, sur le fleuve Pantacyas, puis Thapsos; la première pierre de Syracuse y avait été apportée par un Héraclide de Corinthe, Archias; des Chalcidiens y avaient peuplé Himère; Géla y avait été faite par des Rhodiens et des Crétois y installant les « institutions doriennes », et des habitants de Géla y avaient bâti Agrigente... Partout donc, en Sicile, l'Hellénie avait des droits à revendiquer.

Gélon, maître de Syracuse (491-478), l'avait fortifiée et l'avait agrandie en y transportant de force les habitants de Comarine et de Géla, dont les villes venaient d'être presque détruites ; il s'était en outre saisi des Mégariens et des Eubéens-Naxiens, pour admettre les « riches » comme citoyens de Syracuse et vendre les « pauvres », pour s'en débarrasser, « estimant qu'il est incommode d'habiter

dans les mêmes remparts avec le peuple ». Le tyran avait ensuite donné Géla à son frère Hiéron. Hérodote, en affirmant ces faits, donnait aux Athéniens la justification de la guerre qu'ils désiraient : « La puissance de Gélon était grande, et, à beaucoup près, nul des peuples helléniques n'était dans une situation plus florissante ». Cette phrase de l'historien national expliquait et justifiait l' « action d'éclat » qu'Alcibiade méditait.

Gélon avait vaincu jadis « trois cent mille Carthaginois » commandés par Amilcar, fils d'Annon ; convenait-il aux Hellènes de laisser subsister l'indépendance d'une « île » où des tyrans pouvaient se rendre aussi forts ?

Syracuse était devenue républicaine (453) il est vrai, tout le littoral était « hellénisé », mais les Sicules, dispersés en petits groupes dans l'intérieur, conservaient leur langue, ne renonçaient pas à leurs droits sur le territoire. Un chef de ces Sicules, Ducétios, n'avait-il pas (452), ameutant son peuple, attaqué Agrigente et Syracuse alliées, un instant battues et difficilement victorieuses ? Syracuse, à qui cette victoire appartenait, n'en avait-elle pas profité pour augmenter sa puissance dans l'intérieur et préparer sa domination sur l'île entière, en doublant sa cavalerie, en construisant 100 trirèmes, en développant ses trafics ? C'était bien là une menace pour les villes helléniques de la Sicile.

Au commencement de la guerre du Péloponèse, Sparte avait demandé l'alliance des « cités doriennes de la Sicile et de l'Italie ». Malgré leurs promesses, ces villes n'avaient envoyé aucun secours ; mais les députés de Lacédémone

leur ayant affirmé qu'Athènes était perdue, elles avaient attaqué les cités ioniennes de l'île, leurs rivales : Naxos, Catane et Léontion. — Léontion, presque prise, appella les Athéniens (427), manifestation qu'Alcibiade n'oubliait pas. Athènes avait envoyé 20 galères d'abord, d'autres ensuite, mais inutilement, — un citoyen de Syracuse, Hermocrate (424), ayant dénoncé aux « Grecs de la Sicile réunis en congrès », le danger d'une action quelconque des Athéniens en Sicile.

La rapidité et l'unanimité avec lesquelles, — sauf Léontion (424-422), qui paya par sa ruine totale son imprudence, — les villes grecques de la Sicile avaient compris Hermocrate, obligeaient Alcibiade à de prudents préparatifs. Il n'était pas douteux que l'entreprise serait très difficile : Carthage, « très forte et très riche », qui « possédait, dit Thucydide, en or et argent d'immenses richesses, gage du succès à la guerre et en toutes choses », haïssait l'Hellénie à cause des Grecs de Cyrène, indomptables, qu'elle ne devait jamais vaincre, et les Carthaginois redoutaient trop la puissance athénienne pour qu'Alcibiade songeât sérieusement à une alliance avec ces ennemis des Siciliens.

Mais Alcibiade s'étant décidé pour la guerre, tout, avec une ingéniosité remarquable, lui servait à préparer ou à justifier l'expédition. Sparte venant d'abandonner Mélos, — « cité dorienne », — à la fureur des Athéniens victorieux, Alcibiade profita de cette conduite honteuse des Lacédémoniens pour montrer qu'ils n'enverraient aucun secours à Syracuse; disant que Sparte,

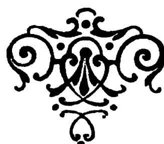
n'ayant pas de flotte, ne pouvait rien tenter sur mer et que Syracuse était en proie à des « dissensions intérieures »; affirmant que beaucoup de villes siciliennes, menacées, désiraient « une protection étrangère ».

Faire de la Méditerranée une véritable « mer grecque », — « notre mer », avait écrit Hérodote, — attaquer et vaincre les Siciliens, les Italiens et les Carthaginois, et revenir ensuite, victorieux et enrichi, soumettre les Péloponésiens, tel fut le plan qu'Alcibiade exposa. Nicias, effrayé, « plaida », c'est le mot, contre cette folie. Alcibiade, jouant son avenir, se défendit avec une éloquence entraînante : Il montrait la Sicile affaiblie par les dissensions; les Siciliens « apathiques », faciles à dominer; Sparte incapable d'agir; les richesses à prendre, incalculables.

Les traditions antiques, les histoires d'Hérodote et les paroles des Tragiques servaient Alcibiade : L'Alphée, — c'était une croyance, — plongeait sous la mer pour aller reparaître en Sicile, « près de son amante, la fontaine d'Aréthuse », unissant ainsi l'Élide à Syracuse. Pour Euripide lui-même, la Sicile c'était la Hellas : « Tu as ta part de cette gloire, puisque tu habites une extrémité de la Hellas, sur la roche flamboyante de l'Aitna ».

Alcibiade démontrait aussi que l'expédition de Sicile c'était toujours la guerre d'Athènes contre Sparte, — des Ioniens contre les Doriens, — transportée sur un champ de bataille où les Spartiates seraient impuissants. Il aurait pu dire que les Syracusains, par leur caractère et leurs aptitudes, « leur vivacité et leur esprit entreprenant », étaient presque des Athéniens, — « aussi, écrira

Thucydide, les Athéniens n'eurent-ils pas d'ennemis plus redoutables »; — Mais séduits et entraînés, ignorants, avides, crédules, enthousiastes, impatients d'agir, les Athéniens obéissaient joyeusement à Alcibiade : « Les Athéniens, dit Thucydide, Ioniens d'origine, marchèrent avec joie contre les Syracusains, de race dorienne... La plupart d'entre eux ignoraient la grandeur de l'île, le nombre de ses habitants, Grecs et Barbares; ils ne soupçonnaient pas que la guerre qu'ils allaient entreprendre ne le cédait que de bien peu d'importance à celle du Péloponèse ».



CHAPITRE XVII

DE 427 À 407 AV. J.-C. — L'expédition de Sicile. — Mutilation des Hermès. — Terreur à Athènes. — Trahison d'Alcibiade. — Mort de Lomachos. — Gylippos à Syracuse. — Démosthène et Eurymédon adjoints à Nicias. — Retraite désastreuse des Athéniens. — Mort de Nicias et de Démosthène. — Sparte contre Athènes. — Nouvelle constitution d'Athènes. — Oligarchie. — Alcibiade à Samos.— La Démocratie rétablie. —Victoire de Sestos et de Cyzique. — Alcibiade généralissime.



LCIBIADE n'attendait qu'un prétexte pour ordonner l'expédition de Sicile. Voici (415) qu'Égeste et Sélinonte, en querelle, prirent les armes; que Sélinonte fut secourue par Syracuse et que des envoyés d'Égeste réclamèrent l'appui d'Athènes. Les Athéniens eurent un instant d'hésitation lorsque Alcibiade demanda le vote de l'entreprise. Le Peuple voulut, avant de se prononcer, que l'on s'enquit des « ressources » de guerre dont disposaient les Égestains. Nicias, opposé à l'expédition, affirmait que les Égestains n'avaient rien. Tous les ora-

teurs suscités par Alcibiade, s'efforcèrent de combattre Nicias. Il fut décrété que des ambassadeurs partiraient pour Égeste, avec la mission de se renseigner; mais, déjà trompés, les Athéniens croyaient à l'existence de « trésors » accumulés dans les temples d'Égeste.

Les Égestains surent montrer aux ambassadeurs des « trésors qui n'existaient pas » et les Athéniens ne s'occupèrent plus que de l'expédition. On ne parlait que de la Sicile, de ses richesses, de sa fécondité; de l'île fameuse « donnée à la fille de Cérès » et dont les moissons « dépassaient l'œuvre des terres les plus fertiles » avait dit Pindare; de l'île célébrée dans l'*Odyssée* d'Homère, où « paissaient les bœufs et les gras troupeaux de Hélios... des bœufs irréprochables, aux larges fronts ». L'île prise « servirait de place d'armes, pour aller soumettre Carthage et dominer jusqu'aux colonnes d'Hercule ». L'emthousiasme des Athéniens réduisait au silence ceux qui osaient douter du succès.

Seul Nicias, encore après qu'on l'eut chargé, comme général, de concourir avec Alcibiade et Lamachos à l'expédition, continuait sa critique violente. Il faisait remarquer qu'on abandonnait la Chalcidique en pleine révolte; que les « vivres » indispensables, en « froment et orge », allaient vider les magasins d'Athènes déjà bien appauvris; il alla jusqu'à accuser Alcibiade de sacrifier la Ville à son ambition; se mit à énumérer, pour effrayer le Peuple, la quantité énorme de galères, d'hoplites, de vaisseaux et d'approvisionnements nécessaires. Un démagogue répliqua, en faisant voter des pleins pouvoirs aux géné-

raux. « Ivre de sa force et de sa fortune », le Peuple ne voyait ni la défection d'Amphipolis, ni l'insurrection de la Chalcidique, ni l'hostile agitation de la Macédoine : il voulait la Sicile.

En Sicile, on ne croyait pas au départ des Athéniens, tant l'expédition était aventureuse. A Athènes, les devins intervenaient, les uns favorables, — ceux de Dodone par exemple, — les autres, — ceux de Délos surtout, — contraires à l'armement. Alcibiade frappa les esprits superstitieux, troublés, en s'appuyant d'un oracle de Jupiter-Ammon, tout à fait favorable.

Un grand désordre intellectuel régnait à Athènes. L'astronome Méton disait que son augure ne présageait rien de bon; Socrate, que son « démon familier » lui avait annoncé « une désastreuse issue ». Les passions étaient excitées au plus haut degré, pour ou contre Alcibiade. La flotte venait de partir, lorsqu'on apprit avec terreur que les Hermès, ou bustes de Mercure dressés dans la ville, avaient été mutilés. L'Assemblée et le Conseil des Cinq-Cents se réunirent pour ordonner la recherche des « sacrilèges », promettre des récompenses aux dénonciateurs. On accusa Alcibiade, en rappelant que dans un festin il avait parodié les mystères d'Éleusis. Alcibiade réclama des juges. Ses adversaires, sachant son influence personnelle, firent constater que les Argiens et les Mantinéens ne participaient à l'expédition qu'à cause d'Alcibiade et que ce dernier devait partir. Alcibiade dut s'embarquer, laissant ses juges à ses ennemis.

Sa flotte comprenait 134 trirèmes de combat, montées

par 5,100 hoplites, 480 archers de Crète, 700 frondeurs rhodiens et 120 Mégariens « armés à la légère ». Le départ des guerriers avait été magnifique, solennel, théâtral; — « la beauté des armes et des vêtements y était l'objet d'une ardente rivalité », écrit Thucydide; — les bâtiments, ornés, décorés de sculptures, étaient dignes de ces combattants luxueux. Après le grand silence que les trompettes avaient ordonné pour les « invocations accoutumées », les cratères furent remplis et les libations, bruyantes, faites « dans des coupes d'or et d'argent » : l'armée tout entière entonna le *pœan*.

La flotte disparût, cinglant vers Égine. Les généraux n'avaient aucune instruction. Le long des côtes, les Athéniens ne virent que des cités fermant leurs portes, leur refusant tout secours. Chacun tenait à affirmer sa neutralité ; même Rhégium, l'alliée d'Athènes. On avait pourtant compté sur l'aide des villes ioniennes. Les généraux étaient en désaccord : Lamachos voulait aller directement à Syracuse et livrer la bataille; Alcibiade proposait, avant tout combat, de « détacher des Syracusains » le plus de villes possibles, surtout les Sicules, de marcher ensuite sur Syracuse et Sélinonte; Nicias demandait que l'on obligeât les Égestains à montrer leurs « ressources », et s'ils manquaient à leurs promesses, de faire quelque manifestation contre Sélinonte, de retourner à Athènes, après avoir fait naviguer dans les eaux de la Sicile, le long des côtes, la magnifique, l'imposante flotte des Athéniens. Le plan d'Alcibiade fut adopté.

Messine se déclara hostile aux Athéniens. Naxos ou-

vrit ses portes. Catane admit Alcibiade seul dans ses murs, pour négocier. Pendant qu'Alcibiade « parlait au Peuple », des guerriers pénétrèrent dans la ville, qui se soumit. Le port devint le point de station de la flotte.

Athènes, aussitôt la flotte partie, eut une grande peur. L'affaire des Hermès mutilés, les « méchants oracles », l'isolement et l'omnipotence du Peuple devenu soupçonneux, terrorisaient les esprits. Cette impression se répandait; Argos en fut atteinte. Un corps de Béotiens et de Spartiates marchait vers les frontières de l'Attique. On ne voyait plus que des traîtres. A Argos, le Peuple massacra les partisans de l'oligarchie, les soupçonnant de vouloir livrer la ville; à Athènes, on exécutait des « sacrilèges », on proscrivait des « suspects », chaque jour. Il fut décidé qu'on rappellerait Alcibiade, accusé d'avoir « violé les mystères d'Éleusis ». La galère salaminienne, envoyée, parut à Catane au moment où l'armée venait de tenter inutilement une action contre Camarine.

Alcibiade s'enfuit à Thurium et de là en Péloponèse, à Argos, sachant qu'une sentence de mort l'attendait à Athènes. Avant de quitter la Sicile, il fit connaître aux Syracusains ses négociations avec les Grecs de Messine, qui devaient lui livrer la ville. Apprenant la fuite d'Alcibiade, les juges athéniens prononcèrent sa condamnation à mort et confisquèrent ses biens; les prêtres, — sauf l'hiérophante Théano, — prononcèrent en grande pompe les antiques malédictions, « en secouant leurs robes de pourpre ».

Le départ d'Alcibiade découragea l'armée. Nicias, croi-

sant devant les côtes, gagnait du temps. Les Syracusains s'organisaient pour la défense. Le plan de Lamachos, si on l'eût adopté, aurait peut-être réussi, les Syracusains, malgré les avis d'Hermocrate, n'ayant jamais cru à l'expédition. Lorsque Nicias, instruit, reprit le plan de Lamachos, Syracuse était prête pour la résistance, son armée, cependant, formée de mercenaires, d'hommes « levés en masse », ses généraux connus pour ignorer toute science militaire.

Stratège hésitant et conseiller indécis, Nicias était superbe dans l'action. Ayant attiré les Syracusains hors de leurs murs par une feinte, il attaqua la ville dégarnie, après avoir établi son camp entre un marécage formé par les eaux de l'Anapos et la colline Olympéion, ainsi protégé contre la cavalerie syracusaine. Les hoplites frappèrent les premiers. Nicias gagna la bataille. Mais l'hiver étant venu, Nicias ayant montré la force des Athéniens se retira à Naxos. Comme conséquence de cette première victoire, les Sicules se prononcèrent contre Syracuse, et Nicias put négocier dignement l'alliance de Carthage et de l'Étrurie, ennemies des Siciliens.

Athènes, pourtant instruite de ce premier succès et des difficultés de l'avenir, toute à ses terreurs et à ses intrigues, n'envoya rien à Nicias. Il est vrai que, redoutant d'être enrôlés, plus de vingt mille esclaves, — les artisans surtout, — avaient quitté la ville. Syracuse menacée, envoya des députés à Corinthe et à Sparte. Alcibiade se fit le guide et le conseiller de ces ambassadeurs: Il proposait aux Spartiates d'expédier une armée à Syra-

cuse et d'agir contre l'Attique, afin qu'Athènes eut « deux guerres » à soutenir. Sparte désigna Gylippos qui devait, avec des vaisseaux de Corinthe, aller au secours de Syracuse; il ne partit qu'après le retour de l'été, ce qui permit à Nicias d'agir.

Pendant l'hiver, les Syracusains avaient construit une muraille qui « défendait l'approche de l'Achradine et d'Ortygie ». Ils allaient occuper l'Épipole, lorsque les Athéniens, les prévenant, s'y installèrent. Achradine, c'était la nouvelle Syracuse, « bâtie sur la terre ferme »; Ortygie, l'ancienne cité dans l'île.

L'Achradine était à la base d'un triangle dont la pointe, l'Épipole, dominait les deux villes, avec son fort Eurièle. Nicias, maître de ce « sommet », se retrancha dans une vaste enceinte, — Syké, — fit construire deux murs de circonvallation « enveloppant la ville ». Les Syracusains voulurent ainsi bâtir un mur transversal pour « couper les travaux des Athéniens »; les Athéniens ne permirent pas l'exécution de cette menace. Lamachos fut tué dans un des combats livrés pour empêcher la construction du mur syracusain.

Nicias victorieux, demeuré seul, reçut des secours encourageants, spontanés, d'Italie, — les Étrusques lui envoyèrent trois vaisseaux, — et de Sicile même. Les Syracusains se considéraient comme vaincus, lorsqu'une galère de Corinthe, échappée à la surveillance des Athéniens, vint annoncer l'arrivée d'une flotte formée à Leucade et la présence de Gylippos en Sicile.

Débarqué à Himère, Gylippos, secouru par Sélinonte,

Géla et « quelques Sicules », réunit 30,000 hommes. Nicias ne poursuivait qu'avec regret l'entreprise; mais l'épuisement des finances syracusaines et la formation d'un parti, dans la ville assiégée, qui acceptait la domination d'Athènes, le faisaient hésiter. Gylippos annonçait que les Athéniens ne voulaient la Sicile que pour la piller, l'épuiser et prendre ensuite l'Hellénie tout entière. Cette dénonciation amenait des recrues au Spartiate.

Nicias, dédaignant Gylippos, ou mal renseigné, le laissa venir à Syracuse. Maître de la ville, Gylippos fit faire d'insolentes propositions de retraite à Nicias. Les Athéniens, — Nicias n'ayant rien répondu, — plaisantèrent les envoyés de Gylippos qui, profitant de l'effet produit par son arrivée, surprit le fort Labdalon, dont il fit égorger le défenseur, et bâtit un troisième mur coupant la ligne des Athéniens, atteignant aux hauteurs de l'Épipole, « clef de la position ». Nicias inquiet, et le montrant, fortifia le promontoire Plemmyrion, à l'entrée du grand port, se précautionnant ainsi aux yeux de tous pour la retraite. Gylippos asiégea Nicias, qui écrivit aux Athéniens toute la vérité, réclama des secours ou un successeur. Athènes vota un nouvel armement, adjoignit à Nicias, comme généraux, Démosthène et Eurymédon. On vit, dans les troupes nouvelles formées, 1,300 peltastes thraces « armés de coutelas ». Sparte, de son côté, décidait qu'au printemps (413), elle enverrait une armée à Syracuse et qu'elle occuperait Décélie, en Attique, suivant les conseils d'Alcibiade.

Gylippos poursuivant ses succès, ayant ramené à l'al-

liance des Syracusains victorieux toutes les villes jusqu'alors hésitantes, à l'exception d'Agrigente, voulut attaquer rapidement les Athéniens « et par terre et par mer ». Il s'empara des forts de Plemmyrion, privant ainsi les Athéniens, — surpris pendant qu'ils « regardaient le combat naval », — de leurs provisions, de leurs bagages, de leurs trésors, de la «protection de leur retraite possible », de tout secours à arriver par mer.

Démosthène parût avec 73 vaisseaux, 5,000 fantassins, — dont 3,000 « archers, frondeurs et gens de trait », — alors que la flotte de Nicias venait de subir deux défaites. L'armée de secours était superbe : « l'éclat des armes, les couleurs brillantes des enseignes, le grand nombre des officiers et le son bruyant des trompettes, tout offrait aux ennemis le spectacle le plus pompeux et le plus effrayant ». Démosthène ordonna d'attaquer la muraille des Syracusains, résolument, pour entrer ensuite à Syracuse. Nicias, épouvanté, se blottit dans les retranchements.

L'attaque de l'Épipole, soudaine, imprévue, au milieu de la nuit, par Démosthène et Eurymédon, mit en désordre les Syracusains; mais énivrés de leur victoire, les Athéniens pourchassèrent les vaincus, se débandèrent, tandis que leurs ennemis se reformaient. Dispersés, s'appelant, les Athéniens se combattant eux-mêmes, se ruaient sur leurs propres Alliés, — les Argiens, les Corcyréens et toutes les troupes doriennes chantant le *pæan*, — que les Athéniens prenaient pour des Syracusains; et ne connaissant pas le terrain, descendaient dans la plaine

où la cavalerie syracusaine allait les envelopper et les prendre sûrement. Au jour, défaits pour avoir abusé de leur victoire décisive, les Athéniens avaient perdu 2,000 combattants.

Les désertions accentuèrent la défaite; les valets et les mercenaires esclaves, « achetés pour remplacer les matelots », fuyaient. Démosthène proposa de quitter la Sicile. Nicias refusa, disant que les Syracusains ayant épuisé leur trésor, leurs alliés allaient maintenant les abandonner.

Eurymédon partagea l'avis de Nicias, qu'il supposait bien renseigné. Les Syracusains, en effet, n'avaient plus rien. Gylippos, parti de nouveau, revint avec des troupes nouvelles, pour barrer « l'issue du port », interdire toute retraite aux Athéniens.

Gylippos prit 18 vaisseaux aux Athéniens, ferma le port, dont la sortie fut encombrée. Bloqués avec leur 110 vaisseaux, les Athéniens attaquèrent avec rage la flotte ennemie. Les navires se heurtaient dans un désordre désespérant, s'entre-choquaient, se brisaient, sans tactique, follement. L'avantage resta aux Syracusains. L'armée de terre accourut au secours des équipages jetés à la côte. Les « barques légères » des Syracusains, — « qui voltigeaient autour des navires, se glissaient sous la ligne des rames, rasaient les flancs du bâtiment, accablaient de traits les équipages », — protégées, garnies de peaux pour résister au jet des crampons, avaient triomphé. Affolés, ne songeant qu'à sauver leur vie, les Athéniens fuyant ne réclamèrent pas leurs morts. Des

guerriers, soupçonnant leurs généraux de trahison, les accusaient d'avoir « vendu leur départ ».

Démosthène, très courageux, proposa de tenter un nouveau combat, de « forcer le passage », montrant 60 vaisseaux intacts, et la flotte ennemie, — 50 navires seulement, — abimée. Nicias partagea cet avis. Les équipages refusèrent de combattre. La retraite s'imposait : une retraite de 40,000 hommes, épuisés, dépourvus de vivres, une armée battue, encombrée de blessés, de malades « qui s'attachaient aux vêtements des guerriers », les suppliant de ne pas les abandonner.

L'armée athénienne vaincue, en retraite, formait deux divisions conduites par Nicias et Démosthène. Les Syracusains harcelaient les fuyards. Démosthène à l'arrière-garde, enveloppé, pris à Polyzélion, dut se rendre, ne réclamant que la « vie sauve » pour ses soldats. Nicias apprenant ce désastre, offrit à Gylippos qu'on le laissât sortir de la Sicile, s'engageant à faire rembourser les frais de la guerre par Athènes. Gylippos, devenu méprisant, répondit en accentuant la poursuite.

L'armée athénienne était aux bords du fleuve Asinaros, qu'il fallait passer. Succombant à la fièvre, mourant de soif, les guerriers se précipitèrent dans les eaux du fleuve, s'y noyant en masse, tandis que les Syracusains, des hauteurs, les accablaient de traits mortels. Nicias se rendit à Gylippos (21 septembre 413) pour arrêter l'abominable et lâche massacre.

Syracuse couronna sa victoire par un décret honteux, que proposa l'orateur Euryclès : « Le jour où Nicias a

été fait prisonnier sera consacré à jamais par des sacrifices et par la suspension de tout travail public. Cette fête sera appelée *Asinaria*, du nom du fleuve que les Syracusains ont illustré par leur victoire. Les valets des Athéniens et tous leurs alliés seront vendus à l'encan; les Athéniens de condition libre et les Siciliens qui ont embrassé leur parti seront relégués dans les carrières, excepté les généraux que l'on fera mourir ». Deux hommes seuls s'opposèrent à l'exécution de ce décret, Hermocrate et Gylippos, ce dernier réclamant les deux généraux pour les « emmener à Sparte ».

Les Syracusains, délivrés de leurs ennemis, accablèrent d'injures Gylippos, dont la maîtrise avait été violente, lui reprochèrent ses concussions. Nicias et Démosthène furent mis à mort, comme l'avait dit le décret. Les prisonniers, jetés dans des carrières profondes, ouvertes, ne recevant chacun « qu'une demi-ration d'esclave », — deux cotyles d'orge et une cotyle d'eau par homme et par jour, — succombaient au contact des morts qu'on laissait pourrir au fond des fosses. Après soixante et dix jours de ce supplice, les Syracusains vendirent ceux qui avaient résisté.

Gylippos revenu à Sparte, convaincu de « plusieurs actions honteuses », fut chassé de Lacédémone. Hermocrate, accusé de trahison par les Syracusains, fut banni. Trois ans après, ayant tenté de rentrer de force dans sa patrie, Hermocrate reçut la mort sur la place publique de Syracuse.

En Hellénie, pendant que l'expédition de Sicile abou-

tissait aux plus épouvantables catastrophes, les Spartiates prenaient et fortifiaient Décélie, dont ils ravageaient le territoire. Les Athéniens menacés de si près, sans ressources, forcés d'augmenter le tribut des Alliés, ne désespérant pas, gardaient la Cité, « de jour et de nuit », prêts à repousser l'attaque imminente du roi Agis. « Leur opiniâtreté, dit Thucydide, était montée à un point tel, que, qui l'eût prédite avant l'événement n'aurait rencontré qu'incrédulité ». Le désastre de Sicile avait ramené le Peuple « à l'ordre et à la sagesse » ? Athènes s'approvisionnait de bois, mettait des navires en chantier, fortifiait le cap Sunion, diminuait le nombre de ses gouvernants pour donner plus d'unité et plus de suite à l'action gouvernementale.

L'Eubée se tournait vers Sparte; Lesbos, Chios et Érythrée imitaient l'Eubée; au nom du Grand-Roi, Tissapherne et Pharnabaze promettaient de l'argent et une flotte. Tout et tous conspirant contre Athènes, Athènes, « prodige de puissance et d'audace », ne manifestait pas trop d'émotion.

Darius II, — le Grand-Roi des Perses, — s'agitait. Tissapherne et Pharnabaze, en s'offrant à Sparte (413) semblaient vouloir secouer le joug de leur maître, souverain déconsidéré, jouet, disait-on, d'une femme et de trois ennuques. Sparte n'attendit pas l'exécution des promesses reçues; sur les 100 galères annoncées, 21 seulement, ancrées dans le golfe de Saronique, reçurent l'ordre d'aller vers Chios. Une escadre rencontrée battit la flotte péloponésienne. Alcibiade se rendit aussitôt à

Chios et parvint à tourner l'île contre Athènes. Les richesses de Chios étaient alors très réputées.

La défection de Chios entraîna celles d'Érythrée, de Clazomène, de Téos, de Lébédos, d'Érée et de Milet; mais, comme dans les défections d'Acanthe, de Toroné, de Mendé, d'Amphipolis, le vrai Peuple, subjugué par les Grands, demeurait presque partout fidèle aux Athéniens. Sparte, maladroite, traitant avec Tissapherne, lui livra tous les Grecs d'Asie et des îles. Athènes envoya 104 galères à Samos, point stratégique excellent, les Samiens venant d'expulser les Nobles. La flotte athénienne défendit Samos, reprit Lesbos et Clazomène, battit les Péloponésiens (412) près de Milet. Cnide et Rhodes se déclarèrent pour Sparte. De Sélinonte, Syracuse et Thurium vinrent des vaisseaux renforcer les Lacédémoniens. Tissapherne annonçait l'arrivée prochaine de nombreux navires phéniciens.

Alcibiade alors, rompant avec Lacédémone, passe aux Perses, après avoir outragé et menacé de mort le roi Agis. Il séduisit Tissapherne, qu'il comptait trahir pour racheter la faveur des Athéniens. Il obtint de Tissapherne qu'aucun secours ne serait envoyé aux Spartiates, lui représentant que l'intérêt du Grand-Roi était que les Grecs se « détruisissent les uns les autres». Alcibiade se prévalut auprès des Samiens du service qu'il venait de rendre à leur cause, et les officiers Athéniens de Samos apprécièrent cette « politique ». Les Aristocrates d'Athènes, les Nobles, organisés partout en sociétés secrètes (*Hétéries*), espérant reprendre la majorité au pnyx, Alcibiade

devint leur protégé, à l'exception de Phrynichos toutefois, qui repoussait le traître.

Des députés partis de Samos, conduits par Pisander, se rendirent à Athènes pour y préparer le retour d'Alcibiade. Phrynichos en conclut que les Aristocrates ne valaient pas mieux que les Démocrates. Les Athéniens reçurent mal les ambassadeurs, accueillirent leur proposition « par des cris », et lorsque Pisander eut exposé les projets du gouvernement oligarchique prêt à se saisir du pouvoir, la Démocratie athénienne s'indigna.

Les Aristocrates décidèrent qu'ils s'empareraient du gouvernement d'Athènes par la violence. Antiphon multiplia les sociétés secrètes et ourdit le complot. L'orateur préféré du peuple, Androclès, mourut assassiné, avec quelques autres « discoureurs populaires ». Le Conseil des Cinq-Cents et l'Assemblée, terrifiés, ne recherchèrent pas les coupables; les tribuns invoquaient l'amitié des Nobles pour « éviter le couteau »; on s'exagérait l'importance et l'organisation des conjurés. Les suspicions démoralisaient les honnêtes gens. Pisander se montrait publiquement avec ses 300 hoplites engagés pour défendre et servir les factieux. On racontait que si les Oligarques ne l'emportaient pas, ils appelleraient les lieutenants du Grand-Roi et leur livreraient la ville.

Pisander, sûr du succès, demanda et obtint que dix citoyens, réunis hors de la Cité, reviseraient les lois. Un Conseil de quatre cents membres remplaça les Cinq-Cents; cinq mille Citoyens, « choisis d'après leur fortune et leur condition », constituèrent la nouvelle Assemblée du

Peuple, ne devant délibérer que sur une convocation du Conseil. La suppression de toute indemnité, sauf pour le service militaire, « éloignait les Pauvres des fonctions publiques ». L'installation du nouveau pouvoir ne fut risquée par les Aristocrates, triomphant, qu'avec un grand déploiement de forces. Il n'y eut aucune opposition.

Soutenus par une milice de 120 jeunes gens bien armés, voyant la faiblesse du Peuple, les Nobles passèrent aussitôt à la Tyrannie. Il y eut des exécutions et des emprisonnements ; beaucoup furent bannis. Alcibiade était oublié. Les maîtres d'Athènes firent connaître à Sparte qu'ils « sympathisaient » avec l'autorité de Sparte. Cette déclaration, connue, insurgea les derniers patriotes ; l'armée qui était à Samos, toute démocratique, bondit sous l'outrage. Le roi de Sparte, Agis, marcha sur Athènes pour s'en emparer. Il fut battu.

A Samos, les Nobles, procédant exactement comme à Athènes, avaient fait assassiner Hyperbolos. « Les marins » s'étant prononcés pour le Peuple, les Aristocrates échouèrent. Deux chefs de l'armée, Thrasybule et Thrasylle, firent jurer à leurs soldats qu'ils combattraient pour le maintien du gouvernement démocratique. Les Samiens se prononcèrent et Argos s'offrit.

Alcibiade, à qui les Nobles revinrent, ne put pas fournir le secours du Grand-Roi qu'il avait promis ; il obtint que l'armée de Samos l'entendrait. Il se vanta d'avoir trahi les Aristocrates, promit à nouveau le secours de Darius II, l'aide de la flotte phénicienne, et l'armée l'accepta comme général. Auprès de Tissapherne, qu'il dé-

tacha de Sparte, il conseilla aux Samiens et aux troupes de ne pas agir trop vite.

A Athènes, toujours menacée par les Péloponésiens, Théramène et Aristarque « déclamaient » contre le gouvernement oligarchique. Le Peuple cherchait un chef, un maître. La forteresse élevée par les Nobles au Pirée venait d'être détruite par ceux qui l'avaient édifiée, lorsque 40 vaisseaux lacédémoniens parurent devant le port, amenant les troupes appelées par les Aristocrates pour s'y installer. Les Athéniens obligèrent la flotte à se retirer; elle s'en fut prendre Érétrie et soulever l'Eubée.

La révolte de l'Eubée atterra les Athéniens, privés de vivres. Les Syracusains poussaient les Lacédémoniens à s'emparer du Pirée : ils ne l'osèrent pas. Alcibiade, affirmant toujours qu'il disposait des forces du Grand-Roi, attendait son rappel.

Les Athéniens déposèrent le Conseil des Quatre-Cents et confièrent à l'Assemblée des Cinq-Mille le gouvernement de la Cité, tout hoplite faisant partie de droit de ce Corps gouvernemental. Le plus grand nombre des quatre-cents Aristocrates dépossédés s'en furent à Décélie, que tenaient les Lacédémoniens. L'un d'eux, Aristarque, livra à l'ennemi une forteresse de l'Attique, Œnée. Antiphon obtint du Peuple un jugement public. Phrynicos fut assassiné.

Au dehors la guerre continuait : Abydos, Lampsaque et Byzance passaient à l'ennemi. Le Spartiate Mindaros, appelé par Pharnabaze, se dirigea vers l'Hellespont avec 73 trirèmes. La flotte athénienne, composée de 55 ga-

lères, infligea une défaite éclatante à Mindaros, près de Sestos. C'était la première belle victoire depuis les événements de Sicile.

Près d'Abydos, un nouveau combat décisif fut livré qui dura toute la journée. Vers le soir les Athéniens faiblissaient, lorsqu'un secours inattendu de 20 galères leur donna la victoire. C'était Alcibiade (410). Les victorieux, poursuivant leur succès, menés par Alcibiade, s'emparèrent de toute la flotte péloponésienne ; les troupes battues, débarquées, furent anéanties dans un « combat de terre » livré près de Cyzique, malgré l'intervention de Pharnabaze. Mindaros trouva la mort dans cette bataille. Hermocrate, qui lui succéda dans le commandement, écrivit aux éphores de Sparte : « Tout est perdu ! » Athènes refusa les propositions de paix que Sparte s'empressa de lui faire. Alcibiade agit comme s'il était le maître des Athéniens : Périnthe et Sélembrie accueillirent le vainqueur ; il fortifia Chrysopolis, en face de Byzance, y installant 30 galères, avec ordre de percevoir un péage, — le dixième du chargement, — sur tout navire « sortant du Pont-Euxin ». Sparte reprit Pylos (409). Nysée vit revenir les Mégariens. L'Athénien Thrasylle échoua devant Éphèse. Athènes voyait la fortune s'éloigner d'elle de nouveau, lorsqu'elle apprit qu'Alcibiade venait de prendre Byzance (408) et que la Chalcédoine se soumettait, malgré l'appui de Pharnabaze.

La flotte athénienne, se divisant, quitta l'Hellespont. Thrasybule, naviguant le long des côtes de la Thrace, imposa l'obéissance aux villes séparées. Alcibiade ran-

çonna la Carie et vint à Samos. Les deux escadres devaient se retrouver à Athènes, qui n'attendit pas l'arrivée de son « héros » pour le proclamer général. Alcibiade, répondant à l'appel des Athéniens, revint avec ses vaisseaux « chargés de boucliers et de dépouilles ». Les Athéniens acclamèrent Alcibiade comme un triomphateur : — « Les vieillards le montraient aux jeunes gens ». — Il s'empara de la tribune (407), et sans récriminer, se plaignit de son « mauvais destin », du « démon jaloux de sa gloire », qui l'avait poursuivi. On lui décerna des couronnes d'or; on lui rendit ses biens; on ordonna aux hérauts de « rétracter » les malédictions qui avaient été jadis prononcées contre lui; on le nomma « généralissime sur terre et sur mer ».



CHAPITRE XVIII

DE 407 À 395 AV. J.-C. — Alcibiade à Athènes et en Asie. — Cyrus le jeune. — Fuite d'Alcibiade. — Callicratidas et Conon. — Bataille des Arginuses. — Victoire et désastre des Athéniens à Égos-Potamos. — Prise d'Athènes. — Les Trente Tyrans. — Mort d'Alcibiade. — Thrasybule reprend Athènes et meurt. — L'ancienne constitution rétablie à Athènes. — Cyrus contre Artaxerxès II à Cunoxa. — Mort de Cyrus. — Retraite des Dix-Mille : Xénophon. — Condamnation et mort de Socrate. — Thimbron et Dercyllidas en Asie. — — Agésilas. — L'or persique. — Guerre rallumée en Grèce.



LCIBIADE rêvait de nouveaux triomphes. Dans le port, 100 galères, 1,500 hoplites et 150 chevaux n'attendaient que son ordre de départ; mais ses intrigues à l'étranger lui avaient montré l'étendue des influences cléricales, et ayant ordonné que l'on reprit, « par la voie sacrée », la procession traditionnelle de la statue d'Iacchos portée à Éleusis, il escorta la théorie solennelle avec toute son armée. Dans le Peuple, on disait hautement qu'Alcibiade devrait chasser du pnyx les bavards « troublant l'État » et se dire « roi d'Athènes ». Les Grands s'associaient au

Peuple, vantaient surtout les talents militaires du triomphateur, afin qu'excité, il partit; tout ce que demandait Alcibiade, ils l'accordaient pour hâter son départ.

Il y avait à ressaisir Rhodes, Cos, Chios et Milet, devenues « puissantes et fortes ». Alcibiade s'embarqua. Sa première démonstration contre Andros n'ayant pas réussi, il continua vers l'Asie, où Darius II venait de confier à son fils, Cyrus, le « gouvernement des provinces maritimes » de l'empire perse. Or Cyrus, Alcibiade le savait, cherchait à s'illustrer pour régner à la place de son frère, et dans ce but intriguait à Sparte.

Alcibiade avait donc en face de lui Cyrus, que l'ambition dévorait, et les Péloponésiens menés par Lysandre, « fin politique », très habile, très rusé, brave, adversaire également redoutable sur les champs de bataille et dans les négociations. Répondant aux vues de Cyrus, Lysandre obtint du Grand-Roi, à Sardes, un subside permettant d'élever à 4 oboles la solde des matelots et d'armer 90 galères. Alcibiade guerroyait « aux dépens des alliés », recueillant des tributs, extorquant des subsides, se faisant un trésor personnel, ravageant le territoire de Cyrus, pendant que les forces péloponésiennes s'organisaient.

Un lieutenant d'Alcibiade, Notion, perdit 15 galères. Téos et Delphinion, — seul point fortifié que les Athéniens tinssent à Chios, — firent défection. L'alliance de Cyrus et de Lysandre, évidente, active, comparée à la conduite singulière d'Alcibiade, firent que les Athéniens, n'osant pas encore douter des capacités de leur général, le soupçonnèrent de trahison, l'accusèrent de vénalité : on

racontait qu'il avait fait bâtir un fort en Thrace, pour s'y retirer après s'être enrichi aux dépens d'Athènes ; on rappelait que cet Alcibiade était celui qui avait conseillé à Sparte d'envoyer Gylippos à Syracuse, le même qui avait livré Décélie aux Lacédémoniens, ameuté Chios et Milet. Le Peuple surexcité nomma dix généraux chargés d'aller remplacer Alcibiade.

L'armée, indignée de l'indifférence d'Alcibiade devant les préparatifs visibles de l'ennemi, abandonna son chef, qui rendit son commandement, « ramassa quelques bandes de mercenaires étrangers », et se dirigea vers la Thrace. Thrasybule, également remplacé, acceptant cette disgrâce resta parmi les marins.

Callicratidas venait de remplacer Lysandre dans le commandement des Lacédémoniens. C'était un rude soldat, brutal, « incorruptible », plus que brave, téméraire. La flotte que lui remit Lysandre comptait 140 voiles, mais sans trésor. Il se rendit auprès de Cyrus, à Sardes, qui ne le reçut pas, montrant ainsi en quelle estime il tenait les Spartiates, ses obligés. Callicratidas, silencieux sous l'injure, rêva d'une paix définitive entre Athènes et Sparte. Appelé à Méthymne par une faction, il laissa cependant piller la ville prise, ne refusant que d'en laisser vendre les habitants.

Conon, qui avait succédé à Alcibiade dans le commandement principal, arrivé trop tard pour sauver Méthymne, assailli par Callicratidas et refoulé dans Mytilène, restait avec 40 vaisseaux devant les 170 navires ennemis. Athènes prévenue, « épuisant ses ressources dernières », envoya

110 bâtiments. Les deux flottes se rencontrèrent aux Arginuses (juillet 406). Le Spartiate Callicratidas fut vaincu et tué pendant le combat. Une tempête ayant empêché les généraux athéniens de recueillir les naufragés et les morts, le peuple d'Athènes accusa ses généraux de sacrilège, pour avoir privé des « honneurs funèbres » les héros tombés. Un tribun véhément obtint une condamnation à mort.

La victoire éclatante des Athéniens resserra l'alliance des Spartiates et des Perses. Lysandre reprit le commandement effectif des Péloponésiens, et Cyrus lui fit parvenir assez « d'or » pour qu'il pût former très vite une flotte, se montrer « en force » dans la mer Égée. Il descendit en Attique. L'attrait de « l'or des Perses » largement distribué, excitait aux trahisons ; des Athéniens désertaient pour aller servir sur la flotte ennemie. Le Peuple décréta, pour arrêter les transfuges, que tout prisonnier fait serait « mutilé ». Philoclès, maître de deux galères prises, exécuta impitoyablement le décret. De part et d'autre les hostilités devenaient cruelles.

Lysandre, après avoir saccagé Lampsaque, se tournait vers l'Hellespont, lorsque 180 galères athéniennes vinrent le défier à Égos-Potamos. Lysandre refusa la bataille. Dédaignant alors leur adversaire, les Athéniens débarqués attendirent. Alcibiade, accouru pour signaler aux Athéniens leur imprudence, fut insolemment chassé par les généraux. Après cinq jours, Lysandre, prêt, ordonnant l'action dans le détroit, — large à peine de 15 stades, — surprit les Athéniens, dont la plupart n'étaient pas à bord

de leurs vaisseaux. Conon, « saisi de douleur à la pensée du malheur qui menaçait les Athéniens », appelait en vain ses guerriers dispersés. Les Péloponésiens s'emparèrent des galères vides, rompant les avirons de celles « que les marins commençaient à remplir ». A terre, les Lacédémoniens massacraient les Athéniens accourant à l'appel de leur général, affolés, désespérés, sans armes. Lysandre compta 3,000 prisonniers, prit « toute la flotte », sauf la galère paralienne et 8 vaisseaux (405). Athènes restait sans navires, sans trésor et sans guerriers. Appliquant le cruel décret des Athéniens, Lysandre tua Philoclès de sa propre main, donnant ainsi « le signal de l'égorgement ».

Nul n'osait plus résister à Lysandre. Les villes devant lesquelles il passait, se montraient ouvertes. Il abolit partout les gouvernements démocratiques, installant des harmostes lacédémoniens, des archontes sûrs, aristocrates. Il arriva enfin devant le Pirée avec 150 galères, et prit Athènes. Pausanias campa dans les jardins d'Academos, implacable, se refusant à toute négociation.

La famine décimait les Athéniens. Théramène partit pour traiter de la reddition à Sparte. Les éphores pensèrent que s'ils détruisaient Athènes, les Thébains et les Corinthiens, enhardis, se disputeraient la domination de la « Grèce centrale » et que les Spartiates, vainqueurs mais épuisés, abandonnés des Perses, lutteraient difficilement contre de tels adversaires ? Ils pensaient aussi que le Grand-Roi cesserait de les soutenir si Athènes disparaissait. Ils virent enfin, à l'ardeur avec laquelle les envoyés de Thèbes réclamaient la destruction d'Athènes, l'intérêt qu'y

avaient les villes rivales. Sparte accepta la paix à la condition que les Athéniens démoliraient les longs-murs, évacueraient les villes conquises, n'auraient plus qu'une flotte de 12 vaisseaux, s'allieraient à Lacédémone pour lui obéir et rappelleraient les bannis. Parmi les Démocrates, « plusieurs », préférant la famine et la mort à l'humiliation imposée, rejetèrent ces conditions ; la « faction oligarchique » fit emprisonner ces patriotes et l'Assemblée accepta cette honteuse paix.

Athènes se donnait à Sparte. Lysandre insulta au malheur des Athéniens, en réunissant les généraux victorieux dans un festin bruyant. Les murailles furent rasées, les vaisseaux incendiés, « au son des instruments de musique », devant les Alliés réunis, chantant, « couronnés de fleurs ». Des Athéniens se montraient joyeux parmi ces barbares : c'étaient les bannis, les Nobles entrés dans la ville à la suite de Lysandre.

Théramène, tout aux Spartiates, forma le Conseil nouveau, les « Trente » chargés de reviser les lois, et qui ne s'occupèrent que d'installer leur tyrannie. La tribune aux harangues, — le *Béma*, — fut déplacée ; l'arsenal démoli, on en vendit les matériaux ; on résolut de détruire tous les forts protégeant l'Attique ; le pillage des temples et de continuelles condamnations devaient servir à payer la solde des mercenaires ; les écoles furent fermées, Socrate dut cesser de parler, « sous peine de mort », et la comédie politique fut interdite. On désarma les Athéniens, après avoir formé une milice de 3,000 hommes aux ordres des Trente Tyrans.

Théramène effrayé le premier de sa propre tyrannie, prévoyant d'atroces vengeances, refusa de participer au vote par lequel chaque Tyran devait choisir un métèque, « le plus riche possible », le livrer aux bourreaux et prendre ses biens. Accusé de « versatilité et de trahison », Théramène s'entendit condamner à mort.

Beaucoup d'Athéniens, laissant Athènes presque abandonnée aux 3,000 miliciens, se rendirent à Argos, à Thèbes, à Mégare. Les Spartiates interdirent aux villes d'Hellénie de recevoir les exilés volontaires. Thèbes refusa de se soumettre à cette injonction, Argos expulsa les envoyés de Lacédémone. Alcibiade, qui se trouvait parmi les bannis, venait de mourir assassiné.

Thrasybule, parti de Thèbes, qui l'avait recueilli, prit le commandement d'une bande de patriotes, — « quelques compagnons d'infortune », — se saisit d'une forteresse et s'empara de l'un des ports d'Athènes, Munychie. Attaqué par la milice des Trente, Thrasybule battit les troupes des Tyrans et, blessé à mort, victorieux, rendit Athènes aux Athéniens. Les Tyrans se retirèrent à Éleusis. Le Peuple rétablit l'ancienne constitution (404).

L'excès des atrocités, l'inutilité des guerres intérieures, où vainqueurs et vaincus restaient également anéantis, une fatigue profonde, un dégoût général, firent que les hostilités cessèrent entre Grecs, tout d'un coup, laissant inoccupés, à Sparte comme à Athènes, les bandes de mercenaires enrôlés, et partout, terrifiés par la victoire inattendue des Démocrates, de nombreux bannis qui n'osaient plus rentrer dans aucune ville.

Les « guerriers » et les « exilés » se donnèrent au « jeune Cyrus », seul chef alors actif. Déjà (404) au moment où Athènes succombait, Cyrus, « appelant à lui tous les aventuriers », avait payé largement les trahisons. Le Spartiate Cléarque était allé recruter des Thraces pour le lieutenant du Grand-Roi; Aristippe de Thessalie, Proxène de Béotie, Sophénète de Stymphale, Socrate d'Achaïe, « et d'autres », servaient avec zèle les vues de Cyrus, qui avait reçu de Sparte 700 hoplites et 25 galères « croisant dans la mer Égée ». Tandis que les Trente Tyrans ruinaient et dépeuplaient Athènes (404), Cyrus, dans son armée de 140,000 hommes comptait 14,000 Grecs.

Depuis Xerxès, l'empire des Perses ne s'était pas reconstitué : L'Égypte n'avait pas repris le joug asiatique; les satrapes se faisaient rois dans leurs provinces. Tissapherne, à peu près seul fidèle au Grand-Roi, tenant le sud-ouest de l'Asie-Mineure, avait agi politiquement en soutenant tantôt Athènes et tantôt Sparte s'entre-détruisant. Cyrus, qui venait de remplacer Tissapherne (407), envoyé par son père Darius II, dont il visait la succession au détriment de son frère aîné, s'était battu contre le satrape refusant sa province, et, pour justifier ses armements, annonçait qu'il allait marcher contre les Pisidiens « troublant ses frontières ».

Cyrus quitta Sardes, avec son armée, au printemps (401), traversa la Phrygie, la Lycaonie, la Cilicie, et se reposa à Tarse. Le satrape de Cilicie, Syennésis, forcé de se soumettre à Cyrus, transmit ses soupçons à Darius II. A la sortie de Tarse, les ordres mystérieux de Cyrus trou-

blèrent les mercenaires grecs qui redoutaient de « s'enfoncer en Asie » et refusaient de marcher. Cyrus apaisa la révolte en augmentant la solde, — portée à une darique et demie par mois, — et en affirmant qu'il se dirigeait vers la Syrie, par un détour. A Thapsaque, Cyrus crut pouvoir avouer qu'il visait Babylone. De nouvelles résistances valurent aux mercenaires une nouvelle augmentation. L'Euphrate passé, Cyrus rencontra l'ennemi dans la plaine de Cunaxa.

Cyrus accepta la bataille très bravement, revêtit sa cuirasse, saisit ses javelots, aux yeux de tous, et se plaça « tête nue » au centre de la ligne formée, avec Proxène. Cléarque était à la droite avec 1,000 cavaliers paphlagoniens; Ménon et Ariée étaient à la gauche, « avec l'armée barbare ».

Artaxerxès II, le frère de Cyrus, affrontait personnellement l'ambitieux. A la fin du jour seulement, les Grecs de Cyrus virent s'avancer, venant de loin, se dégageant d'une épaisse poussière soulevée, et se précipitant, des chars énormes, armés de faux que les roues et l'essieu faisaient mouvoir, arme terrible. Les Grecs, le premier moment de stupeur passé, s'élancèrent contre ces engins monstrueux, invoquant Arès « à grands cris, frappant les boucliers avec les piques », pour épouvanter les chevaux. Les Barbares, conduits par Ménon et Ariée, s'arrêtèrent, intimidés par ces faux tranchantes qui « coupaient tout sur leur passage », et ils s'enfuirent; des Grecs les poursuivirent pour les ramener.

Exécutant une manœuvre habile, avec un admirable

sang-froid, les Grecs attaqués, rompant leur ligne, laissèrent passer les chars armés de faux, et se rejoignant ensuite, ils se reformèrent. Ceux qui étaient près de Cyrus, enthousiasmés, « l'adoraient » comme « roi victorieux » déjà. L'armée d'Artaxerxès II, masquée un instant par la lourde charge des faux, et innombrable, s'avançait, débordant la gauche de Cyrus. Artaxerxès, que 6,000 cavaliers suivaient, fit un mouvement, comme s'il voulait tourner les Grecs; Cyrus « serra autour de lui ses 600 cavaliers », courut droit à Artaxerxès qu'il fit reculer et qu'il poursuivit. Cette faute, contraire à sa tactique, perdit Cyrus qui, voyant son frère en fuite, se précipita, l'atteignit et, l'ayant blessé, reçut d'un soldat, à la face, un javelot qui lui donna la mort.

Cyrus tué, l'armée grecque, sans chef, « sans raison de combattre », se dispersa, revenant à la position qu'elle occupait le matin. Mais les Perses s'étant jetés sur le camp pour le piller, les Grecs, épouvantés des misères qui les accableraient dans ce pays inconnu, sans vivres, chargèrent l'ennemi avec une telle fureur, que l'armée d'Artaxerxès, repoussée, disparut.

Ariée et ses Barbares avaient abandonné les Grecs, restés maîtres du champ de bataille mais ne pouvant le garder, le conserver seuls. La retraite, — et quelle retraite! à travers un pays hostile, stérilisé par la guerre, de dix mille hommes intacts! — s'imposait. Les Grecs rejoignirent donc Ariée et ses Barbares.

Les menaces d'Artaxerxès II n'intimidant pas les Grecs, il leur offrit une alliance, s'engageant à leur donner les

vivres qui leur manquaient. L'offre fut acceptée mais la retraite continuée. Tissapherne rencontré, — il allait reprendre sa province devenue libre par la mort de Cyrus, — ses troupes s'unirent à celles d'Ariée. Il en résulta une grande crainte, bien justifiée, chez les Grecs, que les Asiatiques pouvaient anéantir. Cléarque et quatre autres chefs virent Tissapherne pour en obtenir des paroles rassurantes. Le satrape envoya les ambassadeurs à Artaxerxès, qui « ordonna leur mort ».

Les Grecs étant en grand péril, sans subsistances et sans généraux, un Athénien qui suivait l'armée, Xénophon, compagnon de Proxène, s'en émut. Xénophon s'était proposé d'aller vivre à la cour de Cyrus, pensant y trouver « de plus grands avantages que dans sa patrie ». Socrate, consulté, avait renvoyé Xénophon à Delphes, questionner les prêtres. L'oracle s'étant montré favorable à ses desseins, Xénophon avait quitté l'Hellénie.

Très instruit et calme, Xénophon prit la direction de la Retraite des Dix-Mille. De nouveaux chefs étant nommés à l'élection, il forma d'abord une troupe de 50 cavaliers et 200 archers ou frondeurs, chargés de tenir en respect les Asiatiques de Tissapherne, loin d'ailleurs, déjà, sur la route d'Ionie. Délivrés de ce danger, rien ne put soustraire les Grecs aux embuscades des montagnards, qui les traquaient en les accablant de leurs « longues flèches ». La neige, ennemi redoutable, les surprit dans les montagnes d'Arménie. Le froid les décimant, tuant les bêtes de somme, ils durent, pour franchir le Phase et l'Harpedos, battre les Chalybes. La vue du Pont-Euxin allégea

leurs angoisses. Encore quelques combats sur la côte, et Trapézonte, colonie de Sinope, les accueillit.

Des jeux et des sacrifices célébrèrent la délivrance. Xénophon, rachetant bien sa première faiblesse, rendait à l'Hellénie 8,600 hoplites et 1,400 archers ou frondeurs. La voie de retraite suivie mesurait 2,400 kilomètres de longueur.

L'amiral Chirisophos, de Sparte, qui occupait Byzance, refusa les navires que Xénophon demandait pour passer en Europe. L'armée reprit sa marche pénible, longeant la côte, s'arrêtant un peu à Cérazonte et à Cotysra; de là, des vaisseaux les transportèrent à Sinope, puis à Héraclée et à Calpé.

En Bythinie, les cavaliers de Pharnabaze les assaillirent sans « les entamer », et ils arrivèrent à Chrysopolis, en face de Byzance (octobre ou novembre 400), d'où Pharnabaze, inquiet de la présence de ces Grecs héroïques, obtint d'Anaxibios, en payant ce service, qu'il les menât « de l'autre côté de l'Hellespont ». Alors, libres, sans but, les Dix-Mille se donnèrent à Seuthès, prince des Odryses.

La « merveilleuse retraite des Dix-Mille » prouvait l'incapacité d'Artaxerxès II et la faiblesse des Perses, en même temps que la solidité et la fidélité des mercenaires. Toutes les villes de l'Hellénie reçurent des mercenaires dans leurs armées; grand chargement et lourde faute, car la suppression des armées nationales allait obliger les Hellènes à des dépenses qu'ils ne pourraient pas supporter, et les mettre à la merci de ces Perses affaiblis, mais très riches,

connaissant bien, pour l'avoir expérimentée, l'irrésistible puissance de leur or.

Les dernières luttes intérieures avaient laissé en Hellénie « l'habitude des férocités ». Les factions, toujours vivaces, affichaient leur sauvagerie. Aristote cite ce serment des Nobles : « Je serai l'ennemi du Peuple et je lui ferai tout le mal que je pourrai ». Sparte encourageait les haines ; les réactions oligarchiques triomphantes se manifestaient par des massacres systématiques : « On ne saurait compter ceux qui périrent », dit Plutarque. — Xénophon écrit : « Dès qu'un Lacédémonien parlait, les peuples obéissaient », et lui-même, subissant cette influence, refusa le titre de généralissime qu'on lui offrait, parce qu'étant Athénien il jugeait que cela déplairait à Sparte.

Et cependant, Lacédémone en pleine décadence, « usée par le jeu de ses institutions de fer » et l'extension de vices abjects, n'existait que par l'audacieuse jactance d'une poignée de citoyens. Les éphores et le Sénat ne consultaient plus les Spartiates, recrutaient leurs « hommes d'action » dans la dernière classe, — les *Périèques*, — d'où étaient sortis Lysandre, Gylippos et Callicratidas.

Lysandre, au moment de ses succès, traité comme une divinité, avait eu à Sparte ses « autels » et ses « sacrifices » ; le roi Pausanias, jaloux de Lysandre, l'avait combattu à Athènes même, en le déconsidérant, en contrariant ses projets, en ruinant ses espérances. Lysandre avait fait Agésilas roi à Sparte, au détriment de Léotychidas, fils d'Agis, croyant qu'il règnerait sous le nom du mo-

narque docile. Roi, Agésilas repoussa Lysandre, qui complota alors contre l'ingrat (399).

Des troubles intérieurs ensanglantaient Sparte. Un révolutionnaire, Cinadon, venait d'y être supplicié. Les rois, cherchant à s'affranchir de la prépotence des éphores et du Sénat, s'y disputaient, avant de l'avoir, la toute-puissance. A l'extérieur, l'insolence des Spartiates, leurs prétentions, leur despotisme, faisaient regretter la « suprématie athénienne ». Les villes alliées voyaient « disparaître » à Lacédémone, sans jamais en sortir, les lourds tributs qu'elles payaient. En Hellénie plus de trafic, plus de fêtes, plus d'art, plus rien, sauf la domination dorienne, insupportable.

Athènes, malheureusement, n'inspirait plus aucune confiance. Socrate, dont la réputation de science et de sagesse était universelle, venait d'être condamné à mort (399) sur la dénonciation de trois Athéniens : Anytos, un « riche tanneur » ; Mélétos, un « mauvais poète », et le rhéteur Lycon.

Des pèlerins d'Athènes accomplissaient à ce moment leur voyage annuel à Délos. La loi ne permettant pas de « tuer » avant le retour de la théorie pieuse, Socrate dut attendre, pendant trente jours, le droit de « boire la ciguë ». Entouré de disciples demeurés fidèles, il disserta de philosophie avec une lucidité, un calme, une sérénité qui stupéfièrent. Il aurait pu fuir la mort, Criton lui ayant offert un moyen d'évasion qu'il refusa. La trentième journée étant finie, Socrate mourut, victime de l'affolement des Athéniens, incapables de raison, ne voyant dans le philo-

sophe qu'un ennemi des Démocrates, un citoyen trop entouré, dont le dédain pour les agitations publiques insultait au Peuple. Le Peuple et les juges frappèrent Socrate comme pour montrer jusqu'où leur pouvoir s'étendrait, combien peu valait, devant leur tyrannie réelle, la vie d'un homme, fut-ce le plus grand ou le meilleur. La condamnation de Socrate, prononcée avec l'ostentation d'un orgueil froissé, n'était qu'un défi.

Les accusateurs de Socrate, flétris par l'histoire, instruments d'une rage démocratique, affirmant par des actes excessifs une « vigueur » disparue, furent peut-être moins coupables qu'Aristophane, dont les moqueries livrèrent Socrate aux sarcasmes de la foule.

Cette condamnation, ce « crime abominable » ne fut guère, pour les Athéniens, qu'un incident. Dans son récit historique des moments où Socrate mourut, Xénophon ne cite même pas le nom de la victime. Il faut ajouter qu'alors l'esprit de Lacédémone dominait, que la cruauté envers les hommes était devenue une chose simple, qu'à chaque instant on apprenait l'exécution de vengeances atroces lâchement ordonnées et froidement accomplies. La vie de l'homme n'était plus rien.

Athènes déconsidérée, Sparte maudite, Thèbes songeait à la domination, s'étant assurée l'appui de Corinthe, dont les trafiquants désiraient la ruine des ports athéniens. Dans une expédition rapide et violente contre les Éléens (402-401), Sparte avait déjà vu que Thèbes et Corinthe n'acceptaient pas sa maîtrise, ces deux villes ayant refusé de fournir un contingent.

Le roi des Perses, maintenant que Sparte paraissait « forte », ne songeait qu'à l'affaiblir. Les Ioniens d'Asie, ne comptant plus sur Athènes, menacés par Tissapherne (399-397), s'adressèrent à Sparte qui leur envoya Thimbron avec 6,300 hommes, parmi lesquels 300 cavaliers d'Athènes. Un certain nombre de guerriers, ramenés d'Asie par Xénophon, se joignirent à l'armée lacédémonienne.

Thimbron prit Pergame et « quelques autres villes » ; mais victorieux, ne put maintenir la discipline dans ses troupes qui pillèrent les villes tombées. Sparte rappela son général pour le condamner à l'exil. Dercyllidas, envoyé aux Ioniens, rétablit l'obéissance dans l'armée, prit et mit à sac les environs du mont Ida, une partie de la Bythinie, délivra la Chersonèse de Thrace « et ses onze villes » des incursions de tribus qui les tourmentaient, et revint en Carie braver, Tissapherne. Mais Tissapherne ayant dans son armée une quantité considérable de mercenaires grecs, le Spartiate hésita. Une trêve suspendit les hostilités entre Tissapherne, Pharnabaze et Dercyllidas.

C'était au moment où Lysandre venait de faire désigner Agésilas pour remplacer Dercyllidas (397). Agésilas partit d'Aulis, comme jadis Agememnon, avec 2,000 néodamodes et 6,000 alliés. Athènes, cette fois, se joignit à Corinthe et à Thèbes pour refuser son contingent. Agésilas, accompagné d'un Conseil de trente Spartiates présidé par Lysandre, arriva à Éphèse. Lysandre affectait, par la brillante « cour » qu'il s'était donnée, par le « luxe royal » dont il s'entourait, d'être le véritable stratège dont

Agésilas ne serait que le lieutenant très subordonné.

Agésilas s'étant vite débarrassé de cette humiliante tutelle, voyant Tissapherne en Carie avec toutes ses troupes, se dirigea vers la Phrygie laissée sans défenseurs, y fit un « immense butin » et revint à Éphèse, plein de prestige, sûr de son armée maintenant. S'étant fait une cavalerie, — dont le défaut ne lui avait pas permis de rester en Phrygie, — Agésilas marcha vers le pays de Sardes. Le quatrième jour, la cavalerie persique parut ; le général spartiate fondit sur elle et la dispersa avant que le gros des troupes ennemies n'arrivât sur le champ de bataille. Le butin valait 70 talents.

Ces deux succès d'Agésilas perdirent Tissapherne dans l'esprit d'Artaxerxès, qui le remplaça par Tithrauste, chargé de mettre à mort son prédécesseur. L'ordre étant exécuté, Tithrauste feignit de désirer la paix, entama des négociations, donna 30 talents à Agésilas pour l'éloigner. Agésilas s'en fut guerroyer contre Pharnabaze. Alors, Tithrauste délivra l'Asie des Lacédémoniens, en envoyant des agents en Hellénie pour y « rallumer la guerre », en y distribuant sans compter « l'or du Grand-Roi ».

Agésilas continuant sa campagne, allié d'Otys prince paphlagonien, vint camper près de Dascylion où se trouvait Pharnabaze. Sparte, que les victoires de son général enthousiasmait, venait de placer toute la flotte lacédémonienne, augmentée de 120 galères, sous les ordres d'Agésilas.

Le plan d'Agésilas, bien conçu, consistait à rendre l'indépendance à toutes les villes de l'Asie occidentale, à

dresser ainsi un large et long obstacle entre les Hellènes et les Perses. Il allait y réussir, lorsqu'un ordre formel le rappela en Hellénie, où la guerre venait d'éclater soudain. Laissant 4,000 hommes en Asie, sous le commandement d'un harmoste, il reprit la route de Sparte, par la Chersonèse, suivi de tous ses Alliés. Il reconnut l'influence de l'or persique, en apprenant que la guerre avait été prêchée par des orateurs venus à Corinthe, à Argos et à Thèbes. Les Phocidiens et les Locriens, ces derniers soutenus par Thèbes, étaient aux prises.



CHAPITRE XIX

De 395 à 368 av. J.-C. — Mort de Lysandre et de Pausanias. — Bataille de Némée et de Coronée. — Victoire de Conon. — Iphicrate : Nouvelle tactique. Les *Peltastes*. — Athènes relevée. — Sparte traite avec les Perses. — Mort de Thrasybule. — Paix imposée à Athènes. — La Confédération olynthienne. — Thèbes arrachée à Sparte. — La Thèbes nouvelle. — Épaminondas et Pélopidas. — Ligues athénienne et lacédémonienne. — Agésilas et Chabrias. — Cléombrote. — Athènes et Sparte contre Thèbes. — Bataille de Leuctres. — Les Arcadiens : fondation de Mégalopolis. — Sparte assiégée. — Les Thessaliens. — Jason et Alexandre de Phères. — Delphes.



Thèbes s'étant prononcée pour les Locriens, Sparte secourut les Phocidiens en leur envoyant Lysandre, qui donna la bataille sans attendre le roi Pausanias, fut battu et tué à Héliaste. Pausanias obtint une trêve des Thébains, fiers de leur succès. Les Spartiates condamnèrent Pausanias à l'exil; il mourut bientôt à Tégée (395). Des Athéniens, envoyés par Thrasybule, n'étaient arrivés à Héliaste que le lendemain de la victoire.

Les Eubéens, les Acarnanes, les Locriens, les Corin-

thiens et les Argiens entrèrent dans l'alliance contre Sparte. Il y eut un « Congrès » à Corinthe. L'Athénien Timolaos voulait que l'on marchât sur Lacédémone, dont il connaissait la faiblesse, disant : « Les Lacédémoniens sont comme les fleuves, peu considérables à leur source; ils grossissent à mesure qu'ils s'en éloignent, ou, comme les essaims qu'on prend sans peine dans leur ruche, ils piquent affreusement quand on les attaque dans leur demeure ».

Les Alliés et les Spartiates se rencontrèrent à Némée, pour se combattre, les premiers avec 24,000 hoplites et 1,500 chevaux, les seconds avec 13,500 guerriers. Les Alliés, mal commandés, subirent une défaite (394); mais les Spartiates, très éprouvés, ne songeaient pas à poursuivre les vaincus, lorsque Agésilas survint, venant du Nord, ayant passé sur les Thessaliens qui s'étaient inutilement opposés à sa marche.

Les Alliés firent face à Agésilas devant Coronée. Un choc « furieux » illustra les Thébains; Agésilas, blessé, resta maître du champ de bataille, mais épuisé. Le général de Sparte venait d'apprendre que l'Athénien Conon, allié de Pharnabaze, menant la « flotte royale », avait renversé les Oligarques de Rhodes, pris des vaisseaux chargés de blé que Néphéritès envoyait d'Égypte aux Spartiates et détruit la flotte lacédémonienne à Cnide.

Chassée de la mer, Sparte visa Corinthe que les Alliés défendirent avec acharnement pendant six années, cherchant à enfermer les Péloponésiens dans le Péloponèse. Corinthe multipliait les atrocités, ne respectant pas les

temples où se réfugiaient les vaincus. Des « bannis » guidant les Lacédémoniens, ceux-ci prirent Léchée et coupèrent les longs-murs, ce qui leur ouvrait une des routes de l'isthme ». Thèbes et Athènes proposèrent la paix. Le Peuple d'Athènes n'en accepta pas les conditions.

L'Athénien Iphicrate, excellent tacticien, inaugurait la « guerre savante », seule possible avec des mercenaires qui ne se battaient que pour la solde reçue, et qu'aucune ardeur individuelle, patriotique, n'animait. Il substitua comme fond, dans la bataille, à la lourde cavalerie et aux troupes légères, les *Peltastes* maniant de longues lances et d'énormes épées, allégés du poids des anciens boucliers, trop pesants, et des cuirasses embarrassantes. Sa tactique consistait à ne suspendre jamais l'action des armées entraînées, en multipliant les vigies de surveillance, en se protégeant de « mots d'ordre » compliqués qui ne permettaient pas l'accès des espions.

Les peltastes d'Iphicrate affirmèrent leur réputation dans un premier succès contre les troupes lacédémoniennes. L'effroi qu'ils inspirèrent aussitôt leur permit d'aller impunément « jusqu'au fond de l'Arcadie », grossir leur butin. Les villes s'enfermaient à leur approche. Sparte perdant son influence, Agésilas obligea les Acarnanes à rentrer dans la ligue péloponésienne, tandis qu'Agésipolis agissait de même contre les Argiens, ravageant l'Argolide, s'appuyant d'un oracle de Delphes qui approuvait ses desseins. Les Spartiates ne pouvaient plus rester inactifs, Conon et Pharnabaze rendant successivement indépendantes toutes les îles et toutes les cités grecques d'Asie.

La flotte perso-phénicienne que commandait Conon parut dans le golfe de Messénie. Les troupes « ravagèrent la riche vallée du Pamisos » et prirent Cithère. Pharnabaze vint siéger au Conseil des ennemis de Sparte, apportant des subsides (393), avec lesquels Conon s'engageait à rebâtir les longs-murs d'Athènes. Conon, venu au Pirée avec 80 galères, tint sa promesse.

Athènes relevée, et s'exagérant ce retour de fortune, Sparte ayant l'effroi de son isolement, Agésilas traita avec les Perses, offrant de leur livrer tous les Grecs d'Asie. Conon, appelé à Sardes, y disparut, accusé d'avoir trahi les intérêts de la « cour de Suse » en se disposant à diriger ses nouvelles forces contre le Grand-Roi. Les Athéniens justifièrent cette accusation singulière, en secourant le roi de Chypre, Évagoros (390); en envoyant Thrasybule exiger l'alliance des princes thraces, de Byzance, de la Chalcédoine et de Lesbos; en rétablissant les « péages de l'Euxin »; en réclamant des tributs aux villes de la côte asiatique.

Thrasybule ayant été tué à Aspenda, — dans une querelle survenue entre ses guerriers et des citadins, — Iphicrate partit pour l'Hellespont (389). Les peltastes d'Iphicrate préoccupant le Grand-Roi, Suse et Sparte négociaient les bases d'une « injonction » à transmettre à Athènes. En effet, ouvertement soutenu par les Perses, le Spartiate Antalcidas, jetant les Éginètes au Pirée, troublant le commerce maritime, obligea vite les Athéniens à subir la paix humiliante dictée par le Perse Tiribaze : Le Grand-Roi gardait les villes d'Asie, Chypre et Clazomène, lais-

sait leur indépendance aux autres villes grecques, « grandes et petites », à l'exception de Lemnos, Imbros et Scyros, « qui appartiendraient comme autrefois aux Athéniens ». Sparte déshonorait l'Hellénie.

Les Thébains refusant d'accepter ce traité honteux, Agésilas les y contraignit. Argos se vit forcée de rappeler ses soldats qui protégeaient Corinthe. Les Corinthiens retombèrent sous la tyrannie des Grands; les Démocrates furent exilés.

Or, Sparte seule n'exécuta pas le traité qu'elle avait imposé : Elle ne rendit pas la Messénie aux Messéniens; elle ordonna aux Mantinéens « d'abattre leurs murailles » et, sur leur refus, envoya Agésipolis ravager le territoire, exécuter de force l'ordre intimé. Mantinée détruite, Sparte en divisa les habitants en quatre « groupes » séparés, donnant à chacun le rang d'État gouverné despotiquement par un Noble. Phlionte accepta la faction oligarchique que les éphores soutenaient. Sparte releva Platée, créant un nouvel élément de discorde en Hellénie.

En Chalcidique, une confédération de cités s'était formée dont Olynthe avait été reconnue comme la Ville capitale. La Ligue, très libérale, venait de se lier avec Amyntas, roi de Macédoine, et les Thraces, négociait un « traité d'amitié » avec Athènes et Thèbes. Deux villes jalouses du choix d'Olynthe, — Acanthe et Apollonie, — appelèrent Sparte qui envoya deux armées, l'une commandée par Eudamidas, l'autre par son frère Phébidas.

En passant près de Thèbes, Phébidas s'entendit avec le chef de la ville, le polémarque aristocrate Léontiadès,

et pendant que les Thébains célébraient joyeusement la fête de Cérès, la citadelle — la Cadmée, siège du gouvernement, — étant pleine de femmes y accomplissant les sacrifices traditionnels, à midi, « la chaleur de l'été rendant les rues désertes », le général spartiate pénétra dans la ville, s'empara d'Isménias, le chef du Peuple. A cette audacieuse et inqualifiable agression, Sparte répondit, suivant son habitude, par une haute comédie d'indignation : elle rappella Phébidas, lui infligea une amende de 10,000 drachmes, mais garda la Cadmée, cette forteresse de Thèbes, et condamna à mort Isménias. Athènes reçut dans ses murs les quatre cents partisans d'Isménias fuyant la menace des Spartiates.

A Olynthe la guerre dura trois années (382-379). Les généraux spartiates Eudamidas et Téleutias, le roi Agésipolis y périrent. Les Olynthiens finirent par succomber; ils se rendirent à l'harmoste Polybiadès. La ruine de la Confédération olynthienne, œuvre de Sparte, préparait l'empire macédonien, assurait la fin de l'Hellénie. Sparte s'acharnait à détruire la Grèce.

La terreur régnait à Thèbes. Léontiadès et Archias, fous furieux, emprisonnaient les citoyens, et quand les prisons étaient pleines, ordonnaient des exécutions. Ils eurent un instant la peur de leurs atrocités; s'imaginant que les Thébains réfugiés à Athènes y ourdissaient un complot, y préparaient la vengeance de tant de victimes, ils soudoyèrent des assassins chargés d'aller frapper de mort les quatre cents Thébains réfugiés à Athènes. Le chef des exilés tombant assassiné, les « bannis » résolu-

rent de marcher sur Thèbes, conduits par Pélopidas. Athènes refusa noblement à Sparte de lui livrer ces Thébains héroïques. A Thèbes, Épaminondas préparait le succès de l'expédition, en exaltant les jeunes Thébains au gymnase, les engageant à mesurer leur force en luttant contre les Spartiates partageant leurs exercices, « afin de prendre l'habitude de les vaincre ».

Les conjurés parvinrent à se réunir dans Thèbes, chez Charon. Archias, prévenu, se moqua de l'avertissement. A ce moment même, déguisés, cachant leurs armes sous des vêtements de femme, couronnés de feuilles couvrant leurs visages, les conjurés allèrent droit à Philippe et à Archias, incapables de se défendre, « noyés dans le vin », et ils les tuèrent. Les portes des prisons furent ouvertes. Léontiadès et Hypatès moururent. Des hérauts, sonnant de la trompette, annonçaient leur délivrance aux Thébains. Les Lacédémoniens, au nombre de 1,500, se réfugièrent dans la Cadmée. Le lendemain, le Peuple réuni salua les exilés revenus en libérateurs, nomma Pélopidas, Charon et Mellon béotarques.

Des troupes accourues de Platée furent repoussées par les Thébains. Les Lacédémoniens assiégés dans la forteresse se rendirent. Thèbes effaçait la honte qu'elle avait encourue jadis en favorisant l'invasion de Xerxès. La ville, jadis toute asiatique, corrompue, s'était assainie au contact des Athéniens chassés d'Athènes par la tyrannie des Trente, des Italiotes qui y avaient apporté les doctrines de Pythagore, des disciples de Socrate qui y enseignaient. Les Tragiques n'avaient pas prévu cette consé-

quence des proscriptions; ils ne pouvaient pas s'imaginer qu'un Épaminondas sortirait de la fange thébaine.

Épaminondas était l'élève du pythagoricien Lysis, de Tarente. Apte aux joies artistiques, dédaigneux de la fortune, trouvant son plaisir dans les satisfactions simples d'une vie austère, prudente, habile, — car il fut un politique excellent, — où les jouissances de l'esprit (musique et dissertation) lui suffisaient, il fut pour l'Hellénie, à Thèbes, un héros digne des grands Grecs. Épaminondas, calme et souriant, très doux, aimait à montrer son agilité et sa force au gymnase, où se pressaient — Thèbes étant devenue comme un refuge, — des citoyens accourus de toutes les villes tourmentées, et qui répandaient ensuite au loin sa réputation. Sa patience, son patriotisme, sa bravoure et la sûreté de son caractère faisaient l'admiration de tous.

Pélopidas, volontiers oublieux des jouissances intellectuelles, sobre, n'aimait que la chasse et la lutte. Son ambition, très ardente, visait la gloire de sa patrie. Rapide à comprendre, à vouloir et à agir, ses conceptions et ses actes le laissèrent cependant inférieur à Épaminondas, dont il n'avait ni l'esprit avisé, ni la patiente abnégation.

Avec ces deux hommes, après le succès retentissant de son insurrection populaire « pour la liberté », Thèbes devait s'affirmer. Sparte organisait une armée que Cléombronte devait conduire contre les Thébains. L'Hellénie tout entière attendait, anxieuse. Les Athéniens, trop prudents cette fois, sacrifièrent à Sparte deux de leurs géné-

raux accusés d'avoir soutenus les Révolutionnaires thébains, les « conjurés », sans y avoir été autorisés par le Peuple. — Cette lâcheté enhardit les Spartiates; l'un d'eux, Sphodrias, tenta de s'emparer du Pirée: sa flotte, qui devait arriver de nuit et débarquer les troupes d'occupation, fut surprise par le jour levé dans les environs d'Éleusis. Le danger disparu, les Athéniens indignés, se prononçant pour Thèbes, se fortifièrent, mirent 100 galères en chantier (378).

L'affaiblissement d'Athènes, sa chute possible, privaient les peuples helléniques des bénéfices que leur procuraient les ports athéniens jadis si fréquentés, maintenant presque déserts. Cette démonstration de la « nécessité d'Athènes » lui ramena des alliés; d'autant que des pirates, sûrs de l'impunité, infestaient la mer hellénique. Byzance, Rhodes, Mytilène, presque toute l'Eubée, un très grand nombre de villes revinrent aux Athéniens, demandant à se confédérer. L'ancien vœu d'Aristide se réalisait.

Un Congrès réuni à Athènes vota les contributions et les contingents que chacun devait fournir. Dans cette Assemblée mémorable, les Athéniens proclamèrent l'indépendance des Confédérés dans le choix et l'organisation de leurs gouvernements respectifs; et ils s'assurèrent de loyales sympathies, en n'intervenant dans les résolutions du Congrès qu'avec une seule voix, renonçant à toutes les revendications, déclarant qu'ils ne voulaient plus de « domaines » hors de l'Attique. Thèbes figurait dans la liste des villes confédérées. La Ligue disposait de 20,000 hoplites, 500 cavaliers et 200 navires.

Les Péloponésiens répondirent à cette manifestation par une Ligue très libéralement conçue, où chacun pouvait croire qu'il avait conquis son indépendance. Cette Ligue comprenait, avec les Lacédémoniens, les Arcadiens, les Éléens, les Achéens, les Corinthiens, les Mégariens, les Sicyôniens, les Phliasiens, les Actéens, les Acarnaniens, les Phocidiens, les Locriens, les Olyntiens et des Thraces.

Agésilas, commandant l'armée des Péloponésiens, pénétra en Béotie. Chabrias commandait les Confédérés réunis. L'attitude des Athéniens au premier choc intimida Agésilas, qui ne poursuivit pas la campagne. Athènes éleva une statue à Chabrias, représenté « le bouclier appuyé contre le genou et la lance en arrêt, tenue des deux mains ».

Un an après (377) Agésilas revint en Béotie, mieux préparé. Les Thébains, instruits et bien commandés, ne quittaient pas les hauteurs, s'habituant par des combats d'essai à « regarder les Spartiates en face ». Dans un de ces petits combats, Agésilas fut blessé. L'année suivante (376) Cléombronte, qui remplaçait Agésilas, moins prudent, essuya une défaite en voulant passer trop tôt le Cithéron.

Sparte doutant d'un succès possible contre les Confédérés aguerris et résolus, essaya d'une diversion, armant 80 galères qui devaient, en interceptant les arrivages de blé, affamer ses ennemis. A Naxos se rencontrèrent les deux flottes. Les Lacédémoniens perdirent 49 vaisseaux. Le vainqueur, Chabrias, ne poursuivit pas les vaincus. La

victoire des Athéniens leur valut de nouveaux alliés.

Reprenant l'offensive, Athènes chargea Thimothée, qui y réussit, de ramener de force à la Confédération Corcyre, Céphallénie, les Acarnanes et le roi des Molosses, Alcetas. Une flotte lacédémonienne lancée contre Thimothée éprouva une défaite.

Thèbes voulut reprendre les villes béotiennes qui avaient appelé « l'étranger » : Thespies, Platée et Orchomène. Pélopidas, agissant contre Orchomène, échoua, mais en revenant à Thèbes, il battit les Spartiates massés près de Tègyre. Le « bataillon sacré des Thébains » — 300 hommes, — que Pélopidas avait réorganisé, qui venait de vaincre magnifiquement, devint légendaire.

Corcyre menacée appela les Athéniens. Thimothée, trop lent, indécis, faillit compromettre l'expédition ; Iphicrate et Callistrate le remplacèrent. Denys de Syracuse avait expédié 10 vaisseaux aux Lacédémoniens. Iphicrate les surprit. Les Corcyréens, sans attendre les secours, venaient de se délivrer.

Maintenant que la guerre devenait maritime, Thèbes pacifiée et organisée prenait trop d'importance ; les Athéniens négocièrent de la paix avec Sparte. Les mobiles de cette décision n'étaient pas honorables : Callistrate craignait que les généraux victorieux ne devinssent plus influents que les politiciens ; Iphicrate et Chabrias, fiers de leur science militaire, ambitieux de gloire, lassés de ces hostilités interminables sur le sol hellénique, écoutaient avec complaisance les propositions que leur faisait le roi des Perses, le Grand-Roi. Callias offrit aux Spartiates le par-

tage de l'Hellénie. Le traité de paix ne fit mention de Thèbes, que pour inscrire les Thébains parmi ceux qui relèveraient d'Athènes. Épaminondas intervint pour protester, et le nom de Thèbes fut rayé du traité (371).

Le Spartiate Cléombronte se trouvait en Béotie avec 10,000 hoplites et 1,000 cavaliers, dans la plaine de Leuctres, sur un champ où se dressait le tombeau de jeunes Thébaines outragées par des Lacédémoniens et qui s'étaient tuées pour ne pas survivre à leur honte. Les Thébains opposaient à Cléombronte 6,000 hommes seulement, mais commandés par Épaminondas. Pélopidas était à la tête du Bataillon sacré, réputé « invincible ».

La tactique d'Épaminondas — qui avait mis toutes ses forces sûres à la gauche et disposé sa ligne obliquement pour masquer la faiblesse de sa droite, — déconcerta l'ennemi. Les Thébains se ruèrent, par leur gauche, sur les Lacédémoniens qu'ils massacrèrent. Le roi Cléombronte, frappé à mort, tomba. Sur 700 guerriers de Sparte présents au combat, 400 succombèrent.

Les éphores apprirent ce désastre au moment où les Spartiates, devant un grand concours d'étrangers, célébraient une fête. Les éphores interdirent toute tristesse, obligèrent les chœurs à rester au théâtre, les citoyens à laisser les décorations dont ils avaient orné leurs maisons, défendirent aux parents des guerriers tués de montrer leur deuil. L'Hellénie tout entière, « ébranlée », vit dans la défaite de Sparte le triomphe de la Démocratie.

Athènes, jalouse, accueillit mal les hérauts qui vinrent lui annoncer la grande victoire des Thébains; elle

convoqua une Assemblée qui décida d'empêcher que Thèbes ne devînt dominatrice.

Presque partout, les Démocrates procédèrent au refoulement ou à l'exécution des Aristocrates, qui se défendirent avec succès, usant de représailles terribles à Corinthe, à Sicyône, à Mégare, à Phlionte. A Argos, la lutte, épouvantable, se termina dans le sang mêlé des Aristocrates et des Démagogues. Athènes, se souvenant de ses Tragiques, expia solennellement, par des cérémonies à caractère religieux, le grand massacre des Argiens.

Conséquence imprévue de la défaite des Spartiates à Leuctres, les Arcadiens « robustes et belliqueux », dont le territoire était le plus « large » en Péloponèse, qui avaient été jusqu'alors complètement à la merci de Lacédémone, enflammés par l'éloquence entraînante d'un Mantinéen, Lycomède, voulurent s'organiser, avoir une métropole, un « Conseil national », une armée. Épaminondas favorisa ce mouvement destiné, s'il réussissait, à priver Sparte de ses meilleurs soldats. Thèbes envoya 1,000 guerriers chargés de protéger les travailleurs arcadiens occupés à édifier leur Ville capitale, Mégalopolis, — la « grande ville », — sur les bords d'un affluent de l'Alphée, près des frontières de Messénie, sur l'une des routes donnant accès à la vallée de l'Eurotas. Un théâtre bâti manifesta la puissance de l'État nouveau, par la rapidité et l'énormité de la construction.

Il semble que les Arcadiens confièrent le gouvernement à 10,000 hoplites formant l'Assemblée, ou Grand-Conseil, se réunissant à Mégalopolis. Lycomède était le gé-

néral de cette troupe gouvernante. Cependant Orchomène et Tégée résistaient aux vues omnipotentes de Mégalopolis; Sparte, pour soutenir cette résistance, envoya Agésilas qui ravagea le territoire de Mantinée. Les Thébains accourus, Agésilas retourna défendre Sparte qu'il vit sérieusement menacée.

L'armée thébaine était considérablement grossie : Sauf ceux de l'Attique, presque tous les Hellènes de la Grèce septentrionale y figuraient, obéissant à Épaminondas. Cette armée pénétra en Laconie par quatre voies, se réunit à Sellasie,— 50,000 hommes au moins; 70,000 dont 40,000 hoplites, d'après Plutarque, — et se dirigea vers Sparte épouvantée.

Agésilas promit la liberté aux hilotes qui s'armeraient; 6,000 répondirent à cet appel. Corinthe, Sicyône, Pellène, Épidaure, Trézène, Hermione et Haliées envoyèrent des contingents.

Épaminondas ravageant les environs de Lacédémone, ayant passé l'Eurotas, essaya en vain d'attirer Agésilas. Une démonstration de cavaliers thessaliens ne produisit aucun effet. Dans la ville, des Spartiates, des traîtres, s'étaient emparés d'un quartier; Agésilas parvint à les ramener, leur parlant avec douceur, et fit ensuite exécuter impitoyablement leurs chefs. Épaminondas n'osant pas entrer de force dans Sparte, assaillit inutilement Gythion. Cette résistance, et l'ignorance de l'art des sièges sans doute, l'approche de l'hiver, l'impossibilité de faire vivre une telle armée sur un territoire dévasté, obligèrent le général thébain à s'éloigner, après avoir rebâti Messène sur

la pente du mont Ithôme, pour tenir en respect les Lacédémoniens.

Athènes avait décidé qu'elle secourait Sparte. Épaminondas, en effet, rencontra 12,000 guerriers athéniens commandés par Iphicrate, barrant l'isthme, enfermant les Thébains dans le Péloponèse. Épaminondas revint à Thèbes qui, pendant son absence, avait ordonné des massacres d'Aristocrates dans plusieurs villes : Orchomène rasée, les habitants mâles avaient été égorgés, les femmes et les enfants vendus (369); les citoyens de Thespies et de Platée, menacés d'un sort semblable, s'étaient enfuis. Épaminondas ne pouvait rien contre ce vieux ferment thébain soulevé.

Athènes et Sparte étant alliées, les Arcadiens organisés appelèrent les Thébains, les encourageant à tenter une nouvelle action. Épaminondas répondit à cet appel (369), força le passage de l'isthme, soumit à l'obéissance Sicyone et Pellène, et battu devant Corinthe par Chabrias, se retira, venant d'apprendre que Denys de Syracuse envoyait des mercenaires gaulois. Les Arcadiens ravageaient la Laconie. L'année suivante (368), le Spartiate Archidamos, pour empêcher le renouvellement du pillage, marcha contre les Arcadiens qui, l'ayant repoussé, l'attaquèrent près de Midée.

Des incidents graves survenus en Thessalie, où Thèbes dut intervenir, délivrèrent Sparte de ses légitimes angoisses. Les Thessaliens, organisés en nation forte par Jason, qui venait de mourir, avaient vu leurs trois grandes villes, — Larisse, Pharsale et Phères, — se disputer la supré-

matie. Lycophron tenait Phères; Médios, chef des Aleuades, gouvernant Larisse, avait pris Pharsale aidé d'un corps de Béotiens et d'Argiens. En revenant d'Asie, le Spartiate Agésilas avait enlevé Pharsale à Médios, donné la ville au « sage et intègre » Polydamas.

La Thessalie, depuis lors, vivait dans des troubles continuels. Jason, petit-fils et successeur de Lycophron, y préparait sa domination, avec 6,000 mercenaires bien exercés, allié au roi d'Épire, Alcétas. Pour prendre Pharsale, que Sparte protégeait, Jason appela les Thébains, après avoir refusé l'aide d'Athènes. Mais Sparte ne secourut pas Polydamas, qui livra sa ville à Jason devenu « chef suprême », — *tagos*, — des Thessaliens. Il commandait à 28,000 hoplites, 8,000 cavaliers et d'« innombrables troupes légères ».

Thèbes avait appelé les Thessaliens à son secours après la bataille de Leuctres, afin d'anéantir l'armée de Cléombronte vaincue. Jason n'avait pas répondu à l'appel des Thébains. Et comme tous ceux qui, depuis Xerxès, rêvaient de l'omnipotence en Hellénie, Jason envoyait 1,000 bœufs et 10,000 « têtes de bétail » aux prêtres de Delphes pour obtenir leur appui, annonçant son pèlerinage personnel au temple de l'Apollon-Pythien. Jason mourut assassiné la veille de son départ. Les Delphiens, que l'arrivée de l'ambitieux Jason inquiétait, ayant supplié l'oracle de les délivrer de ce danger, l'oracle avait répondu : « Le dieu saura se défendre ». Apollon s'était bien défendu. Les assassins, armés par les prêtres de Delphes, reçurent « des honneurs » dans un grand nombre de villes.

Le successeur de Jason, Polydoros, fut tué par son frère Poluphron, qui mourut assassiné à son tour par son neveu Alexandre de Phères, tyran dont les cruautés firent frémir l'Hellénie et ruinèrent les projets d'avenir de Jason. Le « tyran », après avoir fait mourir le sage Polydamas, procéda par l'égorgement systématique de tous ceux qui l'offensaient ou le gênaient. Les Aleuates qui gouvernaient Larisse, après un appel infructueux au roi de Macédoine, se tournèrent vers Thèbes qui envoya Pélopidas provoquer Alexandre de Phères. Le tyran disparut avec ses gardes (368).

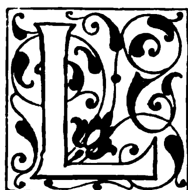
Pélopidas, passé en Macédoine, y obtint l'alliance du roi, ramena comme otages de jeunes Macédoniens appartenant aux plus grandes familles, parmi lesquels le frère même du souverain.

La force de Thèbes, aux yeux des étrangers surtout, n'était égalée que par l'influence de Delphes. Le satrape Ariobarzane, gouvernant l'Hellespont, et qui s'appliquait à rétablir la puissance de Sparte, proposa une grande Assemblée des États helléniques à Delphes, « afin de réconcilier les Grecs ». Son envoyé, Philiscos, se rendit auprès des prêtres d'Apollon, « avec beaucoup d'argent ».



CHAPITRE XX

De 368 à 361 av. J.-C. — Influence des Perses en Hellénie. — Épaminondas en Thessalie. — Flotte thébaine. — Combat aux Cynoscéphales. — Mort de Pélopidas. — Troubles partout. — Athènes contre Thèbes. Bataille de Mantinée. Mort d'Épaminondas. — Athènes seule encore vivante. — Thucydide : son caractère et son œuvre. — Xénophon et ses œuvres. — L'Athènes phénicienne.



Les projets du Grand-Roi échouèrent, parce que Thèbes refusa d'abandonner Messène, cette forteresse menaçant Sparte. L'envoyé d'Ariobarzane, Philiscos, disposant de ses trésors, leva des mercenaires pour l'armée de Lacédémone. Les Thébains envoyèrent des négociateurs à Suse, qui y rencontrèrent des députés venus d'Argos, de l'Élide, de l'Arcadie, de Sparte et d'Athènes. Artaxerxès, sans avoir combattu, tenait les Grecs dans sa main. L'intégrité de Pélopidas avait fait une grande impression sur l'esprit du monarque, habitué à voir les Hellènes dans l'attitude de « mendiants ». Pélopidas obtint que les Perses

abandonneraient les Lacédémoniens, consacreraient l'indépendance de Messène.

Revenu à Thèbes, où les Alliés étaient réunis pour sanctionner l'accord avec les Perses, les Thébains seuls votèrent pour le traité. Les députés avaient admiré les splendeurs de la cour du Grand-Roi, mais en même temps reconnu qu'avec « tout son or », Artaxerxès II ne parviendrait pas à relever son peuple abattu : « La magnificence du roi n'est qu'une parade ; son platane d'or tant vanté ne donnerait pas d'ombre à une cigale ».

Pendant que la légende persique s'évanouissait, Épaminondas restait en armes devant Sparte, s'alliait aux Achéens. Les intrigues contre Thèbes réussissaient, et les Arcadiens et les Achéens eux-mêmes se méfiaient. Épaminondas envoya Pélopidas en Thessalie pour s'assurer le concours d'Alexandre de Phères ; le « monstre » fit emprisonner Pélopidas et s'unit aux Athéniens (366) qui venaient, sans y réussir, de tenter une action contre Corinthe.

Les Hellènes s'agitaient, s'excitaient, guerroyaient, sans autre excuse, sans autre raison que leur agitation même. En Thessalie, Épaminondas délivra Pélopidas, au prix d'une « trêve de trente jours » ; Timothée d'Athènes reprit Samos au Grand-Roi ; un satrape livra aux Athéniens une partie de la Chersonèse, tandis qu'une partie de la Chalcidique revint à l'alliance. Corinthe, prête à tout pour obtenir la paix, se soumit à Athènes à son tour. Épidaure et Phlionte l'imitèrent (364).

Thèbes, « forte au milieu des terres », se construisit

une flotte de 100 trirèmes et envoya Pélopidas en Thessalie. Vainqueur d'Alexandre de Phères aux Cynoscéphales, Pélopidas y mourut. Les Thessaliens soumis, Thèbes voulut « tout le Péloponèse », profitant des troubles qui y régnaient, des luttes qui y ensanglantaient les villes se disputant Olympie, dont le temple était « riche » et qui resta aux Arcadiens. Le trésor du dieu servit à solder les mercenaires. Ce « sacrilège », aussitôt constaté, fit excommunier les Arcadiens, qui prirent peur, licencièrent les troupes souillées et prescrivirent de rendre ce qui avait été enlevé aux prêtres. A Tégée, Arcadiens et Éléens célébraient leur réconciliation, lorsque l'harmoste béotien qui gouvernait Tégée se saisit de « l'Assemblée » des pacificateurs, pour livrer la ville aux Lacédémoniens. Les Arcadiens indignés, en armes, sottement, appelèrent Sparte et Athènes à la fois à leur secours.

Ces événements, dont l'incohérence était manifeste, expliquaient les vues ambitieuses d'Épaminondas ; il vint camper devant Tégée et pénétra ensuite, « de nuit », dans la Laconie. Agésilas couvrit immédiatement Sparte. Forcé de se retirer en Arcadie, Épaminondas allait prendre Mantinée, lorsqu'une sortie de cavaliers athéniens arrêta les Thébains.

Devant Mantinée, Athènes et Thèbes allaient se disputer la suprématie. Épaminondas, renouvelant sa tactique de Leuctres, trompant ses adversaires, les attaqua furieusement avec une faible partie de ses troupes, lançant ensuite la « masse profonde » de son armée, tenue en ré-

serve pour le succès de cette action hardie. Entraîné par sa propre ardeur, Épaminondas tomba couvert de blessures, dans la mêlée. Victorieux mais voyant la mort, il appela ses lieutenants Illidas et Daïphantos. Apprenant qu'ils venaient de succomber, il ordonna la paix et mourut. « Ce combat, dit Xénophon, laissa autant de confusion en Grèce qu'il y en avait auparavant ». La paix consacra l'indépendance de Messène et des autres villes du Péloponèse. Sparte protesta, mais en paroles seulement.

Quelques hommes encore, très grands ou très audacieux, avaient su maintenir au loin le prestige des cités helléniques, intelligentes et belliqueuses; ces hommes disparus, il n'y avait plus rien : plus d'armée, plus de Cités, plus de Peuples. La Grèce eut été au premier venu, d'Orient ou d'Occident, ou du Nord. Les Perses, heureusement, n'existaient guère davantage que les Grecs. Les Romains rebâtissaient Rome incendiée par les Gaulois. Des Thessaliens de Jason, nul ne se préoccupait plus. La Macédoine était méconnue.

En Hellénie, Athènes offrait encore la meilleure apparence d'État constitué. Sa flotte protégeait suffisamment le trafic revenu à ses ports; le calme régnait dans ses murs; ses artistes, ses philosophes, ses orateurs et ses savants honoraient la Grèce; mais la corruption des mœurs, l'insouciance du Peuple et le dégoût des Grands, faisaient que les Athéniens, sans préoccupation du lendemain, sans principes et sans buts, vivaient comme au hasard : « Rien ne nous réussit, dit un personnage

d'Euripide, eh bien! faisons le contraire; ce sera notre salut ».

Les citoyens intelligents et instruits, capables de penser et d'agir, abandonnaient Athènes à son désordre intellectuel, se donnant, au loin, la jouissance tranquille de critiques réfléchies, de récriminations enfiélées, de leçons tardives, où la vengeance personnelle s'étalait, avec cette sorte de satisfaction que donnent les maux éprouvés par des hommes réputés ingrats et que l'ingratitude d'autrui a touchés.

Le patriotisme des citoyens, la gloire des généraux et l'héroïsme des guerriers avaient moins impressionné Thucydide que l'applaudissement des Athéniens entendant lire par Hérodote ses histoires. Dès ce jour Thucydide eut l'ambition d'écrire, non d'agir. Officier malheureux, il se retira en Thrace où il « écrivit », au fur et à mesure des événements, bien renseigné, la guerre du Péloponèse. Prévoyant la fin d'Athènes, il en fit le sujet d'une épopée en prose où l'émotion résulte surtout de l'implacable et froid récit de l'inévitable agonie.

Fils d'un père qui, disait-on, descendait d'un roi de Thrace, un immense orgueil obligeait Thucydide à accepter longtemps son exil; mais Athénien par l'émotion ressentie au contact de ses compatriotes, le goût de la mesure le contient. Au « merveilleux » d'Hérodote, il oppose la grandeur du « vrai ». Riche, il emploie sa fortune à se procurer des renseignements positifs. Spectateur curieux des angoisses de sa patrie, collectionneur des tourments de l'Hellénie, il utilise ce qu'il appelle

« ses loisirs », à exposer, pour les siècles futurs, les causes de la décadence hellénique. Son impartialité, voulue, ne résiste pas à la haine qu'il avait vouée à Cléon, et il ne parvint pas à dissimuler la jalousie que lui fait éprouver le renom d'Hérodote, « plus préoccupé, écrit-il, de flatter l'oreille que de suivre la vérité ».

Élève du « vertueux » Antiphon, « l'âme du parti aristocratique » à Athènes, Thucydide lui reste fidèle; il condamne historiquement la démocratie. Revint-il à Athènes après vingt ans d'exil? y mourut-il assassiné? Son œuvre s'arrête à la bataille de Mantinée, alors qu'il avait annoncé sa résolution de poursuivre son récit historique bien au delà de cette journée.

Loin d'Athènes, Thucydide en a emporté l'impression des Tragiques, et son œuvre est un drame dont il voit le dénouement. Son éloquence, rappelant les chœurs d'Eschyle, est affranchie de l'influence des rhéteurs abondants; il écrit avec concision, mais la pure lumière athénienne ne s'étendant plus jusqu'à lui, il perd la clarté, puis la grâce, et ses périodes s'obscurcissent parfois jusqu'à l'énigmatique.

Il « parle » la langue attique, en écrivant les mots dans l'ordre rigoureux où les amène le cours de sa pensée, sans se préoccuper de leur placement artistique. Sa force pittoresque résulte d'un peu de barbarie; d'apparence simple, naïve, grande, en réalité brutale et dédaigneuse, « flegmatique ». Il fait discourir ses héros, donnant à tous le même langage : le sien. Sa personnalité est absorbante

Il ne s'inquiète ni de logique, ni de grammaire, disant ce qu'il pense, exactement comme il l'a pensé, les mots venus se heurtant, les faits se succédant sans liens, procurant de la fatigue au lecteur, — tantôt sec et mystérieux, tantôt attendri et poétique, et puis, comme cédant à un besoin irrésistible, discourant et jetant « à flots » ses pensées débordantes. Jamais un sourire. Il constate et mène le deuil de l'Hellénie, n'ayant d'admiration que pour les morts, les ancêtres, les héros d'autrefois, niant ainsi, devant l'histoire, la grandeur de tous ses contemporains.

S'il parle des femmes, ce n'est que pour exprimer son mépris, les reléguant dans une inaction subordonnée. Taciturne, vaniteux, infatué, il ne puise qu'en lui-même les leçons qu'il donne. Et — il est intéressant de le remarquer, — Thucydide ne devient vraiment historien qu'à mesure qu'il avance dans son œuvre, alors qu'il cesse de faire discourir ses héros, ayant comme la hâte de terminer sa nomenclature.

Aux Athéniens qui avaient eu Alcibiade après Périclès, il conseille la ruse et n'exalte que le succès. Son « cours de politique » argumente des victoires et des revers, pour montrer que l'intérêt de l'État est au-dessus de toute justice, de tout sentiment : la force domine le droit ; la haine est préférable à l'amitié, parce que la haine prépare et justifie les châtiments cruels ; les divinités sont avec les forts ; les peuples doivent se garder de toute reconnaissance ; le point d'honneur est un danger. C'est l'apologie de Sparte.

Aristocrate partageant la passion qui excitait les Nobles contre le Peuple, Thucydide repousse même le gouvernement oligarchique, voulant un maître, un Roi, un Tyran, la démocratie ne donnant, dit-il, qu'une « indépendance bâtarde ». Il raconte, sans en paraître autrement ému, le désastre des Athéniens en Sicile ; il admet, « parce que la République en retira un avantage manifeste », la judiciaire sanglante qui suivit la mutilation des Hermès ; il préfère le gouvernement des « médiocres », et déclare que les « trois fautes les plus funestes » aux gouvernants, c'est la Pitié, la Séduction du discours et l'Indulgence : Gouverner, c'est « délibérer sur le parti le plus utile à prendre ». Mélos devait se soumettre « parce qu'elle était la plus faible ».

Partial aux Lacédémoniens, ne pardonnant pas son exil, ou son insuccès, aux Athéniens, il applaudit à la tromperie de Brasidas, et il admire Sparte : « Les habitants de Chio, écrit-il, sont, à ma connaissance, le seul peuple, *après les Lacédémoniens*, qui aient uni la sagesse à la prospérité » ; et il justifie la défection des Villes qui, trahissant Athènes, se donnent à l'aristocratique Lacédémone, dont il définit inexactement la politique, dont il travestit les sentiments, mentant à l'histoire pour en accabler les Athéniens : « Nous connaissons bien la démocratie, nous tous doués de quelque intelligence, moi aussi bien que personne ; et je pourrais au besoin faire le tableau de ses vices : mais on ne saurait rien dire de nouveau sur une démence dont tout le monde est d'accord ».

Sur les vices et les hypocrisies de Lacédémone, Thu-

cydide ferme volontairement les yeux : « Après tout, nous habitons une ville (Sparte) qui n'a jamais cessé d'être libre et heureuse entre toutes ; et ce qu'on blâme en nous n'est peut-être que prudence et sagesse. C'est grâce à cette disposition que seuls nous ne sommes ni insolents dans la prospérité, ni abattus comme tant d'autres dans le malheur... »

Général vaincu, Thucydide se montre dans son œuvre stratège avisé. Ici sa morale décevante, spartiate, « pratique », répond aux nécessités, puisque Lacédémone a imposé à l'Hellénie la bataille à outrance, la victoire quand même, par tous les moyens : c'est-à-dire le territoire ravagé avant l'action ; la supériorité trop éclatante à éviter, « l'effroi disposant aux alliances » ; la garantie des amitiés dans la seule « crainte égale et réciproque » ; la guerre transportée aux points faibles, quelque éloignés qu'ils soient, — « car ce n'est pas dans l'Attique que sera, comme quelques-uns le pensent, le siège de la guerre ; c'est dans les contrées d'où l'Attique tire ses ressources » ; — la méfiance perpétuelle des Alliés ; les illusions de la victoire, à cause de « l'incurie naturelle aux vainqueurs » ; l'ingratitude des secourus ; la nécessité de traiter durement les amis fidèles, et avec précaution les amis révoltés ; l'importance des « réserves » de toutes sortes, de la discipline, de la volonté, du respect de soi-même ; l'immobilité des troupes avant l'attaque, la supériorité de l'offensive, etc., leçons excellentes.

Mais pourquoi Thucydide, au prix d'un risque per-

sonnel, ne revient-il pas à Athènes, donner aux Athéniens le secours de son intelligence mûrie, le fruit de ses méditations, de ses observations ? Il reste loin des dangers, assistant impassible au développement tragique des fautes qui se succèdent, et il note, et il écrit, spectateur abrité, mécontent, souvent injuste, les actes du drame auquel il assiste. L'inaction de Thucydide fait absoudre Alcibiade complètement.

Xénophon, plus instruit encore que Thucydide des choses de la « guerre », car il l'avait pratiquée, également exilé, à cause de « sa liaison étroite avec Agésilas, roi de Sparte », conseillé par Socrate et approuvé par Delphes, passe aux Perses de Cyrus. Du moins Thucydide ne mit-il pas son intelligence et ses armes au service de l'ennemi de sa patrie.

Dans la « milice des adolescents », chargée de surveiller les frontières, Xénophon apprit de bonne heure l'art de déjouer les ruses d'un ennemi. La Retraite des Dix-Mille, qu'il conduisit, lui donna le sentiment de sa propre valeur. Brave, beau, studieux, son ambition s'impatientait sans doute du rôle restreint que l'organisation d'Athènes lui offrait. Le Grand-Roi n'étant pas le maître qui lui convenait, il combattit dans les rangs des Lacédémoniens, et — « récompensé de sa trahison » a-t-on dit, — il se retira en Élide, à Scillonte, pour y écrire. Il mourut à Corinthe, âgé de quatre-vingt-dix ans.

Xénophon a sur Thucydide, — au point de vue du caractère, — le mérite d'une courageuse sincérité, d'une activité personnelle extraordinaire. Lui aussi, abandon-

nant ses compatriotes, « déserteur d'Athènes et de la philosophie », il ne cache ni ses ambitions, ni ses sympathies. Ses enfants seront élevés à Sparte, au su de tous. Religieux, affectueux et bon, ayant l'horreur du mensonge et la passion de la justice, au même degré, — ce qui n'est pas peu dire, — que la passion du commandement guerrier, ses actes et ses œuvres sont l'expression véridique de ses opinions et de ses sentiments. Ce n'est pas lui qui, comme le fit Platon, eut osé substituer la fiction au vrai, abrité ses hardiesses sous le nom de Socrate mort.

Sa philosophie, très personnelle, il en accepte la responsabilité, comme il prit, ouvertement, la direction des mercenaires grecs que « le désir des aventures, l'appât du gain, ou quelque peine judiciaire encourue », avaient fait déserter l'Hellénie pour s'enrôler aux ordres de Cyrus; comme il combattit « de sa personne » à Coronée contre les Athéniens.

Et cependant, au fond de ce caractère il y avait de la crainte, de l'hésitation. Il avait peur des Démagogues et ne se décidait qu'avec lenteur; mais une fois « décidé », son ardeur devenait indomptable, et son activité, — qui étonna Platon, — ne reculait devant aucun labeur. Chasseur, guerrier, ou philosophe, il ne cesse d'agir, de penser, ou d'écrire. Ses œuvres sont nombreuses, et toutes profondément réfléchies, complètes, touchant à tous les sujets.

Des mémoires sur Socrate à l'*Économique*, traité d'équitation, d'agronomie, de cynégétique, etc. des *Hellêni-*

ques, — continuant Thucydide dont il fut l'éditeur, — jusqu'au roman de *La Cyropédie*, Xénophon écrit une sorte d'encyclopédie des connaissances nécessaires. Son chef-d'œuvre vécu est, et devait être, l'*Anabase*, récit de l'expédition de Cyrus le Jeune et de la Retraite des Dix-Mille.

Sa *Politique*, confuse et désordonnée, prouve un esprit droit que la morale du succès ne peut convaincre, qui ne comprendra jamais rien aux spéculations d'un politicien. Son goût de l'ordre, de la mesure, de la logique, l'empêche même de s'initier aux « raisons » de la Politique. C'est pourquoi, simplificateur, croyant au bien, âme candide et généreuse, Xénophon ne conçut comme gouvernement que le despotisme idéal du Cyrus qu'il avait imaginé.

Xénophon défend et venge Socrate en disciple dévoué, prêtant à sa glorieuse victime, — fidélité touchante, — les meilleures de ses propres pensées. Il voudrait que l'on revînt à la vie aryenne, au temps où la femme, maîtresse dans la maison, chaste et forte, était l'égale de l'époux; il admet les plaisirs décents, sorte « d'épicurisme tempéré », les jeux de l'esprit et les danses à la fin du repas.

Il donne de la vie d'un tyran un tableau triste, mais demande si la tyrannie ne pourrait pas être utilisée « au profit général », s'il n'en résulterait pas une plus grande somme de bonheur ?

Il excelle dans ces *Traités* divers où sa science éclate, amoureux du détail, riche d'observations précises et mé-

thodiques, donnant des règles qui seraient comme un canon religieux.

Historien, la tâche de Xénophon dépasse ses forces; il marque l'entrée du droit chemin; et c'est consciencieusement qu'il écrit son livre, — pour Sparte, contre Athènes, — lourdement, sèchement, sans trace d'émotion, sans intérêt, sauf quelques pages où l'artiste aryen se manifeste, où le stratège passionné atteint au lyrisme, dans cette leçon, par exemple, à un chef de la cavalerie : « Si, animant ton cheval, tu ne conduis ta troupe ni trop vite ni trop lentement, mais que tu prennes l'allure qui convient aux coursiers les plus généreux, les plus fiers; si tu conduis ainsi tes cavaliers, tous tes chevaux frapperont la terre en même temps, henniront, souffleront ensemble; alors ce ne sera pas seulement toi, mais tous les soldats qui offriront un admirable spectacle! » Il décrit le prétendu jardin de Cyrus, pour satisfaire son goût de « la symétrie des plants, de l'alignement des allées, du dessin correct des rectangles... » On conçoit que la remuante Athènes fut peu plaisante à cet Aryen désemparé qui avait perdu l'amour de la Patrie.

La morale de Xénophon, toute naturelle, ne s'obscurcit d'aucun mystère, ne se complique d'aucune doctrine : « La première instruction morale, dit-il, vient de la Nature ». L'éducation ensuite, la « consultation des hommes vraiment sages et éclairés », achèvera l'œuvre. Cet achèvement est indispensable ; il faut savoir : « Ceux, dit-il, qui apprennent pour la première fois à jouer de la cythare gâteraient même les lyres ». Son grand éduca-

teur c'est Homère : « Mon père, fait-il dire à Nicératus dans son *Banquet*, désirant que je devinsse honnête homme, m'a forcé à apprendre toutes les œuvres d'Homère ».

Le style de Xénophon proclame son honnêteté. Pas la moindre surprise, jamais ; un langage simple, logique, clair, où chaque mot vient à sa place naturellement, sans recherche et non sans grâce parfois ; ses leçons bien amenées, très nettes, qu'il s'agisse pour lui de condamner les sophistes ou de dire comment une maison doit être tenue, un cheval élevé, une bataille conduite, un citoyen éduqué.

Mais ces leçons admirables Xénophon ne les donnait pas aux Athéniens, car il croyait Athènes finie, ayant vu de trop près ses mœurs, ses fautes, ses crimes, s'imaginant que d'autres hommes valaient mieux. Pour lui, Athènes n'était peuplée que de sacrilèges, de démagogues, de délateurs et de « coquins s'enrichissant », prenant à la lettre l'accusation du Carion d'Aristophane. Cette Athènes corrompue appartenait aux Asiatiques, aux Phéniciens, au roi Plutus : « On a amené, ici, avait ajouté Carion, ô mes pauvres amis ! un vieillard dégoûtant, tout courbé, tout ridé, l'air des plus piteux, chauve et édenté ; je crois même, sur ma parole, qu'il est circoncis ! » — Voilà l'excuse de Xénophon : Athènes n'est plus sa patrie ; mais une ville asiatique, une ville phénicienne, une ennemie donc.

CHAPITRE XXI

De 361 à 324. — Les nouveaux Athéniens. — L'adoration de soi. — La misère des Pauvres. — L'Éphébie. — La Comédie nouvelle : Chérémon, Théodecte et Agathon, Antiphane et Alexis. — Sophron et le théâtre mimé. — Ménandre et Philémon. — Les discoureurs. — Le commerce des livres. — Les écrivains. — Sculpture : Iktinos, Praxitèle, Scopas, Lysippe. — Peinture : Apelles. — La musique. Démoralisation par les esclaves. — Athènes sans Athéniens.



ien n'indique mieux l'état de dégénérescence morale des Athéniens, que l'irréflexion et la hâte avec lesquelles ils se prirent à illustrer les « héros ». Tout général victorieux eut tout de suite sa statue à Athènes, et c'était un véritable culte que lui rendaient, pendant quelque temps, les citoyens. On ne demande plus aux gouvernants, ni aux guerriers, la preuve préalable de leur science ou de leur bravoure; on en est réduit aux choix hasardeux, — nul d'ailleurs, dans le Peuple, n'était capable d'apprécier la valeur technique d'un homme, — et on crût stimuler

davantage le zèle des « méritants » en exagérant les récompenses publiques.

Les nouveaux Athéniens, questionneurs et bavards, outrecuidants et dissolus, sournois comme des Italiotes, efféminés comme des Asiatiques, prétentieux comme des Doriens, sont non seulement ingouvernables, mais insaisissables. Le luxe ostensible et théâtral d'un Alcibiade est remplacé par une sorte de religiosité personnelle, d'adoration du soi ; chacun, orné de ses propres mains, se traite comme une divinité ; cela va jusqu'à l' « idolâtrie du corps humain », jusqu'au « culte de la beauté de l'homme ». Le « luxe sensuel » a tout envahi.

La misère du Peuple s'aggravait à mesure que les Grands dépensaient leurs biens sans utilité. La Pauvreté était devenue, dans la Cité de Pallas, ce « monstre effroyable » dont parle le Blepsidème d'Aristophane. Les Pauvres d'Athènes, — une caste maintenant, — encombraient l'hiver les bains publics où, stupéfiés par les privations, ils se brûlaient en « s'approchant trop des feux ». Devant les statues, une fois par mois, on distribuait des victuailles à ces déshérités se multipliant. Le théâtre montrait, comme un type social, le « misérable » voué au travail opiniâtre, artisan laborieux, citoyen méritant, et qui ne parvenait pas à vivre, ou mourait, — fin désespérante, — sans « laisser de quoi payer sa tombe » ! Des mères abandonnaient leurs enfants nouveaux-nés, et il était d'usage de les offrir à la charité publique, en les exposant « dans les marmites ou les bassins en terre, oblongs », qui servaient de berceaux.

Ce Pauvre, envieux d'abord, haineux ensuite, avait des griefs justifiant son courroux quand il éclatait : « S'agit-il d'équiper une flotte ? le pauvre dit oui, le riche et le campagnard disent non ! » — Les campagnards héroïques, jadis impétueux et braves, qui avaient vaincu le Perse à Marathon, maintenant observateurs et avisés, ne voulaient plus être dupes : « C'est à nous, disaient-ils, qu'Athènes doit ces tributs que volent les jeunes gens d'aujourd'hui ». Et ils se refusaient à toute exploitation. Appauvris d'ailleurs, n'ayant presque rien à défendre, il leur importait peu que l'ennemi vint ravager leur terrain. Une invincible et générale lâcheté : « Dans l'assemblée, si quelqu'un dit qu'il faut faire la guerre, tous, saisis de terreur, se mettent à bêler comme les Ioniens : oï ! oï ! » C'était là sans doute une des causes de l'éloignement de Xénophon.

L'*Éphébie*, ce « noviciat du citoyen » religieusement organisé par la République athénienne, où chaque adolescent mis en possession de ses droits, — à dix-huit ans, — apprenait à les exercer, en même temps qu'il faisait l'apprentissage de ses devoirs, était devenue une sorte de corporation où la luxure athénienne venait, au choix, contracter de monstrueuses alliances. La jeunesse athénienne prostituait la « glorieuse puberté » magnifiée dans *l'Iliade*.

A l'ancien théâtre, à la monumentale et « poétique simplicité » des grands Tragiques, avait succédé la Comédie, essayée jadis (500-400) par Cratinus et Eupolis, dont les leçons « piquantes » et les « à-propos » étaient

restés dans les mémoires, et qui, avec Cratès, préparèrent Aristophane.

Les spectateurs, foule toute à ses passions politiques, voulaient discuter ou être amusés. On critiquait donc, sur la scène, les philosophes en rivalités, « se dénigrant les uns les autres », et cela sans mesure, presque sans goût, en provoquant le mépris des penseurs, sinon des sages. Les premiers essais, — période dite de la Comédie moyenne, — où les auteurs, pour échapper aux censures n'osaient pas aller encore jusqu'à l'invective, ne furent pas heureux. Deux noms seuls sont restés : Antiphone et Alexis.

Chérémon avait su plaire au Peuple par les « portraits de beauté féminine » où il excellait et l'audacieuse indépendance de son style, mêlant tous les mètres avec une extrême dextérité, tenant ainsi en éveil la curiosité de ses auditeurs. Théodecte, dépassant Chérémon, qui avait presque supprimé le dialogue pour y substituer des « morceaux » de littérature, « transforme la tragédie en plaidoyer » ; ses personnages soutiennent des thèses. C'était, pour le Peuple, la continuation des disputes publiques et une manière d'apprendre à « disputer ».

Agathon pressentit, le premier, ce que la Comédie nouvelle devait être : sophistique, spirituelle, mouvementée, avec des scènes imprévues, constamment renouvelées.

Les contemporains d'Aristophane, travaillant sans relâche, hâtivement, arrachant au Peuple des succès répétés, l'emportaient aux concours : Néophron, qui écrivit cent vingt pièces ; Carcinos, dont Aristophane se moqua ;

Phrynichos le comique, Magnès, Hermippos, Amipsias, etc.; Antiphane qui fit représenter deux cent quatre-vingts comédies, et Alexis qui en donna deux cent quarante-cinq; ces deux derniers véritables auteurs dramatiques, poètes soigneux de leur style, intelligents et spirituels. Mais, dans le nombre des auteurs multipliés, combien d'inconcevables et de prétentieux, parmi lesquels, à l'origine, Denys l'ancien écrivant ses drames sur les tablettes d'Eschyle qu'il avait achetées, et qui obtint un prix de la flagornerie des Athéniens.

Ce nouveau théâtre, tout distraction, ne moralisait pas, certes. Aristophane, d'ailleurs, avait déclaré que la guérison de la maladie d'Athènes était « une entreprise difficile », d'une « portée trop haute pour la Comédie ». Il était plus simple, et plus facile, de provoquer le succès en se moquant : « Le Lycée, l'Académie et l'Odéon, s'écrie un personnage d'Alexis, niaiseries de sophistes! Buvons, buvons à outrance et menons joyeuse vie tant qu'il y a moyen d'y fournir. Vive le tapage! Rien de plus aimable que le Ventre. Le Ventre, c'est ton père, le Ventre, c'est ta mère. Vertus, ambassades, commandements, vaine gloire que tout cela, et vain bruit du pays des songes! La mort mettra sur toi sa main de glace au jour marqué par les dieux. Que te demeurera-t-il alors? ce que tu auras bu et mangé, et rien de plus. Le reste est poussière : poussière de Périclès, de Codrus et de Cimon! »

Aristophane s'était moqué de Socrate, qu'il représentait s'appliquant à chercher « combien de fois une puce

saute la longueur de ses pattes » ; Alexis s'empara de Platon et des pythagoriciens discutant le « genre auquel appartient la citrouille ».

Les moqueries dissolvantes étant épuisées, les auteurs intercalèrent des énigmes dans leurs pièces, et ils empruntèrent aux Égyptiens la représentation sériée des mystères et des cérémonies. Les masques comiques accentuaient la laideur, les grimaces bouffonnes. La plaisanterie s'attaqua aux choses les plus sacrées : — « Si j'étais sûr, dit Philémon, que les morts conservassent encore quelque sentiment, comme certaines gens le prétendent, je me pendrais afin de voir Euripide ! » — Sophron apporta de Sicile le théâtre *mimé*, incohérent, sans sujet, sans action, — écrit et non représenté, — succession de scènes bizarres, sans lien entre elles. Philippide, Diphile et Apollodore, d'une inépuisable fécondité, donnaient pièces sur pièces. La Comédie nouvelle fixa son « genre » avec Ménandre et Philémon.

Ménandre, Athénien « nourri d'Euripide et de Sophron », dans une trame simple, vite exposée pour éviter toute fatigue aux auditeurs, enchâssait des *caractères*, des *types* très étudiés et qui revenaient, vivants, consacrés, dans ses œuvres nouvelles. Un vrai bon sens, exposé en un langage populaire, charmait le peuple ; et s'il osait aborder des sujets outrageants, jamais son style ne s'abaissait à l'emploi de mots grossiers. Épicurien avant Épicure, pessimiste, du moins Ménandre respectait la langue qu'il parlait.

Philémon, émule de Ménandre, plus brutal, « moins

sympathique », écrivait mieux encore, cependant avec moins de séduction. C'est lui qui fit ainsi définir par un de ses personnages l'homme juste : « L'homme juste n'est pas celui qui se borne à observer les règles vulgaires, mais celui-là seulement qui a un cœur pur et sans fourbe, et qui veut être juste, non le paraître ».

Par son pathétique, la Comédie nouvelle amollissait les cœurs. Ceux qui avaient frémi aux grandeurs des Tragiques, pleuraient maintenant aux drames des Comiques nouveaux. Ces génies inexcusables, — d'Aristophane à Ménandre et à Philémon, — tenant le Peuple, l'enfonçaient dans sa décadence, alors qu'ils auraient dû le relever. C'est qu'ils luttaient contre les orateurs, et, comme eux, condescendaient à flatter le goût perverti du public, afin de conserver leur auditoire.

On déclamait des discours, autre genre de « théâtre », évidemment, monologues destinés à passionner les foules. Isocrate, dont le talent efféminé répondait aux capacités des Athéniens, apprenait lui-même aux récitants comment ils devaient « lire » ou « déclamer » ses œuvres. Il y avait un « Art de la Lecture ». Le rhapsode n'était plus qu'un acteur, « un histrion ». Les Sophistes protégeaient cet art nouveau, dont ils fournissaient les éléments « contre des drachmes ».

La Tribune supplantait le Théâtre ; le Discoureur supprima le Poète, qui avait été jusqu'alors le grand éducateur. — « Le maître instruit l'enfance et le poète l'âge mûr », dit l'Eschyle d'Aristophane. — Plus d'élégies, mais des chansons, des épigrammes. Les Siciliens, ces « Grecs

d'Occident », en appelant à eux Pindare, Eschyle, Simonide et Bacchylide, avaient voulu, semble-t-il, tuer la poésie lyrique de l'Hellénie, pour y substituer, avec les sophistes de Corax, la versification « narquoise » de leur Aristoxène, qui écrivait des « iambes sur un ton facétieux ».

La prose attique, lente à se former, conservant la cadence rythmique, embarrassée dans cette tradition, s'émancipa aux leçons des sophistes, prit de la souplesse, perdit son calme lourd, surtout sa concision ; elle devint légère, abondante, agréable, subtile. Le « plaisir de causer », cette joie essentiellement aryenne, donna le Dialogue, dont Platon se servit pour écrire ses chefs-d'œuvre dramatiques.

La « facilité d'écrire », que les sophistes apprirent aux Athéniens, suscita des écrivains nombreux, et des éditeurs formèrent un public de lecteurs. Les « copistes » et les « libraires » ne suffirent bientôt plus aux demandes des colonies. La Littérature athénienne était désormais une importante branche de commerce. Platon vivait encore, qu'Hermodoros publia ses dialogues. Les pamphlétaires se saisirent de l'arme nouvelle. Antiphon, Andocide, Isocrate, Thrasymachos et Alcidamas remuaient le Peuple avec leurs écrits. Thucydide, Antiphon et Xénophon répondaient au goût nouveau. Théopompe donnera ses *Phillippiques* pour préparer l'Hellénie à recevoir les Macédoniens. Il signala, le premier, aux Hellènes, le « monde romain » à l'Occident.

Éphore se distinguait, au milieu de ces « publicistes »,

par sa flegmatique ténacité, et en imposait par sa science; c'était un ethnographe clairvoyant, dont le regard allait très loin dans l'avenir. Ctésias « créait » l'*Histoire de l'Orient*, bien que son œuvre, intéressante par l'intention, ne soit qu'un amas d'erreurs.

La tendance générale est encyclopédique. Il y a des philologues très ingénieux et savants : Hippias, Stésimbrotos, Métrodore; mais tous, rhéteurs, politiciens, historiens, ethnographes ou philologues, sacrifiant au succès immédiat, se perdent dans l'exploitation abusive de leurs découvertes. On en arrivait à « interpréter Homère dans les mots ».

La corruption, on le voit, s'attaquait à tout et à tous, avec une étonnante rapidité. Les Artistes seuls, comme laissés à l'écart, sinon dédaignés, aimés des étrangers, des trafiquants, des métèques, — ces derniers Riches d'Athènes, — s'employaient à concevoir, à exécuter de grandes pensées. Sparte, Mégalopolis, Argos, Corinthe et Thèbes, épuisées, ne suscitaient pas de troubles; Athènes, recherchée et tranquille, pouvait croire à sa renaissance.

La sculpture n'échappait pas au mal qui ravageait les esprits. Iktinos, succédant à Phidias, orne déjà le temple de l'Apollon-Épikourios de figures réelles, jugeant les frises du Parthénon trop immobilisées. Désormais, les divinités représentées exprimeront les passions ou les ardeurs qui les animent. La recherche de la « vérité », de l'exactitude, du « fini », refroidit, abaisse l'inspiration. La statuaire s'humanise, ne voyant pas qu'elle

déchoit. Praxitèle fera poser Phryné pour évoquer la Vénus de Cnide. La grâce succède à la vigueur, et avec Praxitèle, Scopas immortalisera, dans le marbre, comme jadis on faisait des déesses, la femme vue. Cet art « provocateur » répond aux rêveries exigeantes des Athéniens énervés.

Par réaction, Lysippe reviendra à l'expression des forces, dépassant le but, sculptant avec intention des têtes trop petites sur des corps exagérés, ce qui va conduire au colossal, au gigantesque, aux « prodiges industriels » : Charès de Lindos concevra l'absurde colosse de Rhodes; Démocratès proposera à Alexandre de tailler la statue du conquérant dans le mont Athos!

Apelles, par « sa grâce inimitable, sa pureté, son élégance et le choix des formes », sera le plus parfait des peintres grecs. Il découvrit, il inventa Laïs; on racontait qu'il l'avait vue, « jeune encore et ignorée », auprès d'une fontaine et qu'il avait dit en la voyant : « Avant trois ans, elle n'aura rien à apprendre dans l'art de la volupté ». Cette légende est précieuse, parce qu'elle montre jusqu'où consentaient à descendre les grands artistes de l'Hellénie.

La musique s'abaissait à de déplorables complaisances. On la réclamait après les festins, à titre de surexcitant. La lyre tripodienne de Pythagore, — formée de trois lyres, « l'une accordée sur le mode dorien, l'autre sur le mode phrygien, la troisième sur le mode lydien », — permettait au virtuose de répondre à tous les désirs des convives. L'école de Phrynis l'emportait :

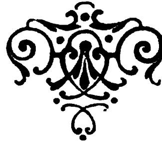
« Jadis, dit Aristophane, si les jeunes garçons d'Athènes s'étaient permis de défigurer la pureté du chant avec les fioritures, les trilles et les cadences que l'école de Phrynis a mises à la mode, on les aurait châtiés à tour de bras pour leur apprendre à déshonorer les muses ».

La « sensualité béotienne » maîtrisait la Cité de Pallas. Les esclaves, serviteurs dociles, spectateurs inévitables et continuels, méprisant leurs maîtres, en exploitaient les vices. La condition d'esclave auprès d'un Grand était devenue enviable et recherchée. Bientôt, un « lettré » ne se paiera pas plus cher qu'un cheval : 12 *mines* (1000 francs environ). Sparte comptait sept esclaves contre un homme libre; Athènes, trois maintenant. A Chios, « le plus grand marché d'esclaves de tout le monde hellénique », le chiffre de la population servile ne s'élevait pas à moins de deux cent mille, contre soixante-cinq mille citoyens.

Les Athéniens, en paix, se perdaient gaiement dans l'illusion de leur influence qu'ils croyaient reconquise. Le Bosphore, d'où leur venaient leurs approvisionnements, — les blés de l'Euxin, — était libre; la Chersonèse leur était revenue; ils comptaient des alliés nombreux. Cette fausse sécurité précipitait la décadence d'Athènes. L'amour du gain et la passion du plaisir dominaient les esprits et les sens. On trafiquait de tout, de l'art, de l'amitié, de l'amour du pouvoir et de la justice. Les Athéniens vieillissaient avant l'âge, positivement, usés par la misère ou par la débauche. Athènes était déjà cette « petite vieille qui hume sa tisane en pan-

toufles », à qui Demade rappelle, trop tard, la « jeune guerrière de Marathon ».

Il est vrai qu'on pouvait dire de cette Athènes décrépite, qu'elle n'avait « presque plus d'Athéniens dans ses murs ».



CHAPITRE XXII

Platon : son caractère et son œuvre. — La Philosophie. — Orphée. — Ères théologique et philosophique. — Homère et Hésiode. — Ioniens et Doriens. — Thalès. — Écoles ionique et italique. — Anaximandre, Anaximène, Héraclite, Démocrite, Pythagore, Xénophane, Parménide, Zénon, Empédocle et Anaxagore. — Les Sophistes. — Socrate et les socratiques : Antisthène, Aristippe, Euclide, Platon.



OMME Xénophon, et comme Thucydide, Platon a perdu toute foi patriotique; il ne croit pas à l'avenir des Athéniens. C'est à Athènes cependant que Platon s'établira. Là seulement, son ambition personnelle pourra trouver son aliment et sa satisfaction. Ce qu'il veut, c'est « être connu », devenir célèbre, universel; comment il utilisera ensuite cette célébrité, c'est ce qu'il ignore lorsqu'il inaugure sa carrière : « Il faut d'abord, dit-il, se faire un nom; après cela, le reste viendra ». La destinée de Socrate l'encourageait peu. Il avait d'ailleurs abandonné son maître. Platon ne figura pas dans le

groupe des « disciples » qui consolèrent et qui soutinrent la victime; et il justifiera, plus tard, le crime des Athéniens, la condamnation de Socrate. Mais profitant avec une extrême habileté de la réaction qui suivit la mort du Philosophe, il se couvrira prudemment du souvenir de cette grande figure, se donnera comme l'écho de cette grande parole. Socrate est obligé de protéger Platon, qui l'a trahi.

On ne reprocherait à Platon ni son habileté, ni sa prudence, s'il s'était dévoué à quelque grande mission. La turbulence des Athéniens, leurs perpétuels caprices, eussent expliqué les précautions, les lâchetés du philosophe. Il fut un charmeur délicieux, une intelligence parfaite, mais il ne sut pas s'imposer à ses concitoyens avec l'autorité d'un éducateur, l'influence d'un révolutionnaire. Toujours masqué de Socrate, pourrait-on dire, qu'il évoque et qu'il fait parler, donnant à ses leçons la forme de scènes dramatiques, de comédies dialoguées, Platon est, pour les Athéniens, qu'il intéresse bien plus qu'il ne les émeut, un émule d'Aristophane; il n'impressionna pas ses auditeurs.

Sa légende est toute poétique : Il est « l'ami de Socrate », le « fils d'Apollon »; les abeilles de l'Hymète ont « déposé leur miel sur ses lèvres » ; « un jeune cygne, envolé de l'autel d'Éros, a annoncé la venue du philosophe »; la parole lui fut donnée pour « charmer les hommes et les dieux »... Il s'agissait bien de charmer, à cette heure où la patrie hellénique craquait de toutes parts; de philosopher doucement, « avec grâce », alors qu'il

eût fallu saisir le fouet bienveillant d'Osiris et pousser les peuples vers l'avenir. Mais Socrate, sans doute, avait versé à ses disciples le découragement qui les endormait, le poison qui avait détruit tout sentiment patriotique, car tous s'en furent fonder des Écoles hors de l'Hellénie. Platon eut le mérite, au moins, lorsque le danger fut passé il est vrai, de venir à Athènes, moins fidèle à son Maître que Xénophon, mais plus actif.

La Critique n'admet pas encore comme étant entièrement de Platon, ses écrits sur *Les Lois* et *La Politique*. Le *Banquet*, imité de Xénophon, est son chef-d'œuvre artistique. Il importe de rappeler que Platon avait hésité entre la philosophie et la poésie, et que devenu philosophe, il demeura poète, poète dramatique surtout. Ses œuvres, avec des digressions philosophiques étendues, sont une série de scènes, tragiques, dramatiques ou comiques. Sophron le subjuguait; il admirait Aristophane; mais s'il emprunta aux Siciliens leurs « dialogues », où les personnages parlaient le langage populaire, cru, et s'il écrivit des « comédies » vraiment humaines, moins courageux que les poètes dramatiques, ne voulant pas se compromettre, ses leçons dramatisées ne donnèrent jamais un dénouement. Platon expose, insinue, il « fait parler » les vivants et les morts, développe « l'action » et « l'idée », discute, affirme, riposte, prouve, rétorque, mais ne se prononce pas. On lui dénie la paternité du *Sophiste*, où la phraséologie est véhémente.

Son style, admirable d'harmonie, de richesse, se plie merveilleusement aux exigences des sujets divers que le

philosophe veut traiter, tour à tour grave ou plaisant, grotesque ou sublime. Platon n'est tout à fait *lui* que dans ses développements, alors que son imagination, délivrée de toute crainte, se donne libre carrière. Philosophe, il classe, il réunit, il résume, il s'approprie, avec une patiente et extraordinaire industrie, les dires de ses prédécesseurs, s'élevant « au-dessus » de tous, comme il le voulait, par l'ordre qu'il impose à l'anarchie intellectuelle des philosophes ses contemporains, conciliant Héraclite et les Éléates, montrant toutefois un goût particulier pour le pythagorisme.

Ayant abandonné la poésie, Platon poursuivra les poètes de ses sarcasmes; il les cinglera de moqueuses, d'impitoyables condamnations, — y compris Homère, — parce que resté poète, il reste jaloux. Il faut dire qu'à ce moment les poètes et les philosophes, en rivalité, se détestant, se disputaient l'attention du peuple. Platon poursuit également les orateurs, ces autres concurrents. Le philosophe entraînant, séducteur, s'efforce d'enlever aux Athéniens leurs derniers enthousiasmes, n'admettant dans les « mouvements rhythmiques », — Actions, Paroles et Arts, — que ce qui est « coulant et grave », « ce qui a lieu avec une opportune lenteur ».

Né à Athènes, surnommé Platon, c'est-à-dire, « large » — car il s'appelait Aristoclès, — fort, robuste, passionné, ardent en toutes choses, ne disposant que d'une voix grêle dans un corps puissant, le philosophe sut se dominer jusques au point de nous laisser une contradiction flagrante entre le calme mesuré de ses leçons et l'impé-

tuosité de son caractère. Nul ne fut jamais plus maître de soi que Platon; si bien, que cet athlète vigoureux devint, pour ses auditeurs le louangeant, « le rival des cigales qui font retentir de leurs chants harmonieux les ombrages d'Écadémos ».

Septentrional par sa faculté de travail, l'audace de ses assimilations, la hardiesse de ses vues nouvelles, Platon s'imposait ainsi qu'une force. Autoritaire comme un Dorien, infatué comme un Saxon, il imaginait des sciences dont il dictait imperturbablement les lois, et « sachant tout », dédaignait les expérimentateurs susceptibles de le contredire. Aristocrate, nécessairement, la démocratie « blessait son idéal de mesure et d'harmonie »; mécontent de ses concitoyens, il cherchait des appuis au delà de sa ville natale; tenace et personnel, tout ce qui le gêne ou le trouble est condamnable sans merci; et il affecte d'ignorer ceux qui sont près de lui, dans sa propre voie : il n'écrira pas une seule fois dans ses œuvres le nom de Xénophon.

Après douze ans d'absence, ayant visité Cyrène, où parlait le mathématicien Théodoros, questionné les prêtres d'Égypte, « fréquenté les pythagoriciens en Italie », Platon, rassuré, revint à Athènes fonder son école (388 ou 387) dans les jardins de l'Académie, qu'il occupa pendant quarante années, jusqu'à sa mort. Il ne semble pas que pendant longtemps les Athéniens, en tant que Peuple, se soient beaucoup préoccupés de cette fondation; et c'est ce qui expliquerait le mécontentement chronique du philosophe. Il dut, plus tard, transformer ses « causeries »

en « cours » véritables, instituer les « banquets » pour retenir ses disciples autour de lui. Il accaparait ses élèves, les enlevant à la famille, à l'école, aux fêtes, aux jeux nationaux, au théâtre et à l'agora.

Comme Socrate, Platon conservait le droit d'aborder librement tous les sujets, suivant son impression du quart d'heure; il donnait ses leçons « en marchant », sans aucune suite, sans plan, sans « cadre systématique », causant, s'abandonnant à son imagination, poétisant ses périodes, distribuant sa science, faite de « formules et de théorèmes », à l'aide d'un vocabulaire qui nécessitait une sorte d'initiation. Les « paroles ailées » dont parle Homère, poétiques et fugitives, ramenées à la prose, retenues, pénétraient dans les esprits sous cette forme de « sentences », de phrases courtes, déconcertantes, obscures parfois, dont les oracles de Delphes avaient fixé la tradition.

La jeunesse qui entourait le philosophe, suspendue à sa parole, séduite, subjuguée, était l'orgueil et la joie de Platon. Il aimait à attirer et à tenir embrassés sur sa large poitrine ces adolescents captivés qu'il caressait de la main, s'abandonnant. Il veut, dans sa République idéale, que les prêtres et les vieillards en Conseil aient auprès d'eux, chacun « un jeune homme entre trente et quarante ans, que lui-même aurait choisi », et qui ne le quitterait pas? L'idéaliste se croyant dégagé de tout lien terrestre, et qui prétendait supprimer la passion, qui se donnait comme un exemple du dédain que l'homme était capable d'éprouver pour la « grâce féminine », s'eni-

vrait de chair publiquement, chantait les amours monstrueuses du *Banquet* et du *Phédon*.

Quelle organisation sociale pouvait concevoir un tel homme ? Et quelle politique ? Un communisme général, « idéalisé », c'est-à-dire le pire des communismes, sentimental ; un despotisme asiatique, absolu, « vertueux », disposant de son infaillibilité ; une politique « vulgaire », régie par des lois absurdes : L'autorité de l'homme sur la femme ; la suppression de la famille par le sacrifice immédiat des enfants à l'État ; l'agriculture et l'industrie abandonnées aux esclaves ; les propriétés « égalisées » ; le commerce restreint et le nombre des citoyens limité ; ces lois, appuyées de recommandations pratiques, telles que le meurtre des enfants malingres et chétifs ! Pour obtenir, dans cette Cité idéale, le Citoyen parfait, Platon donne une formule qu'il croit simple : l'équilibre des exercices du corps et de l'esprit ?

Cette Cité, c'est l'État, tout l'État, à qui tous et tout se subordonnent, sous l'autorité d'un monarque supérieur aux lois. Platon, en ceci, condamne Athènes qu'il méprise, glorifie Sparte qu'il ne connaît pas. Incapable de ressentir la moindre émotion patriotique, il lui est impossible de comprendre la Nation. Dédaignant de « descendre aux soins vulgaires dont l'Agora s'occupait », le philosophe plane au-dessus de l'humanité, qu'il perd de vue, et retombe législateur ridicule, mauvais citoyen.

La philosophie accélérait l'effondrement d'Athènes, aidait à l'asservissement de l'Hellénie. Se disant « citoyens

du monde », les philosophes hautains ne voyaient pas qu'ils livraient les Aryens aux Finnois, le monde aux Barbares.

Platon drapait ses ignorances de poésie, substituant des phrases vagues aux démonstrations positives, cachant les doutes qui le dévoraient. — « Tu viens à propos, dit un personnage d'Alexis, car semblable à Platon je me promène en long et en large, embarrassé, incertain et ne trouvant rien de bon ; je ne fais que me fatiguer les jambes ». — L'orgueil du philosophe aboutissait à de décevantes utopies. Les savants l'impatientent, avec leurs problèmes posés, résolus et prouvés. Il accuse Archytas d'abaisser la Science à des applications mécaniques. Ne comprenant pas les principes de la théorie des triangles, il déclare, après un essai infructueux d'explication, que « Dieu seul, et parmi les hommes ceux qui sont les amis de Dieu, les connaissent » !

Protagoras avait relevé l'homme en le faisant la « juste mesure de toutes choses » ; Platon, pour le combattre, va chercher en Phénicie, chez les Juifs, l'omnipotente et commode divinité des despotes : Jéhovah, « Celui qui est », l'indiscutable, que le prêtre fait intervenir sans courir le risque d'une protestation, comme Platon faisait parler Socrate mort, impunément. Ce sont les dieux, ces maîtres souverains, implacables, Platon le rappelle aux Grecs, qui ont poursuivi le malheureux Œdipe ; ce sont les dieux qui donnent ou refusent le courage aux hommes ; et simplifiant, renversant tout l'Olympe pour y intrôniser son Jupiter nouveau, unique, Platon écrit : « La

vertu ne s'enseigne pas, c'est un don de Dieu ». Le philosophe reprend le Zeus hébraïque d'Hésiode, « le Krônion qui, du haut de l'Ouranos, envoie ses grandes calamités, la famine et la contagion à la fois ; et les peuples périssent, les femmes n'enfantent plus, et les familles décroissent, par la volonté de Zeus l'Olympien ; ou bien encore le Krônion détruit leur grande armée, ou leurs murailles, ou engloutit leurs nefs dans la mer ».

Qu'est l'homme sous cette puissance ? A quoi peut lui servir sa science ou sa vertu ? Jouet d'une divinité qu'il ignore, ne vaut-il pas mieux qu'il se soumette, qu'il attende les décrets « d'en haut » ? Disposant des loisirs sans nombre que ce renoncement de soi va lui laisser, ne peut-il pas, créature vile, essayer de se rapprocher de ce Dieu en tâchant de le comprendre, de l'expliquer ? Cette recherche, exclusive de toute autre préoccupation, voilà ce que Platon offre à l'humanité. Plus de famille, plus d'amour, plus de patrie, rien que la « recherche de Dieu » ; et comme jouissance, les longs et stériles bavardages que peut susciter le seul énoncé d'un tel problème.

L'homme subordonné au ciel, par conséquent livré aux prêtres, dans un monde nouveau imaginé, telle est l'œuvre de Platon. Dans l'œuvre des Nabis d'Israël, la Jérusalem nouvelle rêvée, promise, n'est pas plus extraordinaire que l'Athènes nouvelle du philosophe grec.

Cependant Platon n'ose pas imposer tout de suite son Jéhovah. Il explique d'abord les « êtres divins » par l'analyse philologique de leurs noms. Il prend la théorie

de la transmigration aux Égyptiens, comme il empruntera aux Indiens la légende « fameuse et mystérieuse » de l'Atlantide. Car Platon, phénicien en ceci, ne créant rien, concilie, résume, adapte, exploite, et influencé d'aryennisme, laisse une œuvre d'art accomplie, formée des débris de tout ce qu'il a atteint et par conséquent absorbé.

Contrairement à ce que désirait Socrate, avec Platon l'imagination a repris tous ses droits, l'art toutes ses prérogatives; de là, ces spéculations métaphysiques interminables, cet amalgame confus de doctrines et de principes divers; le tout si magnifiquement présenté, affirmé, que toutes les écoles, puisant dans les Livres de Platon, dans les « brassées d'idées » qu'il a pétries, y trouveront chacune son bien. Il n'est pas une école philosophique, pas une secte, qui ne puisse se prévaloir d'une page de Platon. Les Pères de l'Église chrétienne, qui volontiers eussent fait de Platon le Premier Saint, s'appuyant de ses paroles, savaient cependant que le philosophe avait écrit, à propos de l'immortalité de l'âme : « Y croire, c'est un beau risque à courir, mais l'espérance est grande », ingénieuse défaite d'un philosophe au bord du gouffre, très grand artiste.

Platon portait le dernier coup aux Athéniens, en leur prêchant l'indifférence politique, en blasphémant l'héroïsme national, en dénonçant la guerre comme un vol, — ce qui, vrai, ne doit pas être dit aux peuples dévoyés ou vaincus, — en jetant le mépris sur tout ce qu'il y avait encore de méritant et de noble à Athènes. Et il

diminuait sa patrie, au profit de la grandeur de Sparte, — il le savait, — au profit de l'omnipotence de Delphes, — s'en doutait-il ?

Si Platon s'attaque aux interprètes, aux devins qui parcourent l'Hellénie, c'est pour ramener les fidèles aux temples désertés. Il a appelé l'homme un « animal religieux » ; il est donc logique, lorsqu'il livre l'homme au prêtre. Il attriste l'Aryen, jusqu'à lui faire entrevoir la mort,— la « séparation de l'âme et du corps », — comme une délivrance ; et il le prive de toute jouissance terrestre : sans enfants autour du foyer, sans poésie, sans art. Il règlemente la cléricature, il épouvante l'humanité avec sa description de l'enfer, et promettant, « par delà l'épaisseur bleue de l'atmosphère », une éternité de satisfaction aux élus, il s'acharne à la dépopulation de l'Hellénie, transporte la patrie au-dessus des nuages.

Puisqu'il y avait des philosophes, et que la philosophie s'était emparée de toutes les intelligences, Platon eut la gloire de dominer les écoles diverses qui, partout répandues, ayant chacune son maître, eussent affolé ou épuisé l'humanité.

On trouverait dans Orphée les premières notions de la philosophie hellénique. C'est Orphée qui aurait importé d'Égypte le dogme de la métempsycose, dont Pythagore s'emparera. Les Grecs n'ayant pas de religion, à proprement parler, devenant tristes, par conséquent réfléchis, s'alimentèrent de leurs propres pensées, se prirent à songer longuement aux « idées » qui leur venaient d'Égypte ou d'Asie. Ce « besoin naissant » ouvrit

« l'ère théologique », l'absorption de l'esprit dans la recherche de « ce qui est », d'où la Philosophie.

Homère est le dernier poète aryen, respectueux des insondables mystères, puissant consolateur, et dont la grandiose et saine modestie s'arrête au seuil des ténèbres insondables. Hésiode est le premier Philosophe, basant sa spéculation sur la faiblesse humaine, multipliant les dieux, et, imprudent, osant aborder, avec l'intention de les résoudre, tous les mystères.

Les Grecs de l'Asie-Mineure, très déliés, excessivement habiles, d'une grande activité d'esprit, intervinrent au moment précis où les Philosophes prirent la place des Théologiens (600). En même temps, les Grecs venus au sud de l'Italie « philosophèrent » : Cet art nouveau ne parut à Athènes que plus tard, parce qu'on n'y était pas aussi riche que dans les îles, qu'on n'y disposait pas encore assez du « loisir qui engendre la curiosité ». Les Doriens de l'Hellénie, — en même temps idéalistes et spéculateurs, — virent avant les Athéniens tout ce qu'on pouvait extraire de ce fruit prêt à mûrir. Il y eut donc, presque à l'origine, deux « esprits philosophiques » : l'Ionien, sensualiste et gai, léger; le Dorien, grave et prétentieux, autoritaire.

On examina le Monde d'abord, la Nature.

Thalès mena les Ioniens et Pythagore les Doriens (école italique); les premiers, tout aux phénomènes sensibles; les seconds, se vouant déjà aux abstractions. Thalès, mathématicien et astronome, matérialiste, voit la Nature comme un « Tout vivant » rempli de dieux, c'est-

à-dire de moteurs dont l'*Eau* est le principe. Anaximandre explique tout mécaniquement : le Divin c'est « l'infini », l'Univers est un, avec la terre au centre. Anaximène définit la matière : tout, pour lui, vient de l'*Air*. Héraclite d'Éphèse, — l'*obscur*, — substitue le *Feu* à l'air et à l'eau. Le premier, semble-t-il, Héraclite s'éloigne du reste des hommes, fait du Philosophe une sorte de prêtre, et de la Philosophie un sacerdoce.

Démocrite, s'embranchant sur l'école d'Ionie, fonde avec Leucippe l'École d'Abdère, franchement matérialiste ; il soumet tout aux lois de la mécanique : « Il n'y a pas d'autre Dieu que le Monde » ; le Monde n'est qu'un composé d'atomes régis par des lois.

Pythagore de Samos, venu en Italie, à Crotone, instruit en Égypte, d'où il rapporta le dogme du « jugement après la mort », ne se contentant pas de l'examen des « objets sensibles », mélange les mathématiques, l'idéal, l'astronomie et la musique. Avec lui, Archytas, Philolaos et Hipparque fondent l'École mathématique. Les Naturalistes d'Ionie, physiciens et physiologistes, sont aussitôt en antagonisme flagrant avec les pythagoriciens.

Pythagore, dont la science est imprégnée de religiosité, qui s'empare de la Morale et de la Politique, crée, — avec le mot qu'on lui doit, — la Philosophie, qui est « non la possession, mais la recherche et l'amour de la Science » : Il définit le Monde, « l'ordre et l'harmonie qui règnent dans l'ensemble de l'Univers », et ramène tout aux Nombres. L'honnêteté des pythagoriciens les défendit contre l'abus de leur activité.

L'École pythagoricienne se répandait, séduisante, dominatrice, lorsque Xénophane de Colophon, fondant l'École d'Élée, essaya de concilier les Ioniens et les Italiques : semi-panthéiste et semi-théiste, il admit « l'ensemble formant le Monde », mais avec Dieu pour unité. Parménide, après Xénophane, ne garde que l'unité. Zénon enfin, nie le Monde. Les Ioniens et les Pythagoriciens se séparaient à ne plus pouvoir se réunir; les premiers niant Dieu, les seconds niant la Matière. Les querelles des deux Écoles finirent le siècle (500-400) dans la dispute et la confusion.

Empédocle d'Agrigente, sortant de la lutte, eut une école personnelle, éléate ou pythagoricien suivant le cas, ajoutant la *Terre* aux trois éléments des Ioniens : eau, air, feu. Son Ame est un composé d'éléments que l'Amour tient en union. Anaxagore, influencé par les Éléates, cherche l' « intelligence ordonnatrice » des choses. Hermontine établit que la « cause » de l'ordre universel est en même temps un « principe » imprimant le mouvement aux choses. Les Athéniens, malgré la défense éloquente de Périclès, condamnèrent Anaxagore à l'exil parce qu'il « adorait » son principe : Dieu.

Les Ioniens commençaient à se défier d'eux-mêmes; pressentant l'infini de la tâche qu'ils avaient entreprise, leur « bon sens » et leur loyauté répugnant à suivre les chefs des Écoles rivales dans la voie des affirmations hasardeuses où ils s'étaient engagés, s'abandonnant au scepticisme. Vinrent alors, s'emparant de l'esprit public, les Sophistes bavards, « sans conviction », qui dépas-

sèrent les Philosophes. Les Pythagoriciens, seuls capables alors de combattre les Sophistes avec succès, restèrent hors de l'Hellénie.

Il y eut autant de Philosophies distinctes qu'il existait de Philosophes : Gorgias, le Sicilien, sophiste principal, colportant les négations de l'école d'Élée; Protagoras et Diagoras, atomistiques ; Cratyle, continuant Héraclite. — Prodicus, Euthymène, Hippias, Polus, Calliclès, Thrasymaque, et d'autres sophistes, nombreux, voyageaient, exploitant l'art nouveau, philosophant, faisant métier de leurs bavardages, « recueillant de l'argent et des honneurs ». Ces sophistes furent, hélas, les premiers dominateurs de l'esprit hellénique éveillé.

Socrate naquit pour arrêter l'exploitation néfaste des sophistes envahissants. Atteint lui-même, cependant, par la sophistique, son robuste bon sens et son admirable abnégation le délivrèrent de ce « mal ». Brave contre les sophistes,— comme il l'avait été, sur le champ de bataille, contre les ennemis armés des Athéniens, — il les poursuivit de son ironie pendant trente années et succomba sous leurs intrigues.

Socrate emprunta à Anaxagore sa conception de l'Intelligence « cause première », et compléta « l'idée » par le principe des « causes finales ». Son moyen d'instruire c'était le doute, — arme de combat excellente, admirablement appropriée, puisque les sophistes s'imposaient par l'affirmation, — et il battait ses adversaires en les acculant à l'absurde. Faisant de l'Homme l'objet principal, l' « être d'un prix infini », « le plus digne objet

de la pensée », il dépassa le but et prépara, — ses disciples le prouveront trop tôt, — l'outrecuidante ambition de chaque penseur imbu de sa science, jaloux de son autorité, convaincu de sa propre suffisance, de sa légitime grandeur. L'homme socratique étant Tout, et pouvant tout, quelle carrière ouverte aux prétentions individuelles ! Et quelles confusions, quels désordres dans l'avenir !

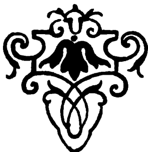
Après Anaxagore, Socrate fit rejeter le hasard, la « force sans conscience d'elle-même » moteur universel, pour y substituer la Providence, « ouvrier sage dont le bien est le but suprême », « Dieu qui a formé tous les êtres et qui veille à la conservation de son ouvrage ». C'est ce qui permit à Aristophane d'accuser Socrate devant les Athéniens, de le dénoncer, au théâtre, comme ayant renversé la colonne d'Apollon dressée au seuil des demeures, pour y placer un « sphinx d'argile », en niant Jupiter : « Il n'y a pas de Jupiter ! » lui fait-il dire audacieusement.

En relations, en « communion » avec les prêtres de Delphes ; indifférent aux splendeurs artistiques d'Athènes, et montrant trop cette indifférence ; s'attaquant, chaque jour, à l'immoralité de ses concitoyens, et devenu « insupportable au Peuple » ; ne faisant rien pour la Patrie ; également haï des démocrates, des prêtres d'Athènes, des sophistes et des poètes ; accusé, appelé à se défendre, insolent devant ses juges, n'ayant pour disciples que des aristocrates, — Critias, Alcibiade, Théramène, Charmide, Charidès, Xénophon et Platon, — il fut con-

damné : « Socrate, fils de Sophronisque, du dème d'Alopèce, est coupable de ne pas reconnaître les dieux que reconnaît l'État et d'introduire des divinités inconnues. Il est coupable aussi de corrompre la jeunesse. Peine, la mort ».

Socrate mort, ses œuvres n'étant pas écrites, chacun le fit parler : Xénophon, Platon, Aristote et Diogène de Laërte. Le cordonnier Simon, chez qui le philosophe discourait parfois, nota quelques souvenirs, ainsi qu'Æschine, fils de Lysanias. Socrate resta comme le fondateur de l'École Attique, rejetant dans l'ombre les Ioniens et les Italiques, dont il avait utilisé les travaux.

Les Socratiques, — généralement des étrangers, — s'infatuèrent de l'importance que le maître avait donnée à l'Individu. La révolution philosophique dépassa la mesure. Antisthène aboutit au *Cynisme*, destructeur de tout lien social ; Aristippe, au *Cyrénaïsme* ne plaçant le bonheur que dans le plaisir ; Euclide, au *Scepticisme*, par la métaphysique que Socrate « dédaignait » ; Platon, au *Platonisme*, expression dernière de l'orgueil humain, voué à l'ascension de l'inaccessible, l'homme arraché à sa mission terrestre, le monde vaincu, abandonné, fini, rendu à son auteur, à Dieu.



CHAPITRE XXIII

De 600 à 356 av. J.-C. — L'Hellénie abandonnée. — Vénalité des généraux. — Les Athéniens et les étrangers. — Les Italiotes. — La Macédoine, terre grecque; l'Argien Perdiccas, premier roi.—Perdiccas II.— Archélaos Ier et sa cour. — Quarante ans d'anarchie. — Perdiccas III. — Philippe roi. — *La Phalange*. — Athènes et Pella. — Mort de Chabrias et défection de Charès. — Timothée et Iphicrate condamnés. — Isocrate et Démosthène. — Naissance d'Alexandre. Victoire de Parménion. — Philippe vainqueur aux jeux olympiques.



'Hellénie était abandonnée à elle-même; l'anarchie des esprits y accentuait l'affaiblissement des individus. Les stratèges, les éducateurs et les philosophes s'isolaient; ils critiquaient, ou rêvaient de radicales révolutions, assistant impassibles à l'agonie de leurs compatriotes. « La Grèce périt faute d'hommes » dira Polybe. Les armées n'étaient composées que de mercenaires entendant jouir de leur métier, les chefs s'adonnant à tous les luxes, les soldats acceptant toutes les corruptions. Les généraux n'étaient que des chefs de Bandes « se vendant aux plus riches »,

très braves assurément, consciencieux pendant l'action, mais ignorants et démoralisés. Amenés, par leurs expéditions, à comparer l'Hellénie aux autres « empires », les généraux en arrivaient à « préférer la vie molle des contrées étrangères au séjour d'Athènes ».

La confusion des races à Athènes, par l'invasion des étrangers, ne permettant plus d'y distinguer le véritable Athénien, chaque citoyen fut obligé de se munir d'une plaque de bronze, ou de bois, donnant son « état civil ». La misère des Petits, la corruption et l'incapacité des Grands, le faste et l'activité des métèques, l'intervention toute-puissante de l'or corrupteur dans la politique, faisaient admirer l' « étranger » aux dépens du « citoyen ». On sacrifiait tout au repos.

Découragés, misérables, les Hellènes avaient le sentiment de leur impuissance, de l' « étroitesse » de l'Hellénie, et beaucoup songeaient à un recul des frontières, à une extension susceptible d'augmenter leur « nombre », de refaire ainsi une force perdue. A l'ouest de l'Hellénie il y avait les Grecs Italiotes, croisés de Phéniciens et de Finnois ? mais Locres était réputée « trop attachée à ses dieux », et Tarente « trop immobilisée par les lois spartiates » ; Crotone, façonnée par les pythagoriciens n'attirait pas. On racontait d'ailleurs que près des villes d'Italie, les « esclaves vagabonds » abondaient, y exerçant « toutes sortes de brigandages ». La *Grande-Grèce* donc, où s'étaient joints, à l'origine, les *Grækes* et les *Italiotes*, « ces peuples frères », Aryens de race, sur un territoire que les Pélasges avaient tenu, — les Crétois ayant fondé

Tarente, — éloignait plutôt les Hellènes, et surtout les Athéniens.

L'Asie, à l'est, appartenait encore trop aux Perses pour que l'on put y songer.

L'espoir se portait vers le Nord, où les Macédoniens s'étaient organisés, dont les souverains montraient de réelles qualités helléniques, appelant à leur cour les artistes qu'ils comblaient d'honneurs, vivant semblait-il une vie grecque, moins les querelles de ville à ville, les disputes d'homme à homme, les rivalités, les jalousies, les haines qui avaient ensanglanté et ruiné l'Hellénie. Certains, moins illusionnés, mais considérant comme inévitable et prochaine la conquête facile de l'Hellénie par les Macédoniens, voulaient éviter cette fin cruelle, et humiliante, en s'entendant avec les rois qui régnaient au nord de l'Olympe. Et puis, grâce aux connaissances géographiques et ethnographiques nouvelles que l'on possédait, on se demandait si la Macédoine, et la Thrace, et l'Épire n'étaient pas « terres grecques » ?

La chaîne du Pinde, montagne hellénique par excellence, ne se prolongeait-elle pas jusqu'à la mer Noire par les Monts Cambuniens, Orbélos, Scomion et Hémos? Le mont Olympe, le mont « sacré », n'était-il pas placé comme au centre d'un vaste territoire comprenant au moins la Thessalie et la Macédoine ? Et la Macédoine, avec sa division naturelle, — Haute et Basse, suivant Thucydide, — ne contenait-elle pas ce qui manquait à l'Hellénie pour sa subsistance et sa sécurité? La Grèce proprement dite, *continentale,* « allait du massif de

l'Olympe jusqu'à l'isthme de Corinthe », écrira Strabon ; la Grèce *insulaire*, ou Péloponèse, et l'Attique, n'étaient-elles vraiment pas trop accessibles aux attaques, aux invasions ? Quelle capitale c'eût été que Pella, au fond du golfe Thermaïque, bâtie au milieu des terres, au centre de populations belliqueuses, indépendantes, fermement attachées au sol ?

Le pays des Macédoniens, formé de plusieurs bassins bien séparés, bien défendus, avait des fleuves tels que l'Haliacmon, l'Érigon, l'Axios et le Strymon, précieux auxiliaires pour la défense et pour les trafics. Abritée des vents du nord par de hautes montagnes, arrosée de cours d'eaux nombreux, la fertilité de la Macédoine était évidente. Entre le golfe Thermaïque et le golfe Strymonique, la Chalcidique, si étonnamment découpée, s'avançait en mer, avec ses trois tentacules, comme une formidable et naturelle protection. Il y avait enfin beaucoup de Grecs déjà parmi ces Macédoniens organisés. Les eaux de l'Haliacmon et de l'Érigon coulaient aux pieds de villes helléniques peuplées ; les Bottiéens se disaient Crétois. On remarquait que les Macédoniens apprenaient vite et prononçaient bien l'idiome hellénique, sauf quelques lettres toutefois.

Les premières tribus macédoniennes, — Élyméens, Orestes, Lyncestes, Éordéens et Pélagoniens, — toutes guerrières, avaient été souverainement indépendantes, obéissant chacune à son chef. Hérodote et Thucydide attribuaient la fondation de la première dynastie macédonienne à un Héraclide d'Argos, Perdiccas. Argée, Phi-

lippe, Éropos, Alcédas et Amyntas auraient été, comme rois macédoniens, les successeurs réguliers de l'Argien Perdiccas. Les légendes, les souvenirs, la géographie, l'ethnographie et l'histoire justifiaient, on le voit, les espérances des Hellènes songeant à l'agrandissement de la terre hellénique.

Au temps des guerres médiques, les Macédoniens s'étendaient jusqu'à l'Axios, occupant des points fortifiés en avant de cette limite, et ils descendaient au sud jusqu'à l'Haliacmon, tenant la côte de la Piérie. Amyntas était roi de Macédoine lorsque les Perses prirent la Thrace. Alexandre Ier, successeur d'Amyntas (500), subit l'invasion des Asiatiques, demeura l'ami constant des Grecs qu'il avertit plusieurs fois du danger perse. Lorsque Athènes eut chassé Xerxès, les Macédoniens agrandirent leur royaume, eurent tous les pays compris entre l'Axios et le Strymon.

Perdiccas II devint l'adversaire d'Athènes, parce que les Athéniens secoururent son frère Philippe qui lui disputait le pouvoir. Athènes soutenant les Odryses, leur roi Sitalcès (429) put pénétrer en Macédoine, imposer de « dures conditions » au roi Perdiccas II. La puissance de Sitalcès étant devenue trop grande, les Athéniens inquiets l'abandonnèrent; mais ils ne retrouvèrent plus l'amitié de Perdiccas, allié de Sparte, et qui incita Brasidas (424) à ravager la Chalcidique. Bientôt trahi par Lacédémone, le roi de Macédoine « revint aux Athéniens » (423-418).

A la mort de Perdiccas II, Archélaos Ier, roi de Macé-

doine; voulut, comme l'avait fait jadis Hiéron, en Sicile, s'entourer de tout ce que l'Hellénie avait de grand. Il appela auprès de lui les artistes et les philosophes dont la science ou le talent faisaient la gloire d'Athènes. Il venait de dompter les Nobles de Macédoine, demeurés jusqu'alors à l'état de caste semi-barbare. Archélaos disciplina l'armée macédonienne, n'y admettant pas de mercenaires, fortifia des points stratégiques bien choisis, construisit des routes, s'appliqua au développement de l'agriculture, et vouant son peuple au Zeus grec, institua des jeux en son honneur.

Asiatique par sa munificence, Grec par l'ordonnance de sa cour, Archélaos apparut, de loin, comme le successeur de Périclès. Le peintre Zeuxis avait reçu du monarque sept talents, pour exécuter des peintures; Euripide, Agathon et Chœrilos étaient à la « cour » du roi, ainsi que Timothéos, le « grand joueur de lyre ». Sophocle et Socrate, appelés, avaient refusé de quitter Athènes.

Archélaos, maître de la Piérie, avait construit Dion, près de l'Olympe, soudant ainsi la Macédoine à l'Hellénie; mais en Hellénie un parti se formait qui n'admettait pas l'extension des frontières, qui ne « voulait pas de roi », qui s'inquiétait des relations établies entre Athènes et Pella. D'autre part, la noblesse macédonienne réclamait l'expulsion de tous ces Grecs que le souverain avait appelés. Archélaos Ier périt assassiné (399), et pendant quarante années, après lui, une longue série de crimes et d'usurpations fut toute l'histoire de la

Macédoine. Euripide trouva la mort dans ces troubles, d'abord suscités contre « l'étranger ».

Oreste, qui avait succédé à Archélaos, mourut (395) frappé par un assassin, à l'instigation de son tuteur Éropos, après quatre ans de règne. Éropos gouverna pendant deux années, puis donna le trône à son fils Pausanias (393). Pausanias, un an après, se vit dépossédé par Amyntas II, que chassa bientôt Bardyllis, roi des Illyriens, au profit du frère de Pausanias, Argée. Les Thessaliens et les Olynthiens avaient soutenu Bardyllis et Argée, les Olynthiens croyant s'emparer ainsi de la Macédoine. Mais Sparte intervint en faveur d'Argée, qui était déjà l'allié d'Athènes.

Amyntas II mourut (368) après avoir régné paisiblement à Pella, laissant trois fils : Alexandre, Perdiccas et Philippe. Alexandre, roi, reçut la mort des mains de Ptolémée d'Aloros (368), fils illégitime d'Eurydice, veuve d'Amyntas II, amante de l'assassin, qui prit en effet le gouvernement comme tuteur du jeune Perdiccas III.

Un parti de Macédoniens, uni aux Thraces, complota le renversement du roi nouveau. L'Athénien Iphicrate, appelé par Eurydice, consolida le pouvoir de Perdiccas, c'est-à-dire de Ptolémée. Thèbes, qui cherchait alors à dominer en Hellénie, se préoccupait de ces événements susceptibles de donner à Athènes la « force macédonienne » ; elle envoya Pélopidas qui ramena à Thèbes, comme otage, le dernier fils d'Amyntas, Philippe.

A Pella, Perdiccas secoua le joug de son tuteur Ptolémée, mis à mort, et reprenant la politique d'Archélaos,

appela de nouveau les artistes et les philosophes, se mit en relations suivies avec Platon. Perdiccas mourut en brave, après avoir pris Amphipolis, dans une bataille contre les Illyriens. Philippe venait d'atteindre sa vingt-troisième année. Il gouvernait une province que son frère Perdiccas lui avait confiée sur le conseil de Platon.

A Thèbes, Philippe s'était impressionné de la grandeur intellectuelle des Athéniens, s'était instruit au contact d'Épaminondas ; il avait appris à apprécier exactement la fausse importance de Sparte et constaté la faiblesse d'Athènes, l'inconstance des Hellènes, la démoralisation des Peuples, la corruption des Chefs, et vu surtout comment, avec leur or, les Perses maintenaient leur influence en Hellénie, y distribuaient la guerre ou la paix à leur volonté.

A Perdiccas III devait régulièrement succéder Amyntas, encore enfant. Philippe, tuteur de son frère, s'empara du pouvoir (360). A ce moment, désorganisée par quarante ans d'anarchie, la Macédoine se trouvait menacée de toutes parts ; pressée au Nord par une masse de Barbares, notamment par les Péoniens ravageant le pays, « enhardis » sinon soutenus par les Illyriens, vainqueurs du dernier roi; à l'Est, par les Thraces. L'alliance d'Athènes était rompue depuis la prise d'Amphipolis; la mer Égée était occupée par la flotte athénienne, presque menaçante.

Philippe rendit Amphipolis aux Athéniens, paya la retraite des Illyriens ainsi que « l'inaction » des Thraces, se consacrant à la reconstitution de l'armée, au relève-

ment des Macédoniens, à l'abaissement de la noblesse devenue arrogante. Argée, qui croyait pouvoir compter sur la flotte et les guerriers d'Athènes, envahit la Macédoine. Philippe, victorieux, cerna toute l'armée d'invasion, au milieu de laquelle Argée, pris, trouva la mort. Philippe, reconnaissant parmi les vaincus un certain nombre d'Athéniens, les traita comme des amis égarés, les renvoya à Athènes chargés de présents.

Reconcilié avec les Athéniens, Philippe soumit les Péoniens, prit aux Illyriens tout le territoire à l'est du lac Lychnitès, occupant en plus les passages des montagnes frontières. Roi, il combla d'honneur le neveu qu'il avait dépossédé, lui donnant pour femme une de ses filles.

Sûr désormais, par ses victoires et sa popularité, — car il haranguait continuellement ses troupes, — de l'armée refaite, Philippe ordonna des exercices fréquents, difficiles, — des marches de 300 stades (55 kilomètres) par jour, — interdit aux officiers l'usage des voitures, supprima les nombreux domestiques au service des cavaliers, expulsa des camps les chanteuses, ne laissant à ses guerriers, généraux et soldats, aucun loisir. Quelques exemples de punitions sévères, humiliantes, — la bastonnade, — infligées publiquement à des Nobles, exaltèrent le Peuple, fier de son maître, firent trembler les Grands dont les fils, véritables otages, formaient la garde personnelle du roi, dans son palais, à sa cour.

Philippe emprunta à Épaminondas l'idée de la *phalange*, masse serrée, compacte, où les guerriers se comp-

taient 16 en profondeur, chacun cuirassé, armé d'une épée et de la *sarisse*, lance de 7 mètres, ce qui faisait que les soldats des six premiers rangs, immobiles, défendaient par la pointe de leurs piques en arrêt tout le front de la phalange, la « bête monstrueuse et hérissée de fer ». La nation macédonienne armée comprenait 30,000 hommes.

L'armée faite, Philippe voulut une marine et un port. Amphipolis, admirablement placée aux bouches du Strymon, répondait à ses vues. Olynthe et Athènes, liguées, tenaient en échec le projet du roi. Il satisfit les Olynthiens en leur abandonnant la ville d'Anthémoüs qu'ils convoitaient, et il fit croire aux Athéniens qu'il leur remettrait Amphipolis, lorsqu'il l'aurait prise, contre Pydna qui avait échappé aux Macédoniens. Athènes consentit (358). Maître des Amphipolitains, Philippe les étonna par sa douceur.

Mais Philippe se moqua des Athéniens en se saisissant de Pydna et gardant Amphipolis. La ligue olynthienne cependant pouvait se reformer. Philippe paralysa les Olynthiens en leur offrant Potidée, qu'il prit et leur livra (357), après avoir de nouveau renvoyé à Athènes les guerriers Athéniens vaincus, les chargeant d'affirmer à leurs concitoyens le désir qu'avait la roi de Macédoine, de vivre en paix confraternelle avec la Cité de Pallas.

D'Amphipolis, Philippe voyait, sur l'autre bord du Strymon, en Thrace, le mont Pangée dont les mines étaient d'une grande richesse. Il prit Crénides, qu'il peupla de colons, et mit en exploitation la montagne.

Athènes, toute à ses troubles intérieurs, ne dit rien, ne bougea pas.

Cependant, les succès militaires de Timothée à Samos, dans la Chersonèse de Thrace et en Chalcidique, finirent par réveiller les Athéniens, que la mort d'Épaminondas avait délivrés d'une grande crainte, en leur laissant, incontesté, l' « empire de la mer » : Ils songeaient, tranquillisés du côté de l'Asie mineure par leur alliance avec les satrapes en révolte contre le Grand-Roi, à étendre leurs conquêtes dans la Chersonèse de Thrace où Timothée venait de vaincre Cotys. Athènes eut la Chersonèse et ressaisit l'Eubée (358).

Pour arracher l'Eubée aux Thébains, les Athéniens s'étaient volontairement imposés des sacrifices que la loi ne commandait pas. Parmi ces patriotes, on remarqua Démosthène. Cette double victoire, — morale et guerrière, — suffisante pour exciter les Athéniens, ne suffisait pas pour leur rendre au dehors le prestige qu'ils avaient perdu. On savait que leurs généraux n'étaient que des aventuriers à la disposition de qui les payait, retenus seulement par l'espoir des butins, accessibles aux offrandes les plus honteuses ; on disait que Charès avait volé les fonds destinés au trésor et s'était défendu en achetant les orateurs chargés de l'accuser. On ne croyait pas à la solidité de la flotte athénienne, incapable depuis longtemps de délivrer des pirates la mer hellénique.

Les 60 navires qu'Athènes venait d'armer, placés sous le commandement de Charès et de Chabrias, pour soumettre Chios, allaient rencontrer les 100 vaisseaux

réunis par Chios, Cos, Rhodes et Byzance. Au premier combat, Chabrias mourut. Athènes envoya 60 autres navires, conduits par Iphicrate et Timothée.

La flotte athénienne se dirigea vers Byzance, pour y attirer les ennemis et délivrer ainsi les îles qu'ils menaçaient. Une tempête soulevait la mer lorsque les deux flottes se virent, dans l'Hellespont. Iphicrate et Timothée n'osaient pas livrer la bataille; Charès, les accusant de trahison, s'avança seul; et les Athéniens rappelèrent Iphicrate et Timothée. Mais bientôt Charès se vendit à Artabaze, « pour payer les troupes » dit le traître.

Artabaze étant en révolte contre son maître, le Grand-Roi annonça l'envoi de 300 vaisseaux destinés à appuyer les ennemis d'Athènes. Les Athéniens effrayés, subissant la paix, durent reconnaître « l'indépendance des Confédérés ».

Honteux des événements qui venaient de se succéder, les Athéniens se tournèrent contre leurs chefs, sacrifièrent leurs meilleurs généraux. Timothée, condamné à payer une amende supérieure à la valeur de ses biens, s'exila à Chalcis. Iphicrate intimida ses juges, mais cessa de servir sa patrie (354).

C'est alors que l'on put juger de l'influence néfaste des philosophes. Disciple de Socrate et platonicien, Isocrate bâtit un discours où l'éloquence la plus charmante versait aux Athéniens le poison mortel. Au nom de la justice blessée, Isocrate donnait raison aux Alliés contre Athènes! Les Athéniens avaient mérité ce châtiment; ils s'étaient attiré de successives défaites, en voulant res-

saisir « l'empire maritime », qu'il fallait au contraire abandonner, les États n'étant heureux, continuait Isocrate, que dans l'exercice timide d'une sage modération; le désarmement seul permettrait aux riches « de respirer », aux trafics de reprendre, aux étrangers partis de revenir; ce « désintéressement » devait enfin émouvoir l'âme des Alliés, qui désarmeraient certainement à leur tour et reviendraient à l'amitié d'Athènes?

Rien, mieux que ce discours d'Isocrate, ne donne la mesure de la décadence irrémédiable des Athéniens. Impunément, couvrant de périodes emmiellées les mensonges historiques les plus flagrants, le philosophe rappelait « l'âge d'or » du temps des Aristide et des Thémistocle, en conseillant l'abandon de toutes les gloires d'Athènes! Et pas un Athénien n'évoqua l'ombre de Thémistocle pour confondre l'insolente audace de l'orateur; pas un, parmi ceux qui applaudirent à ce discours, à cette lâcheté, ne fit cette remarque, qu'Isocrate, entraîné par sa rhétorique, enivré de sa propre parole, aboutissait à une conclusion contraire à ses prémisses.

Tout un « parti » s'immobilisait complaisamment dans la conception idéale, philosophique, d'un « empire de la Justice » régnant à Athènes? En réalité, ces aveugles volontaires, ayant Isocrate pour maître et pour chef, ces Athéniens acceptant l'abdication, n'étaient que les partisans de la paix à tout prix. Mais Athènes était trop disputeuse pour qu'un « parti » différent ne se formât pas aussitôt. Au *Discours sur la paix* d'Isocrate, Démosthène répondit par un *Discours pour la guerre*.

Enfant, Démosthène avait reçu le surnom d'*Argos*, parce qu'il était irascible et dûr. Orphelin et malheureux, volé par ceux qui devaient gérer sa fortune, sa première action nécessaire fut de poursuivre ses tuteurs. Il s'initia à l'art de l'éloquence auprès d'Isée « l'impétueux », et il apprit par cœur les huit livres de Thucydide. Il débuta, dès sa majorité, par ses plaidoieries contre ceux qui l'avaient dépouillé et dont il obtint la condamnation (366).

Moins heureux à la Tribune, il y échoua. Le comédien Styros le délivra des défauts naturels qui l'avaient presque ridiculisé devant le Peuple. Excité par son insuccès même, se révoltant contre sa propre insuffisance, tenace, entêté, l'échec de Démosthène détermina sa carrière. Encore tout ému des harangues que Thucydide prête à ses héros, la politique neutre d'Isocrate ne pouvait convenir au jeune orateur : Il eut étouffé dans les murs d'une Athènes restreinte, silencieuse, pacifiée dans sa honte; son regard allait au contraire au loin, par delà les frontières de l'Hellénie. Les batailles entre Grecs ne suffisaient pas à ses vues.

A l'est il y avait les Perses, ayant en quelque sorte terminé leur cycle, et au nord les Macédoniens. Comme un avocat qui choisirait sa cause, une grande cause, pour s'y consacrer tout entier, Démosthène se prononça contre Isocrate d'abord, afin d'avoir des partisans immédiatement passionnés, et contre Philippe de Macédoine ensuite. Il s'unit à Lycurgue, à Hégésippos et à Hypéridès qui voulaient « l'indépendance d'Athènes ».

Orateur accepté du « parti de l'action », Démosthène hésita-t-il à engager la bataille ? Son discours contre les Perses ne nomme pas Philippe (354) dans la nomenclature des dangers menaçant les Athéniens. Il ne conseilla pas l'envoi de secours aux villes qui en demandaient contre le roi de Macédoine, et c'est contre son avis que les Athéniens dépêchèrent Phocion. Démosthène attendait sans doute que son rôle fût assez évident, pour que tous les bénéfices de l'action lui en revinssent. Déjà, il considérait Athènes, — et peut-être l'Hellénie, — comme sa chose ; il entendait choisir ses « moments ».

Philippe, de son côté, parfaitement instruit, presque certain de l'hostilité d'Athènes influencée par l'orateur, se préparait. Après la prise de Potidée (357), il avait enchaîné la victoire, s'appliquant à organiser son royaume. Les fêtes de son mariage avec Olympias, la fille du roi d'Épire, Néoptolème, excitèrent la curiosité des Grecs qui y virent, avec le déploiement d'un grand faste, la preuve du « goût des plaisirs » où Philippe allait sans doute s'attarder.

Cependant le roi des Macédoniens, — qui manœuvrait sournoisement pour déjouer la Ligue qu'avaient formée contre lui les rois d'Illyrie, de Péonie et de Thrace, — apprit que, sans ordres, son général Parménion venait de vaincre les Illyriens. Ramené à l'action malgré lui, Philippe dut être frappé, — coïncidences faites en effet pour émouvoir un tel esprit, très cultivé certes, mais encore sauvage au fond, et simple, et naïf parfois, — des deux événements qui lui furent annoncés en même temps

que la pleine victoire de Parménion : Il venait de lui naître un fils, un héritier, un successeur, — Alexandre, — et ses chevaux avaient remporté le prix aux jeux olympiques.



CHAPITRE XXIV

De 356 à 343 av. J.-C. — Philippe de Macédoine en Thessalie et en Phocide. — Philomélos prend Delphes ; sa mort. — L'Apollon-Delphien vengé par Philippe. — Paix entre Thèbes et Sparte. — Philippe en Thrace. — Première *philippique* de Démosthène. — Philippe à Pella. — Les *olynthiennes*. — Les Athéniens. — Philippe siège au conseil des Amphictyons. — Suppression de la Phocide. — Athènes isolée et Sparte humiliée. — Deuxième *philippique*. — La Thessalie macédonienne. — Philippe et Athènes. — Les véritables frontières helléniques.



Hilippe, « devenu Grec » par sa jeunesse passée à Thèbes, ses relations avec Platon et le souvenir vivant, admiratif, qu'il avait conservé d'Épaminondas, considérait Pella, sa ville capitale en Macédoine, comme la rivale d'Athènes, de Sparte, de Thèbes ou de Corinthe. Il semblait qu'il voulût, en l'agrandissant au nord, constituer le grand empire hellénique. Les événements qui se succédèrent mirent en échec sa prudente habileté, compromirent ses vues. La guerre éclatée entre les Thessaliens et les Phocidiens l'attira trop tôt en Thessalie, avec

des allures de conquérant, tandis que l'éloquence infatigable de Démosthène le faisait, pour ainsi dire de force, l'ennemi des Athéniens.

Alexandre de Phères, roi en Thessalie, venait d'être assassiné (359) par ses beaux-frères Tisiphonos, Pytholaos et Lycophron. Les Aleuades, pour renverser les usurpateurs, avaient appelé Philippe, qui accourut et délivra les Thessaliens. Après avoir battu 7,000 Phocidiens, Philippe humilia les guerriers d'Athènes venus pour prendre Pagases, le port de Phères, et que Philippe devança. Cet acte flagrant d'hostilité (353) permit de dénoncer aux Hellènes un roi de Macédoine ambitieux, « entré en Grèce ».

Philippe en effet, se heurtant à l'hostilité des Grecs, dut songer à justifier sa présence en Hellénie, sa victoire sur les Phocidiens. Or les Phocidiens, condamnés jadis par le tribunal hellénique, — les Amphictyons, — à payer une amende aux prêtres d'Apollon, ne s'étaient pas encore acquittés, malgré la sanction inscrite dans la sentence. Le tribunal avait dit que si les Phocidiens ne payaient pas l'amende, leur territoire serait « consacré à la divinité », après avoir été frappé d' « anathème ». Philippe prétendit qu'il venait imposer aux Phocidiens le paiement de leur dette. Il se faisait ainsi le défenseur du Conseil des Amphictyons, c'est-à-dire de la plus haute représentation de l'Hellénie.

Les prêtres de Delphes, en acceptant cette « force », donnaient à Philippe la consécration hellénique, et se sentant soutenus, ils menacèrent de dévastation les Phoci-

diens. Ceux-ci, harangués par Philomélos, loin de se soumettre, réclamèrent au contraire hautement leur droit sur les Delphiens. Philomélos, venu à Sparte, y obtint du roi Archidamos un secours en argent, recruta des mercenaires et prit Delphes. Les Locriens accoururent; Philomélos les battit, fortifia le temple d'Apollon et porta à 5,000 le nombre de ses guerriers (350). Presque toutes les villes de l'Hellénie se liguèrent contre les « Sacrilèges ». Athènes, Sparte et quelques villes du Péloponèse seulement restèrent neutres.

Philomélos s'empara du « trésor sacré », et payant très cher ses mercenaires, porta ses troupes à 10,000 hommes, « dix mille impies ». Vainqueur des Locriens, puis des Thessaliens, Philomélos succomba devant les Béotiens, — 12,000 guerriers, — en se précipitant, vaincu, du haut d'un rocher. Son frère Onomarchos, prenant le commandement des troupes ralliées, emportant le trésor qui lui servit à acheter des défections, mit à sac la Locride, prit Orchomène et menaça Chéronée. Des troupes béotiennes l'obligeant à lever le siège, il retourna au Nord, à l'appel de Lycophron que Philippe provoquait en Thessalie (352).

Deux fois, Onomarchos battit les troupes de Philippe, « qu'il rejeta en Macédoine », et il revint ensuite en Béotie, prendre Coronée.

Victorieux, Philippe pouvait considérer l'hostilité des Grecs comme une erreur passagère et conserver à ses actions belliqueuses le caractère d'une lutte intestine, guerroyant en Hellénie comme y avaient successivement

guerroyé toutes les villes s'y disputant la prépondérance; vaincu, le roi de Macédoine devenait un ennemi définitif, redoutable. Philippe, en effet, revint en Thessalie avec 30,000 hommes et 3,000 chevaux. Onomarchos, accouru, fut écrasé. Les Macédoniens, « armés pour la vengeance et le triomphe d'Apollon », avaient combattu couronnés de lauriers; et lorsqu'ils eurent la victoire, ils précipitèrent à la mer, « comme sacrilèges », les Phocidiens prisonniers. Le cadavre d'Onomarchos subit l'humiliation du crucifiement.

Vengeur de la « religion hellénique outragée », maître de la Thessalie, Philippe y rétablit le gouvernement républicain, ne réclamant que les chantiers et les arsenaux où se trouvait la flotte préparée par Alexandre de Phères, à Pagases.

Philippe exposa que pour « régler les affaires de la Grèce et de la religion », il devait se rendre en Phocide. C'est qu'il voulait franchir les Thermopyles, accentuer sa pénétration en Hellénie. En marche, il s'arrêta devant les Athéniens qui, fortement retranchés, occupaient le passage. Philippe recula. Les adversaires du roi de Macédoine exploitèrent sa tentative et sa retraite; les Athéniens célébrèrent la « journée » comme une victoire (352).

Le frère d'Onomarchos, Phayllos, n'ayant pas épuisé le trésor de Delphes, tenait la campagne, soutenu par Athènes, Sparte et le Thessalien expulsé Lycophron. Phayllos, tantôt battu, tantôt victorieux, prenant des villes (352-351), mourut dans son camp. Phalécos, enfant, fils d'Onomarchos, succèda à Phayllos, conduit

par Mnaséas, qui mourut vite. Phocidiens et Thébains étaient las de combattre ainsi, avec des alternatives de revers et de succès, sans solutions, les forces s'équilibrant, le désir de nuire dominant l'idée de conquête. Thèbes, pour en finir, manquant d'argent, s'adressa au roi des Perses.

Cette preuve de la « détresse des Thébains » fit juger aux Spartiates que le moment était venu pour eux de reprendre leur influence. Ils attaquèrent Mégalopolis, secourue aussitôt par Argos, Messène, Sicyône et Thèbes qui envoya 4,500 hoplites et 500 cavaliers. Les Phocidiens donnèrent 3,000 hommes à Sparte. Les deux armées se reconnurent « invincibles » après deux ans de guerre, et la paix s'imposa (351).

Philippe, paraissant renoncer à l''Hellénie, se tournant contre la Thrace, s'avançait vers la Chersonèse. Démosthène, qui guettait le roi de Macédoine, avertit les Athéniens. Il lui était facile de démontrer qu'en s'emparant de la Chersonèse, Philippe dépouillerait Athènes; qu'en se dirigeant vers Byzance, le roi de Macédoine avait l'intention de fermer l'Euxin, cette grande voie libre des approvisionnements. Démosthène prononça sa première *philippique* : « Quand donc, ô Athéniens, quand ferez-vous votre devoir ? Qu'attendez-vous ?... Le moment du déshonneur approche ! Voulez-vous, dites-moi, aller toujours çà et là sur la place publique, vous demandant les uns aux autres : « Que dit-on de nouveau ? » Eh ! qu'y aurait-il de plus nouveau qu'un Macédonien vainqueur d'Athènes et dominateur de la Grèce ?... Philippe

a grandi moins par ses propres forces que grâce à votre inertie ! »

Démosthène trompait les Athéniens, car Philippe était grand par ses propres forces, surtout par l'admirable organisation qu'il avait su vouloir et réaliser. Mais comment critiquer Démosthène réclamant la formation d'une armée et d'une flotte vraiment nationales, par l'expulsion des mercenaires, lorsqu'un Isocrate prêchait les douceurs d'une paix honteuse, lorsqu'un Eubule obtenait du Peuple « la peine de mort contre celui qui proposerait de toucher, même pour la défense de la patrie, au trésor accumulé destiné aux fêtes publiques, — le *théoricon,* — où tout s'engouffrait.

« Savez-vous pourquoi, disait Démosthène, les Panathénées, les Dionysiaques, qui vous coûtent plus cher qu'une expédition navale, sont toujours solennisés au temps prescrit, tandis que vos flottes arrivent après coup à Méthone, à Pagases, à Potidée ? C'est que pour ces fêtes tout est réglé par la loi, que chacun connaît longtemps à l'avance le chorège, le gymnasiarque de sa tribu, ce qu'il doit faire, quand, par quelles mains et quelle somme il recevra ; là rien n'est imprévu, indécis, négligé ; mais pour la guerre et les armements, nul ordre, nulle règle. A la première alerte, nous nommons les triérarques, nous rêvons aux ressources pécuniaires, nous décrétons l'embarquement du métèque, puis de l'affranchi, puis du citoyen. Le temps se passe pendant tous ces décrets, et les places que nous voulons défendre sont perdues, que nous n'avons pas encore une seule voile dehors... »

Mais Démosthène parlait sans conclure. Son éloquence enflammait les courages; sa science, en défaut, ne lui suggérait aucun plan : « Philippe ne s'arrêtera pas, c'est évident, s'écriait-il, si on ne lui barre le chemin ! Où aborder ? dira-t-on. Attaquons seulement, ô Athéniens ! La guerre découvrira l'ulcère gangrené de l'ennemi ». Platon entendait que le gouvernement fut confié aux philosophes; Démosthène livrait la patrie aux orateurs.

Philippe ayant attaqué une garnison athénienne entre Périnthe et Byzance, les Athéniens votèrent un grand armement. Le roi de Macédoine s'arrêta, inactif, deux années (352-350). Démosthène — tactique oratoire contraire à son but véritable, — s'appliquait à déconsidérer, à diminuer Philippe, le montrant à sa cour, souverain fainéant, adonné aux plaisirs, à la débauche; tandis que Philippe, faisant construire des monuments, attirant les artistes grecs, étalant ses richesses, s'hellénisant de plus en plus, montrant son intention de faire de Pella une capitale digne de l'Hellénie, ne négligeait rien de ce qui pouvait augmenter son armée, accroître sa force.

Il avait écrit à Aristote, au moment de la naissance d'Alexandre : « Apprends qu'il vient de me naître un fils; je rends moins grâces aux dieux de la naissance de cet enfant que de ce qu'il est venu au monde de ton vivant. J'espère qu'élevé et instruit par toi, il sera digne de moi et de mon empire ». Cet hommage rendu à l'esprit hellénique passa inaperçu; on affectait d'ignorer le « génie » du roi de Macédoine, pour se moquer des magnificences de sa cour. Ce mépris poussait davantage Phi-

lippe dans la voie des hostilités contre l'Hellénie, en affaiblissant les Hellènes appelés à le combattre.

Olynthe, restée indépendante en Chalcidique, était un point stratégique occupé et gênant. Des princes macédoniens y ayant trouvé un asile, Philippe, après deux ans de repos, résolut de s'en emparer (349). Démosthène avait maintenant une « action » à conseiller. Il prononça les *olynthiennes*, où l'astuce et la fourberie du roi de Macédoine sont dénoncées en termes véhéments : « Amorcer les peuples assez insensés pour se laisser séduire à ses avances et les faire tomber dans les filets qu'il a tendus, voilà le secret de sa grandeur ». Athènes, d'abord hésitante, décidément rebelle aux réformes intérieures, envoya Charès contre Philippe, avec 30 vaisseaux et 2,000 mercenaires, puis Charidèmos, avec 4,000 mercenaires et enfin 2,300 Athéniens.

Olynthe redoutait l'intervention des généraux athéniens. Philippe en profita pour obtenir, par trahison, la reddition de la ville, qu'il livra au pillage. Il célébra à Dion, par des fêtes magnifiques, — semblables à celles d'Olympie, — son entrée à Olynthe, dont les habitants furent vendus et les richesses distribuées. Le roi de Macédoine donnait ainsi raison à Démosthène; il agissait en ennemi barbare, implacable. Cependant, les fêtes de Dion, splendides, où de nombreux étrangers jouissant des libéralités du roi subirent son « charme personnel », firent qu'en Hellénie, à Athènes, le *parti* favorable aux vues dominatrices du vainqueur s'accrut. Philippe eût été un si grand monarque!

Eubule et Eschine eux-mêmes, ces adversaires de Démosthène, reconnaissaient la nécessité d'un *Congrès* où tous les « peuples helléniques » aviseraient en commun aux moyens de vaincre les Macédoniens, ces « nouveaux Barbares ». Quelques ambassadeurs étaient en route, lorsque la nouvelle arriva que Philippe désirait traiter. Athènes lui dépêcha dix députés, parmi lesquels Démosthène et Eschine.

Eschine était l'orateur antagoniste de Démosthène, son rival personnel. En pleine décadence morale et intellectuelle, — sans « idées » et sans « énergie »; les derniers Riches étalant leurs richesses, s'enorgueillissant de leurs palais, de leurs « meubles de prix »; les Pauvres, misérables et haineux; le Peuple, uniquement préoccupé des jouissances gratuites que procuraient les fêtes, jaloux de son pouvoir, légiférant à tort et à travers, en proie aux *scribes* (la plupart Phéniciens) qui exploitaient la paresse universelle pour gouverner au moyen des *écrits*; les dénonciations, les accusations, les poursuites ne laissant plus aucun repos aux citoyens; les procès se succédant, comme des jeux ou des spectacles sans cesse renouvelés, où les avocats et les juges vendaient leur talent et leurs sentences; des généraux suspects, « braves et dissolus » comme Charès, véritables « bandits » comme Charidème; et les Orateurs, seuls influents, aux prises les uns contre les autres, — les Athéniens ne voyaient plus au monde que la formidable lutte oratoire publiquement engagée entre Démosthène et Eschine.

Dans ce renoncement, dans cet abaissement, Athènes

eut le chef d'État qu'elle méritait, Eubule, uniquement soucieux de conserver aux Pauvres les jouissances matérielles qui leur suffisaient, laissant se multiplier les dénonciations, la guerre de « citoyen contre citoyen », si amusante pour le spectateur, administrant assez bien d'ailleurs les finances de la République, et, tranquille, gouvernant les Athéniens satisfaits.

L'histoire d'Athènes se perdait dans l'enchevêtrement des polémiques personnelles où s'embarrassaient les orateurs. Eschine raconta que devant Philippe, l'éloquent Démosthène, interloqué, n'avait su que bégayer quelques mots.

Philippe avait promis d'envoyer des ambassadeurs à Athènes; ils y vinrent, en effet, recevoir les engagements de la République, mais sans engager leur roi qui, pendant ce temps, détrônant Kersoblepte, prenait des villes en Chersonèse. De nouveaux députés athéniens partirent pour Pella, à la demande de Démosthène, avec la mission de recevoir « les serments du roi ». Philippe, poursuivant son expédition en Thrace, fit attendre les ambassadeurs. Revenu, le roi de Macédoine descendit en Thessalie, à Phères, suivi des envoyés d'Athènes, puis imagina un prétexte, — son refus de comprendre les Phocidiens dans la paix négociée, — pour n'accepter aucun engagement. Il occupa le passage des Thermopyles. Démosthène accusera Eschine et ses compagnons d'ambassade de s'être laissé corrompre par l'or macédonien, et Eschine se défendra mal.

En franchissant les Thermopyles, en continuant la

guerre déclarée aux Phocidiens, Philippe pouvait dire que Thèbes l'avait appelé, qu'il se conduisait en chef hellénique fidèle, puisqu'il poursuivait, puisqu'il achevait la vengeance de l'Apollon-Delphien outragé. Phalécos s'étant retiré en Péloponèse avec ses 8,000 soldats, le roi de Macédoine s'affirma « Grec » en convoquant le Conseil des Amphictyons.

Le Conseil raya la Phocide du nombre des États helléniques. On solennisa la condamnation, en rasant vingt-deux villes dont les habitants furent dispersés, en brisant « sur la pierre » et en jetant « au feu » les débris des armes arrachées aux vaincus. Il fut interdit aux Phocidiens de former des bourgs de plus de cinquante maisons, d'avoir des chevaux, et pour réparer les pertes faites par le Temple de Delphes, — évaluées à 10,000 talents, — on leur imposa un tribut annuel de 60 talents, ruinant ainsi à l'avance toute possibilité de relèvement.

A titre de récompense, les Amphictyons donnèrent à Philippe, — avec les Béotiens et les Thessaliens, — le droit de présider les Jeux pythiques. Les « deux voix » dont les Phocidiens disposaient au Conseil passèrent au roi de Macédoine, défenseur des dieux, protégé des prêtres, suzerain de l'Hellénie. Athènes, se préparant à la guerre, fortifia la Pirée, consolida ses défenses extérieures, ordonna aux campagnards de remiser leurs « biens meubles » dans des bourgs fermés. Contrairement aux craintes générales, Philippe retourna en Macédoine; mais lorsque « le jour de l'Assemblée py-

thique » arriva, il obligea les Athéniens à lui reconnaître son titre d'amphictyon (346). Alors Démosthène conseilla la paix.

La politique de Philippe tendit désormais à isoler Athènes en Hellénie, en même temps qu'il bravait Sparte pour rendre évidente l'impuissante jactance des Lacédémoniens. Il déclara insolemment qu'il étendait sa protection sur Messène. Corinthe, inquiète, donnait quelques signes d'agitation. Démosthène s'en fut en Péloponèse, pour se rendre compte de l'état réel des esprits, des intentions et des possibilités de résistance. Ce voyage avait pour but de semer partout des méfiances, de préparer des adversaires aux Macédoniens; mais la crainte de Philippe, que l'orateur répandait, fut un obstacle à l'union des Hellènes : beaucoup, trop prêchés, n'osaient plus se prononcer contre les Macédoniens si redoutables.

Philippe envoya des ambassadeurs à Athènes, pour protester contre les intentions que Démosthène lui prêtait. C'est à cette occasion que l'orateur donna sa deuxième *philippique* (344). Il conseillait la guerre de nouveau et dénonçait, en les énumérant, les fourberies et les mensonges du roi de Macédoine. Philippe, outragé, dissimulant sa colère, s'en alla guerroyer contre les Illyriens, prit quelques villes, s'occupant ensuite à « réorganiser la Thessalie ».

Pour la seconde fois, le vainqueur qu'on désignait comme un fléau se précipitant, laissait en l'air les paroles des orateurs, et par son inaction faisait que le Peuple se demandait si les orateurs disaient vrai.

La Thessalie organisée (344-343) étant une province macédonienne, divisée en quatre districts que gouvernaient des lieutenants fidèles, appuyés de garnisons sûres, Philippe voulut s'assurer de l'isthme de Corinthe, comme il avait pris les Thermopyles; les Athéniens le devancèrent à Mégare où, sous le prétexte d'une conspiration, il venait comme protecteur. L'Athénien Phocion, entré dans la ville, la fortifia (343). Son projet contre Corinthe ayant échoué, Philippe se tourna contre l'Épire, prit trois villes, menaça Ambracie, voulant l'Acarnanie afin de pénétrer en Péloponèse par une voie où il ne rencontrerait pas les guerriers d'Athènes. Les Athéniens, prévenus, envoyèrent des troupes à Ambracie. Démosthène vint haranguer les Acarnanes et les Achéens. Philippe, bravé, apprenant que les Athéniens venaient de faire une démonstration contre Magnésie, en Thessalie même, abandonna l'Épire.

Philippe et les Athéniens, en hostilités déclarées, n'osaient pas encore livrer la bataille suprême. Le Macédonien, rêvant plus que jamais la domination de l'Hellénie, s'avançait prudemment, peu à peu, tâtait, reculait, revenait, cédait encore, incapable de renoncer à son but, mais évitant de se mesurer avec les Athéniens, craignant presque de les vaincre, sachant que cette humiliation serait irrémédiable.

Démosthène abusait, pourrait-on dire, de cette situation; ses éloquentes bravades tenaient en haleine les Athéniens, et les Athéniens armés intimidaient Philippe; non pas que le Macédonien doutât de sa force, mais il

espérait toujours être accepté comme « chef des Hellènes » et constituer l'Empire Grec, non pas « accru » de la Macédoine, de l'Épire et de la Thrace, mais « rendu » à ses véritables frontières : la mer Ionienne à l'ouest, le Danube au nord, la mer Noire à l'est, la mer Hellénique ou Méditerranée au sud. Et Philippe voyait juste, car les Peuples qu'il « apportait », Scythes et Thraces au moins, — les Thraces d'Euripide, « amis des chevaux », les Thrakiens d'Homère, « aux cheveux ras et aux longues lances », qui parlaient encore la langue de Troie, et les Scythes d'Hérodote, « buveurs de lait », — étaient beaucoup plus Aryens, beaucoup plus Européens que les Hellènes d'alors, assurément.



CHAPITRE XXV

DE 343 À 336 AV. J.-C. — **Python et Hégésippos. — La guerre. — Démosthène, Eschine et Philocrate. — Philippe en Thrace. — Succès d'Athènes. — Philippe en Phocide. — Thèbes alliée d'Athènes. Bataille de Chéronée. — Congrès de Corinthe. — Philippe généralissime. — Troubles domestiques à Pella. — Préparatifs d'expédition contre les Perses. — Assassinat de Philippe et avènement d'Alexandre. — Philippe de Macédoine : son œuvre et son caractère. — La politique de Démosthène.**



ÉMOSTHÈNE réussissait. Impatienté, Philippe voulait en finir; mais avant de déclarer la guerre aux Athéniens, il leur envoyait l'orateur Pithon, dont l'éloquence rivalisait avec celle de Démosthène. Directement provoqué, Démosthène se déroba; ce fut Hégésippos qui répondit à Pithon : « Oui, dit-il, je demande, par Jupiter! des enterrements publics, des éloges funèbres, tout ce qui nous fera vivre libres et repoussera de nos têtes le joug macédonien ». C'était la guerre.

Athènes commençait donc les hostilités, ou du moins

se donnait le tort apparent de la provocation suprême. Après les paroles d'Hégésippos, tous les citoyens, courant à leurs armes, devaient ne songer qu'à l'ennemi provoqué ; personne ne vit le danger, ne comprit son devoir; Démosthène lui-même dévoya l'attention des Athéniens en l'attirant vers le tribunal où il venait de dénoncer Eschine et Philocrate, ses adversaires (343).

Philippe, lui, augmentait ses armements, recrutait des soldats en Thrace, guerriers dont la réputation était universelle : — « O race trékienne, avait dit le Polymestor d'Euripide, ô race possédée d'Arès, armée portant la lance, ayant de beaux chevaux ». — « La nation des Thraces, avait écrit Hérodote, est la plus grande parmi les hommes, après les Indiens ». — Les Grecs, nourris d'Homère, n'oubliaient pas que les Thraces s'étaient illustrés à la défense de Troie ; ils savaient qu'entre les Phrygiens et les Troyens il y avait identité d'origine.

En agissant en Thrace, Philippe continuait son œuvre, c'est-à-dire l'extension, ou mieux : la constatation définitive de l'empire hellénique total. Avec les Grecs de la côte thracique, il fonda des villes nouvelles dans l'intérieur, jusqu'auprès de Byzance. Le général athénien Diopithès, alors en Chersonèse, opposa quelque résistance à Philippe, qui se plaignit, demandant aux Athéniens au nom de quel droit ils agissaient. Démosthène répondit qu'Athènes avait le droit de « défendre la liberté partout ».

Démosthène poursuivait deux buts : La réforme des abus dans la Cité et la formation d'une Ligue hellénique

contre le roi de Macédoine. Des « missionnaires » envoyés de toutes parts excitèrent les Villes; ce mouvement fut assez marqué, pour que Philippe suspendit « ses desseins en Grèce », enlevant ainsi aux orateurs l'argument principal de leurs déclamations. Il s'absorba dans ses opérations en Thrace, difficiles, assiégeant Sélymbrie (341), puis Périnthe, qui l'arrêta par une défense opiniâtre.

L'insuccès de Philippe devant Périnthe fut habilement exploité par Démosthène, qui se rendit à Byzance. Les Byzantins « renouèrent » leur alliance avec Athènes; les Athéniens secoururent les Périnthiens, tandis que les Perses, inquiets des conquêtes de Philippe, faisaient passer aux ennemis du Macédonien, « des guerriers, des approvisionnements et de l'argent ». Un amiral venait d'arrêter au passage des vaisseaux portant des vivres aux soldats de Philippe, et le général Phocion chassait la garnison macédonienne de l'Eubée. Ces retours de fortune firent voter, par le Peuple, à Démosthène, la « couronne d'or » des triomphateurs (340).

Philippe, pour répondre au succès des Athéniens, menaçant Périnthe et Byzance à la fois, envoya des ambassadeurs à Athènes pour y exposer des remontrances. Les Athéniens répondirent en renversant la colonne sur laquelle était gravé le « traité du roi », et Phocion prit le commandement de 120 galères armées d'hoplites. Chios, Rhodes et Cos se prononcèrent pour Byzance où Phocion venait d'entrer en protecteur. Philippe s'éloigna (339).

L'enthousiasme des Hellènes se manifesta par la cons-

truction d'un monument commémoratif, — un « groupe colossal » représentant Périnthe et Byzance offrant une couronne au « peuple athénien », — et la décision solennellement prise, qu'à l'avenir les deux Villes secourues enverraient des Députés aux Jeux helléniques pour y proclamer la grandeur et la générosité d'Athènes. Sestos, Éléonte, Madytos et Alopéconnèse érigèrent un « autel » à la Reconnaissance et au Peuple athénien.

Abandonnant la Thrace, Philippe était allé chez les Scythes, au nord, vers le Danube. Cette expédition « échoua ». Les Triballes harcelèrent le Macédonien pendant sa retraite, lui enlevèrent son butin, après un combat où Philippe fut blessé. La réputation belliqueuse des Scythes égalait presque celle des Thraces.

Tranquillisés par les victoires des Athéniens et les insuccès de Philippe, les Hellènes revenaient à leurs disputes. Jaloux de Démosthène simplement, ou bien poussé par les agents de Philippe, ou encore, — ce qui est probable, — excité par les prêtres de Delphes qui, redoutant la prépondérance des Athéniens, leur suscitaient des difficultés, Eschine annonça au Peuple que les Locriens d'Amphissa, commettant un sacrilège, « osaient cultiver le territoire sacré », bravant les décisions du Conseil amphictyonique. Démosthène accusa Eschine d'intrigue, de trahison. En effet, les « forces amphictyoniques » étant réunies, Philippe en prit de droit le commandement et parut en Phocide. Démosthène avait dit à Eschine : « Tu apportes la guerre au cœur de l'Attique, une guerre sacrée ! » Le roi de Macédoine prit

Élatée, descendit vers l'Attique, après avoir demandé aux Thébains, ou leur alliance, ou leur neutralité.

- Les Athéniens apprirent au milieu de la nuit la marche de Philippe. Accourus au pnyx dès l'aube, appelés par les trompettes, ils n'y trouvèrent aucun orateur osant mesurer l'étendue du danger. Terrifiés, les discoureurs se taisaient. Sollicité par le Peuple, Démosthène prit la parole, releva les courages, conseilla l'envoi de députés à Thèbes. Les travaux publics furent suspendus et le « trésor » voté pour les ouvriers servit aux armements. Les Thébains accueillirent les propositions d'Athènes, malgré le zèle des envoyés macédoniens qui réclamaient toujours « l'alliance ou la neutralité ».

Philippe demanda la paix. Elle lui fut refusée. Démosthène assumait une responsabilité terrible, car il était obéi à Thèbes autant qu'à Athènes. L'Hellénie tout entière frémissait. De Corinthe et de l'Achaïe arrivèrent quelques contingents. Sparte s'obstinait dans le silence et l'inaction.

L'armée « grecque », menée par Charès et Lysiclès, égalait en nombre « l'armée macédonienne », forte, croit-on, de 30,000 fantassins et 2,000 cavaliers. Démosthène avait pris son rang parmi les hoplites d'Athènes. La rencontre eut lieu près de Chéronée. L'histoire a conservé le souvenir de l'émotion de Philippe : « Il frissonna d'effroi, dit Plutarque, à la pensée que la puissante éloquence de Démosthène l'avait contraint de jouer, en quelques heures, son trône et sa vie ».

A l'aile gauche des Hellènes étaient les Athéniens,

ayant en face d'eux Philippe ; à l'aile droite, les Thébains, devant Alexandre, le fils du roi ; au centre, les Alliés et les mercenaires. Les Athéniens s'avancèrent avec une hardiesse à laquelle Philippe ne résista pas, reculant dans la plaine, tandis qu'Alexandre, impétueux, de l'autre côté, attaquait les Thébains inébranlables. Victorieux, les guerriers d'Athènes avaient abusé de leur premier succès, étaient allés trop loin contre Philippe, laissant le centre sans appui. La cavalerie macédonienne « hachait les Thébains » à leur poste, passait « sur les cadavres amoncelés » et chargeait le centre maintenant isolé, pris de panique. Alors Philippe reprit l'offensive, refoula les Athéniens débandés, entraînés par leur fougue, et il les vainquit. Les morts couvraient le champ de bataille. La dernière armée hellénique, mal commandée, sans unité, était détruite. L'héroïsme des Athéniens les avait perdu. Au « bataillon sacré » des Thébains, fondé par Épaminondas, Philippe avait opposé la « phalange macédonienne », irrésistible (338).

Implacable contre Thèbes, Philippe rendit leur liberté aux 2,000 Athéniens prisonniers, qu'il renvoya « équipés pour leur retour », et il dit son intention de ramener solennellement les restes des guerriers athéniens, escortés des « premiers personnages de son empire », parmi lesquels son fils Alexandre et Antipater. Le roi de Macédoine, se refusant à frapper la Cité de Pallas, l'honorait dans son irrémédiable défaite. Mais il n'était plus en son pouvoir, quoi qu'il fît, de conquérir le Peuple d'Athènes trop profondément humilié.

Athènes n'accepta pas comme définitive la victoire du Macédonien. Le Peuple, sur la proposition d'Hypéride, donna la liberté aux esclaves, admit comme citoyens les métèques armés, rappela les bannis, employa les trésors destinés à la réparation des murs, décréta la peine de mort contre quiconque déserterait la ville, et sacrifia comme incapable le général Lysiclès. Démosthène, un instant poursuivi, fut épargné; on le chargea de prononcer l'éloge funèbre des victimes. Les Athéniens comprenaient qu'en perdant Démosthène, ils se seraient trouvés sans chef. Isocrate, le politicien rival de l'orateur, vieillard désillusionné, succombant à son chagrin, s'était laissé mourir de faim, dit-on.

Thèbes, dûrement rançonnée pour reprendre ses captifs et ses morts, reçut une garnison macédonienne, dût renoncer à maîtriser la Béotie, vit rétablir Orchomène et Platée, subit le gouvernement de ses « bannis ». Athènes, traitée généreusement par son vainqueur, garda la Chersonèse, Lemnos, Imbros et Samos, reçut Oropos enlevée aux Thébains, et conserva sa flotte.

Maître incontesté de l'Hellénie, Philippe se conduisait en Hellène, déclarant aux députés réunis à Corinthe qu'il allait combattre l'ennemi héréditaire : les Perses. Nommé « généralissime », chaque cité détermina le contingent qu'elle fournirait pour l'expédition.

Comme s'il avait voulu, avant d'entreprendre sa campagne en Asie, détruire la cause principale des troubles qui avaient désorganisé l'Hellénie, Philippe « montra sa force aux Péloponésiens » et ruina l'influence de Sparte, en

ravageant la Laconie, en agrandissant les territoires de Messène, de Mégalopolis, de Tégée et d'Argos. En Acarnanie, les ennemis de Philippe furent chassés; Ambracie demanda une garnison; Byzance offrit son alliance (338).

L'Hellénie et la Macédoine, réunies, formaient une Fédération, reprenaient la grande « idée nationale », traditionnelle, de l'anéantissement des Perses. Philippe, hâtant ses préparatifs, organisant « l'État fédéral », en paix avec les Hellènes, glorieux, retrouvait la guerre dans sa maison, à son foyer, à sa cour.

Le roi de Macédoine avait répudié sa première « épouse », Olympias, dont le caractère « furieux et sauvage » troublait sa vie. Parmi les femmes qu'il avait épousées ensuite, la dernière, Cléopâtre, nièce du Macédonien Attalos, prit de l'ascendant sur le Victorieux. Les partisans des deux reines, — Olympias, mère d'Alexandre, et Cléôpatre, l'intruse, — formaient à la cour deux camps irréconciliables. Les « fureurs » de Philippe, qui s'enivrait, et lorsqu'il était ivre devenait terrible, donnaient des courtisans à son fils Alexandre, qu'il avait failli tuer à la fin d'un banquet : « Voilà, avait dit Alexandre montrant son père ivre, désarmé, tombé, incapable de se relever : Voilà l'homme qui se prépare à passer d'Europe en Asie et qui ne peut aller sûrement d'une couche à l'autre ! »

Alexandre, séparé de son père, attendait.

Les préparatifs de la campagne étant terminés, Philippe consulta la Pythie de Delphes. L'oracle répondit : « La victime est couronnée, l'autel est prêt, le sacrifica-

teur attend ». Le roi de Macédoine n'hésita pas à voir dans le Grand-Roi la victime désignée. Pour assurer pendant son absence ses frontières de l'ouest, il donna sa fille en mariage au roi d'Épire, Alexandre, et ce lui fut l'occasion qu'il désirait de frapper l'imagination des Grecs par la célébration de fêtes extraordinaires. Festins formidables, jeux magnifiques, « présents somptueux », concours de chants, processions, représentations, rien ne fut épargné, la ville d'Égées choisie comme théâtre de ces magnificences.

Cléopâtre venait de donner un fils à Philippe; la succession impériale était en jeu. Les fêtes avaient attiré des foules à Égées. En envoyant des députés pour féliciter le roi, toutes les cités helléniques témoignaient, à la veille de l'expédition, de leur fidélité à l'union consentie. Athènes se distingua par l'inutile bassesse de sa déclaration votée : « Si quelqu'un conspire contre la vie de Philippe, et vient chercher un refuge à Athènes, il sera livré au roi ».

Après le « banquet royal », une théorie religieuse se rendit au théâtre, solennelle, processionnant les images des « douze dieux », richement parées, suivies d'une treizième divinité, également assise sur un trône, représentant le roi de Macédoine divinisé. Philippe suivait, seul, isolé, revêtu d'une robe blanche; et lorsqu'il franchit le seuil du théâtre plein de spectateurs, un Macédonien, Pausanias, se précipitant, le tua d'un coup d'épée.

Aussitôt la légende s'empara de la tragédie. On interprêta l'oracle de Delphes comme ayant annoncé la mort

de Philippe; on redit des vers déclamés par un comédien au banquet royal : — « Vous dont l'âme est plus haute que la zone éthérée, et qui, avec orgueil, regardez l'immense étendue de vos domaines, vous qui bâtissez palais sur palais et croyez que votre vie ne finira pas, voici la mort qui d'un pas rapide s'approche et va jeter dans les ténèbres vos œuvres et vos longues espérances » ; — on avait remarqué les applaudissements de Philippe après cette déclamation... L'assassin avait-il été l'instrument d'un complot? On accusa la mère d'Alexandre, Olympias; puis Alexandre lui-même; aussi les Athéniens, dont le décret de félicitations eut été, dans ce cas, une abominable ironie; les Perses enfin. Il semble que Pausanias, outragé, et s'étant plaint à Philippe qui avait accueilli la plainte avec un sourire moqueur, n'avait obéi qu'à un sentiment de vengeance personnelle.

Immédiatement après l'assassinat, un noble Macédonien s'approcha du fils d'Olympias et de Philippe, — Alexandre — le revêtit de son armure, le salua du titre de « roi » et prit possession du palais.

Philippe avait-il réellement et loyalement rêvé de constituer la véritable et totale nation hellénique, et avec elle, et par elle, de porter le dernier coup à l'Asie, affirmant ainsi l'avènement de l'Europe? Son ambition avait-elle été de revenir à Athènes, triomphant, déposer sa couronne de gloire aux pieds blancs de la déesse Pallas? Avait-il pensé que l'Hellénie restreinte, confinée au sud de l'Olympe, ouverte à toutes les influences néfastes et corruptrices, compromise par l'intervention de Sparte,

devait, pour vivre et resplendir, comprendre toute la race aryenne, de la mer Égée au Danube? Pas un mot de Philippe ne nous est connu qui permette de lui attribuer cette conception géniale, vaste et vraie; mais tous ses actes, sans exception, et avec une logique, une ténacité presque concluantes, répondent, concourent à l'exécution systématique de ce plan.

Les ennemis de Philippe, et surtout ses adversaires, le dénonceront comme un fourbe merveilleux, séduisant, charmeur, endormant les Hellènes pour les mieux saisir, tenant devant leurs yeux éblouis ce mirage décevant d'une grande destinée possible, promise, afin de les amollir dans leur propre vanité, de les prendre et de les tyranniser ensuite. Cependant, qui donc, après Chéronée, eut empêché le roi de Macédoine de se déclarer Tyran en Hellénie? Et s'il ménagea les Athéniens vaincus, est-ce vraiment qu'il avait peur d'Athènes?

Les Athéniens n'opposaient à Philippe que l'éloquence de Démosthène; une jeunesse instruite, mais ne s'instruisant que pour « pérorer »; une armée capable d'héroïsme, mais commandée par des officiers ignorants et cupides; des citoyens actifs, mais conduits par des politiciens, — tribuns et démagogues, — que rongeait la plus abjecte vénalité ou qu'aveuglait un immense orgueil. Vainqueur, il ne restait plus à Philippe qu'à payer des serviteurs ou des traîtres.

Les traits principaux du caractère de Philippe, reconnus, proclamés par ses adversaires, son opiniâtreté, sa prévoyance, son ardeur à poursuivre le même but,

sa perspicacité, son activité, sa bravoure téméraire pendant l'action et sa prudence très mesurée dans les prépatifs, et enfin son inaltérable gaieté, — blessé, las, l'épaule rompue, la main et la cuisse estropiés, « il va toujours et gaiement », dit Démosthène, — excluent presque cette accusation de duplicité soutenue dont l'ont accablé ses ennemis.

Ses ruses sur le champ de bataille, l'absence de scrupule qui marquait sa stratégie et sa tactique, ses « mouvements imprévus » et ses « hardiesses foudroyantes », ne sont que des actes « militaires » dont s'honoreront les généraux tant qu'il y aura au monde des armées et des combats.

Son impeccable administration avait fait la Macédoine et trouvé le moyen d'organiser la fédération hellénique. S'il veut le Danube, s'il dit que son but est « d'ériger une statue à Hercule sur les rives de l'Ister », c'est qu'il pressent toute l'importance du fleuve comme grande voie commerciale.

Autoritaire, impétueux, la « douceur » de Philippe, très vantée par ceux qui l'approchaient, n'était qu'une preuve de l'empire qu'il exerçait sur lui-même. Guerrier infatigable, toujours à la tête de ses troupes, il parlait bien, savait l'art de la rhétorique, discernait avec justesse la valeur des philosophes et des lettrés. Le choix qu'il fit d'Aristote pour guider l'éducation de son fils Alexandre, témoigne de la sûreté de son jugement. On lui reprochera sa passion pour le jeu, ses ivresses dégradantes, sa condescendance coupable pour ses courtisans

démoralisés, sa mansuétude pour la grossière corruption de ses gardes. Voué au « métier des armes », maintenu loin d'Athènes, condamné, pourrait-on dire, à la vie des camps, Philippe, ne pouvant pas être un Périclès, ni même un Alcibiade, était devenu un satrape oriental, « distributeur de largesses », corrupteur et par conséquent corrompu.

Pour les Athéniens, dont l'indolente indifférence contrastait avec l'activité vertigineuse de leur vainqueur, Philippe, attaqué dans ses qualités les plus évidentes, n'était qu'un Barbare : « L'homme de Macédoine », disait-on, avec un accent de mépris. Cependant on reconnaissait que ce Macédonien ne voulait commander aux Hellènes « qu'à la mode hellénique », et nul ne le surprit jamais sottement vaniteux de ses succès. Sa monnaie le représente tête nue, sur un char dont les chevaux se cabrent, Combattant et non Victorieux.

Au contraire, les vaincus s'enorgueillissaient presque de leurs défaites; les orateurs prenaient texte des succès de Philippe pour étaler leur propre mérite, montrer leur clairvoyance, la confirmation de ce qu'ils avaient annoncé. De magnifiques discours répondaient aux déchéances athéniennes. Les derniers représentants de la vieille Hellénie, rapetissant l'histoire, retranchés dans leur ville, ne prévoient dans l'avenir, — en supposant Philippe disparu, — que la continuation de petites guerres entre petites Républiques gouvernées par une démocratie que mènent les rhéteurs. Aux forces macédoniennes, à la science militaire de Philippe, aux patientes

conceptions du stratège, ils opposaient la puissance de la parole. Démosthène a dit lui-même que les Athéniens appartenaient aux harangueurs.

Avec des guerriers suspects, des tribuns déconsidérés et des juges corrompus, Démosthène ne désespérait pas d'Athènes. Avec des Villes se haïssant, dont la jalousie en était arrivée à leur faire préférer le joug de l'étranger au plus simple succès de la Ville voisine, presque tout le Péloponèse, ouvertement déclaré pour le roi de Macédoine ; avec une Démocratie remuante, inconséquente, dont on redoutait partout les caprices, dont l'alliance ne procurait que de la crainte, Démosthène ne désespérait pas de l'Hellénie. Il est impossible de ne pas admirer cette grande erreur.

Mais il est permis, après avoir salué cette aberration d'un patriotisme spécial, après avoir applaudi, avec tous les Athéniens, aux discours de Démosthène, de constater les fautes lourdes du Politique. En affectant de mépriser Philippe de Macédoine, l'orateur fit que les Athéniens n'eurent pas le sentiment de la véritable force de leur ennemi, n'éprouvèrent pas, au moment voulu, ce frisson salutaire qui fait de tout un peuple une armée ; tandis qu'il laissait ses auditeurs redouter Artaxerxès, le Grand-Roi des Perses. Il ne sut pas trouver le « ressort » capable, non seulement de rendre aux Athéniens leurs ardeurs anciennes, mais aussi d'émouvoir les Hellènes. Il isolait Athènes par l'exposé de ses propres prétentions ; il n'offrait aux Hellènes que des aspirations vagues, vieillies, devenues presque ridicules : « Si vous,

Athéniens, disait-il, vous n'êtes aucunement aptes à faire des conquêtes et à fonder une domination, vous êtes faits, en revanche, pour vous opposer à la cupidité des autres, pour leur enlever leur proie et aider tous les hommes à conquérir leur liberté ».

Cette *Politique*, très digne et très grande aux lendemains de Marathon et de Salamine, devenait absurde dans la bouche de Démosthène, dont la vaillance personnelle avait peu brillé à Chéronée. Quels Athéniens répondraient à l'appel, s'il était entendu? La Bourgeoisie affairée d'Athènes en était arrivée à payer des « spéculateurs » qui remplissaient, pour en bénéficier, les charges les plus honorables incombant aux citoyens; la Bourgeoisie satisfaite, disposant de longs loisirs, intelligente et jadis active, devenue « paresseuse et égoïste », moralement usée par les philosophes, ne croyait plus à l'État athénien, considérait comme suffisante, peut-être comme idéale, l'Athènes d'Eubule, « esquif sans pilote, lancé sur le courant du temps »; le Peuple enfin, affolé par les Démagogues, jaloux des Riches, maître du gouvernement, décrétait des lois qui ruinaient la Cité : les calomniateurs et les dénonciateurs rendaient la vie insupportable à ceux qui possédaient quoi que ce fut. — « Maintenant que j'ai tout perdu, dit le Charmide de Xénophon, et qu'on a vendu mes meubles à l'encan, je ne suis plus menacé et je dors tranquille. Au lieu de payer le tribut, je le reçois; la République me nourrit... Auparavant, quand j'étais riche, je craignais toujours qu'on ne forçât ma porte pour m'enlever mon argent, et

je faisais ma cour aux sycophantes. C'était chaque jour un nouvel impôt, et jamais la liberté de quitter la ville pour un voyage. N'ayant rien, je ne crains personne, et, pauvre, je fais peur aux riches : à mon approche ils se lèvent et me cèdent le haut du pavé ! »

Tels étaient les Athéniens du temps de Démosthène. On conçoit que les Hellènes fussent peu séduits par les magnifiques promesses de l'orateur, et très impressionnés par ce qu'ils savaient déjà de la sécurité que procuraient, en Macédoine, l'administration et le gouvernement de Philippe.



CHAPITRE XXVI

La Parole et la Force. — L'éloquence à Athènes. — Les *Logographes*. — Orateurs et auditeurs. — L'art oratoire. — Protagoras et Antiphon. — Gorgias et les sophistes. — Lysias. — Isée. — Isocrate. — Démosthène et Eschine : leur rivalité, leur caractère, leurs actes. — Phocion. — Démosthène maître d'Athènes. — L'Hellénie soulevée à la mort de Philippe. — Négociations de Démosthène. — Alexandre, roi de Macédoine, chef suprême des Grecs.



ETTE puissance de la Parole, qu'Athènes opposait à la Force de Philippe de Macédoine, était-elle réellement une puissance? L'éloquence athénienne avait subi de grandes modifications. La cupidité des citoyens, le goût des plaisirs, et les dépenses qui en résultent, l'extension des trafics de toutes sortes, la vénalité des chefs, — généraux, tribuns et politiciens, — l'activité des délateurs, la « nécessité de la fortune » enfin, avaient fait naître un genre d'éloquence nouveau : l'éloquence judiciaire. Il fallait bien « se défendre » contre la calomnie et la spoliation, s'armer

pour la « chasse aux héritages » qui suivait la mort des parents.

Les lois de Solon obligeaient chaque citoyen à plaider personnellement devant ses juges; il était interdit de plaider pour autrui; il en résulta une sorte de corporation, — les *Logographes*, — formée de rhéteurs écrivant à l'avance des plaidoiries. Ces « artisans » vendaient à la fois l' « attaque » et la « défense » dans une même cause.

Au goût particulier des Athéniens pour les « luttes de la parole », s'adjoignit donc la nécessité de l'art oratoire pour la défense des intérêts. Les Sophistes avaient innové l'exercice de procès fictifs, où des orateurs plaidaient, sans conviction par conséquent, et indifféremment, le Pour et le Contre de causes imaginées. Ces exercices, déplorables pour la masse des citoyens, excitaient la rage des philosophes et des poètes, les uns ayant l'impression juste de la démoralisation intellectuelle qui allait en résulter, les autres, — la plupart, — jaloux de la réussite de concurrents attirant à eux les auditeurs : « Ces hommes-là, avait dit des sophistes Aristophane, enseignent, quand on les paie, à gagner également les causes justes ou injustes ». Aristote définira ainsi le sophiste : « Un imposteur qui prétend à la science, un homme qui emploie ce qu'il sait être un faux raisonnement, en vue de tromper et de gagner de l'argent ».

L'habileté des sophistes et les essais de leurs élèves enchantaient les Athéniens. Il s'agissait bien maintenant d'apprécier le droit? Qui s'en inquiétait? Mais pressen-

tir dès le début du discours, de la plaidoirie, le but du plaideur, voir par quel tour nouveau ou piquant il amènerait sa conclusion hasardée, de quel coup imprévu il frapperait son adversaire, par quelles digressions l'attention du juge serait tenue en éveil... quelles jouissances, quel « amusement » pour le public athénien?

La composition même du « public athénien » concourait, avec l'activité des sophistes, à la décadence de l'art oratoire. Il ne fallait pas seulement gagner la « cause », mais obtenir les applaudissements des auditeurs. Les aventuriers venus à Athènes, les métèques grossiers, enrichis et désœuvrés, augmentaient la foule, en rabaissaient le goût demeuré longtemps pur. Les Assemblées, — Démosthène s'en plaindra, — étaient devenues turbulentes, aimant à rire. L'antique gravité des citoyens n'existait plus.

Lorsque la réputation de l'orateur n'excitait pas la curiosité du Peuple, le Peuple restait dans les rues, discutant les décrets affichés, colportant les « nouvelles », s'entretenant des plaisirs annoncés. Après « l'esprit d'à-propos », l'imprévu des « ripostes », l'agrément des disgressions, ce que les Athéniens blasés préféraient chez l'orateur, c'était les répliques véhémentes, les méchancetés brutales, les moqueries acérées, les sarcasmes blessants : « Regardez-nous bien, dit un chœur d'Aristophane, et vous verrez que nous avons en tout les habitudes des guêpes; d'abord, si on nous excite, il n'y a pas d'êtres plus irascibles, plus intraitables que nous... Nous nous réunissons par essaims dans des espèces de guêpiers, et

les uns vont juger avec l'archonte, d'autres avec les Onze, ceux-ci à l'Odéon... Nous piquons le premier venu pour rire à ses dépens ».

Pour donner à ces besoins nouveaux la satisfaction que les Athéniens réclamaient, les orateurs, au pnyx comme devant les juges, remuaient avec un art consommé les passions les plus basses et les faisaient surgir du fond des cœurs encore reposés. Car, au fond, l'Athénien vrai, communicatif, ingénieux et exagéré, applaudissant aux vilenies bien dites, surpris par le plaisir humain qu'il en éprouvait, ne se rendait pas compte, trop, de sa coupable condescendance, demeurant « honnête », « même au milieu de ses entraînements les plus aveugles » a écrit Thucydide.

Mais le bouleversement des consciences, l'envahissement des étrangers, le déchaînement des démagogues, l'injustice flagrante des décisions, l'insolence victorieuse des dénonciateurs, la « puissance de la langue » et l'impuissance de l'honnêteté dans ce trouble, faisaient douter de tout : — « Alors, dit Pisthétérus, dans les *Oiseaux* d'Aristophane, alors, cet oiseau-là c'est Callias? Comme il est déplumé ». — « C'est, répond la Huppe, qu'il est honnête; aussi les sycophantes s'acharnent contre lui, et les femelles même lui arrachent les plumes ».

D'abord art naturel, art essentiellement athénien, — art aryen faudrait-il dire, — l'art oratoire, influencé par la sophistique, fut assujetti par Protagoras à certaines lois. Antiphon vint, avec une sorte de « rhétorique scientifique», appliquer l'idée de Protagoras. Les Sophistes, — Gorgias

et ses disciples Agathon, Polos, Thrasymachos et Alcidamas, — s'imposèrent comme les meneurs des joutes oratoires. On admira la prose de Thrasymachos, chez qui la recherche des mots et la cadence des syllabes donnaient l'impression d'une musique savante, parlée. Isocrate dépassa Thrasymachos dans l'édification de cette « architecture oratoire ». Alcidamas, défendant la gloire de son maître, reprochait à Isocrate la fatigue qu'il procurait par l'abondante richesse de ses périodes.

Abandonnant la « recherche » du « tour oratoire » et dédaignant l'approbation des élites, pour ne s'adresser qu'au Peuple, Théodoros de Byzance, Andocide et Critias se jetèrent dans le tumulte des partis. Lysias, l'ami de Périclès, releva le grand art tombé, prêt à se perdre, donna à l'éloquence attique toute sa splendeur : Sophiste d'abord, blâmé par Platon « parce qu'il posait des thèses absurdes dans le seul but d'exercer son style et de montrer la souplesse de son esprit », Lysias dédaigna les vains ornements que l'école sicilienne avait importés. Les grands discours de Lysias furent de grandes œuvres, simples, naturels, gracieux, parfaits ; il conserva de son origine le besoin de dramatiser son sujet, le talent de peindre les caractères, de narrer des scènes vraies, il emprunta aux derniers Athéniens les accents sincères d'un patriotisme invincible.

Après Lysias, l'éloquence se mit au service des factions, des partis, des Politiciens ambitieux se combattant, — Léodamas, Aristophon, Callistratos,— et des débats judiciaires. Isée, de Chalcis, qui avait sur Lysias la supé-

riorité de parler gravement du Droit, et de démontrer ce Droit avec une vigueur logique impressionnante, fonda l'éloquence judiciaire.

Après Périclès, le dialecte attique devint le langage obligé des orateurs et des savants, Hippocrate, seul, résistant à l'adoption générale. Ce dialecte se prêtait admirablement aux nécessités des orateurs et aux exigences des auditeurs; mille façons ingénieuses permettaient de dire avec grâce, musicalement, les mensonges par lesquels vivait Athènes : « Si, d'un côté, remarque Thucydide, celui qui veut faire adopter les mesures les plus funestes doit se concilier le Peuple en le trompant, de l'autre, celui qui ouvre un avis utile est également obligé à mentir pour trouver créance ». D'ailleurs l'attitude des orateurs, leur dédain de toute dignité personnelle, — gestes exubérants, vêtements à l'abandon, nudité presque parfois, — dénonçaient l'abaissement des caractères.

Les nouveaux orateurs, contemporains ou successeurs immédiats de Lysias, d'Isocrate et d'Isée, logographes, écrivains, maîtres incontestés, — Démosthène, Lycurgue, Hipéride, Hégésippos et Eschine — subirent l'influence de l'auditeur, renonçant ou ne songeant plus à le maîtriser, ce qui est l'inévitable fin de tout art oratoire.

Artiste éminent, minutieux, « pesant les longues et les brèves » de chaque mot inséré dans sa « prose enchanteresse », écrivain merveilleux cachant sous une incomparable richesse d'expression la rareté des pensées réfléchies, Isocrate imposa à son génie le pénible labeur des publicistes. L'autorité qu'il exerçait sur la jeunesse

athénienne était considérable; ses « écrits », — car il ne parlait pas, — avaient toute l'importance des plus beaux discours prononcés au pnyx. Timide, l'école d'éloquence qu'il ouvrit lui rapportant peu, Isocrate rêvait pourtant des jouissances que la fortune procurait, et il ambitionnait la réputation des orateurs. Il souffrait évidemment des succès d'un Lycurgue, dont l'éloquence naturelle, abrupte, l'emportait sur les discours les mieux préparés; du talent ordonné, méthodique et très apprécié d'Hypéride; des triomphes d'Hégésippos, dont la parole avait vaincu l'envoyé de Philippe et déchaîné la guerre.

Le souvenir des grands orateurs passés, les luttes des grands orateurs nouveaux, les écrits des rhéteurs admirables, ou puissants, disparurent devant la rivalité publique, éclatante, de Démosthène et d'Eschine se disputant à Athènes le pouvoir véritable, la « puissance de la parole », s'invectivant, se poursuivant, devant le Peuple tour à tour frémissant et enthousiasmé, oubliant tout, s'oubliant lui-même jusqu'à se perdre, accourant au spectacle sans cesse renouvelé de deux orateurs, de deux athlètes également forts et acharnés, irréconciliables.

Orphelin volé par ses tuteurs, Démosthène, dès sa majorité, réclamant sa fortune, plaida selon l'usage sa propre cause. Petit-fils d'une Scythe, l'injustice dont il souffrit dut froisser, aigrir son esprit, tandis que l'éloquence de Thucydide, son modèle, facile et entraînante, ouvrait une voie à son ambition. Violent, « âpre », l'orateur restera jusqu'à la fin l'accusateur qu'il fût dans les cinq premières plaidoiries contre ses tuteurs.

Quand il voulut aborder la tribune publique, la timidité de Démosthène et les défectuosités physiques de sa nature le ridiculisèrent. Il se révolta contre ces disgrâces, se soumit à une sorte de torture pour vaincre le bégaiement qui hâchait sa parole, l'obstacle inconnu qui écourtait sa respiration, la nervosité maladive qui l'obligeait à des gestes disgracieux. Trop souvent humilié, il allait renoncer à cette lutte héroïque contre sa propre nature, lorsqu'Eumenos, dit-on, l'encouragea en lui affirmant que ses harangues valaient celles de Périclès. Il se corrigea de ses défauts, se refit une voix, réprima ses gestes, apprit à charmer.

Il ne put pas, cependant, donner à son corps malingre et chétif, resté loin des gymnases où s'exerçait la jeunesse athénienne, cette allure virile qui dispose les foules à l'admiration. Ses manières efféminées et son goût particulier pour les vêtements recherchés, — qui lui valurent le sobriquet de *Batalos*, — devaient retarder ses succès, considérablement, nuire toujours à son autorité personnelle.

Il avait trop souffert, jeune, et de toutes manières, pour oser dominer ses contemporains autrement que par l'éloquence de ses discours préparés. Guerrier, ses forces devaient le trahir pendant la bataille; ambassadeur, il manqua de présence d'esprit, sinon de « dignité ». Il croyait à la destinée fatale, aux caprices de la fortune, manquait — hors de la tribune, — de confiance en soi. Il envisageait la politique comme une carrière où le hasard distribuait la faveur. Et comme il avait été *logo-*

graphe, il se sentait alourdi de ce mépris général dont on accablait les « rédacteurs de plaidoyers ». Ignorant enfin tout autre art que l'art oratoire, il s'emportait quand on critiquait son inexpérience, et incapable de démonstration, il usait, contre ses adversaires, de l'invective et de l'ironie, cherchant à les abaisser pour éviter de répondre à leurs arguments. Comme Platon, il s'élevait au-dessus de la terre, ne connaissant ni les hommes ni les choses, et s'en tenait aux « forces morales ».

Ayant pris position contre Philippe de Macédoine, traitant les Athéniens ainsi que des clients dont il poursuivait la défense jusqu'au bout, Démosthène « plaida » pour la guerre et obtint gain de cause, sans prévoir le poids de sa victoire, l'étendue de sa responsabilité. Dans cette « gageure contre le possible », il devait échouer; mais il avait vaincu, devant ses juges, les partisans de la paix, et ce triomphe d'un jour lui suffisait. Il se trompa sur la valeur personnelle de Philippe, sur la force de l'armée macédonienne, ne se préoccupa pas un instant, semble-t-il, des intrigues ourdies à Delphes contre l'Hellénie.

Sa ténacité, sa persévérance, son éloquence audacieuse rachetaient ses insuffisances et ses défauts aux yeux des Athéniens cherchant un chef, n'en voyant pas autour d'eux. Qui savait si Démosthène, l'orateur infatigable, toujours là, toujours prêt, ne serait pas à l'occasion un Épaminondas ?

Son talent, nourri de Thucydide, dont il évitait la concision troublante et les inversions obscures, mais dont

il avait conservé la « phraséologie hardie », expliquait l'espoir vague des Athéniens. Du comédien Satyros, il avait appris l'art d'actionner la parole, de captiver l'attention, d'émouvoir les sens. Il tenait de la nature le don de placer les mots poétiquement, de les bien choisir au point de vue de l'effet. Les critiques affinés condamnaient son éloquence artificielle, son débit théâtral; le Peuple en subissait l'influence. Sa réputation lui fut bientôt un gage de succès; le succès était la seule justification qu'il ambitionnât.

Pour assaillir ses adversaires, Démosthène disposait d'un arsenal d'insultes. Il évoquait les morts pour les ridiculiser, quand ces morts avaient été le père ou la mère de son rival : « Sa langue de femme, dira Eschine, calomniera le plus viril caractère ». Une idée principale, dominante, unique, était au fond de chacune de ses harangues, et cette « arme », très acérée, montrait toujours sa pointe invincible dans l'incohérence de ses discours.

Ses adversaires c'étaient Dinarque et Eschine, Dinarque le chef du parti macédonien à Athènes, dont l'éloquence passionnée, le style puissant, l'habile méchanceté importunaient avec raison Démosthène; Eschine surtout, orateur redoutable qui, fils d'une joueuse de tympanon, avait été athlète, puis comédien, puis greffier, puis scribe et politicien.

Démosthène attaqua Eschine le premier, après leur ambassade en Macédoine : « Notre ville, dit Démosthène, est la seule où l'ennemi (Philippe) ait, sans ris-

ques, des fauteurs déclarés; la seule où des traîtres enrichis plaident avec sécurité la cause du spoliateur de la république ». Démosthène accusait Eschine de trahir sa patrie : « Athènes, dira-t-il nettement, s'est ruinée et Eschine s'est enrichi ! » Eschine, en effet, appuyé de Philocrate, voulait que l'on traitât avec le Macédonien tout-puissant. N'ayant à leur disposition, pour convaincre le Peuple, pour lutter contre l'influence belliqueuse de Démosthène, que les moyens d'une éloquence outrée, les partisans de Philippe allaient jusqu'à faire des promesses ou donner des assurances au nom du Macédonien, que ce dernier n'avait pas sanctionnées.

Philocrate n'hésitait pas à reconnaître publiquement les faveurs dont Philippe l'avait honoré, jusqu'à l'argent qu'il en avait reçu. Eschine, qui possédait aussi des terres en Macédoine, se compromettait par l'audace de ses défenses. Lorsque Philippe apparut aux Thermopyles, Eschine justifia l'ambition du conquérant, accabla Thèbes, endormit les Athéniens par de mystérieuses paroles : « Vous apprendrez, leur dit-il, les avantages plus directs encore que nous avons déterminé Philippe à vous accorder, mais qu'il ne serait pas encore prudent de détailler. Il y a encore d'autres choses dont je me soucie pas de vous parler tout au long, parce que nous avons de faux amis parmi nos collègues ».

Eschine fut-il « l'agent soudoyé de Philippe », le traître méprisable que Démosthène poursuivit de ses imprécations ? Démosthène fut-il ce « subtil jongleur », ce « coupeur de bourses », ce « bourreau de la Répu-

blique », ce « monstre » qu'Eschine osait ainsi qualifier? ou bien l'un et l'autre, passionnés jusqu'à l'aveuglement pour la défense de « leur politique », excités jusqu'à la rage, dans leur rivalité, par l'indolence de leur juge, ce Peuple que l'excessif seul parvenait à émouvoir, ne furent-ils que des lutteurs dont les provocations et les coups donnés et reçus ne prouveraient rien?

Rhéteur inhabile, déclamateur sophiste, parlant un langage « mou et affecté », dédaigneux de la logique, mais artiste plein de ressources et comédien parfait, Eschine faisait admirer à ses auditeurs, — le contraire de Démosthène en ceci, — l'impétueuse ardeur de son esprit, la dextérité de son dire, la finesse de ses réparties, la fécondité de son imagination et le charme de son débit. Sa voix était harmonieuse, sa personne agréable. Le « sonore » Eschine, suivant le mot de Démosthène, tout à son rôle, à sa grâce, à son charme, relevait ses discours de citations appropriées, lancées comme des preuves irréfutables et qui impressionnaient ses auditeurs. On remarquait ensuite l'inexactitude de ces citations, mais l'effet voulu par l'orateur avait été produit.

La férocité de Démosthène, dépassant le but, valait à sa victime de la commisération, de la sympathie : « Convaincre cet homme, disait Démosthène, de délits nombreux, de crimes énormes, le montrer digne du dernier supplice, voilà ce dont j'ai la confiance la plus entière ». Certes les Athéniens eussent été désolés de la disparition de l'un de ces deux lutteurs qui leur donnaient un spectacle si attrayant. Et c'est la condamnation histo-

rique de ces deux athlètes, que cette dépense de forces consacrées à un débat personnel.

Athénien du bourg de Kothou, fils d'un guerrier qui servit comme mercenaire à l'étranger et d'une sorte de prêtresse vouée à l'exploitation d'un culte secret, Eschine avouait les désordres de sa jeunesse, l'influence de Platon, et montrait bien dans ses discours la profonde immoralité de son caractère. Formellement accusé par Démosthène, Eschine fut acquitté par les Athéniens, le jugeant comme ayant rempli ses devoirs, le déchargeant de toute responsabilité.

Eschine, en somme, disait ce qu'Isocrate n'avait cessé d'écrire : Il estimait que l'Hellénie serait vaincue définitivement, serait effacée du monde, si les Hellènes repoussaient Philippe venant à eux en Roi bien intentionné, désireux d'être Grec, prêt à combattre, à anéantir le véritable ennemi, l'Asiatique. Isocrate, ouvertement, par écrit public, avait demandé à Philippe de « pacifier la Grèce », de marcher contre le Grand-Roi à la tête de toutes les armées helléniques; car il considérait les Macédoniens comme des Grecs. Les Hellènes, en majorité, pensaient ainsi qu'Isocrate; Eschine était donc le véritable représentant de leur pensée.

Avec Eschine et Isocrate, Phocion, guerrier dont la bravoure était proverbiale et la farouche honnêteté partout proclamée, se déclarait courageusement l'adversaire de Démosthène. Orateur méprisant « l'art de parler », lançant aux Athéniens des phrases courtes, décisives, Phocion, — « le bon Phokiôn », — maltraitait ses au-

diteurs, le Peuple, quand le Peuple le méritait. C'était l'orateur que Démosthène redoutait le plus; il le nommait : « le fendeur de mes harangues ». Or Phocion accusait ceux qui voulaient la guerre de ne rechercher que des occasions de s'enrichir. Tacticien expérimenté, patriote incontestable, Phocion ne voyait pas la possibilité de vaincre les Macédoniens avec les mercenaires à qui l'Hellénie tout entière, y compris Sparte, avait confié sa défense et ses destinées.

Terrible alternative! et bien faite pour troubler les plus forts esprits, les consciences les plus droites, le patriotisme le moins suspect! Fallait-il, pour l'histoire, pour le monde, pour l'avenir, succomber jusqu'au dernier homme, comme le prêchait Démosthène, et donner à la postérité cet exemple tragique d'un peuple, d'une cité, — d'Athènes! — s'immolant au principe de l'indépendance? ou bien Isocrate, Eschine et Phocion voyaient-ils mieux le vrai, lorsqu'ils rêvaient d'une Hellénie, d'une Grèce comprenant les Hellènes, les Épirotes, les Macédoniens, les Scythes et les Thraces?

Avec une décision, une impétuosité et une constance extraordinaires, Démosthène avait agi de telle sorte, que la discussion n'était plus permise. Par son attitude, par son influence, et par ses succès, Philippe de Macédoine était devenu, malgré lui si l'on veut, l'ennemi des Grecs, l'ennemi d'Athènes. Dès lors, Athènes ne pouvait plus céder, se rendre, se « donner » au roi macédonien victorieux, au guerrier conquérant.

A la génération qui avait assisté aux pénibles débuts

de Démosthène, ne voyant en lui qu'un discoureur merveilleusement doué, une génération nouvelle avait succédé qui s'abandonnait à l'Orateur puissant, et Démosthène ne pouvait plus secouer la charge qui l'accablait. Le parti d'Eubule lui-même dut abdiquer, remettre le gouvernement aux mains du triomphateur. Eschine, déconsidéré, n'était plus en état de lutter avec avantage. Aux *Dionysies*, Démosthène avait été couronné d'or, et il existait un « parti national » dont il était le chef, où se rangeaient Hégésippos, Lycurgue, Hypéride, Polyeucte, Callisthène, Aristonicos, Nausiclès, Diotimos, Timarchos et beaucoup d'autres citoyens puissants.

La voie choisie par Démosthène, où le suivaient aveuglément les Patriotes, était une impasse. Mais comment reculer ? Qui eut osé livrer la Patrie, même agonisante, à Philippe, devenu « l'Étranger » ? — « Les Grecs, dira Gœthe, ont fait le plus beau songe de la vie ! »

Démosthène ayant appris avant tous, d'un espion, l'assassinat de Philippe, revêtit « son plus beau costume », vint à l'Assemblée du Peuple annoncer la mort du plus grand ennemi des Grecs. Il glorifia Pausanias, l'assassin ; et, suivant son système, se moqua d'Alexandre, le nouveau roi, persuadant aux Athéniens que le successeur de Philippe n'était pas à redouter.

Démosthène n'exprimait certainement pas sa véritable pensée en cette circonstance, puisque son premier soin fut d'entrer en négociations avec les Perses, pour assurer aux Athéniens le secours qu'il jugeait nécessaire contre

Alexandre. Le Grand-Roi n'était-il donc pas un étranger? Et que devenaient les déclamations contre Philippe, contre Eschine ?

Après avoir fait récompenser d'une couronne, malgré Phocion, l'assassin de Philippe, Démosthène souleva toute l'Hellénie. Thèbes, Sparte, Argos, l'Élide, l'Étolie, l'Ambracie se signalèrent par la rapidité de leur évolution. Athènes, de nouveau imprudente, trompée par son dominateur, riait d'Alexandre de Macédoine, se plaisait à énumérer, après Démosthène, la longue série des embarras et des difficultés qui allaient assaillir, absorber le successeur de Philippe, et elle se voyait reprenant son rôle de « protectrice héréditaire de la Grèce ».

C'est parce qu'il mesurait toute l'ampleur de son audace, toute la gravité de son attitude, que Démosthène, mentant à ses propres paroles, intriguait auprès du Grand-Roi pour obtenir son alliance. Le lieutenant du roi de Perse, Attalos, envoya à Alexandre la lettre que Démosthène avait écrite. Le roi des Perses, qui appréciait parfaitement la « force macédonienne », fit connaître insolemment aux Athéniens qu'ils n'eussent plus à compter sur aucun secours.

L'agitation voulue en Hellénie par Démosthène commençait à s'étendre, lorsqu'Alexandre traversa la Thessalie avec une grande armée et parut aux Thermopyles. Là, réunis, les Amphictyons acceptèrent, « reconnurent » la suprématie du nouveau roi de Macédoine. Alexandre vint à Thèbes, où les Athéniens durent lui envoyer des ambassadeurs. Démosthène, qui était parmi ces ambas-

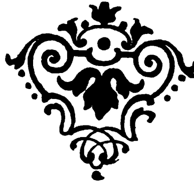
sadeurs, s'arrêta devant le Cithéron, qu'il n'osa pas franchir. Une Assemblée générale « de la Hellade », convoquée à Corinthe, nomma Alexandre « chef suprême des Grecs », pour la guerre qu'il allait entreprendre contre les Perses.

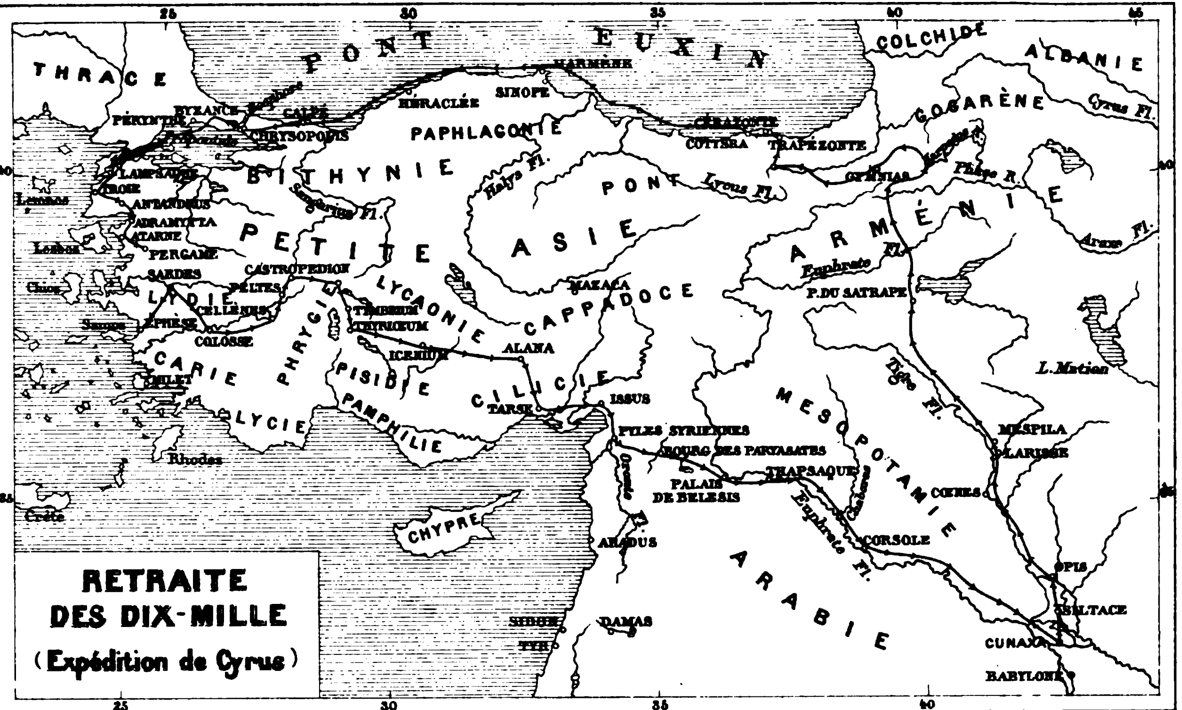


INDEX ALPHABÉTIQUE ANNOTÉ

INDEX[1]

1. ABRÉVIATIONS : — Acad, *académie.* — c, *colonne.* — cit, *cité par.* — d'ap, *d'après.* — fasc, *fascicule.* — Hist, *Histoire.* — Hymn, *Hymne.* — Inscr, *Inscription.* — Int, *Introduction.* — l, *livre.* — mor, *morale.* — man, *manuel.* — n, *note.* — not, *notice.* — p, *page.* — pp, *pages.* — sc, *science.* — suiv, *suivant* ou *suivantes.* — t, *tome.* — Trad, *Traduction.* — V, *voyez.* — vol, *volume.*




RETRAITE
DES DIX-MILLE
(Expédition de Cyrus)
THRACE
PONT EUXIN
COLCHIDE
ALBANIE
GOGARÈNE
Cyrus Fl.
BITHYNIE
PAPHLAGONIE
PETITE ASIE
PONT
ARMÉNIE
CAPPADOCE
LYCAONIE
PHRYGIE
LYDIE
CARIE
LYCIE
PISIDIE
PAMPHILIE
CILICIE
MESOPOTAMIE
ARABIE
CHYPRE
Rhodes
Crète
Lesbos
Chios
Samos
Lemnos
BYZANCE
PÉRYNTHE
CALPÉ
CHRYSOPOLIS
HÉRACLÉE
SINOPE
COTYORA
TRAPÉZONTE
LAMPSAQUE
TROIE
ANTANDROS
ADRAMYTTA
ATARNE
PERGAME
SARDES
CASTROPEDION
PELTES
CELLÈNES
ÉPHÈSE
COLOSSE
MILET
THYRIÆUM
ICÉNIUM
ALANA
MAZACA
TARSE
ISSUS
PYLES SYRIENNES
BOURG DES PARYSATIS
PALAIS DE BELESIS
THAPSAQUE
P. DU SATRAPE
MESPILA
LARISSE
CŒNES
CORSOLE
OPIS
SITTACE
CUNAXA
BABYLONE
ARADUS
DAMAS
SIDON
TYR
Halys Fl.
Lycus Fl.
Sangarius Fl.
Euphrate Fl.
Tigre Fl.
Araxe Fl.
Phase R.
Oronte Fl.
L. Matian
25
30
35
40
45


MACÉDOINE
Thrace
ILLYRIE
THRACE
MACÉDOINE
THESSALIE
EPIRE
MER ÉGÉE
Mt. Scomion
Mt. Rhodope
Mt. Hæmos
Agrianes
Besses
Odryses
Cicones
Bistones
Péoniens
Pélagoniens
Strymon Fl.
Axios Fl.
Lyncestes
Bryges
Bottiéens
Elyméens
Pinde
Mt. Olympe
Mt. Cambuniens
Pénée R.
CRÉNIDES
ABDÈRE
Amphipolis
EION
THASOS
SAMOTHRACE
THERMA
APOLLONIE
OLYNTHE
Chalcidique
G. Strymonique
Mt. Athos
G. Singitique
G. Toronaïque
G. Thermaïque
POTIDÉE
MENDE
SCIONE
PYDNA
DION
TYRISSA
ORESTE
HÉRACLÉE
PELLA
EGÈES

TABLE DES MATIÈRES

INDEX

CARTES (a)



(a) *Voir les cartes de* La Grèce, *de* L'Hellénie et *du* Péloponèse, — *les* Colonies des Phéniciens et des Grecs, — *dans le tome V de l'*Histoire Universelle (*La Grèce*).

Achevé d'imprimer

le premier octobre mil huit cent quatre-vingt-neuf

PAR CH. UNSINGER

POUR

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

A PARIS

